

# PATRICIA MACDONALD SANS RETOUR

thriller



# PATRICIA MACDONALD

## *Sans retour*

1

Depuis trois jours, toutes les chaînes de télévision de Nashville annonçaient un « temps orageux » au cœur du Tennessee. Et dans le comté de Cress, on savait qu'il ne s'agissait pas d'une petite pluie. C'était un temps de cyclone, les gens de la campagne ne se laissaient pas abuser par la langue de bois de la météo. Afin d'éviter des réactions de panique, les journalistes ne prononçaient jamais le mot cyclone tant que ce dernier n'avait pas été repéré quelque part. Mais à la vitesse où il voyageait, il était alors trop tard.

Cet après-midi-là, à l'ombre de sa véranda, Lillie Burette fouillait le ciel d'un œil inquiet à la recherche du tourbillon de poussière et de vent.

Généralement, les cyclones arrivaient plus tôt, vers la fin août. Un tel temps, en ce dernier week-end de septembre, semblait étrange, et pourtant, on ne pouvait s'y tromper. L'air était humide et pesant. Tout ce que Lillie regardait semblait éclairé d'une lumière surnaturelle alors que de lourds nuages sombres obscurcissaient le ciel. Il faisait une chaleur de fournaise, mais elle sentait de temps à autre souffler sur sa peau une brise glacée qui la faisait frissonner.

De l'autre côté de la rue, face à son jardin, s'étendait un pré clôturé où paissait un vieux cheval. D'habitude, l'animal aux doux yeux bruns se plantait dans un coin et broutait paresseusement, sans presque jamais relever la tête. Ce jour-là, il longeait la barrière le cou dressé, le regard affolé, comme pour observer le ciel lui aussi.

Les bêtes le sentent toujours venir, pensa Lillie. Et ça les rend nerveuses. Elle n'avait pour sa part jamais vraiment vu de cyclone s'abattre. Elle avait senti l'atmosphère frémir quand ils passaient au loin, regardé le ciel devenir noir en plein jour à leur approche. Et, enfant, toujours espéré qu'il y en aurait enfin un qui viendrait jusqu'ici, simplement pour vivre, elle aussi, cette aventure.

Comme tous les autres gamins, elle avait entendu les récits de ceux qui avaient survécu à ces catastrophes. Bessie Hill, qui était très âgée, racontait comment elle s'était retrouvée seule chez elle un jour de cyclone. C'était le soir, et les lampes s'étaient éteintes, comme cela arrivait souvent dans le comté de Cress dès qu'il y avait du vent ou de la pluie. Elle avait donc décidé de se coucher, mais bientôt une terrible bourrasque avait poussé sa porte, arrachant le loquet. Elle s'était précipitée dans le living-room pour tenter de la refermer, et c'est alors que la tornade avait arraché un arbre de son jardin qui était retombé sur la maison, passant à travers le toit de sa chambre.

Je vieillis, pensa Lillie en frissonnant. Je préférerais maintenant qu'aucun cyclone ne s'approche de chez nous. Une voiture passa sur la route, roulant lentement, et ses occupants lui firent signe. Elle s'abrita les yeux de sa main et leur répondit, bien que ne les ayant pas reconnus. A Felton, Tennessee, la coutume voulait qu'on salue tous ceux qu'on rencontrait, qu'on les connaisse ou non. Ce jour-là, il défilait plus de voitures que d'habitude entre son jardin et le pré d'en face. Mais c'était normal, le jour de la fête des Pères Fondateurs.

La Fête des Pères Fondateurs. Elle se rappela toutes celles auxquelles elle avait assisté au début de chaque automne depuis qu'elle avait quatre ans, depuis trente ans. C'était comme si chacune de ces fêtes marquait une autre année enfuie. Ce doit être ça, ça et cette atmosphère orageuse, se dit-elle pour expliquer la mélancolie • qu'elle ressentait depuis qu'elle s'était réveillée, anxieuse et trempée de sueur, juste à temps pour voir les premières lueurs pâles du matin éclairer le ciel. Une autre année avait passé, et il ne semblait plus y avoir dans cette journée le plaisir, l'excitation qu'elle y avait ressentis quand elle était jeune.

— La minuterie du four a sonné, m'man.

— Oh, merci, ma chérie, dit Lillie.

Elle reprit son arrosoir et versa l'eau qui y restait sur les impatientes qui pendaient dans un panier accroché aux chevrons de la véranda.

— Sois gentille, reprit-elle, sors les génoises des moules, elles doivent être cuites, maintenant.

— Tout de suite, maman, mais dis-moi d'abord si je te plais.

Lillie posa l'arrosoir et se retourna vers la porte d'entrée. Le visage de sa fille Michèle semblait suspendu comme une lune lumineuse derrière la vitre. Michèle se pencha, ouvrit et glissa la robe à crinoline qu'elle portait à travers le chambranle.

La crinoline reprit son volume et Michèle la fit tourner maladroitement en s'avançant sous la véranda. Ses longs cheveux châtain luisaient, effleurant les manches ballon à l'ancienne mode. Le rose de la robe était trop vif pour elle, et elle ne remplissait pas le décolleté de dentelle, mais ses yeux brillaient de plaisir et la jupe bruissait agréablement tandis qu'elle la faisait onduler autour d'elle.

A sa vue, Lillie se sentit rassérénée.

— Tu es magnifique, dit-elle. Alors tu l'as trouvée...

— Je n'ai pas eu beaucoup de mal, répondit Michèle, puisqu'elle était pendue à la porte de mon placard.

— Elle te va parfaitement, dit Lillie en se baissant pour redonner encore de l'ampleur au tissu. Un vrai conte de fées.

— Je me sens toute bête, là-dedans. Et j'ai trop chaud. Je me demande comment les femmes d'autrefois pouvaient porter ça toute la journée.

— Il ne fait généralement pas aussi chaud, pour la fête des Pères Fondateurs, dit Lillie. J'aimerais bien que ce temps change, il nous énerve tous. Tu sais, la crinoline a appartenu à ton arrière-grand-mère...

— Je sais, je sais, répondit Michèle qui avait déjà entendu cent fois l'histoire. Et ta grand-mère t'a arrangé cette robe pour la fête des Pères Fondateurs quand tu avais mon âge.

Lillie contempla sa fille. C'était sa mère qui avait choisi ce ton vif pour mettre

en valeur les cheveux noirs de Lillie, ses joues et ses lèvres rose foncé, son teint laiteux, caractéristique de certaines beautés du Sud. Des couleurs qui la faisaient ressembler à un bonbon. Sa mère s'était toujours vantée de savoir choisir des vêtements, un maquillage. Mais c'était sa grand-mère, maintenant morte depuis longtemps, qui avait cousu avec amour cette robe pour elle, point par point. Et elle sentait à cet instant un bonheur lancinant, qui lui faisait presque mal, à voir sa fille la porter. Son enfant aux yeux clairs, rayonnante de santé, dont les médecins avaient dit le jour où elle était née qu'elle ne vivrait pas assez longtemps pour repartir avec elle de l'hôpital.

Elle n'avait pas compris les termes savants dont ils l'avaient assommée alors qu'elle se remettait à peine de son accouchement. Une infirmière compatissante lui avait expliqué le plus doucement possible que son bébé aurait probablement besoin de plusieurs opérations du cœur. Les semaines qui avaient suivi la naissance de Michèle restaient maintenant pour elle noyées dans un brouillard d'angoisse. Elle se rappelait le trajet terrifiant dans l'ambulance qui les avait emmenées au Vanderbilt Hospital de Nashville où une équipe chirurgicale s'était occupée toute la nuit de son enfant. Ensuite, la vie s'était organisée selon un schéma qui allait durer des années, un long pèlerinage d'hôpital en hôpital, de spécialiste en spécialiste, sur le chemin d'un espoir aussi ténu qu'un fil, mais grâce auquel Michèle avait recouvré la santé dès le début de son adolescence.

Michèle tenait le bustier à deux mains.

— Je ne lui fais pas vraiment honneur, remarqua-t-elle d'un air sombre.

Lillie sourit. Michèle resterait toujours mince, menue. C'était le legs de la maladie. Mais elle était solide maintenant, résistante.

— Ne te plains pas, dit Lillie, tu n'auras jamais à t'inquiéter de grossir. Et avec tes pommettes saillantes, tu finiras probablement dans un magazine de mode.

Michèle fit la grimace, mais elle était ravie. Elle repoussa ses cheveux en arrière.

— J'emporte mon short pour me changer dès que ce stupide spectacle sera fini. Il fait si lourd, aujourd'hui.

— C'est vrai, murmura Lillie d'un ton las, et ce ciel ne me dit rien qui vaille.

Une lueur passa dans les yeux de Michèle.

— Il va peut-être y avoir un cyclone.

— Ne t'emballe pas trop à cette idée, dit Lillie. File, maintenant. Rentrons. Il faut vraiment que je sorte ces génoises.

— Oh, j'avais oublié, souffla Michèle qui se glissa à l'intérieur devant sa mère en faisant semblant d'être exaspérée de devoir relever sa jupe pour marcher. Elle alla se percher sur un tabouret de cuisine et refit soigneusement les nœuds de ses manches tandis que Lillie préparait le gâteau du pique-nique prévu pour le soir.

La porte de derrière s'ouvrit et Pink Burdette entra dans la cuisine. Malgré la chaleur, il portait une veste vert clair et une cravate. Grand et fort, il avait, la quarantaine passée, la taille un peu épaisse. Son visage rond aux traits réguliers luisait et des gouttes de transpiration perlaient entre ses cheveux blond pâle maintenant clairsemés. Il posa les yeux sur le gâteau de Lillie.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en feignant la surprise. Ne me dis pas que nous allons en faire cadeau à la communauté. Je suis certain que les gens seraient prêts à payer pour manger ça.

— Regarde comme Michèle est belle, dit Lillie sans tenir compte des sarcasmes de son mari.

Pink n'avait jamais voulu qu'elle travaille, et depuis qu'elle avait monté avec une amie une affaire de traiteur à domicile, il plaisantait continuellement à ce sujet, pour masquer—sans succès, pensait Lillie—son déplaisir.

— Voyons voir, dit Pink.

Michèle descendit de son tabouret et tournoya devant lui.

— Très jolie, déclara-t-il. On se croirait dans *Autant en emporte le vent*.

— Est-ce que vous êtes prêts Grayson et toi ? lui demanda Lillie.

— Oui. Je viens de lancer quelques balles à Grayson, histoire de l'échauffer avant la partie de tout à l'heure. Bon sang, on étouffe, dehors, aujourd'hui.

— Pourquoi n'enlèves-tu pas ta veste ? demanda Lillie bien qu'elle sût déjà ce qu'il allait répondre.

— Il y aura des gens avec qui je travaille, dit Pink. Je ne crois pas qu'ils apprécieraient beaucoup le laisser-aller.

Il s'avança et goûta du doigt le glaçage qui restait au fond d'un bol.

— Oh ! attends une minute, il faut que je te paie ça, hein ?

Il fit un clin d'œil à Michèle, elle lui répondit par une grimace. Elle avait déjà entendu toutes ces plaisanteries. Contrairement à Pink, elle trouvait très bien que sa mère travaille.

— Je crois qu'il vaudrait mieux partir, intervint Lillie. Demande à Grayson s'il veut qu'on l'emmène.

Pink se dirigea vers la porte de derrière, l'entrouvrit et cria :

— Tu viens, fiston ? L'équipe t'attend, il faut qu'on y aille.

Il se retourna vers les deux femmes.

— Il arrive, annonça-t-il.

Grayson était en fait Grayson Jr., bien que Pink eût acquis son surnom au berceau et que personne depuis ne se fût adressé à lui autrement. Il avait juré que son fils ne connaîtrait pas le même sort et s'était même opposé à ce qu'on l'appelle « Gray ». Pourtant, il n'avait pas besoin de s'inquiéter : ce nom

distingué était toujours allé à Grayson comme un gant, et aucun sobriquet ne l'avait jamais déformé. Il avait beau faire chaud, aucune trace de transpiration ne souillait sa tenue de sport, et son épaisse chevelure blonde tombait souplement sur son grand front pâle. Ses yeux d'un bleu profond s'ouvrirent et se refermèrent plusieurs fois pour s'adapter à l'ombre relative qui régnait à l'intérieur, et il fit quelques pas en arrière en se tenant la tête à deux mains.

— Ouaouh ! Une vraie princesse de conte de fées ! s'écria-t-il.

— Arrête, Gray, dit sa sœur.

— Michèle est dans le spectacle, expliqua Lillie.

— Et toi, fiston, dit Pink avec emphase, tu vas nous faire gagner le championnat. Tous ceux qui comptent pour quelque chose dans le comté vont assister au match, y compris Sterling Grisard, le directeur de la banque. Or il vient d'être nommé président du comité des bourses du Rotary.

— Pour l'amour de Dieu, Pink ! s'exclama Lillie. Grayson n'est qu'en seconde, il a bien le temps de s'inquiéter de décrocher une bourse universitaire. Et il est censé jouer au base-ball pour le plaisir.

— Ecoute, Lillie, répondit Pink d'un ton de patience forcée, au cas où tu ne t'en serais pas rendu compte, nous avons passé l'été à préparer ce match. C'est *très* sérieux. Si nous gagnons nous devenons champions de tous les comtés. En plus, le directeur de la banque a joué il y a des années à la même place que Grayson dans l'équipe de Felton.

— Ne t'inquiète pas, p'pa, j'ai bien l'intention de gagner.

— Après la partie, va voir Sterling et présente-toi. Je serai là pour te rendre les choses plus faciles. Tu es la star de l'équipe, il faut qu'il te connaisse.

Grayson écoutait son père en lançant sa balle contre son gant. Il hocha la tête.

— Pourquoi toujours agir dans un but intéressé ? demanda Lillie. Tiens, Michèle, emporte ça dans la voiture.

Pink boutonna sa veste de sport.

— Il est seulement question de savoir vivre en société et de se montrer sous le meilleur jour possible.

Michèle prit le gâteau d'un geste vif et le tint à bout de bras.

— Et s'ils perdent ? insinua-t-elle.

— Attrape, Michèle, cria Grayson en faisant semblant de lancer la balle à sa sœur.

— Grayson ! cria Michèle d'un ton affolé qui ne trompa personne.

Grayson Burdette était, à quinze ans, exactement le genre de garçon par qui toutes les filles, même sa sœur, aimaient se faire taquiner. Il rit, content de sa farce, et quand il rattrapa la balle ses muscles roulèrent sous sa peau bronzée.

— J'ai tout compris, p'pa, dit-il alors. Je vais voir Sterling, et je me présente en lui expliquant que ma mère est le meilleur traiteur de tout le comté et qu'elle a pu monter son affaire grâce au prêt que la banque lui a accordé, finit-il en lançant un clin d'œil à Lillie.

— Ne lui parle surtout pas de ça ! s'exclama Pink horrifié.

— Il plaisantait, dit Lillie. Allons-y. Tu as mis tes vêtements de rechange dans la voiture, Michèle ?

— Non, il faut que j'aille les chercher.

— Vas-y vite, alors. La fête commence par le spectacle, il n'est pas question que tu arrives en retard.

— Tu peux prendre ça ? demanda Michèle en tendant le gâteau à son frère.

— Donne, répondit Gray en coinçant son geint de base-ball sous son bras. Mais dépêche-toi.

Bien que n'ayant que quelques centaines de mètres à parcourir, marcher jusqu'à Briar Hill ne leur serait jamais venu à l'idée. Dans le comté de Cress, marcher au bord de la route, quand ce n'était pas pour aller changer une bonbonne de gaz à la station-service, était pratiquement considéré pour un adulte comme un signe de maladie mentale. Pink entretenait son Olds-mobile en parfait état. Il la lavait régulièrement, faisait briller soigneusement ses chromes, et elle avait fière allure au milieu des vieux pick-up et berlines cabossés qui étaient garés dans le pré transformé en parking à l'entrée de Briar Hill. Les Burdette descendirent et restèrent un moment debout près de la voiture, humant l'atmosphère de la fête, regardant défiler les visages familiers. Puis ils grimpèrent la côte qui menait à Briar Hill House.

Cette demeure était la gloire de Felton. Briar Hill avait été autrefois une des plus grandes plantations du Tennessee, mais après la Première Guerre mondiale, ses propriétaires n'avaient plus pu continuer à entretenir la maison, et parmi ceux qui auraient eu les moyens de l'acheter, personne n'avait semblé avoir envie de s'y installer. La demeure et les terres étaient tombées à l'abandon, jusqu'au jour où, il y avait maintenant de ça quelques années, une dynamique équipe municipale avait décidé d'en faire un parc. Les jardins étaient vastes et bien entretenus, pourtant, c'était surtout la maison, avec ses colonnes, ses balcons, ses treillis et ses portes-fenêtres, qui suscitait l'admiration de tous. On avait repeint l'extérieur, mais ne pouvant assumer les frais d'une véritable restauration, la ville s'était contentée d'y installer des locaux qu'utilisaient différentes associations pour s'y réunir pendant les mois de l'année où le chauffage central n'était pas indispensable. On avait recouvert les vieux planchers d'une moquette brune à la fibre particulièrement résistante, installé une cafétéria avec des chaises pliantes et de longues tables, et mis dans les autres pièces quelques meubles anciens provenant de dons ou de ventes aux enchères. Et si tout cela ne ressemblait que de très loin aux élégants salons d'antan, Briar Hill House était redevenue le lieu où se retrouvaient régulièrement tous les notables de Felton.

Lillie entra la première. Il faisait sombre et frais dans le hall. Elle regarda sa montre.

— A quelle heure commence le spectacle ?

— Dans un quart d'heure, répondit Michèle. Je vais rejoindre les autres.

— Si nous ne nous dépêchons pas, nous n'aurons pas de places, dit Lillie. Passe par la cuisine et apporte-leur le gâteau, ma chérie.

Saluant au passage amis et relations, Pink entraîna sa femme et son fils dans la grande salle de bal où l'on avait dressé une estrade face à des chaises en fer alignées en rang les unes derrière les autres. Il trouva trois sièges libres au bout d'une rangée et ils s'assirent.

Chaque année, les festivités s'ouvraient par un spectacle en costumes d'époque, toujours le même d'année en année — une courte pièce jouée par des garçons en uniforme de soldats confédérés et des filles en robe longue, qui retraçait la fondation de Felton. En fait, cette ville avait été créée bien avant la Guerre Civile, mais il existait peu de traces de son histoire, et tout le monde préférait les costumes des années de la guerre de Sécession. Dans la région, aucune fête n'était digne de ce nom si elle n'évoquait pas les Etats Confédérés, qui, quoi qu'aient en penser la plupart des Nordistes, étaient encore chéris avec fierté par tout le sud du pays.

Gay Jones, le professeur de musique du lycée, vint s'asseoir au piano. Le spectacle allait commencer, et quand résonnèrent les premiers accords de *Dixie*, toute la salle poussa un soupir de plaisir.

Entourée de Pink et de Grayson, Lillie se pencha en avant pour repérer Michèle parmi les jeunes filles dont l'arrivée en scène avait été saluée par des murmures d'admiration. Elle fit un petit signe à sa fille qui détourna les yeux. Jetant un regard en coin à Grayson, Lillie l'aperçut qui tirait sur la jupe d'Allene Starnes, une jolie rousse de sa classe qui montait alors sur l'estrade. Aliéné rougit, lança à Grayson un regard qui se voulait courroucé et trébucha. Magnifiques dans leurs uniformes de Confédérés, les garçons entrèrent de l'autre côté et chacun s'avança vers sa partenaire. Quand Lillie vit Michèle traverser la scène pour prendre le bras d'un grand soldat aux gestes gauches dont le sourire timide découvrait des crochets métalliques, son visage s'illumina. Michèle était parfaitement à l'aise sous les feux de la rampe, elle s'exprimait d'une voix claire et renvoyait la réplique en souriant avec une

assurance qui tranchait sur les balbutiements maladroits de son cavalier. Elle tient ça de son père, pensa

Lillie. C'est comme si elle avait passé sa vie sur les planches.

La robe rose irradiait une douce lumière et donnait au teint de la jeune fille l'éclat d'une fleur de magnolia. Lillie se souvint de ce qu'elle avait ressenti quand elle l'avait portée autrefois. Elle se rappela la jupe lourde, le corsage dont la dentelle crissait sur la peau, la taille serrée, cette impression d'être soudain une autre, si belle à regarder, une rose fraîchement éclose.

Pink se pencha vers Lillie et lui murmura à l'oreille :

— Ça me ramène des années en arrière, à ce jour où tu jouais dans la pièce. Tu étais si jolie que je ne voyais que toi.

Lillie lui répondit d'un sourire coupable, car elle ne se rappelait que l'admiration aperçue dans le regard de son cavalier de ce jour lointain. Les yeux marron foncé et rieurs de Jordan Hill s'étaient posés sur elle avec une insistance tranquille, tandis qu'un sourire tendre creusait des fossettes aux coins de sa bouche.

— Toute la ville est là, lui dit Pink. Je vais pouvoir battre discrètement le rappel de mes clients.

Lillie lui fit signe de se taire et applaudit avec toute la salle, tandis que les jeunes beautés et leurs soupirants d'un soir se mettaient en rang et attaquaient avec enthousiasme une chanson de Stephen Foster. Puis ils quittèrent la scène dans un désordre joyeux. Alors que retentissaient les derniers applaudissements, Lillie se sentit envahie par une émotion bêtement sentimentale qui lui fit monter les larmes aux yeux. Pendant toutes ces années où elle avait couru de médecin en médecin, d'hôpital en hôpital, la petite main de Michèle toujours agrippée à la sienne, elle avait à peine osé penser au lendemain, et certainement jamais rêvé qu'un jour son enfant serait sur cette estrade, une ravissante jeune fille vêtue de la robe rose de sa mère.

Pink se leva et s'étira.

— Je vais aller faire un tour et bavarder, annonça-t-il.

Pour lui, toute réunion, toute fête représentait une occasion de faire des affaires. Agent immobilier dans un comté où les gens vivaient génération après génération sur les terres familiales, il s'était choisi pour devise : « Harceler le client. »

Lillie s'essuya les yeux et se leva à son tour. L'attitude de son mari ne l'offusquait plus maintenant. Elle savait qu'il retiendrait plus longtemps qu'il n'était nécessaire les mains qu'on lui tendrait pour le saluer et qu'il interrogerait son interlocuteur sur ses problèmes de crédit en lui demandant s'il n'aurait pas avantage à vendre un morceau de terrain, dont il pourrait tirer grâce à *lui*, Pink Burdette, un prix intéressant.

Ils se dirigèrent ensemble vers les portes-fenêtres. Dehors, la lumière de l'après-midi les éblouit presque.

— Vas-y, dit Lillie, je voudrais voir Brenda.

Brenda Daniels, son amie de toujours et associée, avait divorcé trois fois et utilisé la maison qu'elle avait gardée de son dernier et bref mariage pour monter cette affaire de traiteur à domicile dans laquelle elle avait entraîné Lillie. Elle était tombée à un bon moment. Michèle était enfin en bonne santé. Les deux enfants de Lillie avaient atteint un âge auquel on a moins besoin de sa mère. Lillie avait trouvé dans le travail de quoi dépenser son énergie. Elle ne pouvait se rappeler un jour de sa vie où elle n'avait pas au moins parlé une fois avec Brenda. Elle se tourna vers Grayson.

— A quelle heure commence le match ?

— Dans quelques minutes. Je vais aller m'échauffer.

— J'arrive tout de suite, dit Lillie. Bonne chance.

Pink replia deux doigts et, le pouce fermé, pointa en avant son index et son médium comme un canon de revolver.

— Démolis-les, fiston. Je compte sur toi.

Il posa sa main sur l'épaule du jeune homme, puis lui donna une tape dans le dos et partit à la recherche d'un client potentiel.

Lillie regarda son fils s'éloigner en courant vers le terrain de jeux. Aliéné Starnes apparut comme par enchantement au milieu de la foule, toujours vêtue de sa robe de bal, et Grayson s'arrêta net pour lui parler, un genou plié, la casquette baissée si bas sur ses yeux qu'on ne voyait plus que son sourire paresseux et clair se dessiner dans l'ombre de la visière.

Lillie le contempla pensivement. Il semblait si sûr de lui, si totalement dénué des doutes qui vous empoisonnent généralement la vie à cet âge. Tout au moins, ne lui en parlait-il jamais. Peut-être se confiait-il à Pink. A peine était-il né que Pink le lui avait pris des bras et s'était penché sur son doux visage innocent avec une expression avide. D'une certaine manière, Grayson avait appartenu à Pink. Il faisait partie de ces enfants dont la vie semble suivre un cours tranquille et parfait. L'accouchement avait été facile, il avait parlé très tôt et toujours exprimé clairement ce qu'il voulait. Il avait fait ses premiers pas entre les bras attentifs de Pink quand il n'avait que huit mois, et s'était toujours montré incroyablement dégourdi, réussissant du premier coup tout ce qu'il tentait. Et quand il se sentait déçu ou frustré, il allait toujours vers Pink, qui était toujours disponible pour lui. Cette relation avait été une bénédiction pour Lillie, qui passait alors le plus clair de son temps à essayer d'empêcher Michèle de succomber à la mort. Mais en regardant maintenant son fils, si adulte pour son âge, elle éprouva soudain une sensation de perte. Déjà il s'intéressait aux filles, bientôt il serait un homme et partirait, et elle avait l'impression qu'il ne lui avait en fait jamais appartenu.

Arrête de pleurnicher, se dit-elle intérieurement. Tu vas gâcher cette belle journée. Ce n'est que ce temps lourd qui t'opresse, ce ciel bas qui t'attriste. Elle se mit à marcher lentement vers le terrain de base-ball, cherchant à repérer Brenda dans la foule, mais sans succès. Lillie crut comprendre ce que cela signifiait. Brenda était partie faire des courses à Nashville la veille, et était probablement retombée dans les bras de cet homme marié, un musicien de studio avec qui elle avait juré de ne plus jamais passer une nuit. Lillie

soupçonnait secrètement son amie de prendre plaisir à ces relations impossibles et à ces drames perpétuels. Bien qu'elle ne le lui ait jamais dit en face, Brenda trouvait de toute évidence la vie de Lillie beaucoup trop popote à son goût.

Lillie s'essuya le front et s'éventa avec le programme du spectacle. Tous ceux qu'elle saluait se plaignaient du temps.

— Je ne me souviens pas qu'il ait jamais fait aussi chaud pour la fête des Pères Fondateurs, dit Bessie Hill en effleurant la joue de Lillie de ses vieilles lèvres sèches.

— On ne sait plus à quel saint se vouer, déclara Bomar Flood, le pharmacien, tandis que Lillie serrait sa main moite.

Quand elle arriva près des gradins, elle vit Pink retenir un vieux fermier qui portait une salopette et une de ces casquettes qu'on voyait maintenant partout. Ils bavardaient au bord du terrain et tout en parlant, Pink jetait de temps en temps un œil sur le jeu qui venait juste de commencer.

Lillie sentit monter en elle une vague de tendresse pour son mari. Il n'était effectivement pas le genre d'homme à éveiller de folles passions, mais il était arrivé dans sa vie à un moment où elle était désespérée. Il avait promis de prendre soin d'elle et l'avait fait. Il travaillait dur, adorait les enfants et supportait les angoisses de Lillie sans se plaindre. Elle lui était reconnaissante de l'avoir épousée. Peu de femmes, pensa-t-elle, pouvaient en dire autant.

Pink la vit et lui fit signe.

— Dépêche-toi, ça va être à Grayson de prendre la batte ! lui cria-t-il.

Lillie alla le rejoindre et s'assit. Le vieux fermier en profita pour échapper à Pink. Le derrière posé tout au bord de son siège, Lillie mit sa main en visière et regarda Grayson prendre sa place. Le shérif du comté, Royce Ansley, en manches courtes et cravate kaki, s'approcha alors de Pink. Agé d'une cinquantaine d'années, Royce faisait beaucoup plus jeune et tout dans son allure trahissait le soldat qu'il avait été autrefois. Il portait ses cheveux coupés

très court, ainsi qu'il l'avait toujours fait depuis que Lillie le connaissait. Ses chaussures de cuir noir brillèrent comme des souliers vernis.

— C'est Gray ? demanda-t-il.

— Oui, numéro dix-huit, répondit Pink fièrement.

— Bonjour, shérif, dit Lillie.

Royce lui fit un signe de tête et lui sourit. Aussi loin qu'elle remontât dans ses souvenirs, Lillie ne pouvait se rappeler d'un temps où Royce n'avait pas servi la loi dans le comté. Jeune, elle s'était fait de lui l'image d'un personnage romantique, solitaire et silencieux. Il était resté célibataire jusqu'à presque quarante ans, constamment invité à dîner par des mères désireuses de caser leur progéniture. Quand il s'était enfin marié, il avait choisi une fille de Memphis et avait vécu avec elle quelques années de bonheur. Lillie reporta son attention sur le jeu. Gray se mettait en position, le regard dirigé vers l'autre bout du terrain. Lillie aperçut Aliéné dans un groupe de filles qui se serraient derrière la grille en gloussant, les yeux fixés sur Grayson. Quand la balle arriva sur lui, Gray fit décrire à sa batte un mouvement souple d'arrière en avant, tandis que son corps se balançait avec l'élégance d'un parfait athlète. La batte heurta la balle qui repartit très loin. Les joueurs de l'extra-champ se précipitèrent derrière elle de l'autre côté du terrain. Grayson fit son tour de piste, soutenu par les acclamations du public.

— Joli coup, dit Royce.

Pink tapa du poing dans sa main et retint un cri de victoire.

— Bravo Grayson ! cria Lillie en applaudissant.

Tandis que les hourras se calmaient et que le lanceur de l'équipe de Welbyville essayait de reprendre contenance, Lillie se tourna vers le shérif.

— Comment ça va, Royce ? demanda-t-elle.

— Bien, merci.

— Tyler ne joue pas ?

Le shérif fronça les sourcils.

— Il devrait, mais je ne le vois pas, dit-il d'un ton tendu.

Les difficultés qui l'opposaient à son fils de dix-sept ans n'étaient un secret pour personne en ville. Depuis que sa mère était morte, alors qu'il avait à peine douze ans, Tyler filait un mauvais coton.

Lillie préféra changer de sujet.

— J'espère que les fauteurs de troubles vont se tenir tranquilles, aujourd'hui, et te laisser profiter de la fête.

— Ça m'étonnerait. Je crois plutôt qu'on va avoir beaucoup de boulot ce soir et que les cellules du poste afficheront complet. Les jours de fête sont généralement l'occasion de tous les excès, répondit-il d'une voix amère.

— Oui, tu as peut-être raison, dit Lillie.

— Je n'en reviens pas, les interrompit Pink en détachant ses yeux de Grayson que félicitaient un à un ses coéquipiers. S'il n'y avait que le base-ball, je comprendrais, mais c'est pareil pour tous les sports. Et le reste aussi. Sportif et intelligent ! Vas-y, Grayson ! cria-t-il quand son fils tourna la tête vers lui. Tout lui réussit, hein chérie ?

— La gloire de son père, dit Lillie à Royce comme en s'excusant.

— Il a de quoi être fier, répondit Royce. Grayson est un garçon bien.

— M'man ! J'ai besoin des clés de la voiture.

Lillie se retourna et vit Michèle qui venait vers eux, sa longue robe traînant sur l'herbe poussiéreuse.

— Bonjour shérif, dit la jeune fille poliment.

— Bonjour Michèle.

— Pourquoi as-tu besoin des clés ?

— Pour prendre mes affaires que j'ai laissées dans le coffre.

— Très bien. Pink...

— Oui... murmura Pink en se retournant. Oh, voilà la belle du bal. Tu étais parfaite sur scène, ma chérie.

— Merci, p'pa. Il faut que je prenne mon sac dans le coffre. Pink lui tendit les clés.

— Rapporte-les-moi tout de suite. Tu aurais dû venir plus tôt, Grayson vient juste de marquer.

— Formidable ! dit Michèle d'un ton blasé.

Les prouesses de son frère ne l'étonnaient plus, et même si elle en était fière elle aussi, l'enthousiasme excessif de Pink l'agaçait, aussi jouait-elle les indifférentes.

— Tyler est là ? demanda-t-elle en se tournant vers le shérif.

— Il devait jouer, répondit-il.

— Justement le voilà, dit alors Lillie.

Une seconde plus tard, elle souhaita n'avoir jamais annoncé l'arrivée de Tyler. Il était en tenue, mais les pans de sa chemise dépassaient et son short était aussi sale que s'il venait de se rouler dans la poussière. Il se baissa pour choisir une batte et se releva en vacillant. L'entraîneur de l'équipe s'approcha de lui, lui parla, le visage sévère, mais Tyler lui fit signe de s'écarter et se dirigea vers sa place d'un pas plus assuré. Penché en avant, il se passa la langue sur les lèvres en tentant de fixer son regard sur le lanceur. Tyler était un jeune homme bien bâti, presque aussi grand que son père. Il avait les cheveux noirs, trop longs, et un visage sensuel généralement crispé dans une

expression boudeuse.

Il releva le menton pour dire au lanceur qu'il pouvait y aller. La balle partit. Le corps de Tyler tangua, il faillit perdre l'équilibre, et rata la balle. L'entraîneur s'avança vers lui, le prit par le bras et lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Il doit être malade, dit Michèle.

Lillie retint son souffle. Elle vit que Royce serrait les dents. Sur le terrain, Tyler protestait et essayait de se libérer. Deux autres joueurs vinrent entourer le jeune homme qui, les yeux fermés, hochait la tête violemment. Puis il leur échappa et sortit du champ l'air furieux.

— Ce n'est pas juste, dit Michèle. Ils devaient lui laisser une autre chance.

La naïveté de la jeune fille émut Lillie. Tyler n'était pas dans son état normal et le silence des autres joueurs le condamnait. Mais Michèle prenait sa défense devant ce qui lui paraissait être une injustice. Elle avait toujours été du côté des canards boiteux, toujours voulu prendre soin des chiens perdus. Les reportages des journaux télévisés sur les pauvres la faisaient pleurer, et, au grand mécontentement de Pink, elle portait un brassard noir chaque fois qu'un condamné à mort était exécuté. Le malheureux Tyler était pour elle une nouvelle cause à défendre.

Lillie n'osait regarder Royce, elle savait qu'il était livide de honte. Elle aurait aimé pouvoir effacer ce pénible incident, et essayait de trouver les mots qu'il fallait, mais avant qu'elle ait le temps d'ouvrir la bouche, Wallace Reynolds, l'adjoint du shérif, arriva en courant, le visage sombre.

— Vite, shérif, retournez à votre voiture. Francis a essayé de vous appeler par radio. Il y a eu une évasion à la prison du comté.

Un murmure passa dans la foule qui les entourait, chacun répétant à ses voisins la nouvelle. Lillie et Pink échangèrent un regard inquiet et Lillie posa la main sur l'épaule de sa fille.

— Très bien. Venez avec moi, Wallace, dit le shérif en s'éloignant.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Pink à l'adjoint du shérif qui reprenait son souffle avant de repartir, tandis que déjà les curieux s'agglutinaient autour d'eux.

Wallace secoua la tête.

— Je ne sais pas.

— Qu'a dit Francis ? Qui s'est évadé ? demanda l'homme qui était assis devant Lillie.

Tout le monde connaissait Francis Dunham, gardien-chef de la prison du comté depuis des années.

— Je vous répète que je ne sais rien, répondit Wallace. D'ailleurs il faut que j'y aille, moi aussi, ajouta-t-il en se frayant un chemin parmi la foule qui continuait à l'assaillir de questions sans réponses.

— Allons, mes amis, le match continue, intervint l'entraîneur, tandis que les joueurs, qui n'avaient pas entendu la nouvelle, regardaient vers les gradins d'un air interloqué.

— Il a raison, dit une femme en pantalon corsaire rouge. De toute façon, il n'ira pas loin, le shérif le rattrapera.

Les spectateurs se rassirent et un nouveau batteur se mit en position.

Lillie regarda de l'autre côté du terrain. Tyler Ansley avait disparu. L'alerte était tombée au bon moment, elle lui avait évité de sérieux ennuis. Lillie reporta son attention sur le match, tandis que Michèle se dirigeait vers le parking.

Les festivités se poursuivirent sans plus d'incident, pourtant ni le shérif ni son adjoint ne réapparurent pour le pique-nique. Des bruits contradictoires coururent à propos de l'évasion. Entre le moment où l'équipe de Felton

conquit le titre du championnat et celui où les femmes se mirent à servir les plats de pain de maïs, de travers de porc et de poulet grillé, le ciel s'assombrit puis une brise fraîche se leva et l'air se fit moins lourd. Soulagés, les convives se laissèrent aller au plaisir de la fête avec exubérance. Tout en débarrassant les restes du pique-nique, tout le monde s'accorda à dire que jamais on n'avait aussi bien mangé, puis, comme la nuit tombait, un orchestre de musique *country* s'installa dans la salle de bal où on fit de la place pour danser. Dès que les musiciens attaquèrent le premier morceau, Pink prit Lillie par le bras.

— Il est temps de rentrer, chérie. Je dois faire visiter une propriété demain. Tu n'as pas envie de rester, dis ? ajouta-t-il en jetant un coup d'œil soupçonneux vers le pied de Lillie qui battait la mesure.

Lillie regarda l'orchestre un instant puis elle se détourna.

— Non, pas vraiment. Tu crois qu'on peut laisser les enfants seuls, avec ce prisonnier qui se promène dans la nature ?

— Le shérif a déjà dû le rattraper. De toute façon, avec tout ce monde, il ne viendra certainement pas par ici, lui dit Pink.

— Tu as raison, reconnut Lillie. Mais je veux quand même leur dire au revoir.

Ils n'eurent pas à aller bien loin pour trouver Grayson. Il était déjà sur la piste de danse avec Aliene Starnes. Pink lui fit signe et il vint vers eux, tenant Aliéné par la main.

— Nous partons, fiston, lui dit Pink.

— O.K., p'pa. A tout à l'heure.

— Ne rentre pas trop tard, dit Lillie. Pas après onze heures.

— Onze heures et demie, répondit Grayson.

— D'accord, dit Pink en regardant avec fierté son fils dont les cheveux blonds

brillaient comme un halo sous la lumière des lustres.

— Rentre avec ta sœur, dit Lillie. Je ne veux pas que vous fassiez le chemin seuls, ni l'un ni l'autre.

— Ne t'inquiète pas, m'man. D'ailleurs, où est Michèle ?

— Je ne sais pas. Je vais aller la chercher, répondit Lillie.

— Je te retrouve à la voiture, lui dit Pink.

Lillie traversa la salle de bal. En sortant, elle vit Brenda, qui était arrivée à temps pour manger avec eux et leur raconter la folle soirée qu'elle avait passée la veille avec son musicien de Nashville. Brenda parlait maintenant avec Bill Mosher, un petit gros qui travaillait à la banque. Au sourire figé de son amie, Lillie comprit que Brenda n'avait qu'une envie, rentrer chez elle le plus vite possible et rester assise près du téléphone à attendre que son amoureux l'appelle. Lillie sourit et continua son chemin, sachant qu'elle aurait droit dès le lendemain à un récit détaillé de la suite du feuilleton.

Elle aperçut sa fille qui sirotait un Coca dans un coin.

— Qu'est-ce que tu fais là toute seule ?

— J'attends Chérie, elle est allée aux toilettes.

— Nous partons, ton père et moi. Tu veux qu'on te ramène ?

— Non, j'ai envie de rester. J'ai laissé ma robe dans la voiture, tu la rangeras ?

— Oui, ma chérie. Tu vas danser ?

Michèle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Nous devons retrouver Debbie et Bonnie dans la salle.

— Bon, dit Lillie, amuse-toi bien. Mais sois à la maison avant onze heures et demie. Et rentre avec Grayson. Ou téléphone-nous, nous viendrons te

chercher.

— Ecoute, m'man je ne suis plus un bébé, quand même ! Tiens, voilà Chérie.

— Je parie que dans cinq minutes vous serez en train de danser, dit Lillie.

Michèle fit un clin d'oeil à son amie Chérie.

— Il y a quelquefois des miracles, dit-elle, et elles éclatèrent de rire.

Lillie eut envie de la serrer dans ses bras, mais elle ne voulait pas la gêner devant Chérie.

— A tout à l'heure, dit-elle seulement.

— Au revoir, m'man.

Lillie marcha lentement jusqu'au parking, savourant le souffle frais de la brise qui caressait son visage, ébouriffait ses cheveux. Pink avait déjà mis le moteur en route et allumé l'air conditionné. Il faisait carrément froid dans la voiture. Ils rentrèrent chez eux en silence. Quand elle descendit, Lillie entendit venir de Briar Hill les échos de la *Valse du Tennessee*. Elle prit la robe rose que Michèle avait laissée sur le siège arrière.

— Finalement, la fête était très réussie, dit-elle en s'arrêtant un instant sur la pelouse illuminée par le clair de lune. Grâce à Dieu, l'orage s'est éloigné.

— Oui, c'était très bien, dit Pink. Et quel match ! Tu as vu Grayson ? On ne croirait jamais un junior !

— C'est un très bon joueur, répondit Lillie. Mais tu ne devrais pas le répéter tout le temps, Pink, surtout devant lui. Il va devenir prétentieux.

— Je ne peux pas m'en empêcher, soupira Pink. J'ai envie que tout le monde sache que c'est mon fils qui est sur le terrain. Il réussit tellement bien dans tout ce qu'il fait. Crois-moi, ce garçon tiendra un jour le monde dans sa main. Quand j'étais à l'école, il y avait dans chaque classe un ou deux types comme ça. Puis partout où je suis allé, j'en ai rencontré, et je les ai toujours enviés.

— Tu t'es bien débrouillé, toi aussi, dit Lillie.

Pink renifla.

— Oui, si on veut, mais je ne me mens pas. J'arrive à gagner notre vie, sans plus.

— Mais enfin, Pink ! Tu es un agent immobilier respecté par toute la ville. Si tu savais comme tu m'impressionnais quand tu as commencé à me faire la cour. Toujours impeccablement habillé, toujours très occupé, signant contrat sur contrat.

— J'avais de grands rêves, à l'époque, dit Pink d'un ton pensif. Et finalement, rien n'a beaucoup changé depuis.

— Allons nous asseoir sous la véranda et écouter la musique qui vient du bal, proposa Lillie d'une voix douce.

Pink se redressa et secoua la tête.

— Non, j'ai envie de rentrer boire une bière bien froide. Celle qu'il y avait là-haut n'était pas assez fraîche. Tiède comme de la pisse, même. Et tu sais que je refuse par principe de m'asseoir sur ces vieux rocking-chairs de ta grand-mère.

Lillie bâilla avec un petit rire, prête à entendre la tirade habituelle.

— Ils gâchent toute l'allure de la véranda. Je ne comprends pas, je t'achète une maison qui aurait sa place dans les plus beaux quartiers de Nashville, et tu installes en plein devant ces horribles vieux fauteuils qui la font ressembler...

— A un campement de romanichels, je sais, fit Lillie.

Pink sourit tristement.

— Tu me connais bien.

Lillie s'assit et poussa un soupir d'aise.

— Oui, peut-être, dit-elle. Je rentre tout de suite. Tu peux prendre la robe, s'il te plaît ?

Pink hocha la tête et poussa la porte, tandis que le tissu rose crissait dans ses bras. Elle entendit qu'il allumait la télévision et appuya sa tête contre le dossier. L'air lui semblait étonnamment doux, et en dehors des lointains échos du bal, rien ne venait troubler le calme de la nuit. Cette longue journée en plein air l'avait épuisée. Elle ferma les yeux et se sentit dériver avec le balancement du fauteuil. Quelques instants plus tard, elle dormait.

Quand elle se réveilla, Pink lui secouait l'épaule.

— Il se fait tard, dit-il, je vais chercher les enfants.

Lillie sursauta, soudain inquiète.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Onze heures passées.

— Tu leur as dit onze heures et demie.

— Je sais, mais j'y vais quand même. Je viens d'entendre les informations. Ils n'ont pas rattrapé le gars qui s'est enfui cet après-midi. Et c'est un sale type. Ronnie Lee Partin. Ce n'est pas le moment pour des gamins de traîner dans la nuit. Surtout pour Michèle.

— Tu as raison, dit Lillie, tentant de réveiller son esprit embrumé. Ronnie Lee Partin... celui qui a fait le casse du restaurant, sur la route 31 ?

— Et tiré sur le gérant et le caissier. Oui, c'est lui, dit Pink. Et de toute façon, je préfère aller les chercher maintenant pour pouvoir me coucher plus vite, ajouta-t-il en faisant tinter les clés de la voiture.

Lillie savait que dès qu'il s'agissait des enfants, Pink s'alarmait pour un rien. Mais c'était à ses yeux une qualité, pour laquelle elle n'en aimait que plus son

mari. Elle s'aperçut alors que la nuit était devenue totalement silencieuse, qu'il n'y avait plus de musique à Briar Hill.

— Veux-tu que j'aïlle avec toi ? demanda-t-elle.

— Non, reste ici au cas où l'un d'eux téléphonerait. Michèle est peut-être allée chez une de ses amies. Je reviens tout de suite.

Lillie le regarda démarrer et partir vers le parc. Les enfants vont être furieux de le voir revenir avant l'heure prévue, pensa-t-elle. Mais ce ne serait pas la première fois. Elle rentra à l'intérieur. La télé marchait toujours. Elle l'éteignit et s'assit au bout du canapé. Des magazines s'empilaient dans un panier à côté d'elle. Pourquoi ne pas y jeter un œil maintenant ? Constamment à la recherche de nouvelles spécialités à proposer à leurs clients, Brenda et elle s'inspiraient souvent des recettes qu'on trouvait dans la presse féminine. Lillie posa la pile sur ses genoux, prit sur la table une paire de ciseaux et se mit à feuilleter les magazines. Ses yeux parcouraient les pages sans les voir, quand elle tomba sur un article intitulé : « Une star de *soap opéra* » dans un journal qu'elle achetait régulièrement à la caisse du supermarché. Jordan Hill, « qui joue Paul Manville dans *Vies secrètes* », souriait au lecteur. Ses yeux brun foncé brillaient, bien que trahissant une lassitude nouvelle. Lillie avait lu l'article lors de sa publication. Dès que la presse évoquait Jordan, tout Felton en parlait. Et les gens faisaient en sorte qu'elle l'apprenne. Elle sentait qu'ils guettaient ses réactions. Elle contempla la photo de Jordan en tenant la page entre deux doigts pour la tourner très vite au cas où Pink rentrerait soudain. Jordan avait les tempes poivre et sel maintenant, et une épaisse moustache soigneusement taillée qu'il s'était laissé pousser depuis plusieurs années, mais il lui sembla toujours aussi jeune et insouciant. Elle levait les yeux vers la photo de Michèle, posée sur le manteau de la cheminée avec celle de Grayson, quand minuit sonna.

Lillie tourna la page et essaya de se concentrer sur son travail. Mais les recettes lui semblaient toutes insipides, leurs ingrédients toujours les mêmes. En désespoir de cause, elle remit les journaux dans le panier, se frotta les bras d'un air absent et se leva. Elle suivit à pas lents le couloir qui menait à la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, pensa se servir un verre de thé glacé, mais

referma la porte, elle n'avait pas vraiment soif. Sans qu'elle l'ait voulu, ses yeux se posèrent sur la pendule de la cuisinière. Il était presque minuit et demie.

— Ce n'est rien, dit-elle à haute voix. C'est la fête des Pères Fondateurs.

Il était normal que les enfants rentrent tard ce jour-là. C'était déjà comme ça quand elle était jeune. Elle se souvint de ses dix-sept ans. De cette fête où elle avait quitté le bal avec Jordan. Ils étaient restés assis dans le pick-up du père de Jordan dans la clairière à côté du camp des scouts jusqu'à deux heures et demie du matin, et y seraient restés toute la nuit si un surveillant du camp n'était pas venu les déloger après avoir entendu les chiens aboyer. Quand elle était rentrée, son père l'avait battue. C'était la première et dernière fois qu'il levait la main sur elle. Elle ne le savait pas à l'époque, mais il avait déjà son cancer. Lillie se mordit les lèvres au souvenir de ces derniers mois pendant lesquels il avait tout fait pour leur laisser de lui-même une image à la fois aimante et digne. Ce que veulent tous les parents, pensa-t-elle. Et quand nous savons enfin que nos enfants sont sortis d'affaire, nous leur reprochons le souci que nous nous sommes fait pour eux.

Elle était retournée dans le salon et s'approcha de la cheminée. Elle prit le cadre en forme de cœur à deux battants. D'un côté Michèle, de l'autre Grayson. Elle les regarda l'un après l'autre, longuement, puis reposa soigneusement le cadre à sa place.

Elle alla s'asseoir dans le fauteuil de Pink, face à l'écran vide de la télévision. Le téléphone était posé sur une table à côté d'elle.

Lillie regarda l'appareil. Sonne, demanda-t-elle intérieurement. Quelqu'un va m'appeler et me dire ce qui se passe.

Ce n'est rien, se répéta-t-elle. Rien. Un type qui s'est évadé dans l'après-midi est loin maintenant. A des kilomètres d'ici. Et tous les enfants traînent tard, le soir de la fête des Pères Fondateurs. Pink doit simplement avoir du mal à leur mettre la main dessus. Il ne connaît pas les coins où vont les jeunes. Et quand il les aura trouvés, ils auront honte devant les autres parce que leur père les couve comme des bébés. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter dans une ville

comme Felton. C'est la ville la plus sûre du monde.

Elle prit le journal local et essaya de lire, mais les mots n'avaient aucun sens. Elle le reposa, se leva, se mit à arpenter la maison. De temps à autre, elle allait jusqu'à la porte d'entrée et regardait la pelouse vide éclairée parla lune, le pré tranquille de l'autre côté de la route. Chaque fois, elle revenait dans le salon et regardait l'horloge, et il lui semblait à chaque fois qu'une bonne dizaine de minutes s'étaient encore écoulées. Tout en marchant, elle cognait un poing dans la paume de l'autre main, comme pour reproduire les battements de son cœur.

— Je vous en prie, mon Dieu, dit-elle tout haut. Je vous en prie, ne m'effrayez pas comme ça.

Juste à ce moment-là, elle entendit crisser le gravier de l'allée et un moteur ronfler. Son cœur s'arrêta, elle courut à la fenêtre. Alors à travers les voilages qu'encadraient les doubles rideaux, elle aperçut devant la maison la lumière bleue d'un gyrophare et entendit les grésillements d'une radio de police.

Lillie s'immobilisa, paralysée. La lumière bleue s'éteignit, mais la radio continua à grésiller et des portières claquèrent. Les pas de Pink résonnèrent lourdement sur les marches de la véranda, la porte s'ouvrit. Pink la regarda, puis détourna les yeux.

Lillie ne cria pas, elle ne se mit pas à pleurer. Elle contempla en silence son mari qui entrait suivi de Grayson puis du shérif Ansley, qui baissait la tête comme pour pénétrer dans une église. Les yeux de Lillie passaient de l'un à l'autre. Grayson avait pleuré, des traces de larmes salissaient son visage lisse. La peau de Pink avait pris une teinte cendreuse. Il tremblait de tout son corps.

— Où est Michèle ? demanda-t-elle d'une voix rauque trop calme, qui résonna étrangement à ses propres oreilles. Vous ne l'avez pas trouvée ?

Pink porta une main moite à son front, comme pour faire taire une clameur qui l'aurait assourdi de l'intérieur. Il déglutit et passa la langue sur ses lèvres livides.

— Où est ta sœur, Grayson ? reprit Lillie. Vous deviez rentrer ensemble.

Grayson baissa la tête et des larmes tombèrent sur sa chemise.

— Je... sais..., sanglota-t-il... je... j'étais...

Royce Ansley s'avança vers Lillie et la prit par le bras.

— Assieds-toi, lui dit-il en la poussant vers le fauteuil de Pink.

Il avait les yeux brillants, comme pleins de larmes, mais sa voix était calme, son visage impassible.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

Mais elle savait déjà. Déjà elle sentait le sang quitter ses joues, ses jambes flageoler, sa vue s'obscurcir.

— C'est très dur, Lillie. Michèle est morte. Je suis désolé.

— Morte ? murmura Lillie. Non.

— Si, Lillie, répondit Royce d'un ton ferme. Elle a été... quelqu'un l'a tuée.

Recroquevillée dans le fauteuil, Lillie essaya de trouver son souffle, mais l'obscurité se refermait sur elle maintenant, et dans le silence elle entendit son cœur taper contre sa poitrine, taper encore. Elle avait les bras tout engourdis, les mains glacées. Elle sentit ses yeux rouler en arrière, puis Royce qui lui faisait baisser la tête.

— Respire, l'entendit-elle lui dire dans le lointain. Respire à fond. Grayson, apporte un verre d'eau à ta mère.

Lillie sentit les picotements du sang qui lui remontait à la tête, mais n'ouvrit pas les yeux. Elle voulait que le temps retourne en arrière. Il suffirait de dix minutes, pensa-t-elle. Alors je relèverai la tête et verrai les choses comme elles doivent être. La porte s'ouvrira et Pink poussera devant lui Michèle et Grayson, l'air sévère. Mais quand elle ouvrit les yeux, le shérif était toujours

en face d'elle, l'air sombre, et à côté de lui, Pink, les traits décomposés, semblait prêt à s'effondrer.

— Pink, murmura-t-elle dans un souffle. Aide-moi, Pink. Dis-moi que ce n'est pas vrai.

Pink détacha ses yeux du visage de sa femme et regarda derrière elle par-dessus le canapé. Il fallait qu'il lui dise. Il choisit ses mots soigneusement, mais ses yeux reflétaient l'horreur de ce qu'ils avaient vu.

— J'ai trouvé Grayson à Briar Hill quelques minutes après t'avoir quittée, dit-il. Ni lui ni les autres garçons ne l'avaient vue. J'ai emmené Grayson et on est partis la chercher. J'ai tourné dans tous les coins, j'ai regardé partout. Finalement on est descendus à la rivière vers le vieux pont de pierre, aux Trois Arches. Et là nous... nous l'avons trouvée. En fait, le shérif l'avait déjà trouvée. Il cherchait Partin, et il a trouvé... Michèle.

La voix de Pink se brisa quand il prononça le nom de la jeune fille.

— Elle était là, reprit-il, dans des buissons près de la rivière.

Il pleurait maintenant et son corps était secoué par les sanglots. Il regarda Lillie, les yeux pleins de larmes, la voix brisée.

— Je suis arrivé trop tard. Je te demande pardon Lillie. Trop tard, balbutia-t-il.

Lillie se leva et alla vers son mari. Elle enfouit son visage contre sa poitrine. Grayson revint dans la pièce avec un verre d'eau. Elle tendit le bras et le referma sur son fils.

— Non, non, dit-elle. Tu ne savais pas. Tu ne pouvais pas savoir. Oh ! mon Dieu, murmura-t-elle. Comment quelqu'un a-t-il pu lui faire du mal ? Ce n'était qu'une petite fille qui n'avait jamais fait de mal à personne. Ma petite fille.

Elle revit Michèle lui dire au revoir de la main au bal ce soir-là. Elle s'était

empêchée de l'embrasser devant tout le monde. Elle eut l'impression qu'on lui écrasait le cœur.

Pink chercha à échapper à son étreinte.

— Je ne me sens pas bien, lui dit-il. Il faut que je m'asseye.

Lillie s'accrocha à son bras, il se laissa tomber lourdement sur le canapé, l'entraînant avec lui. Gray lui tendit le verre d'eau, mais elle l'écarta d'un geste de la main. Debout devant eux, il semblait perdu, affolé.

— Il faut que je retourne là-bas, annonça Royce Ansley. Il y a un adjoint qui est resté avec elle, et le coroner a été prévenu, continua-t-il bien que personne ne parût l'entendre. Je vous avertirai dès que nous en saurons plus.

Lillie cligna des yeux.

— Oh oui, merci, dit-elle d'une voix engourdie, lointaine.

Elle se leva et se dirigea vers la porte pour le reconduire.

— Ne bouge pas, lui dit Royce. Retourne t'asseoir.

Lillie leva les yeux vers lui.

— Ce n'était peut-être pas Michèle, lui dit-elle.

— Je vous tiendrai au courant, répéta Royce doucement. En attendant, il faudrait prévenir son père. Lui dire ce qui s'est passé.

Lillie hocha la tête.

— Je vais l'appeler, répondit-elle d'une voix éteinte.

Jordan Hill avait le droit de savoir. Il était le père

naturel de Michèle, après tout. Et il avait même essayé d'être un vrai père, ces dix dernières années. Il lui téléphonait. Lui envoyait des cadeaux. L'invitait à

New York.

Il était une heure de plus à New York. Presque deux heures du matin. Lillie se demanda si elle pouvait le réveiller en lui disant ces mots. Michèle est morte. Ces mots dans la peur desquels elle avait vécu si longtemps. Et maintenant, alors que tout danger semblait enfin écarté, alors qu'elle n'était plus sur ses gardes, la nouvelle venait la frapper, l'assommer avec la force d'un cataclysme.

Elle appellerait Jordan. Elle le réveillerait et dirait les mots, mais ils n'avaient pour elle aucune réalité tangible. Devant l'évidence, elle pensait encore que si elle allait jusqu'à la porte, elle verrait peut-être sa fille monter les marches de la véranda, faisant traîner derrière elle la jupe de sa robe de bal rose, l'ovale de son visage enfantin illuminé par les derniers rayons de lune.

## 2

Jordan Hill ne dormait pas, mais il faisait semblant. La fille qui était à côté de lui dans le lit s'assit et secoua la tête pour que son abondante chevelure couleur caramel reprenne l'ampleur qu'elle avait perdue à être écrasée sur un oreiller. Elle ramassa la chemise que Jordan avait laissée tomber en tampon sur le lit et l'enfila sans prendre la peine de la boutonner. Une fois debout, elle longea pieds nus les bibliothèques qui séparaient le coin chambre du salon-cuisine-salle à manger de l'étroit studio. Quand elle se pencha pour ouvrir la porte du réfrigérateur installé sous l'évier, elle poussa un cri.

— Qu'est-ce qui se passe, Amanda ? demanda Jordan en s'appuyant sur son coude.

Elle revint vers le lit, une bouteille de bière à la main. Elle en but une gorgée, la lui tendit. Jordan passa ses doigts sur sa moustache en bataille et secoua la tête.

— Il y a un cafard dans l'évier, lui dit-elle d'un ton indigné.

— J'espère que tu ne lui as pas fait peur, avec tes hurlements !

Elle lui tira la langue et s'assit au bout du lit. Elle leva un pied délicat en fronçant les sourcils à la vue de la poussière qu'elle avait ramassée pendant son bref aller et retour à la cuisine. La chemise de toile bleue glissa de son épaule tandis qu'elle se penchait pour examiner son pied de plus près. Elle avait environ vingt-cinq ans, son corps était souple et lisse. Jordan remonta le drap sur lui pour cacher les poils gris qui couvraient sa poitrine.

— Je ne suis pas une fée du logis, reconnut-il.

Sans lâcher son pied, Amanda regarda autour d'elle

d'un œil critique. Jordan n'avait jamais fait le moindre effort pour décorer son studio. Il avait accroché quelques affiches de théâtre aux murs, en se disant qu'il les ferait encadrer un jour, mais maintenant leurs bords se déchiraient autour des punaises qui les maintenaient en place. En dehors de ça, la pièce était meublée de façon purement fonctionnelle. Les murs, autrefois blancs, avaient jauni, et le plâtre se boursouflait sous les fenêtres et le long des fissures qui traversaient le plafond.

Amanda se retourna vers lui.

— Tu n'avais pas une série ? demanda-t-elle.

— Ç'a duré deux saisons, dit-il. A la N.B.C.

La fille lâcha son pied et reprit la bouteille de bière dont elle essuya le fond au pan de la chemise de Jordan.

— Tu fais des *soaps* depuis longtemps ?

Jordan dut réfléchir une minute.

— Environ trois ans.

— Et qu'est-ce que tu as fait de ton argent ? demanda-t-elle encore. Il est parti en poudre ?

Etonné par cette question pour le moins directe, Jordan cligna des yeux.

— Non, dit-il, je ne joue pas avec ça.

Amanda hocha la tête et regarda de nouveau autour d'elle.

— Je m'étais imaginé que tu vivais dans un décor un peu... un peu plus branché, enfin tu vois ce que je veux dire. Un loft dans le West Side, quelque chose comme ça. C'est ce que je ferai, si je décroche un *soap*. J'investirai dans la pierre, le plus vite possible.

— Un bon investissement, dit Jordan d'un ton poli.

Il hésita un instant, jeta un dernier regard pensif au

petit corps exhibé inconsciemment dans sa vieille chemise bleue, puis sortit du lit et enfila un pantalon.

— Je vais faire du café, dit-il. Tu en veux ?

— A cette heure-ci ? Non, ça m'empêcherait de dormir. Il faut que je sois en forme, demain. J'ai une audition, je te l'ai dit tout à l'heure.

— Ah oui ! c'est vrai, répondit Jordan en remplissant la bouilloire. Au Manhattan Theater Club.

Il avait passé un bon moment au lit avec elle. Elle était ardente et experte. En dehors de ça, elle semblait, comme toutes les jeunes femmes modernes, s'intéresser avant tout à sa carrière. Mais il n'avait vraiment pas envie de bavarder maintenant, et il sentait qu'elle était prête à se lancer dans une discussion qui leur permettrait de faire connaissance *après*, à l'inverse de ce qui se passait autrefois. Il avait lu une pièce avec elle environ un mois plus tôt, et l'avait rencontrée ce soir par hasard au Montana Eve's, sur la Septième Avenue, où elle mangeait un hamburger avec un couple de pédés.

— Alors, qu'as-tu fait de ton argent ? demanda-t-elle.

Jordan retint un soupir et mit un filtre sur la cafetière.

— J'ai une maison de campagne dans le Green Country. J'y passe la plupart de mon temps libre. Ça me rappelle le pays.

Amanda se leva et se mit à inspecter le studio, les livres de Jordan, ses papiers.

— J'avais remarqué que tu avais un léger accent. D'où es-tu ?

— Du Tennessee.

— Ah oui ? Moi je viens de San Diego. Ça doit te paraître bizarre que j'aie choisi New York alors que j'étais si près de L.A. Mais je m'intéresse sérieusement au théâtre, je veux apprendre le métier, et c'est ici que ça se passe. Et puis, New York me plaît beaucoup. J'aime l'énergie qui se dégage de cette ville.

— Tu es sûre que tu ne veux pas de café ? demanda-t-il en remplissant sa tasse.

— Non merci, dit-elle.

Elle posa la bouteille de bière sur un des haut-parleurs et enleva la chemise de Jordan.

— Il faut que j'y aille.

Elle ramassa son chemisier de soie sur le tapis persan usé jusqu'à la trame et le secoua, puis l'enfila. Jordan se retourna juste à temps pour voir ses petits seins parfaits disparaître sous le luxueux tissu.

— Tu t'en vas ?

Amanda se glissa dans son fuseau ultra collant, s'assit sur une chaise pour mettre ses bottes en lézard.

— Je suis convoquée très tôt, demain matin, et toutes mes affaires de maquillage, tout ce dont j'ai besoin est chez moi.

— Ah bon, murmura Jordan en prenant soin de ne pas montrer son soulagement. En tout cas, je suis content de t'avoir retrouvée ce soir.

C'était vrai, il était content. Mais il était aussi soulagé à l'idée de passer le reste de la nuit tout seul, de savoir qu'il pourrait se réveiller le lendemain sans avoir à lui faire la conversation, ou à dire des banalités sur ce qui venait de se passer entre eux.

Amanda sortit un miroir rond de son sac, se regarda et passa la langue sur ses lèvres. Puis elle passa les doigts dans son épaisse chevelure, en se servant de ses longs ongles vernis comme d'un peigne africain.

— Tu es ravissante, lui dit Jordan, et il le pensait.

Il eut soudain conscience de sa taille qui s'épaississait et croisa les bras sur sa poitrine.

— On s'est bien amusés, lui dit-elle. J'espère qu'on remettra ça un jour.

— Je te téléphonerai.

— Je serai peut-être libre pendant le week-end.

Jordan eut l'impression qu'elle cherchait à le

manœuvrer. Il se défila avec l'excuse habituelle.

— Je serai chez mon agent dans les Hamptons, à Long Island. Il veut me faire rencontrer des gens.

— Je vois, dit Amanda en hochant la tête d'un air entendu.

Elle se dirigea vers la bibliothèque, prit les bracelets qu'elle avait laissés là et regarda la photo qui était posée entre le réveil de Jordan et un cendrier.

— Tu les prends vraiment jeunes, dis donc, fit-elle remarquer d'un ton ironique.

Les yeux sombres, presque boudeurs de Jordan s'illuminèrent.

— C'est ma fille. Jolie, hein ?

— Tu as été marié ?

— Il y a des années. Elle s'appelle Michèle.

Amanda pencha la tête sur le côté.

— Très mignonne. Mais ces cheveux... Elle a besoin d'une bonne coupe. Si tu veux, je l'emmènerai chez mon coiffeur, il arrangera ça. Préviens-moi, la prochaine fois qu'elle vient.

— En général, je l'emmène à la pêche, dit Jordan.

— A la pêche ?

Amanda éclata de rire comme si elle n'avait jamais rien entendu d'aussi saugrenu.

Jordan haussa les épaules.

— Oui, nous allons à la campagne. Elle aime la pêche.

Amanda reposa la photo, marcha vers lui.

— Avec des vers, et tous ces trucs dégoûtants ? Je ne te crois pas.

Elle leva son visage vers le sien, effleura de ses doigts sa poitrine nue. Jordan sentit soudain une brûlure à l'estomac, due au café et à la tension de leur conversation. C'était toujours comme ça, une fois que le désir était passé.

Il se pencha pour l'embrasser. Les lèvres de la fille s'attardèrent contre les siennes. Il espéra qu'elle n'allait pas changer d'avis et décider de rester.

— Tu veux qu'on se remette au lit ? demanda-t-il.

Amanda secoua la tête, ravie de sa question.

— Impossible, dit-elle. Je ne me reposerais pas avec toi.

Elle marcha jusqu'à la porte. Il lui ouvrit en jetant un coup d'oeil sur le couloir aux murs peints en jaune et au sol recouvert d'un vieux lino.

— Tu as de l'argent pour le taxi ? lui demanda-t-il.

— Bien sûr.

Il l'embrassa encore, plus tendrement cette fois. Maintenant qu'elle partait, l'odeur de son corps, ses formes douces l'émouvaient.

— Bonne chance, demain, lui dit-il.

Elle lui chatouilla la lèvre supérieure du bout de la langue.

— Je te raconterai comment ça s'est passé, promit-elle.

— Ecoute, attends une minute. J'enfile quelque chose et je t'accompagne. Je préfère m'assurer que tu trouveras un taxi.

— Je vais me débrouiller, répondit-elle. Je ne vais pas loin, juste derrière la Sixième Avenue.

Mais il vit que sa proposition l'avait touchée.

— Non, attends, dit-il.

— Un vrai gentleman du Sud, fit-elle en souriant.

Tu parles d'un gentleman, pensa-t-il. Chez lui, autrefois, un homme qui couchait avec une fille et ne l'épousait pas était un salaud. Maintenant, si on la raccompagnait jusqu'au coin de la rue, on était presque un héros.

— Ça y est, dit-il en enfilant ses mocassins. Allons-y.

Alors qu'il tirait la porte derrière lui, le téléphone

sonna. Amanda et lui se regardèrent. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Presque deux heures du matin, dit-il inquiet. Je ferais mieux de répondre.

Amanda haussa les épaules.

— Je n'ai pas besoin d'escorte, dit-elle d'un ton froid en passant la courroie de son sac en bandoulière comme celle d'un fusil.

— Pourquoi ne m'attends-tu pas ? demanda-t-il en bataillant avec la clé dans la serrure.

— C'est probablement une femme, répondit-elle d'un ton léger, mais elle resta là, attendant de toute évidence qu'il lui réponde par la négative.

Jordan était déjà dans le studio. Il s'est passé quelque chose de grave, pensa-t-il. A cette heure de la nuit, cela ne pouvait être qu'une mauvaise nouvelle. Il pensa tout de suite à sa mère. Elle avait presque soixante-dix ans maintenant, et vivait seule à Felton. Heureusement sa sœur aînée Jeni Rae habitait Chattanooga, non loin de Felton. Bessie était en bonne santé ; pourtant, à son âge, tout pouvait arriver.

— Bon, j'y vais, cria Amanda en sortant de son sac des lunettes de soleil qu'elle mit pour sortir dans la nuit.

— O.K., lança Jordan.

Tout en trébuchant sur les vêtements qui jonchaient le sol, il pria en silence pour sa mère. Au moment où il allait décrocher, son regard tomba sur la photo de Michèle. Son cœur s'arrêta. Puis il repoussa cette idée. Elle était jeune, et maintenant, enfin, en bonne santé. Elle avait la vie devant elle. Non, pas elle, pensa-t-il. Peut-être était-ce simplement un ami. Ou quelqu'un de l'équipe qui avait bu un verre de trop et voulait bavarder. Tout le monde semblait avoir des problèmes à raconter. Et dans le métier, il n'était pas si tard que ça, à deux heures du matin. C'est ça, se dit-il. C'est ça. Il n'est pas encore

très tard.

— Allô, répondit-il d'une voix calme.

Amanda avança sa lèvre inférieure et plissa les yeux derrière ses verres teintés. Elle poussa un soupir bruyant, mais il ne se retourna pas. Alors elle claqua la porte derrière elle.

Jordan écouta Lillie. Il lui posa quelques questions, dit qu'il comprenait et la remercia de l'avoir appelé. Il reposa le combiné d'un geste aveugle, à côté de la fourche, tâtonna un instant, et finit par raccrocher. Puis il alla s'asseoir sur une chaise dans un coin de la pièce.

Toute la nuit, il resta assis là dans le silence, seul, rageant, suant, et finalement, quand l'aube pointa, il comprit ce qu'il venait de perdre. La seule chose de bien qu'il ait jamais tenté de faire venait de prendre fin. Sa fille unique était morte.

3

Plus tard, Lillie s'était couchée. Elle était restée allongée une heure ou deux, mais n'avait pas dormi. Le shérif leur avait interdit, à Pink et à elle, d'aller sur le lieu du crime ou à la morgue. Son médecin était venu au milieu de la nuit, mais elle avait refusé de prendre le calmant qu'il lui avait prescrit. Et comme on l'empêchait de quitter la maison, à quatre heures du matin, elle s'était mise à faire le ménage.

Elle avait enlevé les rideaux de la cuisine, les vitres brillaient dans la lumière blanche du matin. Les voilages qu'elle avait lavés, encore humides, s'empilaient dans un panier à linge en plastique sur la table de la cuisine. Penchée au-dessus de sa planche, Lillie repassait avec un soin méticuleux les plis de la cantonnière. Quand on frappa à la porte, elle ne releva pas la tête.

— S'il te plaît, Grayson, dit-elle.

— Oui, m'man.

Grayson, qui était assis les coudes sur la table, le visage caché dans les mains, s'était levé immédiatement. Mais avant qu'il ait eu le temps d'arriver, la porte s'ouvrit sur une brusque poussée et Brenda Daniels surgit dans la pièce. Sa chevelure blond cendré était tout ébouriffée, au coin de sa bouche et sur son front, ses rides semblaient avoir été creusées à la pointe. Elle portait un plat recouvert de papier alu. Elle s'arrêta net et contempla son amie d'un air ébahi.

— Mais enfin, Lillie, qu'est-ce que tu fais ? s'exclama-t-elle.

Lillie la regarda presque craintivement. Ses yeux marron étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, son visage livide. Le fer trembla dans son poing, qu'elle semblait serrer de toutes ses forces. Ses cheveux noirs se dressaient autour de sa tête en boucles rebelles.

— Je repasse.

— Elle n'a pas arrêté de la matinée, dit Grayson d'une voix lasse.

— Pose ça, ma chérie, dit Brenda.

Lillie remit soigneusement le fer sur la plaque et s'avança vers son amie. Les deux femmes s'accrochèrent l'une à l'autre. Brenda sanglotait, Lillie regardait par-dessus son épaule, les yeux secs.

— Oh, Lillie-Lou, murmura Brenda, appelant son amie par ce surnom qu'elle ne lui avait pas donné depuis leur enfance. Je n'arrive pas à y croire, non, c'est impossible.

— Si, c'est vrai, répondit Lillie d'une voix douce.

— Assieds-toi, dit Brenda en poussant Lillie contre son gré vers une chaise...

— Gray, mon petit, tu te sens bien ? Tiens, je t'ai apporté des caramels, dit-elle en montrant le plat qu'elle avait posé sur la table. Je sais que tu les aimes, mon cœur.

— Gray est un bon garçon, dit Lillie d'un air absent, comme si elle parlait

d'un bébé. Il m'a beaucoup aidée. Nous avons enlevé ensemble ces rideaux, il va me donner un coup de main pour les pendre, quand ils seront prêts.

Lillie tapotait d'un doigt impatient sur la table. Brenda lui prit la main, la serra dans la sienne.

— Et Pink, comment réagit-il ?

Lillie haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Il... il est retourné sur... là-bas, ce matin.

— Pourquoi ? Oh mon Dieu ! comment supporte-t-il de revoir cet endroit ?

— Il voulait parler au shérif. Probablement pour savoir s'ils ont découvert quelque chose. On se sent si impuissants, tu sais. On n'arrive pas à croire que quelqu'un en ce moment se promène quelque part, parle, lit le journal ou déjeune, après avoir fait ça.

— Je sais, dit Brenda. Je sais. Je pourrais le tuer de mes propres mains. D'après la télé, ils pensent toujours que c'est Ronnie Lee Partin.

— Peut-être, Brenda. Peut-être. Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce que ce type est une brute sauvage, dit Gray en prenant un caramel.

— A-t-elle été... commença Brenda en jetant un regard d'excuse à Gray, a-t-elle été... heu... violentée ?

— Le coroner l'a examinée là-bas cette nuit. Selon le shérif, il dit que non, répondit Lillie d'une voix tendue. Ils en sauront plus après... l'autopsie, mais non, probablement pas.

— Grâce à Dieu... dit Brenda.

— Il sont bons, tes caramels., tante Brenda, dit Grayson.

— Je suis contente qu'ils te plaisent, mon chéri. Mange. Mais que faisait-elle

aux Trois Arches à cette heure de la nuit ? Pourquoi serait-elle allée là-bas ? Tu en as une idée, Grayson ?

Grayson reposa le plat de caramels sur la table et le contempla fixement.

— Elle devait rentrer avec moi. J'ai traîné à Briar Hill avec des copains. Quand je me suis aperçu qu'elle n'était pas là, j'ai pensé qu'elle était retournée à la maison. Je ne sais pas pourquoi elle est allée là-bas. C'est exactement dans la direction opposée.

— Peut-être qu'elle était partie pour rentrer et que quelqu'un l'a prise en voiture.

— Comment savoir ? dit Lillie pensivement. Je suis incapable de réfléchir, pour l'instant.

— Evidemment, ma chérie, excuse-moi, dit Brenda.

On sonna à la porte.

— S'il te plaît, Gray, demanda Lillie.

— Oui, m'man.

Il était debout avant qu'elle eût fini sa phrase. Elle sourit tristement en le regardant s'éloigner.

— Il empêche les gens d'entrer. Je suis incapable de leur parler. Et ça dure depuis des heures. Je me demande comment ils sont déjà au courant, dit Lillie en montrant l'évier où s'entassaient des assiettes et des verres sales. Ils veulent nous aider, je suppose.

— Oui, dit Brenda. Je suis venue dès que Pink m'a appelée. Mais pourquoi ne m'as-tu pas téléphoné cette nuit ?

Lillie eut un petit sourire triste.

— Je sais que tu as besoin de tes heures de sommeil, ma chérie.

Brenda se remit à pleurer, s'essuyant les joues avec un mouchoir en papier déjà trempé.

— C'est trop injuste, Lillie. Elle était si jeune. Et après tout ce que vous avez passé. Tu te souviens, quand je vous ai emmenées à l'hôpital de Pittsburgh, avant ton mariage avec Pink ?

Lillie hocha la tête et ses épaules commencèrent à trembler. Enfin, les larmes envahirent ses yeux et coulèrent le long de ses joues.

Brenda serra ses mains dans les siennes.

— Pleure, ma chérie. Il faut que tu pleures, il le faut.

— Je vais remettre les rideaux, dit Lillie en sanglotant.

— Pour l'amour du Ciel, Lillie ! s'exclama Brenda. Je vais m'en occuper, moi, de ces fichus rideaux. Faire la lessive ! bougonna-t-elle en se levant pour sortir le linge du panier.

Grayson apparut à l'entrée de la cuisine, le visage figé.

— Tu as une visite, m'man, annonça-t-il.

Lillie voulut protester, mais son fils l'interrompit.

— Il a insisté.

Lillie leva les yeux et vit celui qui se tenait derrière Grayson. Elle trouva d'abord étrange que Jordan Hill portât une cravate. Il n'en avait jamais mis, même le jour de leur mariage. Il avait les yeux bouffis, mais son beau visage, malgré ses traits tirés, était calme.

Brenda étala d'un geste brusque le rideau sur la planche et prit le fer à repasser.

— Tiens, tiens, dit-elle d'une voix glacée. Comme c'est gentil à toi d'être venu !

— Bonjour, Brenda, dit-il, mais ses yeux ne quittaient pas ceux de Lillie.

Puis il secoua la tête et regarda par terre, les mains profondément enfoncées dans les poches de son pantalon.

— Lillie, murmura-t-il dans un souffle.

Elle sentit dans sa voix une inflexion qui résonna au plus profond d'elle-même comme un appel silencieux, son nom prononcé comme une supplique. Il y avait eu un temps béni dans sa vie, une époque merveilleuse où Michèle avait été conçue, où dès l'instant où il l'appelait ainsi, elle ne pouvait rien lui refuser. Cette étrange sensation de revivre un instant le passé s'effaça, et son cœur redevint froid et gris.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle haussa les épaules et regarda ailleurs.

— On a appris quelque chose ?

— Non, rien.

— Ma mère voulait venir, mais le médecin lui a donné un calmant, et elle dort. Le choc a été terrible.

— Je sais, je lui ai téléphoné, dit Lillie d'une voix faible. Il ne faut pas qu'elle se rende malade. L'enterrement sera une épreuve assez dure.

— Comment est-ce que ça va se passer ? demanda Jordan. Vous vous en êtes déjà occupés ?

Lillie le regarda, légèrement étonnée.

— Si tu veux quelque chose de spécial pour elle... commença-t-elle d'une voix froide.

— Non, non. Faites comme vous l'entendez, ce sera très bien.

Le silence tomba dans la pièce.

— Ma mère est fatiguée, dit Grayson d'une voix forte martelant chacun de ses mots.

— L'enterrement a lieu demain, dit Lillie. Il n'y aura pas de chapelle funéraire. C'est tout ce que nous savons pour l'instant. Je t'appellerai pour te mettre au courant du reste.

— Très bien, répondit Jordan. Je suis chez ma mère, ajouta-t-il en regardant Grayson et Brenda qui encadraient Lillie comme deux sentinelles. Au revoir.

— Embrasse Miss Bessie pour moi, dit Lillie, tendue.

Jordan hocha la tête.

— Elle n'avait pas d'autres petits-enfants.

— Je t'en prie, dit Lillie en levant la main pour l'arrêter.

La porte de derrière s'ouvrit et Pink entra. A la vue de Jordan, il s'arrêta net. Les deux hommes se regardèrent, ni l'un ni l'autre ne sachant s'il devait offrir ou recevoir des condoléances. Jordan prit la parole.

— On a appris quelque chose ?

— Ils n'ont toujours pas arrêté ce salaud, répondit Pink, si c'est ce que tu veux savoir.

— Le shérif est sûr et certain que c'est Partin ?

— Evidemment que c'est lui, bon Dieu ! murmura Pink.

Un lourd silence s'abattit de nouveau sur eux.

— Je te contacterai, dit Lillie, mal à l'aise.

Jordan hocha la tête et se retourna pour partir. Puis

il regarda en arrière vers Pink.

— Tu t'es toujours si bien occupé d'elle, Pink, dit-il. Elle me le disait souvent.

Pink sembla prêt à lui sauter à la gorge.

— Si c'est une plaisanterie, elle est de mauvais goût, lança-t-il.

Jordan secoua la tête tristement et regarda Lillie.

— Ça ne fait rien, dit-il. Appelle chez ma mère.

Lillie sentait son regard sur elle, pourtant, elle ne leva pas les yeux. Elle savait ce qu'il avait voulu dire. Il avait seulement tenté de prononcer des mots de consolation pour Pink. Mais essayer de l'expliquer ne servirait à rien. On ne voulait pas de ses condoléances dans cette maison. Elle pensa alors qu'elle devait lui sembler bien vieille et bien défaite, et fut soulagée d'entendre la porte se refermer derrière lui.

4

La bruine se mit à tomber avant l'aube, le mardi matin, et il pleuvait toujours quand la foule se rassembla devant l'église baptiste du Jourdain, où tous attendaient patiemment d'entrer pour le service funéraire. C'était une petite pluie froide, premier signe de l'automne dans le comté de Cress, qui pénétrait dans les cols de ceux qui étaient venus offrir leurs condoléances à la famille de Michèle et que les bedeaux en costume noir dirigeaient vers les bancs, en se demandant s'il y aurait assez de place pour tout ce monde.

Aliéné Starnes se dirigea d'un pas solennel vers un groupe de jeunes gens qui s'abritaient sous leurs parapluies au milieu de la pelouse. Elle salua deux autres filles qui pleuraient déjà. Les garçons se tenaient un peu plus loin, mal à l'aise à cause de leurs cravates. Les élèves du lycée avaient été autorisés à manquer la classe, et il semblait à Aliéné que la moitié du comté avait pris une matinée de congé pour assister à l'enterrement. Elle avait l'estomac noué. Elle s'était demandé pendant des heures comment s'habiller. N'ayant aucun vêtement noir, car sa mère trouvait qu'elle était trop jeune pour en porter, elle

s'était décidée pour sa robe du dimanche bleu marine. Elle tenait absolument à montrer à Grayson combien elle avait de la peine pour lui.

Elle ne connaissait pas très bien Michèle, une fille effacée dont les amis ne formaient pas une bande aussi amusante que ceux de Grayson. Mais à la pensée de la douleur qu'il devait ressentir devant la mort de sa sœur, une douleur qu'elle ne pouvait même pas imaginer, le cœur d'Allene se serrait.

Quand elle avait été mise au courant du meurtre, elle avait hésité à appeler. Elle aurait tant voulu l'aider, le consoler. Mais elle avait peur de ne pas trouver les mots justes. Finalement, elle avait rassemblé tout son courage et était partie à vélo jusque chez lui. Quand il était venu lui ouvrir la porte, il lui avait lancé un regard désespéré, et elle avait eu mal pour lui. Elle avait essayé de le faire parler, sans succès. Il était resté assis dans sa chambre sur le bord de son lit et avait allumé la radio en regardant dans le vide, comme si elle n'avait pas été là. Elle avait senti tout son corps se tendre vers lui. Mais elle ne pouvait le toucher. Les yeux fixés droit devant lui, il tapotait au rythme de la musique. Quand elle était rentrée chez elle, sa mère lui avait expliqué que chacun assumait sa douleur comme il pouvait.

Debout au milieu de ses amis, Aliéné cherchait en vain parmi la foule la tête blonde de celui qu'elle aimait. Elle remarqua alors une jolie fille aux cheveux noirs et brillants comme des ailes de corbeau, qui venait d'arriver et restait seule loin des autres. Aliéné la reconnut. C'était une nouvelle, qui était arrivée de Chicago au début du trimestre et s'appelait Emily Crowell. Elle semblait mal à l'aise, perdue. Personne ne lui parlait. C'est gentil de sa part d'être venue, pensa Aliéné, qui s'excusa auprès de ses compagnes et se dirigea vers elle. Il faut se souvenir, un jour comme aujourd'hui, combien la vie est courte, se dit-elle, et combien il est important de se montrer compatissant.

La cérémonie aurait dû commencer à dix heures, mais vu le monde, il avait fallu installer des chaises supplémentaires dans les allées et dans la sacristie, d'où l'on pourrait suivre le service grâce à un haut-parleur. De la cuisine, située au sous-sol de l'église, venait une odeur de jambon chaud et de légumes que faisaient cuire les femmes de la congrégation pour le repas d'enterrement. Le glas se mit à sonner, comme pour hâter les funérailles.

Assis à l'arrière de la voiture, de l'autre côté de la route, Lillie, Pink et Grayson regardaient en silence. Le corbillard était garé devant eux. A travers les vitres teintées, ils virent une longue Cadillac bleu métallisé portant un numéro texan s'arrêter devant l'église, et Hayes, le frère aîné de Pink, en descendit avec sa femme Elna. Quand Haynes et Elna étaient venus chez eux la veille au soir, Haynes portait des bottes de cow-boy en peau d'autruche et une turquoise grosse comme une noix montée en bague. Haynes Burdette avait fait fortune dans le commerce des voitures à Houston. Il vivait avec Elna et leurs trois enfants dans un manoir avec piscine chauffée et belvédère. Pink voyait rarement son frère, et chaque fois, cela semblait lui faire du mal, pensait Lillie. Pendant quelques jours, il ne parlait plus que de la réussite de Haynes, puis sombrait inmanquablement dans la dépression.

— Regarde cette veste ! s'exclama Pink. Du daim ! Il ne voit pas qu'il pleut, non ?

Quelle importance ? se dit Lillie. Elle regarda Haynes monter avec Elna les marches de l'église. Dans la voiture de location qui se gara derrière la Cadillac, Lillie reconnut alors sa mère, Jo Evelyn et son beau-père Ron Henkle. Ils étaient venus en avion de Floride. Ils vivaient à Coco Beach où ils possédaient un appartement. Jo Evelyn était parfaitement coiffée et apprêtée, comme toujours. Ceux qui voulaient la flatter faisaient souvent semblant de croire qu'elle était la sœur de Lillie, et elle ne doutait pas un instant de leur sincérité. Ron abritait courtoisement la tête blonde de sa femme sous son parapluie. Il semblait qu'on eût enfin réussi à faire tenir tout le monde dans l'église et Shirley Lynch, l'employée des pompes funèbres de Felton, décida que la cérémonie pouvait commencer. Elle s'écarta du corbillard et vint frapper à la fenêtre de la voiture.

— Je crois que nous pouvons y aller, dit-elle d'une voix douce. Vous êtes prêts ?

Pink regarda Lillie assise immobile dans ses habits de deuil.

— Ma chérie ?

Lillie hocha la tête.

Shirley Lynch donna une petite tape sur le capot de la voiture, comme pour les encourager, puis retourna vers le corbillard. Le chauffeur avança lentement jusqu'au parvis de l'église, descendit et alla ouvrir la portière arrière. Les porteurs se rassemblèrent autour du cercueil.

Ils n'avaient pas fait de veillée. Le cercueil était resté fermé. Ce n'était pas que les coups qui avaient entraîné la mort de Michèle l'aient défigurée. Il n'y avait même pas eu beaucoup de sang. Et Shirley avait habilement camouflé les meurtrissures. Les blessures étaient internes. Mais malgré tout le mal qu'elle s'était donné, elle leur avait elle-même conseillé avec son tact habituel de garder le cercueil fermé. « Les gens sont curieux, avait-elle dit. C'est la nature humaine. »

En fait, son conseil était inutile. Lillie avait déjà décidé que personne n'aurait l'occasion de regarder son enfant morte.

— Allons-y, dit Pink.

Il sortit de la voiture et aida Lillie à descendre. Malgré sa pâleur et ses traits tirés, Grayson semblait plus beau que jamais dans son blazer sombre, avec ses cheveux blonds qui tranchaient sur le ciel gris. Il traversa la route avec ses parents et ils attendirent devant les marches de l'église que les porteurs soulèvent le cercueil et l'emportent à l'intérieur. Les échos du cantique *Precious Memories* qu'entonnèrent des voix mal assurées arrivèrent jusqu'à eux.

Lillie ne pouvait quitter le cercueil du regard, pourtant elle sentit Grayson s'agiter à côté d'elle et murmurer d'une voix furieuse des mots qu'elle ne comprit pas. Elle essaya de ne pas y accorder d'attention, mais bientôt ce qu'il répétait la fit sortir de son engourdissement.

— Quoi ? dit-elle en tournant vers lui un visage vide.

— Qu'est-ce qu'ils viennent faire ici, gronda Grayson. Comment osent-ils ?

Alors Lillie se retourna et les vit. La famille de Ronnie Lee Partin se dirigeait

vers l'église. Dwight, le frère de Ronnie Lee, habillé de ses habits du dimanche, tenait par le bras sa vieille mère, Ora. La femme de Dwight, Debbie, qui était à peine plus âgée que Michèle, marchait à côté d'eux les yeux baissés, en tenant ensemble les pans de son manteau mauve qui ne fermait pas complètement sur son ventre distendu par la grossesse. Les Partin, y compris Ronnie Lee quand il n'était pas en prison, vivaient tous ensemble dans une caravane aux abords de la ville et étaient considérés comme la racaille blanche du comté, bien que Dwight travaillât dur à livrer des meubles. Dwight était un jeune homme bien bâti, toujours aimable et gai. Contrairement à son frère, il n'avait jamais eu maille à partir avec la justice et, en général, les gens de la ville l'aimaient bien. Il conduisait maintenant sa famille vers la porte de l'église, le visage empreint d'une sombre détermination. Il fit semblant de ne pas entendre ce que disait Grayson, tandis que sa femme regardait autour d'eux d'un air apeuré.

— Ils ont du culot de venir ici, dit encore Grayson.

— Chut, Grayson, murmura Lillie.

Le visage de Dwight Partin s'empourpra, mais il continua comme si de rien n'était. Devant le perron, tout le monde sembla s'immobiliser. Pink, qui était en train de serrer la main à quelqu'un, se retourna et regarda son fils s'avancer devant Lillie.

Grayson se mit en travers du chemin des Partin. Dwight serra le bras de sa mère et regarda Grayson droit dans les yeux.

— Votre place n'est pas ici, dit Grayson. S'il n'y avait pas eu votre frère, ma sœur serait encore vivante.

L'assistance retenait son souffle.

— Arrête, Grayson, supplia Lillie, mais son fils ne bougea pas.

— Vous m'avez entendu, oui ? dit-il encore.

Dwight ne répondit pas. Quand Ora tenta de l'entraîner avec elle pour

dépasser Grayson, ce dernier fit un pas de côté, leur barrant de nouveau la route.

— Ramène-le ici, Pink, dit Lillie.

Mais Pink contemplait son fils, comme fasciné, et en même temps légèrement effrayé. Jordan, sa mère Miss Bessie et sa sœur aînée Jeni Rae, qui était venue en car de Chattanooga, s'approchèrent. Miss Bessie se dirigea sans hésiter vers la vieille Ora Partin et la prit par le bras en lui murmurant des paroles apaisantes. Devant l'amitié qui semblait lier ces deux femmes âgées, Grayson parut troublé. Jordan lui parla calmement à l'oreille.

— Essayons d'éviter les problèmes, lui dit-il.

Grayson se retourna pour lui faire face.

— Tu n'as pas à me dire ce que j'ai à faire ! lança-t-il, livide de rage.

Le shérif Ansley, qui venait d'arriver avec son fils, intervint.

Tyler se tenait à l'écart, l'air affreusement mal à l'aise. Ses cheveux noirs tombaient en boucles sales sur le col râpé de sa veste de cuir.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Royce.

Pink s'était avancé à côté de son fils.

— Rien, dit-il. Viens, Grayson, entrons.

Quand Grayson répondit au shérif, sa voix tremblait :

— Leur place n'est pas ici, pas après ce que son frère a fait.

— Je t'avais dit que nous n'aurions pas dû venir, souffla Debbie Partin à son mari.

— Chut... tais-toi, Debbie, répondit Dwight. Il ne sait pas ce qu'il dit.

— Garde tes accusations pour toi, dit le shérif d'un ton sévère à Grayson. Ces gens sont venus pour présenter leurs condoléances. Laisse-les tranquilles.

Pink prit Grayson par le bras et l'écarta.

Grayson lança un dernier regard furieux à Dwight Partin et remit en place la manche de sa veste sur laquelle avait tiré Pink. Lillie claquait des dents. La pluie glissait le long de son cou comme un doigt glacé,

mais c'étaient surtout ses nerfs qu'elle sentait vibrer telles les cordes d'un violon, et elle dut faire un effort surhumain pour se contrôler. Elle avait refusé de prendre tout sédatif, car quelque chose lui disait qu'elle devait absolument se tenir en alerte, sentir tout ce qui se passait, souffrir de tout, comme si cela pouvait la faire rester plus près de Michèle. Et tandis que les Partin montaient résolument les marches de l'église, elle les prit en pitié. Il leur avait fallu bien du courage pour venir là, ils devaient savoir ce que les gens disaient d'eux.

Pink parla à voix basse au shérif. Lillie remarqua Aliéné Starnes qui avançait à regret derrière les autres enfants, les yeux fixés sur Grayson, pleins de pitié. Royce se retourna et fit un signe de tête à Tyler qui s'approcha de Lillie.

— Je suis désolé, Miz Burdette, balbutia Tyler.

Tout en hochant la tête à ce que lui disait Pink, Royce

ne quittait pas son fils des yeux.

Lillie regarda tristement le jeune homme. Il avait le teint brouillé. Les mains enfoncées dans les poches de son jean, il se conduisait maladroitement, presque grossièrement, mais il y avait en lui quelque chose qui ressemblait à une malédiction secrète et qui émut Lillie. Perdre sa mère à un âge aussi tendre l'avait blessé à tout jamais, pensa-t-elle. Ce doit être terriblement difficile pour lui d'assister à un enterrement. D'autant que tous les enfants de cet âge ressentaient une terrible angoisse devant la mort. Elle lui serra la main. Ses doigts étaient glacés. Il sursauta à son contact et leva vers elle des yeux injectés de sang et apeurés.

— Merci Tyler, merci d'être venu, lui dit-elle.

Le jeune homme détourna les yeux. Il hocha brièvement la tête à l'intention de Pink et Grayson, puis retourna se cacher derrière son père.

— Allons-y, dit Pink.

La foule s'écarta pour les laisser passer. Lillie s'accrocha au bras de son fils et ils s'avancèrent lentement vers le premier banc. En s'asseyant, elle regarda de l'autre côté de la nef où elle vit Jordan installé entre sa mère et Jeni Rae.

Leurs yeux se croisèrent, un rapide message de tristesse passa entre eux. Immédiatement, Lillie détourna son regard pour le diriger vers Miss Bessie. La tête de la vieille dame arrivait à peine à l'épaule de Jordan. Des larmes coulaient sur ses joues tandis qu'elle essayait de fixer le programme du service funéraire. Lillie sentit ses yeux s'embuer. Bessie avait été une vraie grand-mère pour Michèle, elle lui cousait ses robes, la laissait essayer de l'aider dans la cuisine, la gâtait. Une grand-mère que Jo Evelyn avait toujours refusé de devenir et qui rappelait la sienne à Lillie.

Pink s'agita sur son banc.

— Quel monde ! murmura-t-il.

Lillie perçut une note de fierté dans sa voix et sut immédiatement ce qu'il pensait. Elle le connaissait trop bien. Il espérait que Haynes serait impressionné, qu'il comprendrait en voyant cette foule que Pink était un homme important. Lillie se mordit les lèvres pour retenir les mots blessants qui lui vinrent à la bouche. Il est comme ça, se dit-elle, laisse-le tranquille.

Son regard revint vers le cercueil. Le révérend Dale Luttrall montait en chaire. Agé de plus de soixante ans, c'était lui qui avait baptisé Lillie et ses enfants, ainsi que beaucoup de ceux qui étaient assis dans cette église. Il commença le service sur ce ton familier et direct qu'il avait toujours. Lillie entendait autour d'elle les voix répondre en chœur au pasteur, pourtant, elle ne pouvait se défaire de l'étrange impression qu'elle était seule dans une pièce silencieuse. Seule avec son enfant enfermée à jamais dans ce cercueil.

Elle remarqua soudain que Grayson regardait sa montre et soupirait discrètement. D'un brusque mouvement de tête, elle tourna les yeux vers lui. Son cœur tambourinait dans sa poitrine.

— Tu t'ennuies ? lui demanda-t-elle furieuse. Tu es pressé d'aller ailleurs ?

Grayson se crispa et plongea son regard dans les yeux de sa mère, l'air déconcerté.

— Arrête, maman. Tout ceci n'est qu'un cauchemar. Je voudrais qu'on en finisse, je voudrais me réveiller et savoir que ce n'était qu'un mauvais rêve.

Il a raison, pensa-t-elle. C'est une véritable torture que de rester assis là à regarder ce cercueil en se répétant que Michèle ne reviendra plus jamais. Grayson se pencha vers elle et lui prit la main. Elle serra ses doigts dans les siens en lui souriant faiblement.

— Lorsqu'un tel malheur nous frappe, disait le pasteur, nous éprouvons d'abord de la colère. Nous nous demandons : « Pourquoi Dieu a-t-il laissé cela nous arriver ? » Nous voulons que quelqu'un paie pour ce qui s'est passé. Pour avoir fait cette chose terrible à notre enfant.

« Je ne peux pas, mes amis, vous dire pourquoi, car les voies du Seigneur sont impénétrables. Mais je peux vous dire une chose : tant que vous ressentirez de la haine, vous souffrirez. La vengeance ne résout rien. Nous devons apprendre à pardonner parce que autrement nous ne trouverons jamais la paix.

« Michèle a trouvé la paix. Cette enfant — la voix du pasteur se brisa, et il attendit pour continuer de retrouver son calme tandis que des pleurs résonnaient dans le silence de l'église. Cette enfant est assise près de Dieu maintenant, un ange parmi les anges, qui murmure le pardon à nos oreilles. »

Les larmes de Lillie tombèrent sur ses mains glacées. Encadrée par son mari et son fils, elle pleurait sur elle-même, sur le vide que serait sa vie sans Michèle. Les épaules de Pink étaient secouées de violents sanglots. Grayson serra la main de sa mère à la briser.

Le jour qui suivit l'enterrement de Michèle Burdette, le révérend Ephraïm Davis examina sombrement les choix qui s'offraient à lui. Il savait parfaitement quel était son devoir, mais ne pouvait s'y résoudre. Il avait passé le plus clair de sa longue vie à éviter de se mêler des affaires des Blancs et n'avait eu qu'à s'en féliciter. Il ne leur demandait rien, ne se mettait pas en travers de leur chemin et ne cherchait pas à les fréquenter. A la vérité, il ne pensait pas beaucoup de bien d'eux, c'était comme ça, il ne pouvait s'en empêcher.

Mais depuis lundi matin, quand il l'avait entendu annoncer à la radio alors qu'il récitait ses grâces, il pensait sans arrêt au meurtre de cette jeune Blanche, et devenait de plus en plus inquiet. Sa tension artérielle était remontée, il le sentait. Mais les médicaments habituels n'y changeaient rien. Il avait perdu le sommeil. La veille, alors que se déroulait l'enterrement, il avait soigneusement évité de passer dans ce quartier de la ville. Et il avait maintenant l'impression qu'il ne pouvait repousser le problème au lendemain.

Si seulement je pouvais en parler avec Elizabeth, se dit-il. Elle était pleine de bon sens, et, à sa manière timide, de force. Au cours de leurs trente années de mariage, elle l'avait souvent aidé à résoudre de délicats problèmes. Mais quand il avait été appelé pour s'occuper pendant un mois de la paroisse de Felton, Elizabeth avait décidé de rester à Memphis. Le révérend Davis était un de ces pasteurs qui prêchaient de ville en ville, un sacerdoce qui se perdait. Comme son grand-père et son père avant lui, il avait sillonné l'Etat du Tennessee de paroisse en paroisse, apportant la parole du Seigneur, et profitant dans chaque ville de l'hospitalité des gens de bonne volonté. A la voiture à cheval de son grand-père avait succédé un deux tonnes Ford vert foncé. Elizabeth l'accompagnait quelquefois, mais lorsqu'il s'agissait comme alors d'un long remplacement, elle demeurait à Memphis avec sa fille et ses petits-enfants. Elizabeth s'était habituée aux déplacements de son mari. Dès le début de leur mariage, il en avait été ainsi et elle aimait ces voyages, la fréquentation des fidèles. Pourtant, en vieillissant, elle préférait éviter de séjourner trop longtemps chez les autres. Elle aimait le confort de leur maison, son lit à la courtepointe brodée de roses, et dès qu'elle avait une minute de libre, elle la passait avec les petits. Leurs noms africains et leur hardiesse lui semblaient exotiques. Dans le secret de son cœur, elle était

heureuse qu'ils n'aient pas les mêmes craintes qu'elle face au monde.

Dans un sens, c'est aussi bien comme ça, pensa Ephraïm. Elle se serait terriblement inquiétée si elle avait été au courant du problème qui se posait à lui. Tout ce qui était lié à la violence l'effrayait. Il avait pensé à l'appeler, mais Bill et Clara Walker, qui l'avaient accueilli chez eux, avaient installé leur téléphone dans le salon et il n'aurait pu décrire la situation à Elizabeth sans que toute la maisonnée l'entende. Il n'avait donc pu s'en remettre qu'à lui-même. Maintenant, au lendemain de l'enterrement de cette pauvre enfant, il s'était enfin décidé.

Il devait dire ce qu'il savait. Il avait vu la jeune fille, et il avait vu celui qui était très probablement son assassin. Non qu'il s'en soit douté sur le moment. Autrement il aurait empêché ce crime. Mais rien ne lui permettait de prévoir ce qui allait arriver. Et il était trop tard pour se perdre en conjectures. Il alla dans la cuisine où Clara faisait la vaisselle du petit déjeuner.

— Est-ce que je peux me servir de votre téléphone, Clara ?

— Mais certainement, révérend. Cette maison est la vôtre.

Le révérend Davis alla dans le salon et composa le numéro du bureau du shérif. Il avait pensé si souvent à l'appeler au cours des dernières vingt-quatre heures, qu'il le connaissait par cœur. Quand Francis Dunham décrocha, il lui demanda à parler au shérif.

— Il n'est pas là, répondit Francis.

— Où est-ce que je peux le joindre ? demanda le révérend d'un ton poli.

— Il ne rentrera pas avant un bon moment, il est parti sur les lieux du crime.

— Très bien, merci beaucoup, dit le révérend.

Il raccrocha et resta un moment perdu dans ses pensées, caressant ses favoris grisonnants. Clara Walker entra dans la pièce et s'essuya les mains à son tablier.

— Je dois sortir, Clara, lui dit-il.

— Vous serez de retour pour le déjeuner ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Oh oui ! bien avant j'espère.

Le lendemain de l'enterrement de sa fille, Jordan Hill se réveilla dans la chambre qui avait été la sienne pendant toute son enfance. Il sentit l'odeur des biscuits qui cuisaient dans le four et entendit à la radio de la cuisine l'émission de gospels que sa mère avait toujours écoutée, depuis aussi longtemps qu'il s'en souvint. Sa petite voix claire et décidée se troubla soudain, et Jordan reconnut le cantique *Quand le Seigneur nous appelle*, qu'elle essayait de chanter avec la radio.

Jordan resta allongé les yeux fermés, se laissant envelopper par la douleur aigre-douce du passé retrouvé. Là, dans ce lit, il avait rêvé de gloire et brûlé d'amour. Il était revenu s'y glisser au petit matin après que Michèle avait été conçue, les cheveux encore pleins des herbes sèches qui s'y étaient mêlées quand Lillie et lui s'étaient étreints dans la douceur de la nuit d'été. Il n'avait pas osé rester dehors plus longtemps. Ils étaient si jeunes. Leurs parents auraient deviné. C'était dommage, pensa-t-il. Ils auraient dû dormir ensemble, comme ils le désiraient tous deux, dans le parfum sucré du pré, dans les bras l'un de l'autre. Avant qu'ils aient eu le temps de comprendre, ils étaient mariés et avaient un enfant, puis il était parti.

Sa mère tapa à la porte.

— Le petit déjeuner est prêt, mon chéri, lui dit-elle, comme elle l'avait toujours fait.

Et maintenant il était de retour dans ce lit étroit. Sans femme, sans enfants, sans rêves.

— J'arrive, dit Jordan en se levant.

Jeni Rae était déjà à table, elle finissait son café. Jordan embrassa la joue ridée de sa mère et s'installa en face de sa sœur qui lui lança un regard triste,

inquiet.

— Il faut que je rentre aujourd'hui, dit-elle sur un ton d'excuse.

Elle avait une bonne situation dans l'informatique, à Chattanooga.

— Je sais, dit Jordan.

Il déplia une serviette et prit un biscuit, bien qu'il n'eût absolument pas faim.

— Je ne t'ai même pas demandé comment est ton nouvel ami. Il s'appelle Burt, je crois ? Maman m'en a parlé.

Jeni Rae jeta un regard exaspéré à sa mère. Bessie continua à s'activer devant la cuisinière, ses yeux rougis par les larmes perdus dans le lointain.

— Il est bien, dit Jeni. Divorcé. Un type plutôt chouette.

Elle n'avait jamais eu beaucoup de chance avec les hommes. Elle était trop intelligente pour la plupart des garçons de Felton quand elle était jeune, et pas assez jolie pour en être fière. Peut-être aurait-elle dû se résoudre au célibat, mais Jordan espérait encore qu'elle rencontrerait quelqu'un et se marierait. Cela lui irait très bien maintenant, beaucoup mieux que quand elle était jeune, pensa-t-il.

— En tout cas, dis-lui qu'il a intérêt à être gentil avec toi, ou il aura affaire à ton petit frère.

Jeni Rae sourit.

— Sa première femme était folle de toi. Elle ne manquait aucune de tes émissions.

— Une femme de goût, répondit-il, or elles ne sont pas si nombreuses. Et pourtant, il s'est débarrassé d'elle.

Jeni Rae sourit encore.

— Tu devrais venir à Chattanooga un de ces jours, dit-elle. J'ai un canapé-lit dans le salon. Comme ça, tu ferais sa connaissance.

— Bonne idée.

Bessie apporta une marmite de fonte qu'elle posa sur le dessous de plat.

— Maïs frit, annonça-t-elle. Comme on n'en mange jamais dans le Nord.

— Sûr, m'dame, dit Jordan, retrouvant l'espace d'un instant son accent du Sud.

Il plongea sa cuillère dans la casserole et en étala le contenu sur son biscuit, bien qu'à la seule vue de la nourriture son estomac se révoltât. Mais il pouvait bien faire ça pour elle.

— Tu m'accompagnes au car, Jordan ? demanda Jeni Rae.

— Evidemment, lui dit-il. J'allais sortir, de toute façon.

C'était peut-être pour ça qu'il avait l'estomac noué. A l'idée d'aller là-bas, où c'était arrivé, il se sentait déjà les mains moites. Mais il fallait qu'il le fasse. C'était presque comme s'il avait dû se prouver à lui-même qu'il pouvait le faire.

— Tu es un bon petit frère, lui dit Jeni Rae et, quand elle se leva pour aller dans sa chambre, elle lui caressa la tête.

Le Vieux Pont de l'Arche de Pierre, que l'on appelait généralement les Trois Arches, ou les Arches, était situé au bout d'un court chemin de terre, non loin du Moulin de la Mariée. Autrefois, ce pont de construction massive faisait partie de la grand-route qu'utilisaient les fermiers locaux, puis le moulin avait fermé et désormais les agriculteurs conduisaient leurs camions sur les chaussées impeccables des autoroutes modernes. Arbres et buissons avaient poussé au pied des arches et on pouvait à peine distinguer le pont quand on s'en approchait. C'était un endroit habituellement désert et tranquille, mais ce jour-là plusieurs voitures étaient garées dans le chemin. Trois adjoints du

shérif, deux en uniforme et le troisième en salopette, fouillaient la rive où Michèle Burdette avait trouvé la mort. Ils cherchaient l'arme du crime dans la boue que la pluie de la veille avait laissée, derrière les branches et sous les feuilles, partout. Au-dessus d'eux, sur la route, des voitures allaient et venaient, leurs passagers regardaient. Maintenant qu'un meurtre y avait été commis, ce coin oublié reprenait de l'intérêt. Les gens venaient pour voir le lieu du crime et frissonner en imaginant le corps de la victime sur la rive, comme ils l'avaient lu dans le journal, une fragile jeune fille allongée face contre terre, le visage enfoui dans les herbes boueuses du bord de l'eau, la jambe repliée devant le tronc d'un saule pleureur, les bras tendus vers les arcs-boutants du pont, assommée par un objet contondant qu'on n'arrivait pas à trouver.

Le révérend Ephraïm Davis arrêta son camion Ford en haut de la route. Il n'était pas venu en badaud et la vue du défilé de curieux le mit mal à l'aise. Il les regardait secouer la tête et se parler à voix basse en regagnant leurs voitures, et ils avaient beau prendre un air triste, le révérend savait qu'ils trouvaient ça passionnant. Allons, se dit-il, c'est humain après tout. Felton est une petite ville où il ne se passe jamais rien. Un tel événement ne peut laisser les gens indifférents.

Le révérend Ephraïm ne voulait qu'une chose, trouver le shérif, lui dire ce qu'il avait vu. Il pourrait ensuite rentrer chez lui la conscience en paix. Cela ne semblait pas très difficile, pourtant le pasteur ne bougea pas. Une nouvelle voiture arriva, et le révérend reconnut celui qui en descendit. C'était Bomar Flood le pharmacien de la ville. Il portait un nœud papillon et des Wallabies et se dirigea vers le pont d'un pas vif. Le révérend le reconnut car il était allé faire renouveler son ordonnance pour soigner sa tension. Le pharmacien lui avait posé des questions et quand le révérend avait admis qu'il se sentait particulièrement stressé, il lui avait conseillé des vitamines. Ephraïm les avait prises mais il savait qu'aucun médicament ne le soulagerait. Il soupira et se mordit les lèvres. Une famille arrivait en haut de la route, l'homme en chemise de toile, la femme tenant leurs deux enfants par la main, comme si elle les emmenait dans un parc d'attractions. Pourquoi, se demanda-t-il, Dieu a-t-il voulu que je voie ce que j'ai vu cette nuit-là ? Il était un étranger dans ce comté, et un Noir, en plus.

Il réfléchit à la façon dont il raconterait au shérif ce qui s'était passé. La fête des Pères Fondateurs avait été une journée fatigante. Les Noirs de Felton l'avaient célébrée à leur façon par un repas de poisson frit en plein air, et la ségrégation n'était en l'occurrence qu'une affaire de goûts personnels. Après avoir mangé son content, le révérend Davis avait fait préparer un panier pour le porter à des vieux qui vivaient aux abords de la ville. Sur le chemin du retour, parce qu'il était fatigué, qu'il avait bu du vin de pêche et qu'il s'indignait intérieurement des problèmes de ces pauvres gens, il s'était laissé distraire par ses pensées et s'était perdu. Et lorsqu'il avait ralenti, cherchant un croisement qu'il connaissait, il avait vu la fille blanche.

En temps ordinaire, il n'aurait jamais demandé sa route à une Blanche. C'était exactement le genre de chose qui pouvait vous attirer des ennuis. Il le savait, mais il se sentait épuisé et il n'y avait personne d'autre à la ronde. Il s'était donc arrêté à sa hauteur et l'avait interpellée poliment.

Une chose l'avait frappé : elle lui avait souri et son visage n'avait pas changé d'expression quand elle s'était aperçue que c'était à un Noir qu'elle souriait comme ça, en pleine nuit sur une route déserte. Il portait son col blanc et il était vieux. Mais pour d'autres cela n'aurait rien changé. Il lui avait expliqué qu'il était perdu et cherchait la route 31. Elle lui avait dit de continuer tout droit jusqu'au chemin de terre qui descendait vers le pont, de faire demi-tour, de revenir sur ses pas jusqu'au quatrième croisement et de prendre à gauche. Il se souvenait qu'elle s'était penchée à sa portière d'une manière naturelle et amicale, et qu'il avait alors remarqué ses yeux. C'était les yeux tranquilles et sages de quelqu'un qui a souffert. Il se rappela avoir pensé ça.

Ephraïm Davis frissonna. Peut-être avait-il eu une prémonition. Elle avait été assassinée cette nuit-là, et même encore maintenant, il avait du mal à le croire. Elle marchait seule le long de cette route, vers le pont. Quand Ephraïm l'avait remerciée de son aide, elle lui avait répondu : « Bonsoir, révérend. » Cela lui avait réchauffé le cœur. Il était de nature optimiste et trouvait toujours du réconfort dans les échanges ordinaires, courtois, entre Noirs et Blancs.

Il avait continué jusqu'à ce chemin, et avait tourné. Tandis qu'il reculait, ses

phares avaient éclairé une silhouette debout près du pont et il avait entrevu un visage surpris. Un type en train de pisser, s'était-il dit. Il était vite reparti sur la route, laissant l'inconnu derrière lui. Maintenant qu'il y repensait, ce bref instant se chargeait d'une lourde signification. C'était une fille bien, chaleureuse, et on l'avait tuée cette nuit-là près du pont.

Quelqu'un tapa à la fenêtre de sa portière. Il sursauta, laissa échapper un cri. Quand il releva la tête, il vit un jeune policier qui le regardait, les paupières mi-closes, prêt à cogner de nouveau contre sa vitre avec la crosse de son revolver. Les yeux écarquillés du révérend croisèrent ceux du jeune homme, qui lui fit signe de baisser sa vitre. Il s'exécuta à regret. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— Sors de là, dit le policier.

Le révérend passa sa langue sur ses lèvres sèches, ouvrit la porte.

— Lentement, lui ordonna le policier.

Ephraïm Davis s'extirpa de son siège et s'immobilisa à côté du camion.

— Qu'est-ce que tu viens faire là ? demanda Wallace Reynolds, l'adjoint du shérif. Tu as une raison particulière de traîner par ici ?

— Non m'sieur, répondit automatiquement Ephraïm. Je passais.

— A ce que je vois, tu t'étais garé, non ?

Ephraïm sentit son cœur battre à grands coups irréguliers.

— Je me demandais ce qui se passait, c'est tout, comme les autres, fit-il.

— Si tu n'as rien à faire ici, file, lui ordonna Wallace, alors qu'autour d'eux les curieux allaient et venaient sans que personne les en empêche.

Le révérend remonta dans son Ford et démarra. Il n'était pas étonné. C'était pour ça qu'il avait mis si longtemps à se décider. Le révérend aimait le Sud. Il aimait les gens d'ici, le climat, et cette terre riche, si belle qu'il ne quitterait

jamais. Mais il connaissait la vie. La façon dont se passaient les choses ne le surprenait plus. Tout allait bien, tant que chacun respectait les conventions tacites. S'il parlait de cette fille blanche, il désobéirait à la règle. Il savait d'avance, avec une certitude accablante, ce qu'ils penseraient. Il était un homme noir qui avait abordé une fille blanche sur une route déserte. Ils n'auraient pas besoin d'en entendre plus.

Le révérend Davis repartit sans regarder derrière lui, mais le badge du policier scintilla dans son rétroviseur.

En garant sa voiture de location dans l'espace libre laissé par le Ford, Jordan Hill remarqua que Wallace Reynolds notait le numéro du camion. Il descendit et marcha jusqu'en haut du chemin de terre. Il n'avait pas pensé qu'il y aurait là tous ces policiers et tous ces badauds. Il sentit la colère monter en lui et eut envie d'aller dire à ces gens qu'ils arrêtent de regarder l'endroit où sa fille avait été assassinée. En même temps, il avait conscience de n'être plus à New York, où les crimes se succédaient quotidiennement, comme un clou chasse l'autre. Là-bas, les gens ne s'intéressaient jamais longtemps à un événement aussi banal que le meurtre d'une jeune fille.

Le policier qui venait de relever le numéro du Ford remit son carnet dans sa poche et tourna la tête en passant devant Jordan.

— Le shérif est là ? lui demanda ce dernier.

Wallace hocha la tête.

— Là-bas, en bas.

Jordan le remercia et descendit le chemin de terre. Royce Ansley était avec Bomar Flood. Tous deux levèrent la tête à son approche. Bomar lui tendit une main maigre que Jordan serra dans la sienne.

— Bonjour, Jordan. Il y avait longtemps... dit le pharmacien.

Royce regarda Jordan de ses yeux gris fatigués, sans rien dire.

— Je n'ai pas eu le temps de te parler, hier, continua Bomar. Comment ça marche pour toi, à New York ?

— Bien, merci, répondit Jordan d'un air sombre.

Bomar retenait toujours sa main.

— Ce sont des circonstances bien tristes, qui te ramènent parmi nous, dit-il.

Les yeux de Bomar se remplirent de larmes, il regarda de l'autre côté des eaux basses et boueuses de la rivière. Jordan avait toujours connu Bomar. C'était un vieux curieux sentimental, mais aussi le commerçant le plus habile du comté.

Jordan réussit enfin à libérer sa main et se tourna vers Royce.

— C'est toi qui l'as trouvée, dit-il au shérif d'une voix neutre.

— Là-bas, répondit Royce.

Les branches d'un immense saule pleureur tombaient au ras de l'eau, juste à côté du pont. Le shérif pointa un doigt vers l'espace qui séparait le grand arbre du premier arc-boutant de pierre.

— Elle était allongée là.

Jordan regarda l'endroit. Un policier était accroupi, éclairant de sa lampe-torche la rive broussailleuse derrière le saule.

— Ils cherchent toujours l'arme, expliqua Bomar.

— Je vois, dit Jordan calmement. Vous avez du nouveau ? On retrouve quelquefois des cheveux, des fibres de tissu...

— Nous avons un laboratoire d'analyses, Jordan, dit le shérif d'un ton sarcastique. Le XX<sup>E</sup> siècle est venu jusqu'à notre petite ville de Felton.

— Ce Ronnie Lee Partin, intervint très vite Bomar, on savait qu'il filait un

mauvais coton mais à ce point-là...

Le shérif lui lança un regard sévère.

— N'ajoute pas aux rumeurs qui courent déjà sur Ronnie Lee, Bomar. La colère monte dans tout le comté, et nous n'avons aucune preuve que ce soit lui le coupable.

Jordan regarda le shérif, étonné.

— Tu ne penses pas que ce soit lui ?

A cet instant, Wallace Reynolds arriva près d'eux, les yeux dirigés vers l'autre rive. A côté de lui, Royce semblait hagard, épuisé. Pourtant, calcula rapidement Jordan, il n'avait qu'un peu plus de cinquante ans. Il ne restait plus grand-chose en lui du jeune policier aux yeux clairs et à la carrure impressionnante, qui avait paru un héros à Jordan quand il était enfant.

— Elle n'a pas été violée, répondit Royce. Or c'est la seule chose qui pourrait faire s'arrêter un taulard en cavale. En dehors de ça, il continue sa route.

— Ça paraît logique, dit Jordan.

Wallace fronça les sourcils puis prit la parole d'une voix posée, têtue.

— Moi, je crois bien que c'est lui.

— Beaucoup en pensent autant, Wallace, dit Bomar.

Royce soupira.

— Une chose est certaine, nous avons intérêt à le retrouver avant qu'il ne se fasse lyncher.

Un silence tomba. Bomar se tourna vers Jordan.

— Tu restes quelques jours ?

— Jusqu'à la semaine prochaine, répondit Jordan.

— Il paraît que tu vas donner une conférence au lycée ?

Le vieil homme n'avait pas changé, il était toujours au courant de tout ce qui se passait à Felton.

— Oui, répondit Jordan. Le professeur de musique m'a mis le grappin dessus après l'enterrement.

— Miss Jones, dit Bomar, la remplaçante de Lulene ?

Lulene Ansley, la défunte épouse du shérif, avait enseigné la littérature et le théâtre à l'époque où Jordan allait encore au lycée du comté. Femme intelligente, capable, elle avait été son professeur préféré, et la première qui eût encouragé ses ambitions. Quand Jordan avait fini ses études, elle attendait Tyler. Quelques années plus tôt, Miss Bessie avait envoyé à Jordan l'article de journal relatant la mort de Lulene qu'un cancer avait emportée. Il était trop tard maintenant pour dire à Royce la peine qu'il avait eue en apprenant la nouvelle.

— Personne ne remplacera jamais Lulene, dit Jordan sincèrement.

Royce lui jeta un regard courroucé, comme s'il était le seul qui pût savoir cela, puis détourna les yeux.

— Je ne peux pas m'éterniser à bavarder... commença-t-il.

— Je voulais juste savoir si je peux faire quoi que ce soit pour aider, lui dit Jordan. A propos de Michèle.

— C'est un peu tard pour ça, lui répondit Royce d'un ton glacé. Tu aurais mieux fait d'y penser autrefois.

Bomar Flood eut une petite toux nerveuse. Jordan ne bougea pas. Il ne s'était pas attendu à être reçu à bras ouverts.

— Tu as peut-être raison, dit-il calmement. Mais aujourd'hui je suis triste et

révolté, et je veux savoir si je peux faire quelque chose, répéta-t-il d'une voix têtue.

— Non, rien, dit Royce sèchement. Nous faisons tout ce qu'il faut. La ville entière est en colère. Crois-moi, nous trouverons le coupable.

6

— Non, Lillie, dit Brenda en poussant son amie sur une chaise. Il est trop tôt pour que tu recommences à travailler. Je suis simplement venue avec Loretta pour voir comment tu allais. L'enterrement n'a eu lieu qu'il y a deux jours...

Lillie passa sa main sur son front, pensive.

— Je croyais que tu comprendrais, Brenda. Je ne peux pas rester assise là à ne rien faire.

— Je comprends, répondit Brenda, crois-moi. C'est comme ces fichus rideaux, tu as besoin de t'occuper, je sais. Mais tu t'épuises. Tu as aussi besoin de repos.

— Je ne peux pas me reposer ! cria Lillie. Dès que j'essaie, je la vois, allongée là-bas sur la rive...

— Il faut que tu te reposes, ma chérie, dit Loretta Johnson, une Noire que Lillie et Brenda employaient à temps partiel. C'est trop pour toi.

— Pink travaille bien, lui ! Et Grayson va au lycée, protesta Lillie.

— Ce n'est pas pareil, dit Loretta d'une voix douce. C'est toi, la mère.

Les trois femmes restèrent un moment silencieuses. Les yeux de Brenda s'étaient remplis de larmes. Lillie agrippa la main de son amie.

— J'essaie de voir ce qui vaut le mieux pour toi, ma chérie, dit Brenda.

Lillie regarda par la fenêtre, au-delà du van dont elles se servaient pour leurs livraisons, vers le ciel gris. L'humidité semblait s'infiltrer à travers les murs

de la maison.

— Je te connais assez bien pour ne pas en douter, dit-elle, mais tu ne peux pas savoir comme je me sens seule, ici.

— Je repasserai te voir cet après-midi quand nous aurons fini, dit Brenda.

— Merci.

— Ça va aller ?

— Oui, ça va aller.

Loretta enfila son manteau vert élimé et le boutonna.

— Le temps a changé après la fête des Pères Fondateurs, dit-elle. Mes rhumatismes me font déjà souffrir.

— C'était la dernière belle journée, dit Lillie.

Elle ouvrit la porte et regarda les deux femmes s'éloigner. Lorsque le van tourna sur la route et disparut elle revint dans la maison en réfléchissant à ce qu'elle allait faire. Elle avait déjà nettoyé tout ce qui pouvait l'être. Elle alla dans la chambre de Grayson pour y chercher

des vêtements à raccommoder. Elle ouvrit son placard. Des habits neufs qu'elle n'avait jamais vus pendaient au portemanteau, toujours pourvus de leurs étiquettes. Une raquette de tennis était posée par terre.

Quand a-t-il acheté tout ça ? se demanda-t-elle. Depuis quand joue-t-il au tennis ? A côté de la raquette, elle vit un sac de voyage en cuir clair plein de chemises encore pliées dans leur emballage transparent. Pink et lui avaient dû aller faire des courses. Elle savait que Pink le gâtait trop, et cela l'ennuyait. Il avait toujours considéré Michèle comme sa fille, l'avait aimée et s'en était occupé de son mieux. Mais il avait tendance à dépenser de l'argent sans réfléchir pour Grayson. A lui acheter des choses dont il n'avait pas besoin, à passer avec lui des heures dans les magasins, ce qu'il n'aurait pas fait avec

Michèle.

Lillie se demanda pourtant comment elle avait pu ne pas remarquer ces achats. Peut-être qu'entre son travail et Michèle, elle ne faisait pas assez attention à Grayson. Comme pour confirmer cette idée, elle trouva dans un coin une pile de vêtements à raccommoder. Pas étonnant qu'il ait dû s'en acheter de nouveaux, se dit-elle. Il n'avait plus rien à se mettre. Elle pensa avec un lourd sentiment de culpabilité aux longues heures qu'elle avait passées à arranger la robe rose pour que Michèle puisse la porter dans le spectacle. Ça l'avait amusée, elle avait pris plaisir à reprendre la dentelle trop lâche, à sentir le contact soyeux du tissu entassé sur ses genoux, et elle aimait l'image qu'elle avait gardée de Michèle lors des essayages. Recoudre des boutons ou reprendre des chaussettes était tellement ennuyeux. Mais ce n'était pas une excuse, elle n'avait pas le droit de négliger ainsi son fils. Elle se baissa et prit la pile dans ses bras. Je vais faire un effort, se dit-elle. D'un autre côté, Grayson semblait toujours très occupé, et elle avait l'impression qu'il n'avait jamais pris garde au fait qu'elle s'inquiétait ou non de lui. Peut-être était-ce la raison pour laquelle Pink lui avait acheté tout ça, parce que *lui*, Pink, avait remarqué qu'elle négligeait Grayson.

Cela ne se reproduira plus, se promit-elle. Elle emporta le linge dans le salon et se mit au travail. Elle était en train de recoudre le dernier bouton de chemise manquant quand on l'appela de l'hôpital. Depuis des années, Lillie apportait son aide bénévole au Cress County Hospital. Elle se sentait profondément redevable envers ceux qui l'avaient soutenue dans les moments les plus difficiles, lisant des histoires à Michèle pour que Lillie puisse dormir quelques heures, lui apportant du café, des croissants ou des journaux en ces longs jours sombres. Pourtant, quand elle entendit à l'autre bout du fil Mary Dean Hesketh, la coordinatrice des aides bénévoles, elle sursauta. Il lui sembla presque que cette voix appartenait maintenant à une autre vie.

— Je sais que c'est très dur pour vous tous en ce moment, commença Mary Dean d'un ton d'excuse, mais j'ai quelqu'un qui a vraiment besoin de toi, ici. Cette femme a un bébé gravement malade, et il faut lui redonner espoir. Alors j'ai pensé à toi.

Lillie ne releva pas l'ironie de la chose. Quand on passe beaucoup de son temps dans les hôpitaux, on apprend à regarder la vie et la mort d'un œil pratique. Mary Dean avait raison. Lillie savait ce que c'était que d'avoir besoin d'espoir. Elle était celle qui pouvait en donner aux autres. Elle répondit qu'elle arrivait, s'habilla et partit à l'hôpital. Ce ne fut qu'une fois arrivée dans le hall qu'elle se rendit compte qu'elle n'était pas sortie de chez elle depuis l'enterrement. Elle se sentit déconcertée par le fait que le monde continuait de tourner comme si rien ne s'était passé. Elle avait l'impression d'être malade, anormale. Elle vérifia les boutons de son chemisier, la fermeture à glissière de sa jupe, pour s'assurer qu'elle ne se promenait pas à moitié dévêtue.

Mary Dean, une femme imposante au teint parfait, était assise derrière son bureau et buvait un soda de régime. Elle ne sembla pas remarquer quoi que ce soit de bizarre quand Lillie s'installa en face d'elle. Je dois avoir l'air normal, se dit Lillie.

— Tu es vraiment un ange d'être venue, ma chérie. Cette petite est à la maternité. Elle est terrifiée.

— Qu'a donc son bébé ? demanda Lillie.

— Un trou minuscule au cœur. Il est aux soins intensifs. Je crois qu'ils vont l'emmener à Nash ville.

Lillie fixa les géraniums en plastique qui décoraient le bureau.

— Je vois...

— Oui, dit Mary Dean d'un ton ferme. Tu es passée par là, Lillie. Tu comprends ces choses. Il faut que tu ailles dans sa chambre et que tu lui dises que les chirurgiens connaissent leur boulot, et que ces petits bébés sont incroyablement résistants.

Lillie regarda Mary Dean, les yeux inquiets.

— Et si je me mets à pleurer ?

— Aucun problème, répondit Mary Dean calmement. Elle sait que tu as été dans le même cas, elle croira que tu pleures par sympathie pour elle. C'est pour ça que je t'ai appelée. Parce qu'elle n'écouterait qu'une autre mère qui est elle aussi passée par là.

— Et si elle me demande comment va Michèle maintenant ? demanda Lillie d'une voix neutre.

— Là, ma chérie, il faudra que tu triches un peu. Tu lui diras que Michèle va bien. Tu lui expliqueras qu'elle était encore plus gravement malade que son bébé, qu'elle a survécu, guéri, et qu'elle est devenue une belle jeune fille. C'est vrai, non ?

Lillie se sentit alors profondément reconnaissante envers Mary Dean. Cela lui faisait du bien d'entendre quelqu'un lui parler ainsi de sa fille. Ces derniers jours, les gens n'évoquaient Michèle qu'en murmurant son nom sur le ton de la pitié, comme à l'époque où elle avait été malade. Comme si Michèle avait été marquée par le malheur, une éternelle victime.

— Va la voir, dit Mary Dean, et dis-moi ensuite comment ça s'est passé.

Lillie prit le nom de la jeune mère et le numéro de la chambre, puis elle monta à l'étage de la maternité. Devant la porte, elle hésita, se demandant soudain si elle allait y arriver. Mais lorsqu'elle entra et vit le visage terrifié de cette femme, elle se sentit de nouveau calme. Elle se dit que Michèle serait fière d'elle, si elle passait l'épreuve sans verser de larmes.

La jeune maman était trop inquiète pour remarquer la pâleur de la main qui se posa sur la sienne. Tandis que Lillie lui expliquait qu'il leur faudrait se battre, elle et son fils, mais qu'ils pouvaient gagner, elle sembla peu à peu retrouver espoir. Quand Lillie s'en alla, elle pressa sa main contre sa joue brûlante et la remercia du fond du cœur.

Cette rencontre avait aussi fait du bien à Lillie. Perdue dans ses pensées, elle traversa la salle d'attente de la maternité et alla appuyer sur le bouton de l'ascenseur, quand elle crut entendre quelqu'un appeler son nom. Elle se retourna et vit une femme enceinte se lever de sa chaise et se diriger vers elle

d'un pas lourd.

— Miz Burdette, répéta la jeune femme.

Lillie fronça les sourcils.

— Oui ?

— Je vous attendais. Je suis venue pour ma visite et je vous ai vue passer tout à l'heure. Il faut que je vous parle. Je suis Debbie Partin, ajouta-t-elle, comprenant que Lillie ne la reconnaissait pas. La femme de Dwight Partin.

— Ah oui, répondit Lillie d'une voix lointaine.

Elle se souvenait vaguement d'elle, le jour de l'enterrement. Une frêle jeune femme au ventre distendu par la grossesse, vêtue d'un manteau mauve, qui s'était recroquevillée sous le porche de l'église, lorsque Grayson avait interpellé son mari. Lillie appuya de nouveau sur le bouton de l'ascenseur.

— Je vous en prie, il faut que je vous parle, répéta Debbie. Allons nous asseoir quelque part. Je ne veux pas qu'on me voie avec vous. Si Dwight l'apprend il comprendra pourquoi et il me tuera.

— Je crois que nous n'avons rien à nous dire, murmura Lillie. Elle se sentait vaciller, comme un malade qui s'est levé trop vite. Elle leva les yeux vers la porte de l'ascenseur. Il était encore au rez-de-chaussée.

— Je dois partir, ajouta-t-elle.

— C'est à propos de Ronnie Lee, murmura Debbie. C'est important.

Lillie vit que l'ascenseur remontait.

— Venez par là, souffla Debbie.

Avec un soupir plus inquiet qu'exaspéré, Lillie suivit la jeune femme qui se dirigeait vers un renforcement de la salle d'attente. Debbie s'assit sur une chaise en plastique et Lillie s'installa en face d'elle en regardant avec regret

les portes de l'ascenseur s'ouvrir et se refermer.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

— Ronnie Lee n'a pas tué votre petite fille, dit Debbie d'un ton sévère.

Lillie serra ses doigts aux durs rebords de son siège.

— C'est vous qui le dites, murmura-t-elle.

Debbie se pencha en avant et tira sur la manche de

Lillie comme un enfant.

— Je sais que c'est vrai, dit-elle. Vous ne pouvez pas savoir ce que ç'a été pour nous, depuis que votre fille a été tuée, Miz Burdette. Les gens nous traitent comme des chiens galeux. Personne ne nous adresse plus la parole, et la nuit des enfants viennent jeter des pierres sur la caravane. Dwight va peut-être perdre sa place. Il travaille au magasin de meubles comme livreur. Et maintenant ils disent qu'ils n'ont plus besoin de lui, que les affaires ne marchent pas très fort, mais c'est pas vrai. Il y a beaucoup de travail en ce moment. Et le bébé va bientôt naître, Dwight doit gagner de quoi nous faire vivre.

Lillie avait du mal à croire que cette fille osât se plaindre à elle de ses malheurs. Elle eut envie de la prendre par les épaules et de la secouer en lui criant : « Ne sais-tu pas que mon enfant est morte ? Comment oses-tu venir pleurnicher devant moi ? » Elle se souvint alors ce que son père lui avait dit un jour : « Chacun croit que ses malheurs sont les pires. » Elle respira profondément et se calma.

— C'est désolant, dit-elle. Les gens ne devraient pas rendre votre mari responsable de ce que son frère a fait. Mais ils ne peuvent probablement pas s'en empêcher.

Elle regarda le visage défait de la jeune femme et reprit :

— Vous voulez que je téléphone à son patron ? Si cela peut vous aider, je le ferai.

Debbie leva vers elle des yeux stupéfaits.

— Oh, merci, Miz Burdette. Vous êtes trop gentille, après ce que vous venez de subir... Merci beaucoup, mais non, il s'agit pas de ça. Vous comprenez, je crois qu'on aura toujours des problèmes tant que les gens penseront que Ronnie Lee est coupable.

— Il semble pourtant bien que ce soit lui, dit Lillie d'un ton sec, et elle se leva. J'appellerai le patron de votre mari, mais ne m'en demandez pas plus.

— Dwight peut prouver que Ronnie Lee est innocent, mais il ne veut pas le faire, explosa Debbie. Il ne veut pas qu'on le trouve et qu'on l'enferme de nouveau.

Lillie regarda la jeune femme, qui secouait la tête, l'air têtue.

— Dwight me tuera, s'il découvre que je vous l'ai dit. Il me tuera. Mais c'est pas juste, tout ça. J'en ai marre. Personne ne me parle plus, pleurnicha-t-elle.

Elle renifla, puis sortit un mouchoir en papier de son sac de toile.

Lillie se rassit et continua à la regarder en silence.

— Dwight est un brave garçon. Il est gentil avec moi. Il n'est pas du tout comme son vaurien de frère, mais il croit qu'il doit le protéger. Et Ronnie Lee ne le mérite pas. Il a toujours fait des bêtises, et maintenant, à cause de lui, notre vie est gâchée, mais Dwight continue à le protéger. Moi, je dois penser au bébé, dit-elle avec un regard implorant. C'est pour ça que je vous parle, à vous. Vous êtes une femme, vous pouvez comprendre. Je ne veux pas que les gens traitent mon enfant comme un paria. Je ne veux pas qu'il souffre, alors que Dwight sait où est Ronnie Lee et tout ce qui s'est passé.

— Que savez-vous du meurtre de ma fille ? demanda Lillie d'une petite voix glacée.

Debbie poussa un grand soupir.

— Bon, je vais tout vous raconter. Mais promettez-moi que vous ne direz à personne comment vous l'avez appris.

— J'essaierai, dit Lillie.

— Parce que si Dwight découvre que...

— Allez-y, murmura Lillie entre ses dents.

Debbie eut un hoquet et resta un instant silencieuse.

Lillie regarda ce visage enfantin maintenant empreint d'une expression de grand sérieux et attendit, craignant d'entendre ce qu'elle allait lui dire. Puis la jeune femme leva vers elle ses yeux ronds où luisait une détermination inébranlable.

— Bon, dit-elle. Le jour où votre fille... le jour du pique-nique, on est restés à la maison, parce que j'étais fatiguée. Jusqu'à ce qu'il nous téléphone, on ne savait pas que Ronnie Lee s'était évadé. Il s'était caché près de Caitlin's Crossman et voulait que Dwight aille le chercher. Dwight a essayé de le persuader de se rendre, mais il s'est mis à crier, à l'engueuler. Et quand j'ai supplié Dwight de le laisser se débrouiller tout seul, il a répondu qu'il ne pouvait pas l'abandonner. Alors je lui ai dit que j'irais voir le shérif, et il m'a forcée à venir avec lui. On est allés le chercher.

— Quelle heure était-il ? demanda Lillie, soudain affreusement oppressée.

— Vers les quatre heures, dit Debbie. Ronnie Lee connaît une femme dans le Kentucky. Il l'a appelée et lui a donné rendez-vous à environ trois heures de route de Felton. Dans la voiture, il a pas arrêté de boire et de chanter ces horribles chansons, continua-t-elle avec un frisson de dégoût. Il était tellement soûl quand on est arrivés qu'il a fallu le porter jusqu'à la voiture de la femme. Elle semblait drôlement contente de le revoir. Bon débarras, j'ai pensé, qu'elle se débrouille avec lui. Il a même vomi sur la banquette arrière, mais elle a continué à sourire, heureuse comme un poisson dans l'eau. Il est

encore chez elle, il nous a appelés deux fois de là-bas. Ils se battent comme chien et chat, maintenant. Je crois qu'il veut repartir. Il espère probablement trouver une autre cloche qui se laissera avoir comme la première.

Lillie réfléchissait à toute vitesse. Debbie disait la vérité. Elle en était sûre. Mais cela l'obligeait à envisager une possibilité qu'elle avait repoussée jusque-là. Elle avait accepté l'idée que Ronnie Lee avait tué sa fille, parce que cela faisait de la mort de Michèle un accident, comme si elle avait été renversée par une voiture. Elle s'était trouvée sur le chemin d'un criminel en cavale prêt à tuer. A tuer n'importe qui.

Maintenant tout basculait. Si ce n'était pas Ronnie Lee, la mort de Michèle n'était peut-être pas un accident. Mais un geste délibéré. Quelqu'un avait peut-être tué Michèle, *sa* Michèle, volontairement. Elle eut l'impression que toute sa souffrance se réveillait. Soudain elle se souvint de ce que le shérif avait dit, de ce qu'elle avait entendu. Depuis le début, Royce répétait qu'il ne croyait pas à la culpabilité de Ronnie Lee. Que ce dernier n'avait pas de motif. Qu'il ne voulait que s'enfuir et n'aurait pas pris le risque de commettre un tel crime. Mais qui, alors ? Et pourquoi ? Elle secoua la tête, puis regarda Debbie.

— Donc, ce ne peut pas être lui, dit-elle.

Debbie haussa les épaules.

— Non, ce n'était pas lui. Il était avec nous.

— Mais pourquoi est-ce que vous venez me raconter ça à moi ? Pourquoi pas au shérif ?

— Je vous l'ai dit, expliqua patiemment Debbie. Dwight me tuerait. Mais vous, vous pouvez aller voir le shérif. Vous lui donnez l'adresse, comme ça ils iront le cueillir en disant qu'ils ont simplement retrouvé sa trace. Alors nous, on pourra raconter ce qui s'est passé et tout le monde saura que ce n'était pas Ronnie Lee.

— Dwight aura peut-être des ennuis pour avoir aidé son frère. Vous y avez

pensé ?

— Oui, répondit Debbie en plantant son regard dans celui de Lillie. J'y ai pensé. Je dirai qu'il nous a forcés. Qu'il nous a menacés avec un fusil.

Elle sortit un morceau de papier de son sac et écrivit à la hâte.

— Voilà l'adresse.

Lillie regarda la feuille trembler dans ses mains.

— Merci de me l'avoir dit, murmura-t-elle doucement.

— C'est le Seigneur qui a voulu que je vous rencontre aujourd'hui, répondit Debbie très sérieusement. Et j'espère qu'ils attraperont celui qui a fait ça.

Lillie échangea un regard pensif avec la future maman, puis elle frissonna.

— Il faut que j'aille voir le shérif, dit-elle. Immédiatement.

7

Un policier que Lillie ne reconnut pas était assis dans le bureau de Royce, les pieds sur la table, et lisait le dernier numéro du magazine *Guns and Ammo*.

— Le shérif n'est pas là, annonça-t-il nonchalamment à Lillie.

— Où est-il ? Il faut que je lui parle tout de suite.

— Il n'est pas en ville, aujourd'hui.

— Comment ça, il n'est pas en ville ? cria Lillie. Il y a un assassin qui se balade en liberté dans le comté, et le shérif s'en va ? Où est-il parti ?

Le policier comprit alors qu'il parlait à la mère de la victime. Il enleva ses pieds du bureau. Ses bottes de cow-boy heurtèrent bruyamment le sol.

— L'adjoint Wallace Reynolds le remplace, madame, dit-il avec une note

plus respectueuse dans la voix. Il est en train de déjeuner à l'épicerie-bar, je suis certain qu'il pourra vous aider.

— Je l'espère, répondit Lillie furieuse.

Elle claqua la porte derrière elle, sortit de l'immeuble. Sur la grand-place de Felton, les gens allaient et venaient, l'air pressé, préoccupé, comme toujours en semaine. Certains faisaient des courses dans les vieilles boutiques du quartier. Deux gamins étaient assis au pied de la statue d'Andrew Jackson, en face du tribunal, écrasant la vigne vierge qui poussait sur le socle de pierre. Lillie savait qu'on parlait du meurtre, en ville. Chaque fois qu'elle croisait des gens qu'elle reconnaissait et qu'elle les entendait se taire, elle comprenait qu'ils étaient justement en train d'évoquer la mort de Michèle. Mais bientôt ils oublierait, ce ne serait plus pour eux qu'un événement qui les aurait un moment bouleversés. Et déjà il n'y avait rien de terriblement important pour eux dans tout ça. Même le shérif avait autre chose à faire. Ce n'était pas leur vie qui avait changé à jamais, se dit-elle les larmes aux yeux. Elle respira profondément, se raisonna. Elle ne pouvait attendre le shérif. S'il n'y avait que Wallace Reynolds pour l'aider, elle se contenterait de Wallace Reynolds.

Lillie traversa la place en direction de l'épicerie-bar et regarda au passage dans la vitrine de la pharmacie Flood. Bomar avait dû sortir, son assistante était seule derrière le comptoir. Tout en parlant à un client, elle s'examinait dans la glace du distributeur de boissons, étudiant attentivement son maquillage. Un couple d'adolescents prenait un verre au distributeur. Lillie poursuivit sa route, entra dans l'épicerie. Elle y fut accueillie par l'odeur familière et douce du pop-corn, des chandelles de suif et des vieilles boîtes en carton, repéra immédiatement Wallace Reynolds au comptoir, et marcha vers lui à grands pas.

— Il faut que je vous parle, Wallace, lui dit-elle de but en blanc.

L'adjoint du shérif posa son sandwich et la regarda, étonné.

— Miz Burdette ! fit-il en s'essuyant la bouche. Vous devriez être chez vous.

— Et pourquoi, Wallace ? demanda Lillie.

Reynolds était bien de quatre ans plus jeune qu'elle,

mais il avait cette détestable habitude de donner aux gens l'impression qu'ils lui devaient des explications.

— Je suis venue voir le shérif, or il semble qu'il ait quitté la ville, reprit Lillie sur un ton exaspéré.

Reynolds poussa sur le côté de son assiette un cornichon grisâtre et s'essuya les doigts.

— Ce n'est pas pour son plaisir, m'dame. Il est parti ce matin accompagner son garçon à la Sentinelle, l'école militaire de Caroline du Nord.

— Tyler ? s'étonna Lillie en s'asseyant sur un tabouret de bar. Comment ça se fait ? Il n'en avait jamais parlé.

Wallace Reynolds secoua la tête.

— De vous à moi, Miz Burdette, ce garçon ne lui a causé que des soucis, dit Wallace, et il fit le geste de quelqu'un qui porte une bouteille à sa bouche. Vous voyez ce que je veux dire.

Lillie hocha la tête pensivement.

— Je sais, répondit-elle. Mais une école militaire...

Elle revit Tyler le jour de l'enterrement, ébouriffé, les

yeux fous. Des années plus tôt, après la mort de Lulene, Lillie s'était promis d'aider Royce et Tyler. Elle les avait invités plusieurs fois à dîner. Mais Tyler ne desserrait jamais les dents. Même avec les enfants, il semblait intimidé, gêné. Quant à Royce, on le sentait perpétuellement irrité par l'attitude de son fils. Cela mettait tout le monde mal à l'aise, et elle avait renoncé à ces réunions. Peut-être aurait-elle dû insister. Apparemment, ils avaient atteint un point de non-retour.

— L'école militaire est ce qu'il y a de mieux pour lui, dit Wallace. Ça lui fera

le plus grand bien. Mais vous vouliez parler au shérif ? Qu'est-ce qui se passe ?

Lillie écarta Royce et Tyler de ses pensées. Ce qu'elle avait à dire ne pouvait attendre le retour de Royce.

— J'ai appris quelque chose d'important, Wallace, fit-elle. Quelqu'un — je ne peux pas dire qui et ne me le demandez pas —, quelqu'un m'a dit des choses prouvant que Ronnie Lee n'est pas responsable de la mort de ma fille.

Wallace sourit tristement et écarta son assiette de plastique beige d'un doigt méticuleux.

— C'est sûrement une mauvaise plaisanterie, Miz Burdette, dit-il de son ton paternaliste. Ronnie Lee Partin est un dangereux criminel et à mon avis, votre fille s'est trouvée sur son chemin au mauvais moment. Je suis certain que dès que nous aurons mis la main sur lui nous tiendrons notre tueur.

— Eh bien, allez l'arrêter, alors, dit Lillie en lui tendant le morceau de papier sur lequel Debbie avait griffonné une adresse dans le Kentucky. Voilà où vous le trouverez.

Wallace regarda le papier d'un air dubitatif.

— Où avez-vous eu ça ?

— Je ne peux pas vous le dire, je vous répète. Quelqu'un me l'a donné. Quelqu'un qui sait que Ronnie Lee n'a pas tué Michèle et veut seulement le prouver.

Wallace garda les yeux baissés, une expression amère sur le visage.

— D'après ce que j'ai compris, reprit Lillie, le shérif n'a jamais cru que Ronnie Lee était coupable.

Wallace haussa les épaules.

— Malgré tout le respect que je lui dois, m'dame, en ce moment le shérif a

ses problèmes familiaux à résoudre, il travaille trop et ne rajeunit pas. Il n'est peut-être pas à même de juger.

— Ce qu'il dit semble logique, insista Lillie. Ronnie Lee Partin n'avait aucune raison de tuer ma fille.

— Miz Burdette, dit Reynolds, il faut vivre au milieu de ces gens pour comprendre ce qu'ils sont. Ils n'ont pas besoin de motifs pour faire ce qu'ils font. Il suffit qu'ils aient bu une bouteille de whisky et qu'ils aient envie de le faire. Il y a trois semaines, continua-t-il pris par son sujet, nous avons arrêté les frères Boynton. Et vous savez pourquoi ? Parce que après s'être soûlés, ils étaient partis en virée sur le lac Crystal avec le bateau de Buddy Boynton et qu'ils s'amusaient à tirer sur tout ce qui bougeait sur la rive. Ils trouvaient ça vraiment drôle !

— Si on va par là, c'est peut-être Buddy Boynton qui a tué ma fille. D'après ce que vous dites, n'importe qui aurait pu le faire, après avoir bu une bouteille de bourbon.

— Allons, vous énervez pas Miz Burdette, répondit Wallace agacé.

Quand la serveuse, une petite grosse aux boucles platine empilées sur le haut du crâne comme une pièce montée, s'approcha, Lillie soupira, exaspérée.

— Vous voulez aut' chose ? demanda la fille.

— L'addition, dit Wallace.

Il regarda le morceau de papier, puis Lillie.

— Si nous ne trouvons pas Partin à cette adresse, vous devrez nous dire qui vous l'a donnée.

— Et vous, il va falloir que vous mettiez la main sur un coupable, rétorqua Lillie.

Wallace se leva de son tabouret.

— Je vous contacterai, vous ou Mr. Burdette.

— Très bien, dit Lillie d'un ton glacial.

Elle avait vexé Reynolds, mais ça n'avait aucune importance. Elle n'avait pas le temps d'attendre le retour de Royce. Quoi que puisse penser Wallace le shérif apprécierait l'intervention de Lillie, il serait soulagé de remettre Ronnie Lee derrière les barreaux. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Debbie ait eu peur d'aller leur parler elle-même. La police avait tendance à soupçonner même ceux qui cherchaient à l'aider.

Et il n'y avait rien d'étonnant non plus à ce que Wallace préférât ne pas croire à l'innocence de Partin. Elle les obligeait à repartir à zéro dans leur enquête. Ils n'avaient pas de coupable, et rien qui puisse les mettre sur une piste. Si seulement quelqu'un leur apportait du nouveau, comme Debbie, ils arriveraient à éclaircir ce mystère. Et Lillie se dit alors qu'elle, elle pouvait peut-être faire quelque chose.

Lillie perçut une note inquiète dans la voix de Pink qui l'appelait en rentrant.

— Tu es là, Lillie ?

— Oui, dans le bureau, répondit-elle.

Pink s'arrêta sur le pas de la porte et la regarda d'un air inquiet, comme s'il craignait l'état dans lequel il allait la trouver.

— Entre, lui dit-elle.

Elle était assise par terre en tailleur, sur un tapis au crochet qu'elle avait tricoté un hiver au chevet de Michèle, alors hospitalisée pour une pneumonie. Des albums s'empilaient autour d'elle et elle avait sorti de leur cache en plastique les dernières photos de Michèle.

— Qu'est-ce que tu fais là, ma chérie ? demanda Pink comme s'il s'était adressé à une somnambule en train de marcher au bord d'un toit. Tu as tout le temps de t'occuper de ça.

Il s'accroupit à côté d'elle et se mit à refermer les albums.

— Non ! dit Lillie. J'ai besoin d'une photo de Michèle.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il tristement.

Il lui fit de la peine. De toute évidence son état mental l'inquiétait, et peut-être lui avait-elle donné de bonnes raisons de se faire du souci. Il ne serait pas le premier à en parler, bien entendu. Pink n'exprimait jamais ce qu'il ressentait vraiment et, avec le temps, elle avait fini par s'y habituer. Il montrait l'affection qu'il avait pour elle en lui offrant des cadeaux, évitait toute discussion en allumant la télé et, s'il sentait une dispute prête à éclater, il partait faire un tour en voiture.

— Tout va bien, lui dit-elle. Je veux apporter une photo de Michèle au journal. Tu sais, je suis passée à ton bureau, aujourd'hui.

— Je sais, dit-il. J'ai trouvé ton message sur la porte. Qu'est-ce que tu voulais ?

— Je venais de chez le shérif, je voulais voir Royce, mais il n'était pas là, alors j'ai parlé à Wallace. Royce a emmené Tyler dans une école militaire. Tu étais au courant ?

— Oh oui ! fit Pink. Il m'avait dit qu'il partait.

— Ah bon ? Moi je n'en savais rien.

— Peut-être a-t-il pensé que tu avais assez de soucis comme ça. Il n'a eu que des ennuis avec ce garçon, dit Pink d'un ton agacé.

— Passons, dit Lillie. Tu vas avoir un choc. Moi, en tout cas, c'en a été un.

Pink la regarda les yeux écarquillés.

— De quoi parles-tu ?

Lillie lui raconta sa rencontre avec Debbie Partin. Il alla s'asseoir sur le bord

du canapé recouvert du même cuir que son vieux fauteuil club. L'air pensif, il suivait du doigt les rainures gravées dans la couverture de l'album qu'il avait gardé dans les mains.

— Et ces photos ? demanda-t-il.

Lillie se leva et alla s'installer sur un bras du fauteuil.

— Je vais faire paraître la meilleure que je trouverai dans le journal en demandant aux gens de nous téléphoner s'ils savent quoi que ce soit. Il y a des gens qui préfèrent ne pas s'adresser à la police, comme Debbie Partin. Tu vois ce que je veux dire ?

Elle posa la main sur l'épaule de Pink.

— Si ce n'est pas Ronnie Lee Partin, reprit-elle, c'est un autre. Et il y a peut-être en ce moment quelqu'un dans cette ville qui est au courant. Mais qui a peur d'aller voir le shérif.

Pink resta un moment silencieux. Sa poitrine se soulevait lourdement, comme s'il essayait de reprendre sa respiration.

— Tout cela est un vrai cauchemar, murmura-t-il enfin. Un horrible cauchemar.

Il secoua la tête et passa sa main couverte de taches de son dans ses cheveux clairsemés.

— Pourquoi fallait-il que ça nous arrive ?

Il se leva brusquement et des photos aux reflets brillants s'éparpillèrent autour de lui. Il alla ouvrir la fenêtre.

— Depuis combien de temps es-tu enfermée ici ?

— Pink, dit Lillie, il *faut* que nous fassions quelque chose.

Il se retourna vers elle.

— Mais nous ne pouvons rien faire, voyons. C'est le travail du shérif.

— Tu ne m'écoutes même pas ! On dirait que tout ça t'est égal !

— Qu'on ait tué ma petite fille ? cria-t-il le visage soudain écarlate. Mais qu'est-ce que tu crois ? Comment oses-tu me dire ça ?

— Tu as raison, je suis désolée, Pink. Excuse-moi.

— Nous ne pouvons pas chercher un assassin. Pour l'amour de Dieu, Lillie ! Ce que je veux, c'est sauver notre famille. Quand je rentre à la maison, j'ai peur de ce que je vais trouver. Peur de m'apercevoir que tu as craqué. Tu ne manges rien, tu ne dors plus. Laisse la police faire son boulot. Tu dois maintenant prendre soin de toi, Lillie. Et Grayson ? Et moi ?

— Houhou, je suis là ! annonça une voix de la cuisine. Pink sursauta. Lillie regarda les photos qu'elle tenait dans sa main, le front plissé.

— Nous sommes dans le bureau, Grayson, appela Pink.

Grayson apparut à la porte et regarda ses parents.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— Tu peux peut-être m'aider, Gray, s'entêta Lillie. Il semblerait que Ronnie Lee Partin n'ait finalement pas tué Michèle. Il y a eu quelqu'un d'autre. Peut-être quelqu'un qui ne l'aimait pas. Tu as une idée ? Ou qui lui en voulait pour une raison ou pour une autre.

Grayson était ébahi.

— Je ne vois pas, dit-il.

— Essaie de réfléchir, chéri. Est-ce qu'elle t'a jamais parlé de quelque chose comme ça ? insista Lillie.

— Comment sais-tu que ce n'était pas Partin ? demanda Grayson.

— C'est une longue histoire, intervint Pink. On n'a pas encore de preuves. Ce n'est pas la peine de nous perdre en conjectures. Comment ça va, au lycée ?

— Bien, dit Grayson. J'ai été choisi comme candidat à la vice-présidence du conseil des élèves.

— Bravo, fiston ! s'exclama Pink. C'est déjà un bon point. Et si tu te fais élire, tu pourras te présenter pour la présidence l'année prochaine.

— Je pense avoir ma chance, dit Grayson. Les élections ont lieu dans quinze jours, et tout le monde me plaint à cause de Michèle.

— Grayson ! cria Lillie. Comment peux-tu dire ça ?

Grayson sembla interloqué.

— Quoi ?

— Il raisonne en bon politique, dit Pink d'une voix apaisante. Il faut être réaliste, Lillie. Ce qu'on appelle un vote de sympathie existe.

Lillie les regarda tous deux, effarée.

— C'est la seule chose à laquelle vous pensez à propos de la mort de Michèle ? Que grâce à ça, Grayson va gagner des voix ?

Grayson secoua la tête, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles.

— Bien sûr que non, m'man. J'étais simplement fier d'avoir été choisi comme candidat. Si j'en ai parlé, c'est uniquement parce que je croyais que ça te ferait plaisir, à toi aussi.

Il regarda les photos éparpillées sur le sol.

— Je croyais que tu serais heureuse de pouvoir penser à autre chose, mais j'ai dû me tromper. Excuse-moi, j'aurais mieux fait de me taire.

— Ta mère ne voulait pas dire ça, intervint Pink.

— Ce n'est pas que je ne m'intéresse pas à ce qui t'arrive, Grayson, dit Lillie. Mais parler de la mort de ta sœur comme d'un avantage que tu aurais...

— Désolé, fit Grayson. Je voulais simplement dire qu'il y a beaucoup de gens qui l'aimaient au lycée et qui ne voteront probablement pour moi qu'à cause d'elle. Si c'est mal de dire ça, je m'en excuse. Jamais je n'ai pensé à quoi que ce soit d'autre.

— J'ai peut-être mal compris, murmura Lillie pensivement.

— Allons, allons, dit Pink. Nous sommes tous épuisés et sur les nerfs.

— J'ai une réunion, ce soir, dit Grayson. Je vais me faire un sandwich. A moins que tu n'aies prévu quelque chose ? continua-t-il en regardant sa mère, l'air dubitatif. Ou veux-tu que je t'en prépare un à toi aussi ?

Une fois de plus, Lillie se sentit coupable. Elle n'avait pensé qu'aux révélations de Debbie Partin, et à leurs implications. Et elle-même n'avait aucun appétit ces temps-ci. Mais ce n'était pas une raison pour ne pas s'occuper d'eux.

— Ne bouge pas, fiston, dit Pink. Je vais aller chercher du poisson frit et des galettes de maïs au Country Kitchen. Ça nous fera un vrai repas, que nous prendrons tous les trois ensemble, pour une fois.

Grayson se balançait d'un pied sur l'autre. Pink vit que Lillie semblait de nouveau perdue dans ses pensées.

— Allons, Lillie, lui dit-il, nous devons tous manger.

Lillie regarda son mari, l'air désespéré.

— Je ne peux pas supporter de m'asseoir à cette table, dit-elle. De voir sa chaise vide...

— Grayson, dit Pink, va mettre la chaise de Michèle au garage. Tout de suite.

— Oui p'pa, dit Grayson.

— Gray, appela Lillie.

Son fils s'arrêta et baissa les yeux vers elle.

— Je ne voulais pas gâcher ton plaisir. C'est formidable que tu aies été choisi comme candidat. Vraiment formidable.

Grayson releva un sourcil sceptique.

— Merci, maman.

Lillie regarda son mari.

— Crois-moi, Pink, je n'avais pas l'intention de minimiser le succès de Grayson. Mais la façon dont il en a parlé m'a semblé horrible, c'est tout.

Pink regarda sa montre.

— Je vais aller chercher le dîner, dit-il.

Il refuse de parler de ce qui vient de se passer, pensa Lillie. Comme toujours. Il ne veut qu'une chose, oublier cet affreux gâchis. Mais c'est impossible. Elle regarda les photos qui traînaient à ses pieds et soudain se sentit épuisée. Je rangerai plus tard, se dit-elle. Elle entendit Pink claquer la porte de derrière, se leva, et décida d'aller mettre le couvert. Comme ça, tout serait prêt quand il rentrerait. Elle arriva à la cuisine juste à temps pour voir disparaître les pieds de la chaise de Michèle que Grayson traînait, laissant derrière lui des marques noires sur le carrelage.

Tôt le lendemain matin, après s'être arrêtée chez un marchand de beignets, Lillie arrivait dans les bureaux du *Cress County Courier*. Le journal occupait un immeuble d'un étage à la façade vitrée et au toit couvert de bardeaux sur la route 31, dans un ensemble qui abritait une dizaine de sociétés. Parkings et néons bordaient cette bretelle de la voie express menant de Felton à Welbyville. Le bâtiment mitoyen abritait une station de radio et le bourdonnement des imprimantes dans les bureaux du journal résonnait

comme un sourd et perpétuel accompagnement de basse électrique.

Pink avait répété qu'il désapprouvait l'idée de Lillie et il était parti à l'agence de fort méchante humeur. Après son départ. Lillie avait appelé Brenda, espérant trouver auprès d'elle un soutien, mais quand son amie lui avait répondu, Lillie ne lui avait pas parlé de la petite annonce qu'elle avait décidé de passer. Craignant soudain que Brenda, elle aussi, ne la désapprouve, elle lui avait seulement dit qu'elle se sentait beaucoup mieux et prête à retravailler. Tant et si bien que Brenda avait accepté de la laisser reprendre le lundi suivant.

Lillie respira à fond et poussa la porte. Elle fut accueillie chaleureusement par ceux des employés qui la connaissaient, pour l'avoir souvent vue venir avec Pink passer des annonces immobilières, ou avec Brenda, quand les affaires ralentissaient et qu'elles les relançaient à coups de publicité. Lillie se dirigea droit vers le bureau des petites annonces et posa le sac en papier qu'elle portait sur la table en face d'une femme aux cheveux gris vêtue d'un tailleur pantalon turquoise et d'une blouse à jabot.

Rebecca Louise était au téléphone, mais elle sourit et murmura : « Tu n'aurais pas dû », tandis que Lillie déballait une tasse de café, un pot de lait et un beignet fourré à la crème recouvert de sucre glace. Elle mit fin à sa conversation, raccrocha, alluma une cigarette et but une gorgée de café. Puis elle baissa les yeux vers le beignet.

— Je vais le garder pour la pause de tout à l'heure, dit-elle à Lillie d'une voix de gorge éraillée.

Elle repoussa le sac en papier à côté de son buvard de ses doigts aux ongles soigneusement manucurés, sans lâcher sa cigarette.

— Je sais que tu aimes les beignets fourrés, Rebecca Louise.

L'interlocutrice de Lillie hocha la tête en exhalant un nuage de fumée.

— Oui, c'est vrai. J'en ai une envie pratiquement irrésistible au moins deux fois par semaine, dit-elle.

Elle appuya son visage ridé dans la paume de sa main, tenant sa cigarette selon un angle bizarre.

— Comment t'en sors-tu, ma chérie ? demanda-t-elle à Lillie. J'ai beaucoup pensé à vous tous.

— Ça va, dit Lillie d'une voix ferme. Mais je voudrais passer une annonce.

— Je ne pense pas que cela pose le moindre problème. De quoi s'agit-il ?

Rebecca Louise fouilla dans ses dossiers et en sortit un formulaire.

Lillie tira une photo de son sac, la posa sur la table devant Rebecca Louise. C'était un portrait de Michèle, le meilleur et le plus récent qu'elle eût trouvé. La jeune fille y souriait d'un air naturel, et elle s'y ressemblait beaucoup plus que sur la photo guindée du lycée que le journal avait publiée après sa mort. Rebecca Louise la prit et pâlit sous son léger fond de teint. Quand elle regarda Lillie, ses yeux impeccablement maquillés trahissaient plus que jamais son âge.

— Comme elle était jolie, murmura-t-elle.

— Oui, répondit Lillie d'une voix posée. Voilà, je voudrais passer... heu... quelque chose comme des remerciements, avec cette photo.

— Cela se fait en général dans la notice nécrologique, chérie.

— Je sais, dit Lillie. Mais je veux passer ça dans les petites annonces, parce qu'il y a plus de gens qui les lisent.

Elle fouilla dans son sac.

— Voilà ce que j'ai préparé, dit-elle en tendant une feuille de papier à Rebecca Louise. Tu arrives à déchiffrer mon écriture ?

Rebecca Louise se mit à lire et fronça les sourcils. Ses lèvres formaient les mots que Lillie avait écrits.

— « Remerciements... avoir la gentillesse... renseignements... nuit du 28 septembre, jour de la fête des Pères Fondateurs, contacter le shérif ou... »  
Quel est ce numéro ? le tien, Lillie ?

Lillie hocha la tête.

— Si tu fais imprimer ça dans le journal, tous les barjots du coin vont t'appeler.

— Quelqu'un a pu la voir, cette nuit-là. Quelqu'un qui pourrait nous dire ce qu'elle faisait, avec qui elle était.

— Et le fils Partin, alors ? Ce n'est pas lui ?

— Non, dit Lillie. Je ne crois pas. Ecoute, Rebecca Louise, je veux que cette annonce passe toutes les semaines jusqu'à ce qu'on ait mis la main sur le coupable.

— Est-ce que le shérif est d'accord ? demanda Rebecca Louise le front soucieux.

— Le shérif n'est pas en ville. Je veux que ça sorte dans le numéro de lundi. S'il te plaît.

— Ça va faire cher, chérie.

— Ça m'est égal, dit Lillie.

— Oui, évidemment.

Rebecca Louise alluma une autre cigarette à celle qu'elle était en train de finir.

— D'accord, je vais te mettre ça en bonne place. C'est promis.

Lillie la remercia et obtint pour toute réponse un hochement de tête pensif.

— Je repasse bientôt, promit Lillie.

Alors qu'elle se dirigeait vers la sortie, elle vit la porte s'ouvrir et une silhouette familière apparut devant elle.

Elle tenta de faire comme si elle ne l'avait pas vu, mais Jordan l'arrêta.

— Lillie !

— Bonjour, dit-elle. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je viens pour une interview qu'on m'a proposée dans une émission. Une publicité gratuite qu'un acteur ne refuse pas.

— Oui, dit-elle amèrement, le meurtre de Michèle va attirer les journalistes comme des mouches autour de toi.

— Je préfère ne pas avoir entendu ce que tu viens de dire, répondit Jordan.

Une jolie fille à lunettes en sweat-shirt jaune marqué « University of the South » éteignit l'écran de son ordinateur et s'approcha d'eux.

— Monsieur Hill ? demanda-t-elle. Kendra Spencer, c'est moi qui vous ai téléphoné. Je suis heureuse que vous ayez pu venir.

Lillie avait poussé la porte et sortait. Jordan se tourna vers la fille qui remontait ses lunettes sur son nez.

— Pouvez-vous m'excuser une minute ? lui demanda-t-il en suivant Lillie vers le parking.

— Attends-moi, Lillie, cria-t-il.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Il y a du nouveau ? A propos de Michèle ?

Lillie soupira, s'appuya contre sa voiture.

— Peut-être. Je suis venue mettre une annonce. Au cas où quelqu'un pourrait nous apprendre quelque chose. Pour l'instant, il semble que Ronnie Lee soit innocent.

— Quoi ? Mais si...

— Aux dernières nouvelles, il aurait un alibi. Je n'en sais pas plus.

— Ils l'ont repris ?

— Pas encore. Je ne crois pas. Ecoute, je n'ai pas envie de reparler de tout ça. Ce sera dans le journal. Si tu es encore par ici, tu pourras le lire. Mais comment se fait-il que tu ne sois pas reparti ? Ne devrais-tu pas être à New York ou Hollywood ?

— Il y avait longtemps que je n'étais pas venu, et j'ai pensé que ma mère avait besoin de moi ces jours-ci.

— Tu es plein d'attentions, dit Lillie d'une voix glacée.

— Il faut du temps, pour refermer une telle blessure. Nous avons tous besoin de temps, répondit-il.

Lillie se mordit la joue, fuyant le regard de Jordan.

— Tu as raison, dit-elle. Je suis sûre que Miz Bessie est contente de t'avoir auprès d'elle.

— Lillie, j'espérais que nous pourrions prendre un moment ensemble pour parler, pendant que je suis à Felton.

— Sans vouloir être méchante, je ne vois pas de quoi nous pourrions parler, répondit Lillie. Michèle était la seule chose que nous avions en commun. Elle n'est plus là. Que reste-t-il à dire ?

— Justement, j'aurais aimé parler de Michèle.

— Comment ça ? demanda Lillie, sur la défensive.

— Eh bien, toutes ces années, tu sais, où je ne l'ai pas vue grandir...

— A qui la faute ? l'interrompit Lillie.

— Je sais que c'est de ma faute. Mais je me retrouve avec tant de questions sans réponses. J'aimerais que tu me racontes ses premières années, que tu me montres des photos.

— Un résumé de sa vie, en quelque sorte, dit Lillie avec un regard dur.

— Ecoute, Lillie. Cela peut te sembler étrange maintenant, mais moi aussi, j'ai des souvenirs d'elle, et personne avec qui les partager. Si nous bavardions un peu ensemble, je crois que... que ça m'aiderait.

Lillie regarda ébahie son visage taillé à coups de serpe, empreint d'une expression profondément sérieuse.

— Ah oui ! ça t'aiderait, hein ? lança-t-elle. Ben voyons ! je vais te réserver maintenant tout le temps dont tu as besoin ! Toi qui nous as tellement aidées, Michèle et moi ! Ça, on peut dire que tu m'as aidée, oui vraiment aidée, en me laissant lutter seule avec un bébé au bord de la mort !

— Oh, tu n'es pas restée seule bien longtemps, dit-il d'un ton ironique.

Lillie planta son regard dans le sien.

— Comment oses-tu ? s'exclama-t-elle. Comment oses-tu me reprocher ça ?

— Tu as raison, Lillie. Excuse-moi. Je ne veux pas que nous nous disputions. Il me semblait simplement que nous devions essayer de nous parler. De faire quelque chose l'un pour l'autre. Pour Michèle. Pour la mémoire d'elle.

Lillie secoua la tête, les mâchoires serrées.

— Pour Michèle ! répéta-t-elle. Tu es incroyable. Non mais est-ce que tu t'entends ? Tu sais Jordan, j'espère que ça valait le coup. J'espère que tu as trouvé ce que tu cherchais. Mais une chose est certaine, je n'ai pas envie de parler de ma fille, ni de quoi que ce soit d'autre avec toi. Rien que cette idée me rend malade.

— Ecoute, Lillie, dit Jordan, maintenant furieux lui aussi. Je ne vais pas essayer de me justifier à tes yeux, debout dans le parking de Radio Shack. Je ne te demande qu'un peu de ton temps.

— Eh bien, je n'ai pas de temps pour toi, dit Lillie amèrement. Il faut que j'aille acheter du fromage double crème. Je suppose qu'à New York, les gens ont des choses plus importantes à faire. Si nous étions là-bas, nous pourrions entrer dans un charmant petit café, commander un *cappuccino* et bavarder du passé, mais nous sommes à Felton, et je dois préparer des gâteaux pour le souper qui clôture la réunion annuelle de Filles de la Confédération. Aussi, si tu veux bien m'excuser, je vais aller acheter ce dont j'ai besoin chez Kroger's, maintenant. Et de toute façon, la presse t'attend !

Lillie jeta un coup d'œil vers l'entrée du journal et vit la fille en sweat-shirt jaune qui les regardait derrière la vitre fumée.

— C'est bon, dit Jordan. Tu ne me dois rien. Je m'en souviendrai.

Lillie monta en voiture, claqua sa portière. Elle partit sans un regard derrière elle. Elle reprit la route 51 vers Felton, conduisit lentement jusqu'au premier feu rouge. Là, elle put enfin sortir un mouchoir en papier de son sac et essuyer les larmes de colère qui l'aveuglaient.

9

Le lundi matin à la première heure, Aliéné Starnes était dans le hall du lycée en train d'accrocher aux murs les affiches qu'elle avait préparées pour la campagne de Grayson. Elle y avait travaillé tout le week-end, ravie qu'il lui eût demandé de l'aider. Ils avaient prévu de faire ces affiches ensemble, mais Grayson avait dû rester presque tout le temps chez lui. A cause de sa sœur, des tas de gens passaient les voir, ses parents et lui.

Aliéné comprenait. Elle lui avait dit de ne pas s'inquiéter et promis de suivre ses instructions à la lettre. Et elle était douée pour ce genre de choses, Grayson l'avait reconnu lui-même. Elle avait peiné pour dessiner les lettres, cherchant un graphisme de professionnel, et son père lui avait permis d'utiliser la photocopieuse de sa boutique l'après-midi du dimanche, pour que tout soit prêt le lendemain.

Tout en punaisant la dernière affiche, Aliéné ne pouvait s'empêcher de penser que le mal qu'elle s'était donné pour Grayson porterait ses fruits. Car elle avait réalisé exactement ce qu'il voulait. Elle ferma les yeux et imagina Grayson en train de lui sourire, de lui murmurer des remerciements à l'oreille, le souffle chaud, son corps pressé contre le sien, peut-être ici même, dans le hall du lycée. A cette pensée, le rouge lui monta aux joues, et la pointe de ses seins se durcit sous le doux tissu de son chemisier. Gênée, elle ramassa son carnet, le serra contre sa poitrine, et se pencha au-dessus de la fontaine pour boire un peu d'eau en attendant que son trouble disparaisse.

Les portes de l'auditorium s'ouvrirent, des élèves commencèrent à sortir. Aliéné salua distraitement quelques camarades. Elle savait que Grayson serait parmi eux et ne voulait pas avoir l'air de l'attendre, mais seulement de passer par-là à cet instant. Cet acteur, star de *soap opéras*, qui était le vrai père de Michèle avait donné une conférence et Grayson avait dit qu'il y assisterait probablement.

Chérie Hatchette s'arrêta et essaya d'engager la conversation, mais Aliéné était pratiquement incapable d'écouter ce qu'elle lui disait. Elle gardait un œil sur la porte, prête à interrompre Chérie dès que Grayson apparaîtrait et à s'avancer vers lui le plus nonchalamment possible. Soudain, elle entrevit l'éclat de sa chevelure blonde et son cœur se mit à battre plus vite.

— On se voit tout à l'heure, dit-elle à Chérie, la plantant là sans attendre de réponse.

Elle fit quelques pas en répétant intérieurement son nom de la voix calme et sexy qu'elle prendrait pour le saluer, quand elle s'aperçut qu'il n'était pas seul, et que ce n'étaient pas ses copains habituels qui l'accompagnaient. Il se tenait

tout près d'Emily Crowell, la brune qui venait d'arriver de Chicago à qui Aliéné avait parlé le jour de l'enterrement.

Aliéné s'arrêta net et les regarda, glacée. Grayson ne touchait pas l'autre fille, mais il penchait la tête vers elle d'une manière qu'Allene connaissait bien. Elle eut l'impression qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur. Le visage brûlant, elle allait se retourner quand Emily la vit et fit signe à Grayson.

Le jeune homme leva les yeux vers Aliéné, lui sourit de son sourire éclatant. Emily et lui s'avancèrent vers elle. Grayson resserra rapidement ses doigts sur la taille d'Aliéné.

— Salut, lui dit-il. Comment ça va ?

Le bras qu'il avait passé autour d'elle lui fit l'effet d'une bouée qu'on attrape à l'instant où l'on sait que l'on va se noyer, pourtant, elle resta sur la défensive.

— Ça va, répondit-elle d'un ton froid.

— Tu connais Emily ? demanda-t-il.

— Oui, dit Aliéné, en repensant à l'enterrement, et

immédiatement elle se sentit coupable de se montrer jalouse. C'était vraiment minable.

— Bonjour Emily, dit-elle d'une voix chaude et amicale.

— Nous venons d'écouter la conférence de Jordan.

Grayson avait prononcé fièrement le prénom de

l'acteur.

— Il est merveilleux, ajouta Emily, les yeux pétillants d'excitation. Il a raconté comment il avait décroché son premier rôle, comment il avait appris à jouer, et nous a révélé des tas de trucs du métier.

— Emily veut devenir actrice, expliqua Grayson.

— Oh, murmura Aliéné, soudain gênée d'avoir si souvent exprimé son désir de travailler comme thérapeute.

Cela lui semblait maintenant un choix bien médiocre.

— Alors je lui ai promis de la présenter à Jordan, continua Grayson. Il pourra peut-être l'aider.

Emily tendit le cou vers la porte.

— Je suis terriblement impatiente de faire sa connaissance.

— J'ai accroché les affiches, Grayson, dit Aliéné.

— Très bien, répondit Grayson les yeux tournés vers l'auditorium.

— Viens les voir.

Grayson fronça les sourcils.

— Ça ne peut pas attendre cinq minutes ?

Aliéné sentit de nouveau le froid l'envahir.

— Elles sont juste là, dit-elle en montrant du doigt le recoin où se trouvait la fontaine.

Grayson jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule et la suivit. Il contempla le tableau d'affichage.

— C'est magnifique, dit-il les yeux brillants de plaisir, exactement comme Aliéné l'avait espéré.

La chaleur de son sourire la fit fondre.

— Tu as fait du bon boulot, Aliéné. Merci.

Aliéné hocha la tête, ravie.

— Tu les trouves bien ? J'en ai accroché une dizaine dans les couloirs.

Grayson passa la main sur la photo, comme pour remettre en place une mèche rebelle.

— Dommage que je n'aie pas eu ma chemise à carreaux bleus, ce jour-là. Ce tee-shirt n'est pas exactement ce qu'il fallait.

— Il laisse voir tes muscles, dit Aliéné gentiment.

— Il arrive ! souffla Emily. Viens vite, Gray.

— Voilà, voilà, répondit le jeune homme en prenant un air harassé. Autant en finir tout de suite.

Aliéné regarda Grayson se diriger vers Jordan Hill et Miss Jones, leur professeur de théâtre et de musique. Elle se dit un instant qu'elle pourrait elle aussi demander d'être présentée. Mais à quoi bon ? Elle ne voulait pas devenir actrice. Elle se retourna et partit vers sa salle de cours en espérant que Grayson l'appellerait quand il la verrait s'éloigner, mais il ne dit rien.

Jordan était content d'avoir donné cette conférence. Quand il était monté sur la scène de l'auditorium, il s'était senti assailli par les souvenirs de sa jeunesse. Cette scène était beaucoup plus petite qu'il ne se la rappelait. Étroite, avec quelque chose de minable, alors qu'il l'avait toujours vue somptueuse. Il se souvint de sa main qui tremblait tandis qu'il faisait semblant de fumer la pipe lorsqu'il avait joué le narrateur dans *Notre ville*. Lulene Ansley avait insisté pour qu'il essaie ce rôle plutôt que celui du héros romantique dans lequel il avait toujours un succès assuré. Et il avait été très fier d'y arriver.

Le public était composé de lycéens, comme autrefois, mais maintenant il ne voyait en eux que des enfants enthousiastes. À l'époque, il les avait considérés comme de terrifiants critiques. Après avoir répondu à leurs questions, il avait signé des autographes. Tandis qu'ils remontaient l'allée

centrale pour sortir de la salle, Gay Jones lui parlait, nerveuse, intimidée. Lorsqu'ils arrivèrent dans la lumière du hall, ses yeux clignèrent derrière les verres épais de ses lunettes.

— Comment vous remercier ? lui dit-elle. Vous nous avez tous fait rêver. Et le fait que vous veniez de notre comté de Cress constitue un sérieux encouragement pour tous ces jeunes.

— Ne me remerciez pas, répondit Jordan, j'ai été ravi de leur parler. Il faut aider ceux d'entre eux qui choisiront ce métier. Il n'est pas fait pour les âmes sensibles.

— C'est vrai, dit Miss Jones. Voulez-vous venir boire quelque chose dans la salle des professeurs ?

— Bonjour Jordan !

Jordan se retourna et vit Grayson qui marchait vers lui, suivi d'une jolie fille aux cheveux noirs. Ordinairement, le frère de Michèle s'adressait à lui d'un ton froid, l'appelait « sir », comme tout enfant du Sud bien élevé, mais en y mettant une nuance ironique. A cet instant, pourtant, Grayson arborait l'expression "familiale et possessive qu'ont toujours ceux qui vont vous demander quelque chose. Jordan lui tourna délibérément le dos pour répondre à Miss Jones.

— Non, merci beaucoup, dit-il. Il faut que je rentre.

Gay Jones lui adressa un sourire timide. Une de ses dents de devant chevauchait légèrement l'autre.

— Je vous suis très reconnaissante. Je sais que le moment était difficile...

Jordan lui serra la main.

— Je suis heureux d'être venu.

Il s'écarta et regarda Grayson dont le sourire plein de confiance avait disparu

quand il s'était vu forcé d'attendre que Jordan veuille bien lui accorder son attention.

— Bonjour, Grayson, dit Jordan.

Il sourit rapidement à Emily.

— Grayson m'a expliqué que vous étiez son beau-père, commença la jeune fille d'une voix hésitante. J'espère que nous ne vous ennuyons pas. Mes parents regardaient toujours votre émission quand nous étions à Chicago.

Le terme de « beau-père » surprit Jordan. Mais après tout, il n'en existait pas qui décrivit ce qu'il était pour Grayson. Les liens familiaux devenaient de plus en plus difficiles à définir.

— Elle voulait te rencontrer, dit Grayson d'une voix tendue, incertaine, et Jordan se sentit immédiatement coupable de l'avoir snobé un instant auparavant.

Le jeune homme avait simplement voulu impressionner une jolie fille. Il n'y avait aucun mal à cela. Et ils étaient *virtuellement* apparentés. Il n'avait aucune raison de mettre Grayson dans l'embarras.

— Je serais ravi, moi aussi, que tu nous présentes.

— Emily Crowell, Jordan Hill, dit Grayson.

— Très heureux, dit Jordan, en serrant la main de la jeune fille.

Emily regarda Grayson, émerveillée comme une enfant devant un magicien qui vient de réussir son tour. Puis elle se tourna à nouveau vers Jordan.

— Je veux devenir actrice, dit-elle. J'aimerais que vous me donniez des conseils.

— Commencez tout de suite, répondit Jordan. Soyez dès aujourd'hui une actrice, passez des auditions partout.

— Croyez-vous que je sois assez jolie ? demanda-t-elle naïvement.

Grayson eut pour Jordan un sourire entendu, d'homme à homme.

— Je me le demande, dit-il. Je n'en suis pas sûr, et toi, Jordan ?

— Grayson ! murmura-t-elle d'une voix plaintive en lui donnant un coup de poing dans le bras.

Jordan sentit qu'il avait du mal à sourire. Il aurait voulu aimer ce garçon, car il était le fils de Lillie, le frère de Michèle. Mais il y avait quelque chose en lui qui l'irritait, il n'y pouvait rien. Sois honnête, se dit-il. Tu ne l'aimes pas, tout simplement parce qu'il est aussi le fils de Pink.

— Vous êtes très jolie, affirma-t-il à Emily. Pensez plutôt à apprendre à jouer.

— Bon, il faut que nous y allions, dit Grayson en faisant signe à Emily de le suivre, avec un geste que Pink avait quelquefois. Viens Emily, le cours va commencer.

— Au revoir, dit Jordan.

Il regarda Grayson et la jeune beauté brune s'éloigner côte à côte. Conscient de ce que Grayson l'avait pratiquement congédié, il se sentit exaspéré. Et il n'appréciait pas non plus qu'il l'ait appelé par son prénom. Il préférait « sir », même hargneusement prononcé. Jordan eut envie de rappeler Grayson pour le lui dire. Laisse tomber, arrête de te comporter en vieux rabat-joie.

Un groupe de filles s'approcha de lui en gloussant. Quand il se tourna vers elles et leur sourit, elles se pressèrent les unes contre les autres pour lui tendre des carnets d'autographes qu'il signa.

— Pourquoi portez-vous la moustache ? lui demanda la plus hardie.

— Ça me rajeunit, vous ne trouvez pas ?

Elles gloussèrent encore et s'éparpillèrent comme des oiseaux, tandis que

Jordan se dirigeait vers la fontaine. Quand il se pencha pour boire, il aperçut l'affiche de Grayson. Tout en la regardant, il sentit son nez se froncer, comme s'il avait senti une odeur nauséabonde.

« GRAYSON BURDETTE, VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL DES ÉLÈVES », lut-il au-dessus d'une photo qui avait été prise en été. Les cheveux décolorés par le soleil, Grayson s'appuyait contre une voiture, le visage éclairé par un sourire espiègle. Il avait passé son bras autour des frêles épaules de Michèle, et elle le regardait avec des yeux rieurs et admiratifs.

Quel petit salaud, pensa Jordan les yeux rivés à l'affiche. Parmi toutes les photos de lui qu'il devait avoir, il avait fallu qu'il en choisisse une avec Michèle. Tous les élèves du lycée connaissaient sa sœur et savaient ce qui lui était arrivé. Et ce n'était pas un geste inconscient. Il savait que ses camarades seraient émus, qu'ils voudraient compatir à son malheur. C'était probablement Pink qui avait eu cette idée, pensa d'abord Jordan écœuré. Mais non, c'était trop subtil pour Pink.

Jordan avala une gorgée d'eau qui lui sembla amère. Michèle aurait à coup sûr été fière comme Artaban de figurer sur une affiche avec son petit frère. Elle l'avait toujours adoré. Jordan se rappela comment elle parlait de Grayson et de ses exploits chaque fois qu'elle venait le voir. Il était beau, aimé de tous leurs camarades, athlète accompli et vedette de son équipe de base-ball, alors que la fragile jeune fille n'apparaissait qu'en queue de liste dans chaque sélection. Elle s'émerveillait des notes excellentes de son frère, elle qui avait tant de mal à atteindre la moyenne.

Et maintenant, la présence de Michèle sur cette photo allait probablement valoir à Grayson une nouvelle victoire. Si elle l'avait su, Michèle aurait trouvé ça très bien. Mais Jordan n'arrivait pas à voir les choses ainsi. Il avait l'impression que le jeune homme utilisait le souvenir de sa sœur.

Tu es simplement jaloux, se dit-il en regardant pensivement la photo des deux jeunes gens. Jaloux de Pink, qui a encore son fils alors que toi tu as perdu ta fille. Et c'est peut-être tout. Pourtant, il aurait aimé que Grayson fût en face de lui à cet instant. Il l'aurait pris par les épaules, l'aurait secoué jusqu'à ce

que ses dents claquent les unes contre les autres.

Cette pensée lui fit du bien, il dut l'admettre, mais il savait que rien de tel n'arriverait. Grayson était loin maintenant. Et puis tout cela ne le regardait pas, finalement. Pourtant, il ne put s'empêcher d'arracher l'affiche du tableau. Il la froissa dans ses mains et la lança dans une poubelle.

L'arrestation de Ronnie Lee Partin et l'établissement de son alibi, événements qui s'étaient déroulés au cours du week-end, n'avaient rien fait pour calmer les angoisses du révérend Ephraim Davis. Depuis le début, le révérend Davis se doutait que Ronnie Lee Partin n'était pas celui qu'on cherchait. Il avait vu dans les journaux des photos du prisonnier évadé, et il ne ressemblait pas du tout à l'homme que les phares du révérend avaient éclairé aux Trois Arches cette nuit-là.

— Vous en voulez un autre morceau, révérend ? demanda Clara Walker, le couteau comme suspendu au-dessus de son gâteau à la noix de coco.

Distrait par ses pensées, le révérend n'avait pas remarqué que Bill Walker avait quitté la table et que

Clara essayait de débarrasser. Il jeta un regard plein de regret vers le plat et mentit.

— Non, merci Clara. Je ne pourrais pas.

Il se leva et alla dans le salon pour laisser Clara faire son travail tranquillement, mais aussi pour s'éloigner de la tentation. En trente ans de mariage, il n'avait jamais trompé son épouse, mais souvent apprécié la bonne cuisine des autres femmes. Ses voyages l'emmenaient dans les paroisses d'excellentes cuisinières et son vice l'obligeait à porter des gilets qui le serraient et à faire au marteau et à la pointe des trous supplémentaires dans ses ceintures. Il avait goûté tous les meilleurs poulets, haricots noirs, navets et côtes de porc du Tennessee. Mais dans le comté de Cress, on ne trouvait rien, ou presque, qui fût aussi délicieux que le gâteau à la noix de coco de Clara Walker. Le révérend s'installa confortablement dans un fauteuil et prit le journal qui était posé sur une table à côté de lui. De l'atelier de Bill, lui

parvenait le bourdonnement de la scie électrique. Bill était un homme taciturne qui vaquait à ses occupations sans s'occuper des autres, mais ne semblait jamais être dérangé par la présence d'un hôte dans sa maison. Tenant le journal d'une main, le révérend mit ses lunettes en pensant avec gratitude à la bonté de tous ces gens qui l'accueillaient chez eux. Il regarda les nouvelles locales avec l'intérêt distant d'un étranger. Quand il en arriva à la dernière page, il s'arrêta et contempla la photo de la jeune fille.

C'était une fille au physique assez banal, pourtant, il y avait dans son sourire quelque chose qui vous brisait le cœur. Tout en lisant la petite annonce passée par la famille de la pauvre enfant, il sentit de nouveau comme une brûlure dans sa poitrine.

Il se rappelait ce sourire. Peut-être ne lui paraissait-il aussi déchirant qu'à la lumière de ce qui s'était passé. Mais n'était-ce pas une ironie du sort que lui, qui avait toujours si peu fait attention à ce qui arrivait aux Blancs, soit désormais hanté toutes les nuits par ce sourire ? Il s'était dit qu'il avait essayé, que toute autre tentative serait pure folie, malgré tout, il dormait mal, se sentait mal, n'arrivait pas à écarter ce sentiment de honte et de culpabilité que provoquait en lui son silence.

Il regarda de nouveau la photo. Peut-être que ce qu'il avait vu n'avait aucune importance, se répéta-t-il pour la centième fois. Mais peut-être que cela en avait. D'autre part, c'était une fille bien. Ses parents méritaient qu'on leur réponde. Il pouvait toujours appeler le numéro qu'ils avaient donné dans l'annonce et leur parler sans dire qui il était. Ce serait moins dangereux que de téléphoner à la police. Et certainement mieux que de ne rien faire.

Clara Walker entra dans le salon et s'affala sur le canapé de velours en soupirant.

— Quelque chose d'intéressant dans le journal ? demanda-t-elle.

De toute façon, il ne pouvait pas parler devant elle, et le téléphone était dans le salon. Et il ne pouvait pas non plus demander à Clara de le laisser seul. Elle était épuisée, elle n'avait pas arrêté de la journée.

— Pas grand-chose, lui répondit-il.

Tu te cherches encore des excuses, pensa-t-il. Vas-y, fais-le.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Bill Walker passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. Il y avait de la sciure de bois sur ses cheveux noirs frisés.

— Tu peux venir voir, chérie ?

Clara roula des yeux.

— Il me fait une nouvelle table, dit-elle au révérend. J'arrive, chéri.

Elle s'extirpa du divan avec un soupir et suivit son mari à pas lourds. Le révérend était seul dans le salon.

Il alla près du téléphone, hésita encore. Malgré la fraîcheur de la saison, il sentait la sueur couler sous sa chemise à col dur. Il décrocha, fit le numéro de l'annonce. A la troisième sonnerie, la voix d'un jeune homme lui répondit.

— Allô...

Le révérend prit sa respiration et commença :

— Je vous appelle à propos de l'annonce que j'ai lue dans le journal d'aujourd'hui. Etes-vous... Mr. ou Mrs. Burdette ?

— Qu'est-ce que vous avez à leur dire ? Je suis Grayson Burdette.

— C'est à propos de Michèle. Du... heu, du meurtre. J'ai peut-être des renseignements à leur donner.

— Puis-je savoir qui est à l'appareil, s'il vous plaît ? demanda Grayson d'un ton coupant.

Le révérend se tut, et s'en voulut de son silence. Il avait honte de ne pas oser dire son nom à un enfant.

— Ecoutez, monsieur, dit le jeune homme d'une voix glacée, je ne sais pas qui vous êtes, mais s'il s'agit d'une mauvaise plaisanterie ou...

— C'est tout à fait sérieux, je vous le promets.

— Alors pourquoi refusez-vous de me donner votre nom ?

Cette fois encore, le révérend ne trouva rien à dire. Il ne s'était pas attendu à être reçu de la sorte.

— Si vous savez quelque chose au sujet du meurtre de ma sœur, pourquoi n'êtes-vous pas allé voir le shérif ?

— J'ai lu l'annonce dans le journal. Je me suis dit que je devais appeler.

— Téléphonnez donc au shérif Ansley, monsieur, et dites-lui ce que vous avez à lui dire. *Si* c'est vraiment sérieux, fit Grayson. Et si ça ne l'est pas, cessez de nous importuner.

Ephraim Davis l'entendit raccrocher. Il serra un instant l'appareil dans sa main moite, puis le reposa lentement sur son socle.

Bien qu'ayant accepté d'aider Brenda et Loretta pour le dîner des Filles de la Confédération le lundi soir, Lillie était restée toute la journée chez elle à attendre à côté du téléphone, les nerfs tendus, que quelqu'un appelle. Quand elle était rentrée après avoir quitté son associée, Grayson avait admis d'un air dégoûté qu'un mauvais plaisant avait téléphoné, mais que c'était tout. Le mardi lui sembla interminable. Le téléphone sonna une ou deux fois, rien d'important, et le soir, elle fut étonnée de s'apercevoir combien il était éprouvant de rester là à attendre. Cela la ramenait à ces longues heures qu'elle avait passées devant les salles d'opération, sans rien pouvoir faire d'autre que concentrer son attention, son énergie mentale, sur quelque chose à quoi elle ne pouvait rien changer, et à espérer. Lorsque Grayson fut rentré du lycée, le mardi, elle l'interrogea de nouveau sur l'appel qu'il avait reçu la veille.

— Comment sais-tu qu'il s'agissait d'une mauvaise plaisanterie ? demanda-t-elle alors qu'il s'appêtait à quitter la table du dîner.

— Je te l'ai dit, répondit Grayson d'un ton patient. C'était un Noir. Il n'avait rien à raconter, et il a refusé de me donner son nom. Il cherchait à nous importuner, c'est tout. Je lui ai conseillé d'appeler le shérif.

— Mais justement, insista Lillie. J'ai passé cette annonce au cas où quelqu'un qui saurait quelque chose préférerait ne pas s'adresser à la police.

— Pour l'amour de Dieu, Lillie, arrête, intervint Pink. Grayson a fait ce qu'il fallait en disant à cet homme d'appeler le shérif. S'il avait su quelque chose et qu'il ait averti Royce, nous serions déjà au courant, tu ne crois pas ?

— Oui, c'est vrai, dit-elle.

— Alors pourquoi insistes-tu ?

Après leur départ, elle resta à table, effondrée sur sa chaise, fixant d'un regard aveugle le désordre qui régnait autour d'elle. Pink avait raison. Elle s'accrochait à cette idée comme si tout l'espoir qui lui restait y résidait. Mais quel espoir ? se demanda-t-elle. Même si quelqu'un avait appelé, ce n'était pas cela qui ramènerait son enfant. Elle se força à ranger et alla se coucher.

Quand elle se réveilla le lendemain matin, le silence régnait dans la maison, elle était seule. Comme un boxeur en fin de combat, les yeux pochés et les genoux tremblants, elle était au tapis. Elle savait qu'elle devait affronter son deuil.

Il lui fallut du temps pour se lever. Lorsqu'elle y arriva, elle se força à manger un toast. Puis elle prit une douche, se lava les cheveux et retourna dans sa chambre.

Un rayon de soleil entrait dans la pièce par la fenêtre, tombant sur le tapis vert et rose qui lui venait de sa grand-mère. Elle regarda le lit défait, mais se dirigea vers sa coiffeuse et s'y assit, près des vitres ouvertes. Les yeux fermés, elle respira à fond l'air pur d'octobre. L'automne dans le Tennessee n'avait jamais ce froid vif dont on parlait dans d'autres régions, la Nouvelle-Angleterre, par exemple. Les premiers jours de l'automne avaient une fraîcheur douce et le ciel, que Lillie apercevait à travers ses rideaux de

dentelle, était d'un bleu très tendre. Lillie resta assise un moment les mains posées sur ses genoux, laissant la douleur la submerger, affrontant son deuil, l'acceptant comme jamais elle ne l'avait fait jusque-là. C'était le genre de journée qui vous rendait heureux d'être en vie. Lillie essuya ses larmes d'un geste maintenant automatique. Elle sut alors ce qu'elle voulait faire.

Lentement, elle se leva et se dirigea vers le placard. Elle sortit un jean de velours gris, l'enfila. Elle fut surprise de voir qu'il flottait sur ses hanches minces. Bien que tout le monde autour d'elle l'eût exhortée à manger, elle avait perdu, sans s'en apercevoir, plusieurs kilos, et fut obligée de passer une ceinture pour que le pantalon ne glisse pas de sa taille. Alors qu'elle cherchait ensuite dans un tiroir un chandail de couleur neutre, ses yeux s'arrêtèrent sur un pull bleu vif que Michèle lui avait offert pour son anniversaire. C'était un long pull ample comme les jeunes filles aimaient tant en porter maintenant. Lillie ne l'aurait jamais acheté, mais lorsqu'elle l'avait essayé, Michèle avait applaudi, et Lillie avait reconnu qu'il lui allait vraiment très bien. « J'en étais sûre », s'était écriée Michèle fièrement. Lillie le sortit de la commode et le mit.

Une fois habillée, elle se rassit à sa coiffeuse et se regarda dans la glace. Elle était plus pâle que jamais. Le soleil faisait danser des reflets dorés sur ses cheveux bruns qui séchaient en vagues sur ses épaules et même ses yeux semblaient plus clairs qu'à l'ordinaire, comme si la lumière qu'ils filtraient les avait décolorés. Malgré son ossature fine et son apparente fragilité, Lillie s'était toujours considérée comme une femme solide, pleine de santé. Mais celle qu'elle voyait dans le miroir semblait évanescence, prête à disparaître tel un nuage de fumée dans l'air. Elle prit du blush rose qu'elle passa sur ses joues. Elle comprenait maintenant pourquoi Brenda lui avait conseillé de se maquiller un peu. Elle ressemblait à un fantôme, même à ses propres yeux. C'était mieux, avec le blush. Elle mit du rouge à lèvres rose mais laissa ses paupières et ses cils tels quels, à cause des larmes, et quand elle attacha ses cheveux en arrière avec une barrette, quelques mèches rebelles ondulèrent encore autour de la peau blanche et tendue de ses tempes.

Elle se leva et sortit dans le jardin, où elle resta à contempler les dernières fleurs de l'été qui se fanaient au milieu des corbeilles automnales

resplendissantes de couleurs. Il faisait encore plus beau, plus délicieusement frais qu'elle ne l'avait imaginé. Elle alla prendre les outils dont elle avait besoin dans l'appentis, puis, penchée en avant, commença à couper lentement. Rose vif, dorés, roux, dahlias et zinnias tombaient dans son panier. Quelques roses pâles se balançaient encore dans la brise. Elle les ajouta à son bouquet, se releva en se frottant le dos. Dans la cuisine, elle remplit un bocal d'eau, y arrangea les fleurs, puis remit le panier, le sécateur et les gants de jardinier à leur place. Elle prit son vase improvisé et une petite bêche, les emporta vers sa voiture.

De l'autre côté de la route, le cheval s'ébrouait dans son pré. Quand elle ouvrit sa portière, Lillie eut un moment d'hésitation. Après avoir posé le bouquet sur la banquette, elle marcha jusqu'à la barrière, arracha une touffe d'herbe et la tendit au vieil animal. Il releva la tête, fourragea dans la paume de Lillie. Elle passa les doigts dans les poils durs de sa crinière en appuyant légèrement sa tête contre son nez tiède, dont le doux contact la réchauffa. Puis le cheval, déçu de ne trouver que de l'herbe dans sa main, se détourna. Lillie retourna à sa voiture et démarra.

Il n'y avait qu'environ trois kilomètres à parcourir jusqu'au cimetière. Jamais les routes de Felton n'avaient paru à Lillie aussi belles et paisibles. Elle sentit la douleur l'étreindre, l'accueillit calmement. Sur la banquette à côté d'elle, les fleurs se dressaient immobiles, comme un enfant sage.

Elle se gara au bord de la route et poussa la grille de fer qui marquait l'entrée du vieux cimetière. Ils avaient choisi, il y avait déjà longtemps, un endroit ravissant pour leur caveau familial, entouré d'arbres et de terres agricoles. Des schizantes orange vif et des marguerites à cœur noir poussaient sur les talus le long de la pente qui menait aux tombes. Lillie n'y était pas revenue depuis l'enterrement. Il y avait eu beaucoup de monde ce jour-là, et l'atmosphère pluvieuse avait été chargée de tension, de colère et de larmes. Maintenant, tout en marchant vers la tombe de Michèle, elle ressentait la paix, l'imperturbable et éternelle tranquillité de ce lieu.

Un peu avant d'arriver, elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule dans le cimetière. Elle sursauta, prise de court, car elle n'avait pas un instant imaginé

que quelqu'un d'autre serait venu. Elle se demanda si elle ne s'était pas parlé tout haut, mais non, Jordan Hill n'avait pas remarqué sa présence. Un genou en terre, il fixait la croix blanche qu'on avait plantée en attendant que la pierre tombale fût prête. Les ombres des branches glissaient sur ses épaules affaissées, et quand elle s'approcha, Lillie vit qu'il frissonnait malgré la douceur du temps. Pour ne pas l'effrayer, elle prononça son nom à voix presque basse.

Jordan se releva maladroitement et posa sur elle des yeux brillants de larmes. Devant sa douleur, le cœur de Lillie chavira, comme autrefois. Elle tenta de faire revenir en elle la colère, mais à quoi bon ? se demanda-t-elle.

— Je voulais les mettre sur la tombe, dit-elle les yeux baissés sur les fleurs.

Elle vit qu'il déglutissait et détournait son regard. Il se gratta la gorge, passa ses doigts sur sa moustache d'un geste nerveux.

— Je vais te laisser tranquille, dit-il d'une voix rauque.

— Tu ne me déranges pas, répondit-elle en s'accroupissant près de lui.

Elle posa le bocal par terre et prit la truelle qu'elle portait sous son bras.

— Elles viennent du jardin.

— Elles sont magnifiques.

Lillie planta la bêche dans le sol. La terre rouge était déjà dure, recouverte de sa croûte hivernale. Au bout d'un moment, Jordan s'agenouilla à côté d'elle.

— Ça t'embêterait que je le fasse ? demanda-t-il.

Lillie leva les yeux vers lui, puis elle lui tendit la

bêche, se redressa en tenant les fleurs contre elle pendant qu'il creusait. Elle regardait les mains de Jordan, et elles lui semblèrent plus familières que son visage. Quand il voulut prendre les fleurs et que leurs doigts s'effleurèrent, elle ressentit un choc, comme si elle n'avait pas su que ces mains étaient

vivantes, comme si elle n'avait vu en elles que l'image d'un souvenir.

Jordan installa le bocal dans le trou, tassa la terre tout autour, se recula puis regarda le bouquet et la croix. Ensuite, il baissa la tête. Lillie en fit autant.

Elle avait voulu être là seule, parler silencieusement à sa fille. Elle savait que la présence de Jordan aurait dû lui sembler une intrusion insupportable, pourtant elle ne l'était pas. Elle récita ses prières, laissa son cœur s'exprimer librement. Malgré tout ce qui s'était passé, elle trouvait un réconfort surprenant à ce qu'ils fussent là ensemble, le père et la mère de Michèle.

Quand Jordan lui tendit la main pour l'aider à se relever, elle ne l'évita pas. Toute amertume avait disparu. Il a ses larmes, sa douleur, pensa-t-elle. Elle le laissa faire. Il y avait un certain malaise dans leur silence, mais plus de rancœur. Il la regardait d'une manière étrange, et elle se demanda soudain si son chandail ne lui semblait pas trop coloré, trop gai, car lui était habillé de ses vêtements de deuil.

— J'aurais dû mettre quelque chose de noir, dit Lillie. Mais j'ai choisi ce chandail parce que c'est Michèle qui me l'avait offert.

Jordan eut l'air surpris, puis il sourit et ses yeux s'emplirent de larmes. Un arc-en-ciel alors qu'il pleut encore, pensa Lillie.

— Elle savait ce qui te va, dit-il.

Lillie ouvrit la bouche, puis la referma. Elle ne se sentait peut-être plus amère, mais elle ne voulait pourtant pas encore parler de Michèle avec lui. Elle tourna le dos à la tombe et se dirigea vers la route.

— Tu veux que je te raccompagne ? demanda-t-elle. Je n'ai pas vu de voiture en arrivant.

— Je suis venu à pied de chez ma mère, pour dire au revoir, murmura-t-il.

— Tu repars ? demanda-t-elle d'un ton poli.

— Cet après-midi.

— Oh !

Ils descendirent le chemin côte à côte, passèrent la grille de fer, longèrent la route jusqu'à la voiture. Une tortue brune traversait lentement la chaussée d'un pas boiteux. Jordan marcha vers elle et la porta de l'autre côté, tandis que l'animal affolé battait l'air de ses pattes. Puis il revint vers Lillie qui s'appuyait contre sa portière.

— La vie continue, j'imagine, dit Lillie.

Le visage de Jordan se fronça.

— Oui, c'est ce qu'on dit.

— C'est ce que tout le monde me dit tout le temps, murmura-t-elle. Je crois que j'ai été un peu bizarre, depuis que c'est arrivé.

Jordan hocha la tête.

— Ça donné quelque chose, cette annonce que tu as passée dans le journal ? Quelqu'un a appelé ?

— Un mauvais plaisant, c'est tout.

— Je pensais m'arrêter chez le shérif en partant. Bien que nous n'ayons jamais eu grand-chose à nous dire, lui et moi.

Lillie soupira.

— A mon avis, tu perdrais ton temps. Tout ce qu'ils savent maintenant c'est qui n'est *pas* coupable. C'est-à-dire Ronnie Lee Partin. J'ai essayé de... mais je n'y arrive pas. Je ne peux m'empêcher d'y réfléchir constamment. Et ça ne sert à rien. Peut-être que je pense au meurtre pour éviter d'affronter le fait que Michèle est partie. Je dois accepter que rien, non, rien ne la ramènera. Tout le monde me l'a dit, et je sais maintenant que c'est vrai, qu'il le faut.

Jordan enfonça ses mains dans les poches de son pantalon et expira longuement, lentement. Ses sourcils noirs formaient une ligne continue au-dessus de ses yeux.

— C'est vrai, Lillie, je le sais moi aussi. Mais je veux quand même que ce salaud soit arrêté et enfermé à jamais.

Lillie le regarda et leurs yeux se croisèrent comme des vigiles qui se reconnaissent. Puis Lillie secoua la tête.

— Je crois que j'ai été au bord de la dépression nerveuse, et je ne peux me permettre de me laisser aller. J'ai encore une famille dont il faut que je m'occupe.

Immédiatement elle regretta ce qu'elle venait de dire. Les épaules de Jordan s'affaissèrent, exprimant, mieux que les mots n'auraient pu le faire, combien il était seul. C'est lui qui l'a voulu, se rappela-t-elle.

Jordan regarda autour d'eux.

— Je me souviens d'être venu me promener ici quand j'étais enfant, dit-il. Dans le cimetière. Ce n'était qu'un endroit un peu effrayant où nous jouions, le soir de Halloween.

Lillie hocha la tête en silence.

— On peut partir très loin d'ici, mais il n'y a rien qui soit vraiment pareil. Ce pays est en nous, dans nos cœurs. Je rencontre sans arrêt des gens qui ne ressentent rien pour l'endroit d'où ils viennent où ils ont grandi. Ils n'ont aucun lieu qui les appelle. Tant que Michèle était là, j'ai toujours eu l'impression qu'une part de moi restait ici. Que j'appartenais encore à ce coin.

Lillie contempla les champs paisibles.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je n'ai jamais vraiment été ailleurs.

Elle fit glisser sa semelle sur la chaussée. Une herbe sauvage s'était prise dans

ses lacets.

— Non ce n'est pas vrai, reprit-elle. J'ai connu les aéroports et les hôpitaux de quelques grandes villes.

Jordan la regarda, s'attendant à voir de la colère en elle mais il n'y avait dans ses yeux que l'expression lointaine du souvenir.

— Allons, dit-elle. Nous ferions mieux de rentrer. A quelle heure pars-tu ?

— A quatre heures, de Nashville.

Il lui ouvrit sa portière puis contourna la voiture pour s'asseoir à côté d'elle.

Lillie regarda les grilles du cimetière dans l'ombre des arbres.

— Elle attendait toujours avec impatience de pouvoir aller te voir à New York. Elle en était fière. Ça lui plaisait d'avoir un père que tout le monde voyait à la télé.

— Je l'aimais, répondit-il calmement.

Lillie mit le moteur en marche, le visage tendu droit devant elle.

Le révérend Ephraïm Davis s'arrêta sur les marches de l'immeuble où se trouvait le bureau du shérif et respira profondément. Il se sentait le cœur léger, la conscience en paix d'un homme qui vient de faire quelque chose de difficile, mais qu'il devait faire, et le sait. Il avait passé deux nuits sans dormir après avoir parlé au téléphone à ce jeune homme, le frère de la jeune fille assassinée. Son sens du devoir lui disait d'aller voir le shérif, et son instinct de conservation lui conseillait de prendre sa voiture et de repartir immédiatement pour Memphis.

Pendant qu'il tournait et retournait le problème, ses sermons ne s'écrivaient pas, ses paroissiens ne recevaient pas de visites de leur pasteur. Peut-être avait-il toujours su ce qu'il finirait par faire. Il n'avait jamais cherché qu'à faire son devoir, c'était ce vers quoi il avait tendu toute sa vie, aussi, après

avoir vomi son déjeuner, était-il parti voir le shérif, le cœur serré, priant intérieurement.

Il se sentait maintenant merveilleusement bien, soulagé, récompensé, même. Le shérif s'était montré intéressé et poli. C'était de toute évidence un ancien militaire, et le révérend Davis, ainsi que beaucoup d'hommes de sa génération, avait beaucoup de respect pour les soldats. Royce Ansley ne faisait pas partie de ces fermiers au ventre gras élus shérifs, comme tant d'autres de ses collègues de la région. Non, c'était un gentleman qui l'avait appelé monsieur, lui avait posé quelques questions et l'avait remercié en lui serrant la main d'être venu lui apporter ces renseignements. Maintenant, le révérend Davis pouvait retourner s'occuper des affaires du Seigneur la conscience claire. Il avait fait son devoir de citoyen et d'homme de Dieu. Il survola littéralement le perron pour aller vers sa voiture. Il avait faim, et envisagea un instant de s'arrêter à l'Otis Pit Stop, où l'on servait de délicieuses grillades au barbecue, mais décida d'y renoncer. Il voulait retourner à l'église et à son travail. Quand il descendit la dernière marche, il croisa un bel homme blanc au visage anguleux, vêtu d'une veste gris foncé.

— Vous avez l'air bien gai, révérend, lui dit l'homme en l'évitant de justesse.

— Oui, c'est une belle journée, mon fils, répondit le révérend Davis.

Jordan regarda le pasteur monter dans un camion Ford vert qui lui rappela quelque chose. Il aurait aimé avoir le cœur aussi léger que le vieil homme. Il entra dans l'immeuble et aperçut Francis Dunham, le messenger du shérif, qui lui montra du doigt le bureau de Royce.

— Mais il n'y est pas, dit Francis. Il doit aller à une réunion.

— Il est déjà parti ? demanda Jordan.

— Je crois qu'il est aux toilettes, répondit Francis d'un ton brusque.

Jordan hésita, puis suivit le couloir jusqu'à la porte marquée W.-C. qu'il poussa et referma derrière lui. Devant l'urinoir, Royce Ansley remontait la fermeture de sa braguette. Son chapeau était accroché à un portemanteau

devant un box.

— Est-ce que je peux te déranger une minute, Royce ? demanda Jordan, et sa voix résonna bruyamment contre les murs carrelés.

— Ça ne peut pas attendre ? répondit le shérif en se dirigeant vers le lavabo.

— Non, malheureusement pas, dit Jordan. Je remonte sur New York cet après-midi et voulais te parler avant. Francis m'a dit que tu te préparais à partir à une réunion.

Royce ouvrit le robinet, remonta ses manches et fit couler un peu de savon liquide dans le creux de sa paume.

— Exact.

Dans les yeux du shérif, que reflétait le miroir placé au-dessus du lavabo, Jordan lut l'antipathie que Royce Ansley ressentait à son égard. Il fit comme si de rien n'était et poursuivit :

— Je m'inquiète, à propos de l'enquête. Je sais que tu as la charge de tout le comté, et je me demandais si nous ne devrions pas engager un détective privé. Quelqu'un qui pourrait se consacrer à plein temps à l'affaire. Il faut battre le fer quand il est chaud, non ?

Royce se lava consciencieusement les mains, les

rinça, puis, tout en se retournant vers Jordan, les secoua. Quelques gouttes éclaboussèrent sa veste.

— Tu n'as pas joué le rôle d'un détective dans une série télévisée, à une époque ? demanda-t-il.

Le visage de Jordan se durcit, tandis que son regard croisait celui du shérif.

— Si, mais qu'est-ce que cela a à voir avec ce qui m'amène ?

— « Battre le fer quand il est chaud », n'est-ce pas exactement ce qu'ils disent

toujours à la télé ?

Sans laisser à Jordan le temps de répondre, Royce appuya sur l'interrupteur du séchoir et se mit à se frotter les mains. Le bourdonnement du moteur électrique rendait toute conversation impossible. Jordan attendit qu'il s'arrête.

— Ecoute, Royce, commença-t-il. Je ne cherche pas à marcher sur tes plates-bandes, mais je veux qu'on arrive à quelque chose. C'est ma fille qui a été tuée, après tout.

Le shérif alla prendre son chapeau et sa veste. Ses yeux gris regardaient ailleurs, au-delà des murs.

— Tu sais, Jordan, que je me souviens du jour où elle est née ? Lillie a senti les premières douleurs et elle m'a appelé pour que je la conduise à l'hôpital. Étais-tu déjà définitivement parti, alors, ou te préparais-tu seulement à le faire ?

— J'étais là, répondit Jordan d'un ton froid.

— Ah oui ! c'est vrai. Tu savais déjà qu'elle était malade, quand tu es parti.

La porte s'ouvrit et Wallace Reynolds entra. Il regarda les deux hommes qui se fixaient droit dans les yeux puis salua le shérif.

— Vous avez besoin que je vous accompagne, shérif ? demanda-t-il.

— Non, reste là, Wallace, tu me remplaces ici cet après-midi.

— D'accord, shérif. Je vais en profiter pour pisser un coup.

— Je te verrai dehors, dit Royce.

Il poussa la porte et Jordan le suivit.

— Je me moque de ce que tu penses de moi, Royce, dit Jordan, mais tu ferais mieux de mettre la main sur le type qui a tué ma fille.

— Je ne demande que ça, répondit Royce d'un ton neutre.

— Et je veux être tenu au courant.

— Appelle quand tu voudras, un de mes adjoints te dira où on en est. Pour l'instant, je n'ai rien de nouveau.

Jordan comprit qu'il ne servirait à rien d'ajouter quoi que ce soit. Le shérif le considérait comme un étranger, peut-être aussi indésirable que l'assassin qu'ils cherchaient. Felton était une ville où les gens ne pardonnaient ni n'oublièrent. Il avait autrefois fui ses responsabilités, sa jeune épouse et leur bébé malade pour poursuivre un rêve. A présent, toutes les portes lui étaient fermées. Aucune explication ne pourrait jamais les rouvrir. D'une certaine manière, il comprenait ces gens. C'était trop leur demander. Il avait dans le passé abandonné à d'autres le destin de sa fille et il était trop tard pour vouloir changer cela. Il n'avait plus d'autre choix que de leur faire confiance. Jordan se retourna et partit. Ni le shérif ni lui ne se donnèrent la peine de dire au revoir.

11

Au cours des semaines qui suivirent le départ de Jordan, la vie reprit en quelque sorte son cours habituel. Pink essaya de vendre un terrain à un client qui voulait lancer une affaire de location de voitures, mais le vendeur se dédit au dernier moment. Lillie se rendit souvent à l'hôpital aider des mères en détresse, et l'agenda de « Traiteur à domicile » fut très chargé. Il n'y eut aucun autre coup de téléphone en réponse à l'annonce que Lillie avait passée dans le journal. Royce venait de temps en temps leur dire qu'il interrogeait une personne ou une autre ou leur montrer des résultats des analyses du laboratoire. L'arme du crime n'avait pas été retrouvée, on savait simplement, grâce à ces analyses, qu'elle était en bois. Seul Grayson avait de bonnes nouvelles à annoncer. Il avait remporté les élections haut la main et fait gagner à son équipe de base-ball un match important. Lillie essayait de s'enthousiasmer avec lui, mais elle avait du mal à se montrer joyeuse. Si elle était heureuse que la vie de son fils prit un tour si positif, elle avait souvent l'impression que la sienne ne faisait que continuer.

A la fin octobre, un lundi après-midi, Lillie fut réveillée par quelqu'un qui frappait à la porte. Sa montre marquait quatre heures et quart. Lillie eut du mal à croire qu'elle dormait depuis plus d'une heure. Pendant la journée, elle tentait de faire bonne figure et, quand elle n'y arrivait pas, elle se réfugiait dans le sommeil. Mais les réveils étaient difficiles. Chaque fois, elle retrouvait cette sensation maintenant familière d'absence et de vide.

— Une minute, balbutia-t-elle. J'arrive.

Elle alla à la porte d'un pas incertain, passa sa main dans ses cheveux pour les écarter de son visage, se tapota les joues. Elle ne vit tout d'abord personne lorsqu'elle ouvrit. Puis elle aperçut Aliéné Starnes assise sous la véranda, qui essuyait des larmes. Lillie alla la rejoindre en frissonnant dans l'air frais et s'assit près d'elle.

— Aliéné ?

La jeune fille leva vers elle des yeux rougis.

— Bonjour, Miz Burdette.

— Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ?

Lillie bâilla et secoua la tête. Elle reboutonna son cardigan jusqu'en haut.

— Je suis désolée de vous avoir réveillée, dit Aliéné tristement.

— Au contraire, dit Lillie. Ce n'est pas une heure pour dormir.

— Est-ce que Grayson est là ?

— Non, je ne crois pas. A moins qu'il ne soit rentré pendant que je dormais.

Lillie se leva, ouvrit la porte en appelant :

— Grayson !

Seul le silence lui répondit.

— Vous ne savez pas où il est ? demanda Aliéné.

Lillie fronça les sourcils.

— Il m'a dit ce matin qu'il avait un rendez-vous cet après-midi. J'ai pensé que c'était avec toi.

— Ça l'était, dit Aliéné. Nous devons nous retrouver près de mon casier, après les cours.

— Et il n'est pas venu ? demanda Lillie d'une voix tendue.

Aliéné recommença à pleurer et secoua la tête. Les larmes dégoulinèrent sur son visage comme des gouttes de pluie sur un parapluie trempé.

Lillie sentit ses mains devenir moites. Il a dû avoir autre chose à faire, se dit-elle. Il est presque adulte, maintenant. Il ne craint rien, se raisonna-t-elle. Mais rien ne pouvait faire disparaître la peur qui l'étreignait soudain.

— Je n'ai aucune idée de ce qui a pu se passer, dit-elle. Peut-être est-il allé quelque part avec Russell, ou un autre de ses camarades. Il va probablement arriver d'une minute à l'autre.

— Je le savais, sanglota Aliéné. Je le savais. Il n'attendait que la première occasion.

— La première occasion pour quoi faire, Aliéné ? demanda Lillie.

— Tout ça, répondit la jeune fille. Il faut que je m'en aille.

— Attends une minute, dit Lillie. Attends. Si tu sais où il est, dis-le-moi, je suis trop inquiète. Puisqu'il devait te voir...

— Il a probablement changé d'avis, voilà tout, murmura Aliéné d'une petite voix dure.

— Mais où peut-il être ? cria presque Lillie.

— Je crois le savoir, répondit Aliéné amèrement.

Lillie comprit soudain qu'il y avait peut-être une autre fille.

— Quand il rentrera, je lui dirai de t'appeler, promit-elle doucement.

— Ce n'est pas la peine, souffla Aliéné. Ce sera trop tard.

Aliéné s'enfuit en courant, remonta sur son vélo et repartit vers la ville. Lillie la regarda s'éloigner. D'un côté, la jeune fille lui faisait de la peine, et elle espérait sincèrement qu'elle n'aurait pas un trop grand chagrin d'amour. De l'autre, elle priait pour qu'Allene eût raison, et que Grayson fût simplement en train de conter fleurette à une autre fille. Les cheveux cuivrés d'Aliéné disparurent comme une petite flamme qui se fondit dans les tons bruns dont l'automne revêtait la campagne. L'amour est si douloureux quand on est jeune, pensa Lillie. Le cœur si vulnérable. La sonnerie du téléphone interrompit sa rêverie, et son cœur bondit dans sa poitrine. C'était peut-être Grayson. Elle rentra et décrocha. Le son de la voix qu'elle entendit la fit sursauter.

— Jordan ? s'étonna-t-elle.

— Comment vas-tu, Lillie ?

Lillie regarda par la fenêtre, espérant voir son fils revenir.

— On fait aller, dit-elle. Ecoute Jordan, excuse-moi, mais je ne peux pas garder la ligne occupée.

— Oh, excuse-moi, je ne voulais pas te déranger.

Il avait une belle voix profonde et, en bon acteur, savait s'en servir. Mais derrière son calme apparent, Lillie sentit qu'il était inquiet, nerveux.

— D'où appelles-tu ? demanda-t-elle plus gentiment. De New York ?

— Oui, j'ai repris le collier. Je me demandais s'il y avait du nouveau. Je n'ai pas envie de te harceler, mais c'est frustrant de ne rien savoir de ce qui se passe.

— Il ne se passe rien, justement, dit Lillie. Nous n'en savons pas plus que toi. Je crois que le shérif est aussi découragé que nous. Mais je ne vois pas ce qu'on peut faire.

— Rien, probablement, dit Jordan.

Lillie entendit que quelqu'un rentrait et se retourna, le cœur battant. Mais ce n'était que Pink.

— Au fait, dit-elle à Jordan, ta mère est venue me voir.

— Ah bon ? Comment l'as-tu trouvée ? Je me fais du souci pour elle.

— Elle a l'air d'aller bien. Elle est costaud, tu sais. Elle en a vu de dures, et finalement, c'est elle qui m'a remonté le moral.

— C'est bien, dit Jordan, et Lillie le sentit sincèrement soulagé. J'avais peur qu'elle ne tienne pas aussi bien le coup.

Lillie entendit dans sa voix un ton qu'elle connaissait trop. Il était prêt à aborder ce qui lui tenait à cœur. Pink était ressorti de la pièce et revenu avec une bouteille de Jack Daniels. Il se versa une bonne rasade en regardant son verre, le visage renfrogné. Ce n'était pas au bourbon qu'il avait quelque chose à reprocher, Lillie le savait.

— Bon, dit-elle, je te tiendrai au courant, si nous avons du nouveau.

— Ah... D'accord, répondit Jordan, surpris.

— Merci d'avoir appelé.

— Prends soin de toi, Lillie.

— Promis. Et maintenant, je dois te dire au revoir.

Elle raccrocha.

— Eh bien, dit Pink. Que voulait Roméo ?

Lillie le regarda d'un air froid.

— Jordan se demande où en est l'enquête.

Pink secoua la tête et se resservit.

— Quelle bonne occasion, pour lui ! s'exclama-t-il en soupirant. Il y a longtemps qu'il attendait cela.

— Pink, dit Lillie sans relever, je me fais du souci pour Grayson. Il devait retrouver Aliéné après les cours...

Pink but une longue gorgée.

— Après la journée que j'ai eue, c'est vraiment agréable de rentrer chez moi et d'entendre ma femme bavarder gentiment avec son ex au téléphone.

— Tu as entendu, Pink ? dit Lillie. Grayson n'est pas allé à son rendez-vous avec Aliéné, et il n'est pas rentré ici...

— Pour l'amour de Dieu, Lillie ! Grayson a seize ans. Il a dû trouver mieux à faire.

— Et s'il avait eu un accident, ou je ne sais pas, moi...

— Ne t'affole pas, voyons.

— Je suis désolée, je ne peux pas m'en empêcher. J'ai déjà perdu un enfant, comment veux-tu que je ne m'inquiète pas ?

— Eh bien, moi aussi je m'inquiète. A propos de ma femme et de son ex-mari.

— Jordan a appelé pour savoir s'il y avait du nouveau à propos du meurtre.

Tu trouves anormal qu'il veuille qu'on retrouve l'assassin de sa fille ?  
demanda-t-elle furieuse.

— Oh oui, c'est vrai. Il était son vrai père. J'avais oublié.

Lillie secoua tristement la tête en regardant son mari.

— Pink, tu es le seul vrai père que Michèle ait jamais eu. Personne ne dira le contraire. J'essaie seulement de t'expliquer pourquoi Jordan a appelé.

— Un père ! fulmina Pink. Il n'était pas un père. Juste une bite qui bandait. C'est tout ce qu'il était. Et maintenant il croit pouvoir t'attirer de nouveau avec son gros braquemart.

Pink leva son verre et le vida.

— A sa santé, dit-il.

— Oh mon Dieu ! murmura Lillie en s'éloignant.

Pink la suivit dans le couloir jusqu'à la cuisine.

— Ne t'avise pas de me tourner le dos et de me fuir, Lillie !

— Alors ne parle pas comme un porc !

— Okay, dit-il. Tu as raison.

Il referma la bouteille et la rangea.

Lillie ouvrit le frigo, regarda ce qu'il y avait dedans. Elle n'avait pas envie de parler à Pink. Elle soupira, sortit un paquet de steaks hachés pour hamburgers. Puis elle leva les yeux vers son mari.

— Tu ne crois pas que nous devrions aller chercher Grayson ? demanda-t-elle.

— Il ne fait même pas nuit ! gémit Pink.

— C'est bon, dit Lillie d'un ton sec, le paquet de viande toujours à la main. Je me demandais seulement pourquoi Aliéné était si bouleversée.

— Il est trop jeune pour s'engager auprès d'une fille, dit Pink. Il a toute la vie devant lui. Je me sens fourbu, Lillie. Je vais m'allonger.

— Vas-y.

— Appelle-moi quand le dîner sera prêt.

— Oui, répondit Lillie avec un soupir.

Aliéné savait où le chercher. Elle le savait de tout son corps douloureux. C'était comme si un mauvais démon avait vécu en elle, pour la déchirer, la tourmenter. Elle l'avait su avant d'aller chez lui. L'idée lui était venue quand, alors qu'elle l'attendait devant le lycée, elle avait aperçu Russell Meeks et lui avait demandé s'il savait où était Grayson. Sans réfléchir, Russell lui avait répondu qu'il venait de le voir avec Emily Crowell. Puis il avait détourné les yeux d'un air coupable et Aliéné avait su où ils étaient.

Elle pédalait, regardant à peine la route. Elle n'avait pas besoin d'y faire attention. Elle avait vécu toute sa vie dans cette ville et connaissait le chemin de la ferme des Millraney par cœur. Ils y avaient été ensemble plusieurs fois, elle et Grayson. Chaque instant qu'ils y avaient passé avait dans sa mémoire l'éclat de l'or le plus précieux.

La première fois, elle avait hésité à le suivre là-bas, mais Grayson l'avait convaincue. Personne ne vivait plus dans cette ferme. C'était une des propriétés que Mr. Burdette devait vendre. Le vieux Millraney était mort sans autre héritier qu'un neveu de Chicago qui voulait se débarrasser de la ferme. Mais personne ne l'achetait parce que la maison était vieille et délabrée. Tous les vieux meubles et objets accumulés au cours des années y étaient restés. « On n'a même pas besoin de clé pour y entrer », avait dit Grayson ; et c'était vrai.

Aliéné avait l'impression de rouler sur du sable mou, tous ses membres lui semblaient lourds. Peut-être n'y aura-t-il personne, quand j'arriverai, se dit-

elle. Peut-être es-tu en train de faire toute une histoire à propos de rien. On te dit l'avoir vu en train de bavarder avec une jolie fille et immédiatement tu le condamnes. Elle freina, s'arrêta et resta en équilibre, un pied à terre, l'autre sur la pédale. Rentre à la maison, maintenant, et tout ira bien. Elle resta là un instant, les yeux perdus au loin, sans voir les rubans bruns des feuilles qui roussissaient sur les tiges sèches des maïs.

Il fallait qu'elle en ait le cœur net. Elle se remit en selle et repartit. Elle arriva sur une route étroite et cahoteuse, passa devant un pré vide. Un dernier tournant, et elle verrait la ferme. Les derniers rayons du soleil couchant balayaient les pignons de tuiles et se réverbéraient sur les vitres poussiéreuses de la vieille maison. Derrière, il y avait une grange au toit défoncé, un corral entouré d'une barrière rouillée et près de la porte un puits en pierre. La première fois que Grayson l'avait amenée là, il lui avait donné un penny et lui avait dit de le jeter dans le puits en faisant un vœu. Puis il avait murmuré à son oreille ce que, lui, souhaitait. Elle se sentait encore le souffle coupé au souvenir de son haleine tiède, de ses lèvres contre sa peau, de ses mains qui avaient agrippé les siennes pour l'entraîner à l'intérieur, tandis qu'elle protestait faiblement, tremblante de désir.

La voiture de sport rouge d'Emily Crowell était garée dans l'allée, face à la porte de derrière. Elle savait que c'était celle d'Emily. Peu d'élèves venaient au lycée en voiture, et Emily avait l'âge de conduire. Son père était un gros bonnet de la banque, aussi Emily avait-elle une voiture de sport rouge que Grayson ne s'était pas caché d'admirer. La carrosserie luisait, couleur rubis, et Aliéné sentit un couteau lui transpercer le cœur. Elle mit pied à terre au début de l'allée, appuya son vélo contre sa hanche tremblante, serrant le guidon de ses mains moites et glacées. Elle savait quelle était la fenêtre de la chambre. Et elle savait qu'ils seraient là. Elle se rappela la première fois, quand il l'avait persuadée, avec ses mots d'amour, d'y entrer avec lui. Et bien qu'elle sût que c'était mal, elle n'avait voulu que ça. En fermant les yeux, elle sentait encore le contact du couvre-lit usé contre sa peau nue, le sexe de Grayson en elle, et revoyait son beau visage tendu de désir tandis qu'il allait et venait en gémissant.

Non, je ne veux pas aller regarder, se dit-elle. La scène qu'elle imaginait était

bien assez douloureuse pour elle, sans qu'elle mette dessus une réalité. Pourtant, le besoin d'écarter tout doute la poussa en avant. Tandis qu'elle s'approchait de la fenêtre, des mots de prière résonnaient dans sa tête. Les vitres étaient sales et reflétaient la faible lueur du couchant. Aliéné referma son poing et nettoya soigneusement un coin du carreau le plus bas tout en se répétant qu'il n'y aurait peut-être rien à voir. Peut-être qu'ils étaient en train de travailler. Elle savait que Grayson donnait des leçons à d'autres élèves. Il y avait eu Tyler Ansley, avant qu'il ne parte à l'école militaire. Ils se retrouvaient toujours ici. Grayson le lui avait dit. Peut-être aidait-il maintenant Emily. Le coin du carreau était propre, Aliéné agrippa le rebord poussiéreux et regarda à l'intérieur.

Il était sur elle, le couvre-lit froissé entre leurs jambes. Les seins blancs et ronds d'Emily s'aplatissaient sous sa poitrine, ses cheveux noirs s'épalaient sur l'oreiller. Yeux fermés, bouche ouverte, ils bougeaient ensemble comme une vague.

Aliéné se recula brusquement, avec l'impression qu'elle allait vomir. Elle aurait pu entrer. La porte était ouverte et ils ne l'entendraient probablement pas s'approcher. Mais à quoi bon ? Son humiliation était déjà totale. Elle lui avait donné son amour, son corps, son âme. Et cela n'avait pas suffi. Bientôt, tout le monde, au lycée, le saurait. Cet amour ne serait plus que l'objet de plaisanteries, de rires.

Soudain une nouvelle idée l'assaillit. Peut-être les autres le savaient-ils déjà. Peut-être était-elle la dernière à l'apprendre. Depuis combien de temps lui mentait-il ? Le soir de la fête des Pères Fondateurs, quand il avait dit qu'il voulait rester avec ses copains, Emily était au pique-nique. Aliéné se souvint vaguement de l'y avoir vue. Et ce fameux week-end où elle avait travaillé pour préparer ses affiches et qu'il avait prétendu être obligé de rester chez lui ? Est-ce que cela durait depuis si longtemps ? Aliéné sentit le désespoir la submerger. Elle n'aurait jamais cru qu'on puisse se sentir aussi misérable et continuer à vivre. Elle alla reprendre son vélo, et repartit vers la ville en sanglotant : « Grayson, oh ! Grayson ! »

— Viens par ici, dit Cyril Carty quand Jordan raccrocha le téléphone après avoir parlé à Lillie. Il faut reprendre ton maquillage, maintenant.

Jordan suivit le maquilleur vers son domaine, et s'assit sur une chaise. Mark O'Connell, l'attaché de presse de la production de *Vies Secrètes*, apparut sur le pas de la porte et, entre deux bouchées de sandwich au jambon, annonça à l'acteur que Walter Soames aurait aimé le voir.

— Veux-tu que je te débarrasse de lui ? demanda-t-il.

Walter Soames, un tapissier de Jersey qui vivait encore avec papa-maman, était un jeune homme bien élevé que tout le monde connaissait dans les studios de la Soixante-huitième Rue Ouest, car il présidait le fan-club de Jordan et Lorna Maxwell. Depuis trois ans, le personnage de Jordan dans *Vies Secrètes*, Paul Manville, vivait à l'écran une tumultueuse histoire d'amour avec Lorna. Dans la vie privée, Lorna était mariée à un opticien et avait une petite fille de deux ans. De temps à autre, Jordan déjeunait avec Lorna, et chaque année, il se rendait à la réception qu'elle donnait avec son mari dans leur duplex de l'East Side pour Noël. Leurs relations s'arrêtaient là, mais dans l'esprit du public, ils restaient inséparables et ne pouvaient qu'avoir le même fan-club.

— Je peux lui dire que tu t'es absenté toute la journée, reprit Mark.

Jordan ne s'aventura pas à secouer la tête alors que Cyril Carty remaquillait ses yeux.

— Ce n'est pas la peine, dit-il en remuant le moins possible. Dis-lui que je le verrai quand nous aurons tourné cette scène. C'est la dernière pour moi, aujourd'hui.

— Tiens-toi tranquille, gronda Cyril en se mordant la lèvre d'un air appliqué.

— Il veut probablement te faire parler de ta fille, dit Mark qui enfourna la fin de son sandwich et repoussa ses longs cheveux bruns en arrière d'une main pleine de moutarde.

— Tout le monde est au courant, dit Jordan.

Il n'appréciait en fait pas tellement Mark O'Connell, qui était le plus cancanier de tous mais affectait un cynisme détaché, tendant à faire croire qu'il était au-dessus des ragots.

— Tu connais les fans, ils adorent ce genre d'histoires, fit remarquer Mark.

— Vas-y, maintenant, dit Cyril en tapotant l'épaule de Jordan. Vas-y.

Avant de retourner sur le plateau, Jordan jeta un coup d'œil à ses cheveux et vérifia sa cravate.

— Leur sympathie est plus sincère que celle de beaucoup de gens qui me connaissent personnellement, dit-il.

— A vos mouchoirs ! lança Mark. Rien d'étonnant à ce qu'ils t'aiment, tu es tellement sentimental, Jordan.

Jordan étouffa un soupir.

— Dis-lui de m'attendre dans ma loge.

Quand Jordan revint, Walter Soames était assis sur une chaise tournante devant la glace. A l'exception de la première star de la série, la vénérable Margaret Clarke, tous les acteurs partageaient leurs loges, mais ils choisissaient en général quelqu'un qui ne tournait pas les mêmes jours, et gardaient ainsi un lieu relativement intime dans le studio. Walter bondit sur ses pieds en voyant Jordan entrer. Jordan serra la main du gros jeune homme et lui dit de se rasseoir.

Puis il se démaquilla et changea de chemise.

— J'ai été très touché de la couronne que le club a envoyée, dit-il. Elle était magnifique.

— Ce n'est rien, Jordan. J'ai décidé moi-même de l'acheter sur les deniers du club, je savais que c'était ce que les fans auraient voulu faire.

— Et j'apprécie votre geste.

— Je ne veux pas vous déranger, dit Walter, mais je tenais à vous exprimer personnellement ma sympathie.

Jordan s'était changé. Il passa la main dans ses cheveux durcis par le gel dont les avait enduits Cyril.

Puis il s'assit et soupira.

— Je n'avais pas d'autre enfant, Walter, et je n'ai jamais été un très bon père.

— Je suis sûr qu'il n'en est rien, dit très vite Walter. Vous êtes un homme bien.

Il me confond avec Paul Manville, se dit Jordan.

— Et je ne parle pas de Paul Manville, poursuivit Walter, comme s'il lisait dans ses pensées. Mais de vous. Je connais beaucoup d'acteurs, Jordan. Croyez-moi, je sais de quoi je parle. Une lueur passa dans les yeux de Jordan. Walter était têtu, mais pas bête. S'il pourchassait infatigablement les vedettes de télévision, cela ne l'empêchait pas de savoir qui parmi les acteurs riait de lui derrière son dos.

— Venant de vous, lui dit Jordan, c'est un grand compliment. Et je vous en sais gré.

Un sourire illumina le visage de Walter.

— Je rentre chez moi, proposa Jordan. Voulez-vous que je vous raccompagne ? C'est sur mon chemin.

Il savait que le président du fan-club venait du port en autobus.

— Non merci, dit Walter. Je dois voir Lorna après le tournage. Elle a de nouvelles photos de sa fille à me remettre pour notre bulletin mensuel. Je vous remercie.

Jordan lui serra la main, s'excusa et s'éloigna dans le couloir, saluant sur son passage ceux qu'il croisait. Une fois dans le hall, il demanda au gardien de nuit qui étaient ses favoris pour le match de foot qui avait lieu ce soir-là.

— Les Giants, évidemment.

— Oui, évidemment, répéta Jordan en lui faisant au revoir de la main.

Dehors, il frissonna. Il faisait froid et gris, la ville était baignée d'une lumière triste. Jordan arrêta un taxi, lui demanda de l'emmener à Sheridan Square. Sur la Quatrième Rue Ouest, il acheta un pack de bière et de quoi dîner devant la télé, puis il se dirigea vers son immeuble. Il voulait d'abord étudier son scénario. Ensuite, pendant le match, il ferait réchauffer son repas. Quand il vit la silhouette de celle qui l'attendait sur le perron, il comprit que ses plans allaient être bouleversés. Amanda se leva et lui sourit gaiement.

— Je viens de me faire couper les cheveux dans Christopher Street, et je suis passée. Ça te plaît ? demanda-t-elle en secouant ses boucles magnifiques.

— Ravissant, dit Jordan avec un sourire forcé. Entre.

Il ouvrit la porte, et l'odeur familière du vieux hall humide l'assaillit. Il entendait la fille bavarder derrière lui. Qu'allait-il faire d'elle ? Il l'avait revue deux fois depuis son retour et savait que cette histoire ne le menait nulle part. Il avait espéré qu'il en irait de même pour elle, qu'elle comprendrait pourquoi il ne l'appelait pas. Mais de toute évidence, elle ne le quitterait pas sans explications. Je vais l'emmener dîner quelque part dans le coin et ensuite je la mettrai dans un taxi, se dit-il. Comme ça, il pourrait encore regarder la seconde mi-temps. Et le repas-télé attendrait un autre soir pour être mangé.

Il fit tourner la clé dans sa serrure. Amanda alla tout droit vers le divan, s'y installa confortablement. Jordan ouvrit le frigo, rangea ses provisions dans le minuscule congélateur, puis ouvrit une bière et en offrit une à la jeune fille. Elle glissa sa langue lentement sur le goulot, mais Jordan fit semblant de ne rien remarquer.

— J'ai passé une audition, aujourd'hui, raconta-t-elle. Une publicité pour un

produit de nettoyage. Je ne crois pas qu'ils me prendront. Je n'ai pas le profil. Ils cherchaient une ménagère genre bobonne. Mon agent aurait pu me le dire. J'aurais noué un foulard sur ma tête !

— Je t'imagine mal en bobonne, dit Jordan poliment en buvant une gorgée de bière.

— Tu sais, lui dit-elle, j'ai eu une super idée pendant que je t'attendais dehors.

— Ah bon ?

— Tu vas à la campagne, pendant le week-end ?

— Je ne sais pas encore, répondit-il. Pourquoi ?

— Je croyais que tu y allais toutes les semaines ?

— En général, oui.

— Alors, voilà. Je vais aller chez Balducci acheter de quoi nous régaler tous les deux, et on part ensemble. On se reposera, on traînera. J'aimerais vraiment voir ta maison. J'adore la campagne, c'est là que je me sens le mieux. C'est un côté de moi que tu ne connais pas.

Jordan n'avait aucune envie de voir Amanda envahir sa retraite montagnarde. Dans les meilleurs des cas, ce lieu n'avait jamais réussi aux femmes qu'il y avait emmenées, même quand il était parti plein d'optimisme et de projets amoureux. Il savait, sans avoir besoin d'y réfléchir, que cela ne marcherait pas avec Amanda.

— Ecoute, commença-t-il, j'ai beaucoup de travail ces jours-ci. J'ai vraiment besoin de tout le week-end pour étudier mon script. C'est impossible, en ce moment.

Amanda le dévisagea, puis elle posa sa bouteille de bière en la cognant sur la table. Sa voix était tendue.

— C'est drôle, dit-elle. Je trouvais qu'on était bien, ensemble. Qu'est-ce qui

nous est arrivé ? Je pensais que je te plaisais.

— Ça ne vient pas de toi, Amanda. C'est de ma faute.

Je suis déprimé, en ce moment. Après ce qui s'est passé...

— Justement, laisse-moi t'aider à te changer les idées.

— A la vérité, je n'ai pas envie de me changer les idées, répondit-il sincèrement. Je ne sais pas comment t'expliquer.

— Je crois que ce n'est qu'un prétexte, Jordan. Je te plais, oui ou non ?

Jordan détestait ce genre de scènes. Il ne voulait pas lui faire de la peine. En fait, quand il disait à Amanda que ce n'était pas de sa faute, c'était vrai. Mais comment lui expliquer qu'il n'avait tout simplement pas envie de bavarder avec elle toute la soirée, ni même de la tenir dans ses bras ? Il ne voyait rien dans ses yeux qui lui donnât envie d'y vivre. Peut-être ne ressentait-on cette envie qu'une seule fois dans sa vie. Ou peut-être fallait-il être jeune et innocent. Il ne savait pas. Cela n'avait pas d'importance, et maintenant, se dit-il, elle va m'obliger à être cruel. Son estomac se noua.

— On me l'avait dit, lança-t-elle en se levant brusquement. Et les gens ont raison. Tu es un tordeur prétentieux pour qui aucune femme n'est assez bien.

Jordan se demanda un instant où elle avait entendu ça. Mais il ne tenait pas à poursuivre cette conversation, aussi n'essaya-t-il pas de se défendre.

— De toute façon, c'est ton problème, dit-elle. Je n'ai pas fait cinq ans de thérapie pour laisser un cow-boy me démolir.

Elle se dirigea vers la porte et sortit ses lunettes noires de son sac.

— Quand tu te sentiras trop seul et je veux dire vraiment seul, n'essaie pas de m'appeler.

Jordan soupira.

— Je suis désolé, Amanda. C'est vrai, c'est mon problème. Et je n'ai aucune raison de te faire souffrir.

Les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes, elle les cacha très vite derrière ses lunettes.

— Me faire souffrir ? s'exclama-t-elle d'une voix rauque. Et toi dans tout ça, Jordan ? Quand vas-tu te décider à essayer de vivre ?

Jordan baissa les yeux. Amanda passa devant lui et sortit dans le couloir. Alors il se sentit soulagé.

La jeune fille secoua la tête en regardant les murs jaunis.

— Je suis sûre que tu pourrais trouver mieux que cet immeuble pourri, dit-elle.

Il haussa les épaules avec un sourire triste.

— J'aime bien cette maison.

— Tu t'y incrustes ! dit-elle d'un ton plein de mépris. Une chose est sûre, je ne regretterai pas cet endroit.

Ses pas résonnèrent sur le linoléum craquelé. Il la regarda partir. Quand elle eut disparu, il ferma la porte et y appuya son dos. Dans le silence de l'appartement vide, ses pensées pouvaient suivre leur cours. Il n'y avait plus personne pour lui reprocher de se laisser emporter vers Felton, vers Michèle, Lillie, tout ce qu'il avait perdu.

13

— Où étais-tu ? demanda Lillie d'une voix tendue dès que Grayson passa la porte. Tu devais retrouver Aliéné.

Grayson eut l'air surpris, puis il grimaça un sourire contrit.

— C'est vrai, dit-il. J'ai oublié. Il n'y a pas de quoi te mettre dans un état

pareil, m'man.

— Ne m'en veux pas, mon chéri, répondit faiblement Lillie. J'étais inquiète, c'est tout.

— Ecoute, tu sais que tu n'as pas à t'inquiéter. Je suis un grand garçon, maintenant.

— Le dîner est prêt, dit-elle. Va réveiller ton père. Ils s'assirent tous les trois autour de la table. Lillie

brisa le silence pour raconter à Grayson la visite d'Allene. Il répondit qu'il l'appellerait plus tard. Le silence revint, et Lillie s'en sentit responsable. Elle avait l'impression que Pink et Grayson se seraient parlé si elle n'avait pas été là. Elle se tourna vers Pink et lui demanda pourquoi sa journée s'était mal passée. Tout ce que Pink voulut bien lui dire fut qu'il n'arriverait jamais à vendre la ferme des Millraney. A ce nom Grayson sursauta et regarda son père fixement, mais Pink continua à manger.

— Qu'est-ce qui se passe, Grayson, pourquoi regardes-tu ton père comme ça ?

— Pour rien, m'man, répondit Grayson d'un air exaspéré.

— Ah bon, dit Lillie en renonçant à tout effort pour relancer la conversation.

Après le repas, Grayson partit dans sa chambre et Pink s'installa dans le salon tandis que Lillie lavait la vaisselle. Debout devant l'évier, les bras plongés dans l'eau savonneuse jusqu'aux coudes, elle se rappela comme elle avait aimé rester dans la cuisine avec Michèle à cette heure-là. C'était pour elle un bon moment de la journée, celui où elles se retrouvaient, pouvant enfin parler ensemble de toutes ces choses de la vie qui n'intéressaient pas « leurs hommes ». Elles se racontaient leurs projets du lendemain, se rappelaient l'une à l'autre ce qu'il y avait à faire, se confiaient leurs espoirs. Comme c'est dur de ne plus partager ces petits riens, pensa Lillie. De ne plus avoir à côté de soi quelqu'un qui participe.

Elle avait presque fini les assiettes quand elle entendit sonner à la porte. Une fois, puis une autre. Elle s'essuya les mains et alla dans le salon demander à Pink pourquoi il ne répondait pas. Pink était écroulé dans son fauteuil. Le journal posé sur ses genoux, la bouteille de bourbon et un verre vide à côté de lui. Boire lui donnait sommeil, surtout après le dîner. Ces derniers temps, s'endormir ainsi était devenu une habitude. Lillie espérait que ce n'était qu'une mauvaise passe qui prendrait fin quand sa souffrance se serait apaisée. Il était très difficile de le raisonner quand il avait bu. Elle

le secoua par l'épaule et alla à la porte. Pink se réveilla, la regardant comme à travers le brouillard.

Lillie alluma la lumière de la véranda et ouvrit. Betty Starnes, la mère d'Allene, se tenait devant elle, les yeux assombris par l'inquiétude.

— Aliéné n'est pas rentrée ce soir. Est-ce qu'elle est avec Grayson ?

Lillie la fit entrer.

— Non, elle n'est pas là. Elle est passée tout à l'heure, elle cherchait Gray, mais ensuite elle est repartie.

— Elle nous dit toujours où elle va, dit Betty. Et là, elle n'a même pas téléphoné. Bill est à la maison, au cas où elle appellerait, mais je ne pouvais pas rester là-bas sans rien faire, il fallait que j'aille à sa recherche.

— Pink, va chercher Grayson, s'il te plaît, dit Lillie. Peut-être saura-t-il où est Aliéné.

Elle se retourna vers la mère de la jeune fille.

— Venez vous asseoir. Buvez quelque chose. Du thé?

— Je ne pourrais rien avaler, j'ai l'estomac noué.

— Je comprends, dit Lillie. Mais nous allons la retrouver. Ne vous en faites pas.

— Si quelque chose lui était arrivé... dit Betty en secouant la tête.

Des larmes perlaient au bord de ses cils roux et son visage plein de taches de rousseur était creusé, sa peau marbrée.

Lillie serra sa main glacée.

— Je suis sûre que tout va bien.

Grayson entra derrière son père.

— Bonjour, madame Starnes, dit-il poliment.

— Bonjour, Grayson. Je cherche Aliéné. Tu ne sais pas où elle pourrait être ?

Gray haussa les épaules.

— Je l'ai vue au lycée cet après-midi, mais pas depuis.

Betty poussa un gémissement.

— Ôh, mon Dieu ! J'ai demandé à tous ses amis. Vous savez ce que je crains.

Lillie frissonna, mais sa voix ne trembla pas.

— Non, dit-elle. Il ne faut pas penser à ça.

— Comment m'en empêcher ? Il y a un fou dans cette ville, qui se promène toujours en liberté. Après votre fille...

Elle se mit à sangloter. Lillie la prit par les épaules.

— Calmez-vous, dit-elle, alors qu'elle sentait l'angoisse monter en elle. Il y a sûrement une explication toute simple à son absence. Venez, je vais aller avec vous la chercher.

— Croyez-vous qu'il faille prévenir le shérif ? demanda Betty.

— Je suis certain qu'elle va rentrer d'un moment à l'autre, que rien ne lui est arrivé, dit Pink d'un ton rassurant.

— Voulez-vous que je vous aide à la chercher ? demanda Grayson.

— Non, reste là et finis tes devoirs, dit Lillie. Mais Aliéné était bouleversée, quand elle est venue tout à l'heure. Tu sais peut-être pourquoi. Vous vous êtes disputés ?

— Non, dit Gray en secouant la tête. Je n'y comprends rien.

— Où allez-vous chercher ? demanda Pink.

Les deux femmes se regardèrent gravement :

— Il faut que nous allions aux trois Arches, dit Betty. On ne sait jamais.

— Je ne veux pas que tu retournes là-bas, Lillie, dit Pink. Ce serait trop pour toi. Je vais y aller.

Il sortit sa veste du placard.

— Je peux y aller toute seule, dit Betty.

— Il n'en est pas question. A quoi servent les amis ?

Pink prit les clés de sa voiture sur le manteau de la cheminée et se dirigea vers la porte.

— Tu es sûr que tu peux conduire ? demanda Lillie.

— Ne t'en fais pas, je connais mes propres limites, dit Pink.

A cet instant, le téléphone sonna.

— C'est peut-être Bill, dit Betty, les yeux pleins de crainte.

Lillie décrocha. Sa conversation fut brève. Quand elle se retourna face à Pink et Betty, son visage était livide.

— Qu'est-ce qu'il y a ? souffla Betty.

— C'était Bill. Il faut que nous allions à l'hôpital. On a trouvé Aliéné inconsciente dans le cinéma de Felton.

— Oh non ! cria Betty.

— Elle a dû avaler un tube de calmants. Ils sont en train de lui faire un lavage d'estomac. N'ayez pas peur. Elle va s'en sortir.

— Oh, mon Dieu ! gémit Betty.

— Venez, dit Pink, je vous emmène.

A l'hôpital, ils trouvèrent Bill Starnes qui faisait les cent pas devant la salle des urgences. Quand ils entrèrent, il alla écraser sa cigarette dans un cendrier.

Betty se jeta dans ses bras et il lui tapota le dos doucement.

— Je viens de voir le médecin, lui dit-il. Elle va bien.

Betty se remit à pleurer et Lillie sentit les larmes lui monter aux yeux.

— Pourquoi ? demanda Betty. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Elle avait l'air si heureuse.

— Je ne sais pas, répondit Bill d'un air sombre. Il faudra que nous parlions sérieusement avec elle, quand tout sera fini.

Une infirmière sortit de la salle des urgences et regarda Betty et Bill.

— Vous êtes ses parents ? demanda-t-elle.

Betty hocha la tête.

— Vous pourrez la voir bientôt. Nous allons l'installer dans une chambre. Nous voulons la garder en observation pendant un jour ou deux, pour être certains qu'elle ne souffre d'aucune complication. Mais vous pourrez être avec elle dans quelques minutes.

Betty remercia l'infirmière puis se tourna vers Lillie.

— Vous avez été si gentils, dit-elle, merci.

Lillie hocha la tête d'un air pensif.

— Partons, maintenant, dit-elle à Pink et Grayson. Si nous pouvons faire quoi que ce soit, surtout, appelez-nous, ajouta-t-elle.

— Je vous téléphonerai, dit Betty en l'embrassant.

— Dites bonjour pour moi à Aliéné, fit Gray d'une voix mal assurée.

— Je n'y manquerai pas, répondit Betty.

Lillie suivit Pink et Grayson vers le parking. Avant d'arriver à la voiture, elle appela Gray. Il se retourna vers elle. Ses cheveux blond clair avaient des reflets d'argent dans la lumière phosphorescente des lampadaires.

— Grayson, dit Lillie, où étais-tu cet après-midi ? Avec qui étais-tu ?

— Je te l'ai dit, maman, je ne l'ai pas vue.

— Tu étais avec une autre fille ?

— Bon, d'accord, reconnut Grayson. Oui, j'étais avec une autre fille. Je ne savais pas que c'était un crime !

— Ne fais pas le malin, Grayson, dit Lillie. J'essaie seulement de comprendre ce qui s'est passé. Elle pleurait toutes les larmes de son corps quand elle est venue à la maison. Peut-être que c'était à cause de ça.

— Alors, maintenant c'est de ma faute si elle a avalé un tube de calmants !  
On aura tout entendu !

— Je n'ai jamais dit ça, répondit Lillie.

— Tu me rends responsable de ce qu'elle a fait, oui ou non ? Je veux savoir.  
Es-tu en train de dire que c'est à cause de moi qu'elle a essayé de se tuer ?

— C'est ridicule, fit Pink d'un ton bougon.

— Je sais que ce n'est pas de ta faute, Grayson. Bien sûr que non. Mais c'était ta petite amie, et tu lui as posé un lapin pour aller en retrouver une autre.

— Ecoute, maman, on est dans un pays libre, non ? dit Grayson. Je ne suis pas marié à Aliéné... Je suis désolé qu'elle ait fait ça, ça te va ? ajouta-t-il après un moment de silence.

Lillie frissonna dans la fraîcheur de la nuit. Aliéné avait voulu mourir parce qu'elle souffrait à cause de Grayson. Elle en était sûre. Mais quand elle regarda dans les yeux de son fils, elle y vit une vérité désarmante. Le terrible geste d'Allene n'avait servi à rien. Il devait y avoir quelque chose de plus, avec cette autre fille. Car Aliéné n'était rien pour Grayson.

Il était tard quand ils rentrèrent chez eux, et bien plus tard quand Lillie alla enfin se coucher. Cette histoire lui avait mis les nerfs à vif. Elle ne pouvait s'empêcher de repenser à Aliéné blottie dans le fauteuil à bascule sous le porche, et au fait qu'elle n'avait su comprendre à quel point la jeune fille était désespérée. Peut-être aurait-elle pu empêcher ce qui s'était passé ensuite, si elle avait essayé de lui parler plus longuement. Si elle n'avait pas été aveuglée par ses propres problèmes.

Quand elle se glissa près de lui dans le lit, Pink dormait. Il respirait lourdement, comme un noyé que l'on vient de sauver. Elle resta allongée à côté de lui, en tentant de se détendre, mais ses pensées continuaient à se bousculer dans sa tête.

Lillie comprenait la violence des passions de jeunesse. Dans l'ombre, tandis

que la nuit avançait lentement, elle se souvint de la souffrance qu'elle avait éprouvée quand Jordan l'avait quittée, quand il les avait laissées derrière lui, elle, cette ville, leur fille malade, avec pour toute explication quelques lignes griffonnées à la hâte. Elle sentit son visage devenir brûlant, là dans ce lit, au seul souvenir de sa honte, du sentiment de trahison, de la douleur de l'absence, et il y avait maintenant dix-sept ans de cela. Les larmes lui montèrent aux yeux, et cela l'exaspéra.

Je suis complètement idiote, se dit-elle en s'essuyant les joues. Mais elle revoyait son jeune visage, se rappelait combien elle avait cru en lui, comme si ses yeux noirs détenaient une réponse qu'elle avait cherchée toute sa courte vie. Pink se mit à respirer bruyamment et se retourna dans son sommeil en passant un bras sur elle. Elle le regarda. Il avait été là, quand Jordan était parti. En fait, il était là depuis déjà pas mal de temps, mais toute à son amour pour son jeune époux, elle ne l'avait pas vu.

Le bras de Pink était lourd, Lillie essaya de l'écarter, il se rapprocha encore. Elle se releva légèrement pour que le poids ne porte plus sur sa poitrine, pour pouvoir respirer.

Dans le silence de la nuit, elle repensa à ces jours terribles qui avaient suivi le départ de Jordan. Elle n'était pas beaucoup plus âgée qu'Aliéné, à l'époque. Tout le monde lui avait répété qu'il ne valait pas les larmes qu'elle versait, qu'elle avait toute la vie devant elle. J'aurais pu me suicider, se dit-elle. Je comprends qu'on en arrive là. S'il n'y avait pas eu Michèle... On ne pouvait pas expliquer ce qu'un tel chagrin pouvait vous pousser à faire.

Michèle... De nouveau elle sentit la douleur la déchirer, et elle se rappela que le sommeil était son seul remède, si passager fût-il. Elle ferma les yeux, se laissa sombrer dans l'inconscience.

Soudain elle sursauta, tout à fait réveillée, les yeux grands ouverts dans le noir. Serait-ce possible ? se demanda-t-elle. Elle s'assit dans le lit en agrippant le drap et essaya de réfléchir calmement. Michèle aurait-elle brisé le cœur d'un garçon ? Et l'aurait-elle ainsi poussé à la tuer ? Selon le rapport du coroner, elle était encore vierge, aussi personne n'avait pensé que le sexe

avait pu être un motif du meurtre. Mais les passions de jeunesse s'avéraient souvent les plus folles. Peut-être quelqu'un l'avait-il aimée, et peut-être l'avait-elle blessé sans même en avoir conscience. Lillie sentit son cœur battre violemment, comme si elle venait de découvrir une réponse à ses questions, là, dans l'ombre de la chambre. Elle eut envie de réveiller Pink, de le lui dire, mais elle le connaissait assez bien pour savoir que cela ne ferait que le mettre en colère, qu'il ne comprendrait pas qu'elle interrompe son repos pour lui parler d'un doute qui venait de lui traverser l'esprit. Elle s'obligea à se rallonger. Elle resta là éveillée un long moment. Quand elle finit par s'endormir, ce fut pour sombrer dans un sommeil troublé de cauchemars.

Tandis que la lumière du jour envahissait la chambre, Lillie examina attentivement sa théorie. Elle y pensa en faisant les lits, en nettoyant la cuisine. Son idée tenait debout.

Pour autant qu'elle le sût, sa fille n'avait jamais eu de petit ami. Mais si elle était restée une enfant à ses yeux, Michèle avait en fait l'âge des premières amours, et bien qu'elle se fût confiée la plupart du temps à sa mère, elle avait toujours gardé un côté réfléchi, secret.

Lillie n'avait pas eu le courage de retourner dans la chambre de Michèle depuis le meurtre. C'était Brenda qui était allée prendre les vêtements dans lesquels Lillie avait voulu qu'on l'enterre. Le shérif avait fouillé la chambre, et Lillie l'avait regardé emporter divers papiers et objets, mais elle était restée dans le couloir. En y repensant, elle comprit que le shérif avait dû envisager la même hypothèse qu'elle. Il ne le leur avait jamais dit, mais il y avait certainement pensé. Voilà ce qu'il avait cherché dans la chambre de Michèle, des indices révélant l'identité d'un garçon dont elle aurait été amoureuse, ou qui l'aurait aimée.

Mais certaines choses ont pu lui échapper, pensa Lillie. Des choses que seule une mère pouvait comprendre. Qui d'autre, mieux qu'elle, saurait reconnaître de tels indices ?

Elle savait qu'elle ne trouverait pas le repos tant qu'elle n'aurait pas elle aussi fouillé les affaires de Michèle. Pourtant, sur le pas de la porte, elle hésita,

pleine d'appréhension. Seul l'espoir d'une réponse lui donna le courage de poser sa main sur la poignée et d'ouvrir.

Elle entra dans la chambre. L'odeur qui y régnait, la vue des meubles, de ces objets familiers lui coupa le souffle. La robe rose pendait toujours à la porte du placard. Tremblante, Lillie s'assit sur le lit et passa sa main sur les plis de la couverture d'un geste machinal, se laissant emporter par le flot des souvenirs. Le caractère irrévocable, la cruauté, l'injustice de ce qui était arrivé lui faisaient battre le cœur à grands coups, mais cette fois, elle ne chercha pas à fuir. Et au bout d'un moment, elle se sentit prête. Elle était là pour chercher quelque chose, même si elle ne savait pas quoi.

Contrairement à beaucoup d'autres filles de son âge, Michèle n'avait ni agenda ni journal intime. Peut-être avait-elle passé trop d'heures dans des chambres d'hôpital, avec des tuyaux dans les bras, des visages masqués de vert penchés au-dessus d'elle, pour accorder de l'importance aux futilités que les jeunes filles racontent dans leurs journaux intimes. Quant à parler de ces terribles moments, à quoi bon ? Elle savait probablement qu'elle n'aurait jamais envie d'en relire le récit. Et il lui avait fallu fournir un tel effort pour ne pas prendre trop de retard, que lorsqu'elle écrivait, c'était toujours pour travailler.

D'un geste doux, Lillie prit les cahiers posés sur le bureau et se mit à les feuilleter. Elle imaginait Michèle, élève appliquée, penchée sur ces pages le front plissé. Michèle avait été une enfant exceptionnellement soignée. Il n'y avait aucun gribouillage sur ces pages, aucun de ces dessins que griffonnent habituellement les lycéens quand ils s'ennuient en classe. Lillie regarda ensuite l'album souvenir de la dernière promotion du lycée. Michèle aurait dû faire partie de cette promotion, mais ses longues absences lui avaient fait perdre un an. Elle avait quand même acheté l'album et ses anciens camarades de classe l'avaient signé. Il y avait dans ces inscriptions amicales quelque chose de complètement impersonnel : « A une fille bien. » « A une bonne camarade. » « Bonne chance. » « Meilleurs souvenirs. »

Personne n'avait écrit : « Souviens-toi de notre premier rendez-vous, de cette fête où nous avons tant dansé, de notre conversation au clair de lune. »

Michèle n'avait pas eu le temps. Au moment où elle allait enfin pouvoir connaître ces instants inoubliables, un fou l'avait abattue.

Lillie remit l'album sur l'étagère et regarda autour d'elle. La chambre était impeccablement rangée. Où était le jardin secret de cette enfant ? se demanda Lillie. Debout devant le placard, elle fouilla les poches vides des vêtements pendus, les boîtes à chaussures où n'étaient rangées que des chaussures. Elle ouvrit le premier tiroir de la commode, regarda les ceintures soigneusement enroulées sur elles-mêmes, les bijoux posés les uns à côté des autres. Le referma, en ouvrit un autre, où le linge s'empilait, impeccablement plié. Découragée, elle allait renoncer, quand, dans le tiroir du bas, elle sentit quelque chose qui faisait une bosse sous une pile de sweat-shirts. Elle y glissa la main et tira. C'était un sac en papier imprimé du logo du drugstore-pharmacie de Felton. Lillie y trouva un petit chien en peluche aux oreilles pendantes, comme on en offre généralement aux bébés de deux ans. Il portait encore autour du cou une étiquette dorée, mais le prix avait été enlevé et quand Lillie secoua le sac, aucun reçu n'en tomba. Elle tourna et retourna pensivement le chien dans ses mains. Michèle n'avait jamais particulièrement aimé les peluches. Peut-être l'avait-elle achetée pour l'offrir à un petit enfant. Lillie s'accroupit et chercha à qui ce cadeau avait pu être destiné. Comme elle passait en revue la liste des gens que connaissait Michèle, sans arriver à rien, une autre idée lui vint. Il s'agissait peut-être d'un présent que Michèle avait reçu. Peut-être un admirateur secret l'avait-il achetée *pour elle*. Et peut-être qu'à un moment donné, son admiration s'était changée en haine.

Elle remit la peluche dans le sac. C'était trop tiré par les cheveux, se dit-elle. Tu veux à tout prix t'expliquer un meurtre inexplicable. Elle regarda le logo du drugstore-pharmacie sur le papier. Il existait probablement une explication toute simple à la présence de ce jouet dans le tiroir de Michèle, et elle voulait en avoir le cœur net.

Elle se prépara rapidement et partit en ville. Arrivée dans la Grand-Rue, elle se gara et traversa la place jusqu'à la boutique de Bomar Flood. Une clochette tinta quand elle ouvrit la porte. Derrière le rayon des produits de beauté, la jeune employée blonde passait la pointe d'un peigne afro dans les boucles serrées de ses cheveux en étudiant le reflet de son visage que lui renvoyait un

miroir rond.

— Je peux vous aider ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

Lillie se sentit bête, et cacha le sac derrière son dos. Cette fille ne se rappellerait certainement pas qui avait acheté le jouet. Pour se donner une contenance, Lillie fit semblant de regarder les cartes postales. Son devoir accompli, la vendeuse se mit en œuvre d'essayer une nouvelle gamme d'ombres à paupières.

Lillie se dirigea vers le rayon des jouets et s'arrêta devant les animaux en peluche. Qu'espérait-elle ? Qu'ils se mettraient à parler et lui raconteraient comment un certain petit chien avait été acheté, par qui et pourquoi ? Tu es ridicule, se dit-elle, sans pouvoir détacher son regard des rangées d'yeux ronds qui la fixaient silencieusement. Rentre chez toi, tu n'as rien à faire ici.

— Lillie, ma chère, comment vas-tu ?

Lillie sursauta. Chaussé comme toujours de Wallabies à semelles souples, Bomar s'était approché d'elle sans qu'elle l'entende. Le visage ridé du vieil homme rayonnait.

— Bonjour, Bomar.

— Est-ce que Kimberly s'occupe de toi ? demanda-t-il d'un air sévère.

— Je regardais, répondit-elle d'une voix faible.

— Alors, je dois te féliciter, à ce qu'il paraît ?

Lillie le regarda sans comprendre.

— De quoi ? demanda-t-elle.

— Et voilà ! s'exclama-t-il, j'ai encore mis les pieds dans le plat ! Ils voulaient sûrement te faire une surprise.

— A propos de quoi ?

— Bon, maintenant que j'y suis, autant te le dire, répondit joyeusement le vieil homme. Il y a eu une réunion de la chambre de commerce ce matin et ils ont choisi Grayson parmi les lauréats qu'ils nommeront lors de leur banquet annuel, vendredi prochain.

— C'est formidable, dit Lillie. Il va être tellement content !

— Oui, et il le mérite, tu sais. C'est un garçon bien.

— Merci, Bomar.

— En fait, c'est moi qui ai proposé son nom, dit le pharmacien fièrement.

— C'est gentil d'avoir pensé à lui.

Bomar haussa les épaules et se frotta les mains.

— Je suis content de l'avoir fait, dit-il. Et maintenant qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon petit ?

Lillie hésita, elle aurait aimé rester sur la bonne nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Mais s'il y avait quelqu'un qui pouvait savoir quelque chose à propos du chien en peluche, c'était bien Bomar. Elle sortit le jouet du sac, le regarda un instant puis le tendit au pharmacien.

— Je sais que je vais vous paraître ridicule, Bomar, mais je crois que vous pouvez m'aider.

— Je vais essayer, dit-il.

— J'ai trouvé ça dans un des tiroirs de Michèle. Je me demandais si ça venait d'ici. Je n'en ai pas vu de semblable en rayon.

Bomar regarda le jouet en clignant des yeux.

— Oh oui, dit-il. Oui, j'en ai vendu quelques-uns.

Il leva les yeux vers elle, l'air mal à l'aise.

— Tu voulais nous le retourner ?

— Mon Dieu, non ! s'exclama Lillie.

Cette idée lui parut si ridicule qu'elle se sentit soudain beaucoup moins gênée des raisons de sa présence.

— Je voulais simplement savoir d'où cela venait, reprit-elle d'une voix plus posée. Ou plutôt qui le lui avait donné.

Bomar la regarda tristement.

— Ecoute les conseils d'un vieil homme, Lillie, ne ressasse pas le passé. Cela te fait du mal.

— Je ne ressasse pas le passé, Bomar, je veux seulement savoir s'il y avait quelqu'un dans sa vie. Une histoire dont nous ne nous étions pas doutés. Peut-être qu'elle plaisait à un garçon. Et peut-être l'a-t-elle

blessé, a-t-elle fait quelque chose qui expliquerait ce qui s'est passé.

Le pharmacien sembla soudain comprendre.

— Un de ces gamins ? demanda-t-il incrédule. Oh non ! Lillie, c'est impossible.

— Quelqu'un l'a tuée, s'entêta-t-elle. Pourquoi ne serait-ce pas un de ces garçons ?

— D'accord, laisse-moi réfléchir, murmura le vieil homme en baissant la tête. Elle venait quelquefois ici, après le lycée, comme ils le font tous. En général, elle était avec d'autres filles. Elle n'avait pas de petit ami, ça je peux te l'assurer.

— Je sais, dit Lillie.

Bomar prit le chien en peluche et le regarda pensivement.

— Honnêtement, Lillie, je ne me rappelle pas qui l'a acheté.

Lillie soupira.

— Oui, ça fait déjà un moment, dit-elle.

— Mais je me souviens d'une chose, reprit Bomar en pointant un doigt maigre vers le jouet. Un de ces animaux a provoqué un sacré chahut, un après-midi. Ils se moquaient tous d'un de leurs camarades. Qui était-ce donc... ? Ah oui, Tyler Ansley. Ils l'avaient surpris en train d'admirer cette peluche et ils se sont fichus de lui, quelque chose de terrible. Je m'en souviens parce que j'avais trouvé ça bizarre, moi aussi. Tyler jouait toujours les durs. D'ailleurs, il a vite retrouvé ses bonnes habitudes. Il a commencé à crier, à les insulter, et je l'ai mis dehors avant qu'il ne se mette à tout casser. Pauvre garçon, murmura Bomar en secouant la tête. J'espère qu'il s'en sort mieux, à l'école militaire. Bien qu'à mon avis, il aura toujours du mal à trouver sa place, où qu'il aille. Mais revenons-en à Michèle... Je ne sais plus si elle était là ou non, ce jour-là. C'est possible. Je ne m'en souviens pas.

Lillie n'arrivait pas à détacher ses yeux du jouet. Tyler Ansley. Elle se souvint soudain du match de base-ball le jour de la fête des Pères Fondateurs. De la façon dont

Michèle s'était indignée de l'injustice avec laquelle elle trouvait qu'on traitait Tyler.

— Est-ce que vous les aviez jamais vus ensemble, Bomar ? demanda lentement Lillie. Tyler et Michèle ?

— Oh, dit-il, je les ai sûrement vus en train de bavarder une ou deux fois. Mais Tyler était mal à l'aise avec les filles. Je crois que Michèle l'aimait bien, elle avait peut-être un petit faible pour lui. Seulement à mon avis, ça n'intéressait pas Tyler. C'est triste à dire, surtout quand on connaît son père, mais quand il venait ici, c'était surtout les produits pharmaceutiques qui l'intéressaient. Non qu'il en ait jamais volé, je n'ai pas dit ça, mais j'ouvrais toujours l'œil quand il était là.

Bomar s'interrompit un instant, le temps de remarquer la pâleur soudaine de Lillie.

— Non, Lillie, dit-il, ne te mets pas en tête de telles idées à propos de Tyler. Je ne suis plus tout jeune, et j'ai toujours su juger les gens. Ce garçon ne ferait pas de mal à une mouche. Il a des problèmes, mais ce n'est pas le genre à faire une chose pareille.

— Merci, Bomar, dit Lillie. Merci d'avoir pris sur ton temps pour me parler.

Elle avait l'impression que son cerveau tournait à vide.

— Attends, Lillie. Je sais ce que tu imagines. C'est de la folie. Je te dis que c'est impossible. Tu me crois ?

— Oui, dit-elle en resserrant ses doigts sur le sac en papier.

Elle fit quelques pas à reculons vers la porte.

— Il faut que tu te reposes, Lillie. J'espère te voir plus en forme lors du banquet.

Lillie le regarda, perdue.

— Le banquet de la chambre de commerce. Pour la nomination de Grayson.

— Ah oui, dit-elle, c'est vrai.

— A vendredi, dit Bomar.

— A vendredi, répéta-t-elle.

Elle s'éloigna très vite, tandis que la sonnette de la porte tintait derrière elle.

Lillie remonta en voiture et démarra. Elle partit sans savoir où elle allait, tourna en rond sur les routes de Felton pendant plus d'une heure, perdue dans ses pensées. Quand un pick-up klaxonna sur son passage, elle sursauta, comprenant qu'elle conduisait sans faire attention à la route. Regardant autour

d'elle pour se repérer, elle s'aperçut qu'elle se trouvait juste à côté du lac Crystal. Il fallait qu'elle s'arrête pour mettre de l'ordre dans ses idées. Elle se dirigea vers le lac, se gara sur un parking vide en face d'une boutique où l'on vendait des articles de pêche pendant les week-ends et tous les jours en été.

A travers les branches nues et les dernières taches rousses de l'automne, elle distingua une bande argentée d'eau frissonnante. C'était l'endroit où elle venait depuis toujours, chaque fois qu'elle voulait réfléchir à quelque chose de grave. Brenda et elle y avaient joué à lancer des cailloux, à attraper des grenouilles, ou ramasser des brindilles, puis elles s'y étaient promenées en discutant des garçons. Ils s'y étaient baignés avec Jordan, nus dans le clair de lune de la plus belle des nuits d'été. Elle avait fait les cent pas, seule sur la grève, en se demandant si elle devait ou non accepter la demande en mariage de Pink. Assise sous un arbre, elle avait prié avant d'emmener Michèle se faire opérer à Pittsburgh, avec l'impression que Dieu était plus près ici que dans n'importe quel autre lieu du comté. Plus tard, elle y avait accompagné Pink et Grayson quand ils allaient à la pêche.

Elle traversa un champ d'herbes sauvages brunes et gris-bleu, passa entre les bouquets d'arbres qui s'élevaient près de la rive. Elle marcha le long de l'eau un moment, écouta les vagues se briser doucement contre les pierres, ramassa un galet, le jeta et regarda les ronds qui se formaient à la surface du lac. Il y avait un motel de l'autre côté, quelques chalets et caravanes un peu plus loin. Mais c'était toujours un coin tranquille, plein de calme et de paix.

Lillie aurait aimé que le même calme règne en elle.

Elle marcha jusqu'à une longue jetée de bois, alla s'asseoir tout au bout, balançant ses pieds dans le vide.

Elle baissa les yeux vers le chien en peluche qu'elle tenait à la main, contempla cette petite tête lisse, gentille. Tyler Ansley, se dit-elle. C'était impossible. Bomar avait raison. Il avait des problèmes, tout le monde en ville le savait. Mais il n'était pas un assassin, non, pas un assassin. Elle le connaissait depuis qu'il était né. Il était jeune, malheureux et en colère. Mais ni méchant, ni cruel. Il passait par une phase de révolte, qui prendrait fin un

jour.

Et Royce Ansley était son ami. Un des hommes qu'elle estimait le plus. Il ne pouvait pas avoir fait de son fils un assassin. Ne dit-on pas pourtant, pensa-t-elle mal à l'aise, que les fils des pasteurs sont les pires des pécheurs ? Peut-être était-ce aussi valable pour le fils du shérif. Peut-être Royce cherchait-il un assassin qui se révélerait n'être autre que son propre enfant.

Alors, une idée plus terrible encore lui vint à l'esprit. Et si Royce avait su depuis le début ? Après tout, n'avait-il pas emmené Tyler à l'école militaire deux jours après la mort de Michèle ? Non, pensa-t-elle, non, c'est impossible.

Lillie s'allongea sur la jetée et sentit contre son dos la douce chaleur des planches. Elle posa ses mains sur ses yeux, mais elle voyait encore devant elle les visages de Royce et de Tyler. Peut-être le jeune homme avait-il une nature violente, et peut-être Royce en avait-il eu conscience. Tyler buvait et se droguait, tout Felton était au courant. Il pouvait avoir tué Michèle dans un accès de violence, et l'avoir avoué à son père en lui demandant de le protéger.

Lillie se redressa. Non, se répéta-t-elle. Non, un tel geste restait inexplicable. Cela ne tenait pas debout. Si Michèle avait été violentée, alors oui, peut-être. Mais ce n'était pas le cas. Tyler n'avait donc aucun motif de la tuer. Et en plus, si Royce avait voulu protéger son fils, pourquoi avait-il toujours soutenu l'innocence de Ronnie Lee Partin ? Il avait là un suspect parfait, il aurait pu faire porter sur lui tous les soupçons sans que personne y trouve quoi que ce soit à redire.

Lillie reprit le chien en peluche et le serra dans ses mains. La théorie qu'elle venait d'élaborer était terrible. Et sur quoi se fondait-elle ? La présence, dans les affaires de Michèle, d'un jouet semblable à des milliers d'autres ? Les souvenirs incertains d'un commerçant qui se mêlait toujours de ce qui ne le regardait pas ? Et même si Michèle avait éprouvé pour Tyler Ansley un sentiment auquel il ne répondait pas, qu'est-ce que cela prouvait ? Cela faisait-il de lui un assassin présumé ?

Il faisait encore clair, près du lac, mais Lillie sentit qu'elle était restée là un

long moment. En ville, la nuit devait tomber. Elle se releva, épuisée par les pensées qui se bousculaient dans sa tête, retourna sur la rive et remonta la route jusqu'au parking. Le ciel avait déjà pris une teinte bleu sombre tirant sur le violet. Elle jeta le jouet sur le siège à côté d'elle et repartit.

Quand elle arriva devant chez elle, elle trouva Pink dans l'allée, en train de laver sa voiture à la lumière du porche de derrière. A la vue du seau d'eau froide et savonneuse, Lillie frissonna.

— N'est-il pas un peu tard, pour ça ? demanda-t-elle.

— Il faut que nous soyons sur notre trente et un vendredi, dit Pink en lui faisant signe de reculer parce qu'il allait rincer au jet les dernières traces de savon.

— Vendredi ? demanda Lillie.

Pink arrêta l'eau. Tenant l'embout du tuyau comme un sceptre, il scruta la carrosserie, épiant les dernières traînées mates qui auraient échappé au jet.

— C'est vrai, tu n'es pas au courant, commença-t-il d'une voix gaie. A propos de Grayson.

— Ah si, fit-elle, la bourse de la chambre de commerce. On m'en a parlé. J'étais chez Bomar, cet après-midi.

Pink prit un chiffon et se mit à frotter le toit de la voiture.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je suis très fière.

— Tu peux l'être ! dit Pink en secouant la tête. Crois-moi, nous pouvons le remercier de l'image qu'il donne de nous. Tous nos espoirs reposent sur lui.

— C'est vrai, dit Lillie d'une voix douce.

Pink attaqua le pare-brise avec une peau de chamois.

— Je sais qu'il aurait mieux valu attendre la lumière du jour, dit-il, mais j'ai tellement de choses à faire d'ici vendredi, que je ne pouvais pas remettre ça à demain. J'ai promis à Grayson de lui acheter un costume pour le banquet. Il est temps qu'il en ait un.

Lillie regarda le jouet qu'elle tenait à la main.

— Oui, probablement, dit-elle.

— Je crois que l'avenir nous sourit, continua Pink. Nous n'avons maintenant plus qu'à soutenir les efforts de notre fils et à mettre le passé derrière nous. Cette nomination me paraît un signe du destin.

— Peut-être, murmura Lillie.

— Comment ça, peut-être ? demanda Pink. Et qu'est-ce que tu as dans la main, qu'est-ce que tu faisais chez Bomar, aujourd'hui ?

Lillie ouvrit la bouche pour lui répondre, mais Pink se baissa pour prendre de la pâte à chrome. Penché au-dessus du pare-chocs avant, il reprit :

— Bomar t'a-t-il dit que c'était lui qui avait proposé la candidature de Grayson ?

Lillie savait que Pink ne voulait pas entendre ce qu'elle avait à lui dire. Elle savait, avant d'avoir prononcé le moindre mot, qu'il se mettrait en colère. Il préférait ne penser qu'à ce qu'il pouvait trouver de positif dans cette vie. A Grayson. Et il avait raison, bien sûr. Il y *avait* des choses positives, des choses pour lesquelles on pouvait remercier le Ciel. Des raisons d'être heureux. Pourtant, elle le dit quand même.

— J'ai trouvé ça dans la chambre de Michèle, commença-t-elle lentement. Et je crois qu'elle l'avait peut-être acheté pour Tyler Ansley.

Pink se redressa, le pot de pâte dans une main, un chiffon dans l'autre. Malgré la fraîcheur de la nuit, l'effort faisait perler des gouttes de sueur sur son front.

— Qu'est-ce que tu as dit ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Tyler ?

Elle le regarda, malheureuse. Oui, qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Elle avait toujours connu Tyler. Il était le fils d'un ami. Elle essaya d'imaginer comment elle allait expliquer qu'il était peut-être l'assassin de Michèle. Cela lui sembla absurde. Pourtant quelqu'un avait tué Michèle. Et ce quelqu'un pouvait être Tyler Ansley.

— Je crois que Michèle l'aimait bien, s'entêta-t-elle à répondre.

Pink la regarda éberlué.

— Et alors ?

— Pink, dit Lillie, crois-tu qu'il pourrait... ?

— Qu'il pourrait quoi ? demanda Pink impatientement.

— ... Etre celui qui l'a tuée, lâcha Lillie.

— Vraiment, j'aurai tout entendu ! s'exclama Pink.

Elle le regarda attentivement. Bien qu'il fût en partie

caché dans la pénombre, elle vit qu'il fixait le chien en peluche d'un air effrayé, comme s'il avait eu peur que ce jouet ne prenne soudain vie.

— Qu'est-ce qu'il y a, Pink ? demanda-t-elle. Tu as l'air bizarre.

— Moi, j'ai l'air bizarre ? répondit-il furieux.

Il prit de la pâte sur son chiffon et commença à la passer sur le chrome avec des mouvements saccadés.

— C'est la meilleure ! Et tes idées, à toi, elles ne sont pas bizarres, peut-être ? reprit-il.

Elle le regarda s'acharner sur le pare-chocs.

— Pink, dit-elle, y aurais-tu pensé, toi aussi ?

— Ne sois pas stupide, Lillie.

— Je te connais, Pink. Et tu penses que j'ai peut-être raison.

Pink se releva et agita son chiffon vers elle.

— Est-ce que tu as entendu ce que je t'ai dit tout à l'heure ? A propos de ce que nous devons faire, maintenant ?

— Pink, insista-t-elle, tout ça ne va pas s'effacer comme par enchantement.

Pink cria de nouveau.

— Tu ne peux pas penser un instant à autre chose,

non ? hurla-t-il. Montrer un intérêt quelconque pour ta famille ? Est-ce que je dois tout faire tout seul ? Sans que tu m'aides jamais ?

La porte s'ouvrit et Grayson apparut sous le porche, une bouteille de Coca à la main. Lillie le regarda d'un air coupable.

— Pourquoi criez-vous tous les deux ? demanda-t-il.

Puis il les regarda.

— Tu laves la voiture à cette heure, p'pa ?

Le visage de Pink s'adoucit.

— Je la prépare pour vendredi, dit-il. Je ne veux pas que tu arrives à ce banquet dans une poubelle. Tu fais partie des lauréats, fiston !

15

Bien que « Traiteur à domicile » ait été chargé de préparer et servir le banquet de la chambre de commerce, Lillie prévint Brenda dès le début de la

semaine qu'elle ne travaillerait pas.

Elle avait beaucoup réfléchi aux reproches que lui avait faits Pink. Quels que fussent les soupçons, les idées horribles qui la hantaient à propos de la mort de Michèle, continuer à négliger son fils et son mari, comme elle l'avait fait ces derniers temps, eût été impardonnable. Elle pensa un moment à aller voir Royce pour lui soumettre la théorie qu'elle avait élaborée au sujet de Tyler, mais lorsque Pink lui demanda d'un ton sarcastique sur quoi elle s'appuierait pour soutenir sa thèse, elle comprit qu'elle ne pouvait prononcer une accusation aussi terrible sans apporter le moindre élément de preuve. Elle gardait l'impression que Pink avait nourri les mêmes soupçons qu'elle, mais il le nia de façon catégorique. Il lui expliqua qu'il essayait de ne penser qu'au présent, à ce qui leur restait, et Lillie comprit qu'elle devait tenter d'y arriver elle aussi.

Se joindre à Pink et Grayson, essayer de transformer leur duo en trio était pourtant plus facile à dire qu'à faire. Pink avait beau réclamer son attention, elle se sentait comme une intruse avec eux. Tu les as trop laissés s'éloigner, pensa-t-elle. Ils n'ont plus besoin de toi.

Ils avaient projeté d'aller tous deux en ville acheter un costume pour Grayson. Lillie leur proposa d'un ton joyeux de les accompagner, et essaya de ne pas prendre ombrage du manque d'enthousiasme que leurs visages trahirent.

— C'est un magasin pour hommes, dit Grayson.

— Ça ne fait rien, intervint Pink, qui s'était repris. Ils laissent entrer les femmes.

Lillie fit un effort pour ne pas en vouloir à Grayson. C'est de ta faute, se dit-elle. Tu t'es tellement laissé absorber par ton travail, par la santé de Michèle, puis sa mort, qu'ils ont fini par préférer être sans toi. Au jour dit, elle se leva de bonne heure pour être prête avant eux et bavarda gaiement tout le long du chemin.

Une fois dans le magasin, cependant, elle dut se retenir pour ne pas bondir quand Grayson choisit le costume le plus cher avec l'approbation de son père.

Elle avança, avec le plus de tact possible, qu'il y en avait d'autres, tout à fait présentables, mais Pink lui répondit, très grand seigneur, qu'il ne voulait pas compter, quand il s'agissait de son fils. Puis, comme Grayson n'arrivait pas à se décider entre deux chemises, Pink insista pour qu'il les prenne toutes les deux. Cette fois, Lillie renonça à intervenir.

De retour chez eux, Grayson jeta ses paquets sur son lit et alla regarder la télévision. Lillie accrocha le costume à la porte du placard et lorsqu'elle ouvrit le tiroir de la commode pour y ranger les chemises, elle vit qu'il en avait déjà une bonne douzaine toutes neuves, encore dans leur emballage transparent.

— Grayson, appela-t-elle.

Le jeune homme entra d'un pas nonchalant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle le doigt pointé vers le tiroir.

— Des chemises, dit-il en souriant.

— Et qu'est-ce que tu fais de tout ça ? Tu ne les as même pas portées !

Grayson regarda la pile de linge avec une expression impassible.

— Il y en a certaines qui ne vont avec rien de ce que j'ai, expliqua-t-il en sortant une chemise à fines raies jaunes. Celle-là, par exemple. Je ne peux la mettre qu'avec un blazer bleu marine. Et le mien a quelque chose dans les épaules qui cloche, maintenant.

— Où as-tu trouvé de quoi payer tout ça ? demanda Lillie. Tu ne gagnes même pas ton argent de poche.

— Je donne quelquefois des leçons, lui répondit-il, sur la défensive. Je te l'ai dit, non ?

— Et tu as gagné de quoi acheter toutes ces chemises ? A moins que ce ne soit ton père qui te les ait offertes ? Et pourquoi t'en fallait-il encore deux,

aujourd'hui ?

— Aucune n'allait avec mon costume, dit Grayson en refermant le tiroir du bout du pied. Je croyais que tu avais envie de me voir bien habillé pour le banquet, ajouta-t-il en se retournant vers sa mère. J'ai dû me tromper.

Pink, qui les avait entendus discuter, s'arrêta sur le pas de la porte.

— Je *veux* que tu sois bien habillé, Grayson, crois-moi. Mais ce n'est pas pour ça qu'il faut jeter l'argent par les fenêtres. Tu as un placard plein de vêtements...

— Maman pense que je n'ai pas besoin de ce que nous avons acheté aujourd'hui, dit Grayson à Pink. On ferait peut-être mieux de rendre tout ça.

— On ne rendra rien du tout, gronda Pink, furieux, en faisant signe à Grayson de les laisser seuls, Lillie et lui. Quand arriveras-tu à lui parler sans que ce soit pour le critiquer ? demanda-t-il à sa femme quand Grayson eut disparu. Grands dieux ! n'importe quelle autre mère rayonnerait de fierté si elle avait un fils comme lui. Toi non. Tu ne sais que lui faire des reproches.

Les joues de Lillie étaient brûlantes.

— Je n'ai jamais dit qu'il devait les rendre. Je voulais simplement savoir où il avait trouvé de quoi payer toutes ces chemises. Si ce n'est pas toi qui...

— Non, ce n'est pas moi qui les lui ai offertes, répondit Pink d'un ton cinglant. Il donne des leçons, et il aime être bien habillé. Si tu faisais un peu attention à lui, tu le saurais.

— Mais pourquoi en a-t-il besoin d'autant ? protesta Lillie.

Pink eut vers elle un geste dégoûté.

— Retourne à tes obsessions, Lillie. Je savais que ça ne marcherait pas. Retourne à tes souvenirs et à tes idées folles. Et laisse-nous vivre, tu veux ?

Lillie se détourna, serrant de toutes ses forces contre sa poitrine les paquets

contenant les deux chemises qu'ils venaient d'acheter. Elle avait envie de se défendre, de crier qu'il était injuste, mais elle se dit en même temps qu'il avait peut-être raison. A cause de Michèle, elle avait si peu fait attention à son fils qu'elle ne savait au fond pas grand-chose de lui. Elle se promit qu'elle essaierait désormais de lui donner tout son amour. A lui, et à Pink. Ils avaient besoin qu'elle s'intéresse à eux, qu'elle les écoute et elle ne trouvait rien de mieux que de leur faire des reproches.

Les jours suivants, ses efforts semblèrent porter leurs fruits. Elle posa des tas de questions à Grayson sur les journées qu'il passait au lycée. S'il se montra tout d'abord hésitant, elle réussit à l'amadouer par ses éloges, et bientôt il lui raconta tous ses exploits. Elle apprit ainsi que Pink était allé deux fois déjeuner avec lui à la cafétéria du lycée, et si la présence de son père le gênait devant ses camarades, il n'en dit rien à sa mère.

Le soir du banquet, Lillie fut prête de bonne heure, et dut houspiller Pink pour qu'il se dépêche. Grayson avait fière allure dans son nouveau costume. Lillie l'admira sans réserve, et il sembla fondre devant ses compliments.

Le banquet se déroulait à Briar Hill. Les fenêtres de l'ancienne demeure brillaient dans la nuit d'une lumière rassurante, pourtant Lillie frissonna. Dehors, l'air était humide avec l'odeur des feuilles qui pourrissaient dans la terre. Après être descendue de voiture, Lillie regarda Pink en se demandant s'il pensait lui aussi à la dernière fois qu'ils étaient venus là. Evitant son regard, il se tourna vers Grayson pour passer une dernière fois en revue sa cravate, son col et ses manchettes.

— Il est magnifique, dit Lillie.

Ils traversèrent la pelouse jonchée de feuilles mortes et se dirigèrent vers le perron du manoir.

— C'est un moment que j'attendais avec impatience, dit Pink.

— Moi aussi, répondit Lillie, même si revenir dans cette maison m'effraie un peu.

Elle sentit qu'elle avait jeté un froid. Grayson regardait droit devant lui, et Pink soupira bruyamment. Pas une fois, elle n'avait évoqué Michèle ces derniers jours, et cette attitude lui avait valu leur approbation silencieuse. Elle eut l'impression que sa remarque les avait offensés comme si, en disant ces mots, elle avait brisé un accord tacite.

— Allons, dit-elle d'une voix gaie. C'est un grand soir pour nous que celui-ci. L'invité d'honneur m'offrira-t-il son bras ?

Grayson la regarda d'un air pensif, mais lui tendit son bras sans rien dire. Tandis qu'il la conduisait dans le hall illuminé, Lillie caressa sa main glacée.

C'était la saison des moissons, de grands bouquets composés réunissant chrysanthèmes, citrouilles et épis de maïs décoraient la maison. Sur le palier qui surplombait le hall, Gay Jones, le professeur de musique, jouait du piano. Le grand air de *Roméo et Juliette*, dont la romantique vieille fille égrenait les notes avec une sentimentalité touchante résonnait sourdement autour d'eux, repris par nombre d'invités qui le chantaient sans même s'en rendre compte.

Ils prirent des billets de tombola, déposèrent leurs manteaux au vestiaire puis se joignirent à la foule joyeuse. Un punch était servi dans l'ancienne bibliothèque où il n'y avait plus aucun livre depuis longtemps mais qui était la pièce idéale pour installer un bar. En revenant des toilettes, Lillie passa la tête dans l'entrebâillement de la porte qui donnait sur la grande salle. Loretta et Brenda apportaient une dernière touche aux tables rondes qui y avaient été dressées. La cafétéria aurait été moins éloignée de la cuisine, mais pour une telle occasion elles avaient préféré un décor plus grandiose.

— C'est somptueux, dit Lillie à Brenda qui l'embrassait sur la joue. Je me sens un peu coupable de ne pas vous avoir aidées.

— Il ne faut pas. Loretta et moi ne voulons plus t'entendre t'excuser.

Loretta sourit et félicita Lillie de la nomination de Grayson.

— Quant à toi, tu es ravissante, ce soir, ajouta-t-elle.

— Il faut que j'aille les rejoindre, dit Lillie. A tout à l'heure.

Elle revenait vers les salons où la fête battait son plein quand elle aperçut sous l'arche d'une porte une silhouette familière. Vêtu d'un costume, il se tenait très droit comme toujours, et ses cheveux coupés court semblaient avoir été amidonnés.

— Royce, appela Lillie sans réfléchir.

Le shérif se retourna et posa sur elle des yeux tristes.

— Bonjour Lillie.

Elle eut presque honte de croiser son regard après tout ce qu'elle avait pensé de son fils. En même temps, elle ne pouvait s'empêcher de se poser les mêmes questions. Était-ce possible ? Savait-il ? Il semblait si mal à l'aise, si seul debout sous cette voûte. A moins que sa présence ne fût indispensable, le shérif n'assistait jamais à ce genre de réunions depuis la mort de Lulene. Ne l'embête pas, se dit-elle. Il a toujours été un homme si correct. Mais elle ne put se retenir.

— Comment se débrouille Tyler à la Sentinelle ? demanda-t-elle d'un ton qu'elle voulut neutre.

Elle remarqua qu'il hésitait un instant, détournait les yeux. Mais sa voix était calme.

— Il a du mal à s'adapter. Ça m'ennuie, mais c'est la triste histoire de sa vie.

C'était la première fois qu'elle l'entendait évoquer, même de façon détournée, les déceptions que lui avait causées Tyler. Ce n'était pourtant un secret pour personne. Elle savait qu'insister serait cruel, mais elle avait l'impression qu'elle le devait.

— Tu lui as fait quitter le lycée de façon si soudaine..., dit-elle. Il y a longtemps que tu pensais à l'école militaire ?

Seuls, dans son visage impassible, les yeux de Royce reflétaient une angoisse profonde.

— Disons que j'avais envisagé cette éventualité depuis un moment, répondit-il tranquillement.

— Tu sais que je ne m'étais jamais doutée qu'il y avait quelque chose entre Michèle et lui, jusqu'à ces jours derniers ? dit-elle en sentant qu'elle se mettait à trembler.

— Entre Michèle et Tyler ? demanda-t-il.

— Oui, dit Lillie, d'un ton enjoué. Je crois qu'elle aimait beaucoup Tyler.

— Je n'en savais rien, moi non plus, dit Royce. Je n'aurais jamais cru que quelqu'un puisse aimer Tyler. En dehors de moi, bien entendu, ajouta-t-il d'une voix plate.

Lillie regretta presque de lui avoir parlé. Il lui faisait de la peine, et elle se sentait coupable de nourrir des soupçons aussi affreux envers lui et son fils.

— Nous ne te voyons plus, lui dit-elle.

Royce regarda la foule des invités, mais il était ailleurs.

— Je n'ai pas oublié Michèle, répondit-il. Il ne se passe pas un jour sans que j'y pense.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, murmura Lillie doucement. Je sais que tu t'es occupé de l'enquête. Et maintenant, Royce, excuse-moi, je dois aller parler à des gens.

— Oui, bien sûr, dit le shérif. C'est un grand soir pour Grayson.

Elle sentit une note amère dans sa voix et le regarda se frayer un chemin vers le bar. Avec un fils comme Tyler, pensa-t-elle, comment ne serait-il pas amer ?

Elle entra à son tour dans la pièce où elle fut assaillie de félicitations. Elle serra des mains, répondit aux compliments. L'heure de l'apéritif passa très vite et bientôt tout le monde alla prendre place autour des tables rondes de la salle à manger. Grayson était à la table d'honneur, Lillie et Pink à celle qui y faisait face. Le président de la chambre de commerce, Sterling Grisard, tapa sur son verre pour attirer l'attention de la salle. Le silence se fit et Sterling remercia les convives de leur présence. Après avoir annoncé les discours qui suivraient le dîner, il présenta un des deux clergymen qui présidaient la table, le révérend Ephraim Davis, qui dirait les grâces.

Le pasteur noir se leva, prononça une brève prière, et l'on commença à manger. Dans le brouhaha des conversations, la voisine de Pink s'exclama :

— On aura tout vu ! Un pasteur noir récitant les grâces à notre banquet ! Et il n'a même pas une paroisse dans le comté. Il ne fait qu'un remplacement à Mont Olive.

Pink vida son verre et chercha des yeux la bouteille.

— La chambre de commerce compte maintenant deux Noirs parmi ses membres, expliqua-t-il.

— Qui donc ? demanda la femme.

— Les propriétaires du Crispy Chicken sur la route 31.

— Ah oui ! dit la femme. J'ai dû lire ça dans le journal.

— Et ils ont aussi un Pakistanais depuis cette année. Celui du motel du lac Crystal.

La femme se beurra un petit pain chaud et le posa sur son assiette.

— Au prochain banquet, ils réciteront les grâces en hindou !

Elle renifla.

Pink eut un petit rire, puis, voyant passer Brenda une bouteille à la main, il

bondit.

— J'ai droit à une deuxième tournée ?

Brenda s'approcha et roula des yeux en regardant Lillie.

— Ouf, quel boulot ! Vivement que tu t'y remettes. Grayson est magnifique. C'est un nouveau costume ?

— Nous venons de le lui offrir, répondit Lillie.

— C'est le plus beau gars de toute la salle, je te jure !

Lillie sourit et regarda fièrement son fils qui parlait très sérieusement avec un homme d'affaires.

Le dîner était délicieux et bientôt arriva le moment des discours. Patiemment, les convives écoutèrent le président leur présenter les nouveaux membres de la Chambre, puis prononcer quelques mots à la mémoire d'un de ses représentants récemment décédé. Un de ses collègues analysa ensuite la croissance économique du comté de Cress, et on annonça enfin la remise des prix. Quand Bomar monta sur le podium, Pink, qui avait rempli son verre chaque fois qu'il en avait eu l'occasion, applaudit bruyamment. Lillie remarqua que le cou de son mari était marbré de rouge et que des gouttes de sueur perlaient sur son front.

— ...un jeune homme qui s'est distingué dans ses études comme dans les activités qu'il a menées dans le cadre du lycée, sur les terrains de sport et au sein de sa famille, disait Bomar. Nous sommes fiers de lui remettre ce prix.

Tandis que Grayson montait à son tour sur le podium, encouragé par de chaleureux applaudissements, Lillie aperçut Bill et Betty Starnes qui quittaient leur table et se dirigeaient vers la porte, le visage fermé. Affreusement gênée, elle rougit.

Grayson leva son trophée, le regarda d'un air satisfait, prenant son temps.

Puis il se pencha vers la salle.

— Est-ce que je mérite vraiment ces éloges ? demanda-t-il d'une voix ingénue.

Les femmes se mirent à rire, et les hommes s'agitèrent sur leurs sièges.

— Je n'en sais rien, continua-t-il, mais je suis profondément touché par l'honneur qui m'est fait.

Son discours fut bref et modeste, il parla de sens du devoir et de responsabilités à assumer. Quand il se tut, Bomar lui tapa dans le dos, ils se serrèrent la main, et les applaudissements éclatèrent à nouveau. Grayson alla se rasseoir. Lillie se détendit. Il s'en était bien sorti. Il avait eu l'air un peu suffisant, au début, surtout après la protestation silencieuse des Starnes, mais tout le monde semblait avoir apprécié son discours.

Pink se retourna vers elle, le visage écarlate, les yeux brillants.

— Ça valait la peine, dit-il d'une voix légèrement pâteuse. Ça valait vraiment la peine de faire tout ça.

— De faire quoi ? demanda Lillie, tandis que leur voisine disait à Pink :

— Vous pouvez être fier de votre fils.

— Je le suis, madame, lui assura Pink. Très fier.

Les discours se succédèrent, et Lillie craignit un

moment de s'endormir, quand la cérémonie prit fin. Les gens se levaient. Amis et voisins vinrent féliciter les heureux parents. Derrière eux, Loretta parlait au pasteur qui avait récité les grâces. Lillie remarqua que personne ne les saluait. Elle s'excusa et alla les rejoindre.

— Désolée de t'interrompre, Loretta, dit-elle. Mais je tenais à te dire combien le dîner était réussi. Vous avez fait du bon travail, toutes les deux. Vous êtes sûres que vous avez encore besoin de moi ?

— Oh ! ne sois pas sottte, répondit Loretta. Quel beau discours a fait Grayson !

— Tu trouves ? Merci.

Loretta tendit la main vers le pasteur.

— Je te présente un vieil ami de ma famille, Lillie, le révérend Davis. Révérend, voici Miz Lillie Burdette.

Lillie prit la main du vieil homme.

— Je suis contente que vous soyez parmi nous ce soir, révérend.

— Ravi de vous rencontrer, madame Burdette. Je pense souvent à vous dans mes prières.

Lillie le regarda, surprise.

— A moi ?

— Je veux dire à votre famille, à votre fille.

— Oh, merci, révérend, c'est très gentil à vous.

— Savez-vous si ce que j'ai dit au shérif lui a été d'une utilité quelconque ? Je n'ai pas eu de nouvelles, pour ma part.

Lillie plissa le front en secouant la tête.

— Je ne suis pas certaine de comprendre...

Le vieil homme, gêné, tenta d'écarter le problème.

— Oh, ce n'est rien, dit-il. Ça n'avait probablement aucune importance.

— Non, je vous en prie, insista Lillie, dites-moi ce dont il s'agit.

— Eh bien, je lui ai seulement expliqué que j'avais vu votre fille, la nuit où...

— Où elle a été tuée, l'interrompit Lillie.

— Oui, elle marchait seule sur la route des Arches. Je m'étais perdu, et...

Lillie eut l'impression qu'une main étreignait sa poitrine.

— Elle était *seule* ? Vous voulez dire qu'elle marchait seule sur cette route ?

— Eh bien, oui. Mais ensuite j'ai aperçu le jeune homme au bout du chemin. Le shérif ne vous en a jamais rien dit ? C'est qu'il a dû régler ça tout de suite.

Lillie avait les mains glacées. Elle sentit ses jambes flageoler.

— Quel jeune homme ? demanda-t-elle doucement.

— Il était près du pont. C'était une adorable enfant, madame Burdette. Elle m'a indiqué mon chemin, et quand je suis allé tourner en bas de la route, j'ai entrevu un jeune homme.

Lillie fit un terrible effort sur elle-même pour garder une voix calme, naturelle.

— A quoi ressemblait-il ?

Le révérend se frotta la joue d'un geste nerveux.

— Je l'ai à peine aperçu, vous savez. Il avait l'air grand, bien bâti. Les cheveux noirs. Un peu longs. Le shérif ne vous en a jamais parlé ?

Lillie secoua la tête. Loretta la regarda attentivement.

— Tu n'as pas l'air bien, lui dit-elle. Assieds-toi ma chérie.

— Je suis désolé, Miz Burdette, dit le révérend Davis. Je n'aurais pas dû remuer ces souvenirs douloureux un soir comme celui-ci.

Lillie lui prit la main, s'y agrippa comme pour le supplier de l'aider.

— Il faut que je sorte d'ici, Loretta.

— Je vais prévenir ton mari.

— Non, ça va aller. Je lui parlerai moi-même.

Lillie écarta la main que lui tendait Loretta et marcha vers Pink, comme à travers un épais brouillard. Il était au milieu de leurs amis, avec Grayson. Elle lui fit signe, mais il se contenta de lui sourire.

— Pink, supplia-t-elle.

Grayson l'entendit et se retourna en lui montrant fièrement sa récompense. Pink avait passé son bras autour des épaules de son fils. Lillie hocha distraitemment la tête devant la plaque et le regard triomphant de Grayson s'évanouit. Elle montra Pink de la main, pour faire comprendre à Grayson qu'elle voulait lui parler. Grayson murmura quelques mots à l'oreille de son père, et Pink vint vers elle, entraînant avec lui le jeune homme.

— Alors, tu es contente de lui ? demanda-t-il.

Lillie hocha la tête.

— Il faut que je te parle, Pink. Tu as vu le shérif ? Tu as vu Royce ? On vient de me dire quelque chose. Je crois que c'est grave. Je n'arrive pas à y croire...

— Qu'est-ce qu'il y a ? gronda Pink.

Grayson la fixait silencieusement.

Elle raconta brièvement à Pink la conversation qu'elle avait eue avec le révérend Davis.

— Il a vu un jeune homme, conclut-elle. Un jeune homme qui d'après sa description ressemblait beaucoup à Tyler.

Pink la regardait, le visage déformé par une grimace, comme s'il venait d'arriver sur les lieux d'un horrible accident.

— Pink, reprit Lillie, le shérif ne nous en a jamais parlé. Il s'agit d'un témoin oculaire.

Pink tourna les yeux vers le pasteur.

— Pourquoi devrions-nous croire à ce que raconte un type comme ça ? Et d'abord que faisait-il, lui, sur cette route, avec Michèle ?

Lillie agrippa l'avant-bras de son mari, le secoua.

— Pour l'amour de Dieu, Pink, tu ne comprends pas que c'est probablement Tyler qu'il a vu là-bas ?

— Ça pourrait être n'importe qui, dit Pink. Nous nous ressemblons tous aux yeux de ces gens-là. C'est sûrement pour ça que le shérif ne nous en a jamais rien dit.

— Ou alors, c'était Tyler, et Royce le sait ! s'exclama Lillie.

Grayson regardait fixement ses parents.

— Reprends-toi, Lillie, dit Pink. Pourquoi Tyler aurait-il fait du mal à Michèle ?

— Je ne sais pas, gémit Lillie. Mais cela expliquerait pourquoi le shérif n'a pas encore trouvé de coupable. Pourquoi nous n'avons aucune nouvelle de l'enquête.

Pink posa sur Lillie un regard furieux.

— Je croyais que Royce était notre ami, et voilà de quoi tu le soupçonnes, maintenant !

— Tyler est son fils. Qu'est-ce qu'un père ne ferait pas pour son fils ?

— Et voilà, les interrompit Grayson avec un sourire amer. Je dois être vraiment idiot, pour avoir cru un moment que je pourrais être la vedette de la soirée.

Lillie le regarda droit dans les yeux. Le temps d'un éclair, elle s'était sentie envahie de nouveau par la culpabilité, mais immédiatement, quelque chose en elle se révolta.

— Arrête de te plaindre, Grayson, dit-elle. Je ne t'écouterai pas. Je sais que c'est un jour important, pour toi. Mais qu'est-ce qu'un prix de la chambre de commerce face au fait que ta sœur a été assassinée ?

Grayson s'écarta d'elle, et un éclat de colère passa dans ses yeux. Puis son visage prit une expression désolée. Il était pâle et triste.

— Je veux rentrer, dit Lillie.

Pink la regarda, indigné. Il sortit les clés de sa poche et les tendit à Lillie.

— Nous trouverons quelqu'un pour nous raccompagner, dit-il. Grayson ne peut pas partir tout de suite.

Les joues brûlantes d'indignation devant une telle indifférence, Lillie referma ses doigts tremblants sur les clés et se dirigea vers la porte. Elle entendit Brenda l'appeler mais ne s'arrêta pas. Elle sortit seule dans l'air humide de la nuit, monta en voiture et partit, ressassant sa colère tout au long du chemin.

Ils essayaient de la punir, parce qu'elle pensait encore à Michèle, mais ils n'arriveraient pas à l'en empêcher. Et pourquoi, eux, voulaient-ils ainsi oublier ? C'était là le fond du problème. Pink avait d'abord semblé prêt à remuer ciel et terre pour faire arrêter Ronnie Lee Partin. Mais dès que celui-ci avait été innocenté, il s'était désintéressé de l'enquête. Et maintenant que Tyler devenait un suspect plausible, il refusait tout net de l'écouter. Quant à Grayson, il ne valait pas mieux. Il ne pensait qu'à lui. On était toujours égocentrique à cet âge, Lillie le savait, mais il y avait des limites. Si Grayson s'était montré un peu plus concerné par le meurtre de sa sœur, il aurait peut-être pu l'aider. Tyler et lui avaient usé leurs fonds de culottes sur les mêmes

bancs de classe. Il le connaissait bien. Tant pis, se dit-elle, même si je dois le faire seule, je le ferai. Elle devait trouver qui avait tué Michèle. Elle se gara dans l'allée, entra dans le silence de la maison.

Si c'est Tyler..., se dit-elle. Puis elle s'interrompit. Et Royce ? Pourquoi avait-il toujours défendu Ronnie Lee Partin ? Elle repensa au shérif tel qu'elle l'avait aperçu ce soir, regardant d'un air sombre la foule des convives se presser devant le bar. Était-il capable d'avoir protégé Tyler ? Elle se demanda alors s'il avait remarqué qu'elle parlait avec le révérend Davis. Elle ne l'avait pas vu, après le dîner. Il avait dû partir tôt. Et s'il avait été là, l'observant de loin, sachant ce que le vieil homme lui racontait, se demandant si elle comprenait ce que cela signifiait ? Elle lui avait presque révélé ses soupçons dans la conversation qu'ils avaient eue ensemble au début de la soirée. Elle frissonna et alluma toutes les lumières de la maison.

De quoi as-tu peur ? se raisonna-t-elle. De Royce ? C'était ridicule, inimaginable. Pourtant, quand elle entendit un craquement derrière la fenêtre du bureau, elle sursauta. Elle n'aurait jamais imaginé non plus que Royce puisse protéger un assassin. Même son fils. S'il était allé jusque-là... Elle s'approcha de la fenêtre, retenant sa respiration, et regarda dehors. Tout était calme. Apparemment, personne ne se cachait dans l'ombre. Elle tira les rideaux.

Elle se dirigea vers la chambre de Michèle, y entra, alluma la lumière et baissa le store, en essayant de retrouver les phrases exactes qu'elle avait échangées avec le shérif ce soir-là. Elle lui avait dit avoir découvert que Michèle et Tyler étaient amis. En savait-il plus sur ce qu'il y avait eu entre eux ? Était-il possible qu'une passion secrète et partagée ait uni sa fille et le fils du shérif ? Une passion qui s'était transformée en rage dévastatrice ? Elle avait bluffé, quand elle en avait parlé à Royce, mais peut-être était-ce vrai. Lillie jeta autour d'elle un regard désespéré, comme si la chambre avait pu lui répondre. Où pourrais-je encore chercher ? se demanda-t-elle. Une idée lui vint soudain. Elle prit l'album souvenir qu'elle avait rangé sur l'étagère, l'ouvrit à la section des Juniors. Elle trouva la photo dès la deuxième page. Tyler Ansley. Une tache salissait la feuille. Lillie appuya sur l'interrupteur de la lampe du bureau et posa l'album juste en dessous. C'était une tache claire,

rose pâle, striée. La marque d'un baiser. Lillie regarda la photo. Ses tempes battaient au rythme saccadé de son cœur. Tyler, se dit-elle. Oh non !

La sonnerie stridente du téléphone sembla la transpercer. Elle bondit en criant, et referma l'album pour cacher sa découverte. Tout en essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées, elle courut à la cuisine, décrocha, attendit un instant puis mit l'appareil contre son oreille.

— Allô !

— Lillie ? dit une voix lointaine. C'est Jordan.

Lillie s'assit lourdement.

— Oh, Jordan, murmura-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air bizarre. Tout va bien ?

Elle passa sa langue sur ses lèvres desséchées et essaya de reprendre son souffle.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Mais elle savait pourquoi il appelait, et elle ne voulait rien lui dire. Elle imaginait déjà sa réaction. Il lui expliquerait gentiment que c'était impossible. Elle pensa un instant raccrocher.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je pensais à Michèle, bien sûr. Est-ce que je tombe à un mauvais moment ?

Lillie restait assise, recroquevillée sur elle-même, tenant l'appareil d'une main tremblante, l'esprit fiévreux, écoutant le silence à l'autre bout du fil. Soudain elle eut envie de lui parler. Elle voulut entendre la surprise que trahirait sa voix, puis le son plein de pitié tandis qu'il essaierait de la consoler tout en pensant qu'elle perdait la tête.

— Je crois que Tyler Ansley l'a tuée, commença-t-elle calmement. Et que son père le protège.

Comme elle s'y attendait, elle l'entendit aspirer une brève goulée d'air, puis plus rien.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ? demanda-t-il enfin d'une voix posée.

Lillie se mit à rire. Elle ne pouvait s'arrêter. D'un rire proche des larmes, qui lui échappait par éclats stridents.

— Peut-être que je suis en train de devenir folle, dit-elle. Peut-être ai-je déjà basculé.

— Toi ? Sûrement pas, Lillie, tu es l'être le plus sensé que je connaisse, dit-il. Raconte-moi, je t'en prie.

— Non, Jordan. Ce serait trop long. Je suis fatiguée, et n'ai aucune preuve. Aucune. Il faut que je raccroche, maintenant.

— Lillie !

— Au revoir.

Elle reposa le combiné à sa place, puis retourna dans la chambre de Michèle. Elle se sentait insupportablement seule, dans cette maison glacée. Elle enleva ses chaussures, se glissa tout habillée sous la couette de tissu fleuri, éteignit la lumière et resta allongée dans le noir sans dormir. Elle imaginait Michèle couchée là, en train de rêver à Tyler. Fantasmant innocemment sur un garçon qui lui plaisait. Organisant peut-être un rendez-vous. Sans jamais soupçonner...

Elle se releva et alla tourner à double tour la clé de la porte. Après avoir vérifié que les fenêtres étaient bien fermées, elles aussi, elle retourna sous la couette. Quelques minutes plus tard, les bras passés autour de l'oreiller de sa fille, elle dormait.

Elle se réveilla avec une sensation de gueule de bois. Sa tête était lourde et cotonneuse, ses yeux brûlants des larmes qu'elle avait dû verser en dormant. En découvrant autour d'elle ce décor inhabituel, elle sentit l'inquiétude l'étreindre. Puis elle se rappela Michèle. Et Tyler. Elle se força à s'asseoir.

De la cuisine venait une odeur de café frais. Elle regarda sa montre. Presque dix heures et demie. Comment se faisait-il que Pink ne soit pas encore parti travailler ? Peut-être avait-il décidé de l'attendre pour lui parler. Dans l'état où elle était, elle ne supporterait pas ses reproches. Mais c'était le cadet de ses soucis. Une seule chose importait, ce qu'elle avait découvert la veille à propos de Tyler.

Elle se glissa pieds nus dans le couloir, entra dans la cuisine. Assis à la table, Jordan tenait entre ses mains une tasse fumante.

— Jordan ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? s'exclama-t-elle.

Il ne put s'empêcher de sourire en la voyant dans ses vêtements froissés, les cheveux en bataille, le visage barbouillé de maquillage.

— Tu as toujours été jolie, le matin au réveil, lui dit-il.

— Fiche-moi la paix, Jordan. Je t'ai demandé ce que tu faisais dans ma cuisine !

— A ton avis ? répondit-il tranquillement. Contrairement à toi, je n'ai pas pu dormir après notre coup de téléphone d'hier soir. Je me suis levé à l'aube, j'ai quitté mes montagnes et suis allé prendre le premier avion pour Nashville. Puis j'ai loué une voiture. La porte de derrière était ouverte.

Il lui proposa du café.

— Il est encore chaud. Je viens d'arriver.

Lillie regarda sans rien dire la tasse qu'il lui tendait.

— Allons, lui dit-il. Tu as toujours aimé mon café.

Elle prit la tasse d'une main tremblante, et sentit sur

son visage la vapeur qui s'en dégageait, calmant ses paupières douloureuses, détendant son front crispé. Elle but une gorgée, puis alla à la fenêtre, réchauffant ses mains contre la porcelaine tiède. Elle regarda dehors le jour gris, pluvieux.

— C'est un peu théâtral, non ? dit-elle. Tu as vraiment choisi le métier pour lequel tu étais fait. Tu as toujours eu le sens du drame.

Elle se retourna vers lui avec un petit sourire, but une autre gorgée de café.

— Je me sens comme le berger qui a crié au loup, reprit-elle. J'étais surexcitée, hier soir quand je t'ai parlé. Mais la fièvre est tombée, et je ne suis plus sûre de rien.

Elle passa la main sur son front soucieux.

— Tyler est un gentil garçon, dit-elle. Je le connais depuis qu'il est né. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

— Commence par le début, demanda Jordan, raconte-moi tout.

Lillie soupira et essaya d'éclaircir ses pensées. Puis, lentement, elle se mit à parler. Quand elle en arriva à sa conversation avec le révérend Davis, Jordan l'arrêta.

— Attends, dit-il. Un Noir, c'est bien ça ? Un homme lourd, âgé. Avec des favoris grisonnants ?

— Oui, dit-elle d'une voix sourde.

Jordan se leva et se mit à arpenter la cuisine.

— Je l'ai vu, Lillie. Le jour où je suis parti. Il sortait du bureau du shérif.

— Je t'ai dit qu'il était allé lui parler.

— Oui, et il venait de le faire quand je l'ai croisé. Pourtant, lorsque j'ai demandé à Royce Ansley s'il y avait du nouveau, s'il avait appris quoi que ce soit, il m'a répondu non. « Non », c'est tout ce qu'il a dit.

— Il pourra toujours prétendre que c'était confidentiel. Que ça ne regardait que la police.

— Il faut que nous reparlions avec ce pasteur, Lillie.

— Pourquoi faire ? demanda-t-elle. Je t'ai tout dit de ce qu'il m'avait raconté.

— Nous allons lui montrer la photo de Tyler. Pour voir s'il le reconnaît.

Il regarda Lillie, penchée au-dessus de l'évier comme si elle allait vomir.

— Tu es d'accord ?

— Oui, dit-elle. Donne-moi juste le temps de me changer.

Elle partit vers sa chambre, puis se retourna.

— Et si c'est lui, Jordan, qu'est-ce qu'on va faire ?

— On verra. Pour l'instant va t'habiller, je rince les tasses, répondit-il en ouvrant le robinet.

Lillie appela Loretta pour lui demander où elle trouverait le révérend, puis elle s'assit dans la voiture qu'avait louée Jordan, l'album souvenir serré contre sa poitrine, et ils partirent dans la brume qui s'élevait au-dessus des champs.

— Bruine et pluie, le Tennessee en automne, dit Jordan. Puis vient l'hiver, aussi gris et pluvieux.

— C'est vrai, dit Lillie, et je ne m'en rends même plus compte. Tu sais comment aller à Bell Street ?

— Bien sûr. Je me souviens encore de chaque route de ce comté. Tu sais, il pleut aussi beaucoup dans les montagnes où est ma maison. Mais en hiver, il neige.

— Michèle m'a raconté la promenade en traîneau que vous aviez faite ensemble là-bas.

— On s'était bien amusés, répondit-il d'un ton pensif.

Ils continuèrent leur route en silence jusque chez les Walker. La maison était sombre et silencieuse. Un instant, Lillie craignit que Loretta n'ait pas réussi à les joindre pour les prévenir de sa visite. Puis elle vit Clara Walker ouvrir la porte.

Lillie et Jordan coururent sous la pluie jusqu'au porche et Clara les fit entrer. Assis dans le salon, le révérend Davis feuilletait sa Bible.

— Merci de nous recevoir, révérend, dit Lillie. Voici mon... le père de Michèle, Jordan Hill.

Quand ils se furent tous serré la main, Clara se pencha vers Jordan et lui dit d'une voix de conspirateur :

— Je regarde toujours votre émission si je suis chez moi le mardi après-midi. Elle est drôlement bien.

Jordan caressa sa moustache, sourit à Clara et la remercia, puis il se tourna vers le pasteur.

— Révérend, ma femme m'a dit que vous aviez été voir le shérif pour lui expliquer que vous aviez aperçu un jeune homme aux Trois Arches, la nuit où ma fille a été tuée.

Le révérend hocha la tête d'un air soucieux. Lillie ouvrit la bouche pour dire « ex-femme », mais décida de n'en rien faire. Le vieil homme semblait impatient de les voir repartir.

— Nous voudrions vous montrer une photo. Peut-être y reconnaîtrez-vous celui qui était près du pont, continua Jordan.

Lillie leva les yeux vers Jordan puis ouvrit l'album. Elle le tendit au révérend, le doigt sur le visage de Tyler. Ephraim Davis regarda la photo sans rien dire. Lillie déglutit, et eut l'impression que tout le monde l'entendait.

Le vieux pasteur releva la tête.

— Ansley ? dit-il. C'est le nom du shérif.

— Il s'agit de son fils, dit Jordan.

Les deux hommes se regardèrent longuement.

Le révérend détourna les yeux et ferma l'album pour le rendre à Lillie.

— Je ne sais pas, dit-il.

— Pourtant vous l'avez vu, protesta Lillie.

— J'ai vu un jeune homme, répondit le pasteur. C'était peut-être lui, mais je ne peux l'affirmer. Il faisait sombre et mes phares ne l'ont éclairé qu'un

instant.

— Je vous en prie, supplia Lillie. Vous êtes le seul qui puissiez nous aider. Dites-nous la vérité.

Le vieil homme se leva et plongea son regard dans les yeux de Lillie.

— C'est ce que je fais, Miz Burdette. Au début, je ne voulais pas aller voir le shérif. Seulement ma conscience ne me laissait pas en paix, et j'ai fini par faire ce que je devais faire. Mais je ne vais pas accuser de meurtre un jeune homme qui est peut-être innocent parce que je crois le reconnaître sur une photo pas plus grande qu'un timbre-poste. Je ne suis qu'un vieil homme qui n'y voit plus très bien.

Jordan fit signe à Lillie de se calmer.

— Merci de nous avoir parlé, révérend, dit-il au pasteur.

— C'était la moindre des choses, répondit Ephraïm Davis, toujours mal à l'aise.

Clara Walker les raccompagna jusqu'au porche. Ils se précipitèrent dans la voiture et claquèrent les portières.

— Et voilà, dit Lillie. Maintenant tu crois toi aussi que j'ai tout inventé.

— Non, répondit Jordan, je pense que tu as raison.

Elle le regarda démarrer et reprendre la route les

mâchoires serrées, sans lui demander où ils allaient. Il lui semblait étrangement normal d'être avec lui, de le laisser prendre les rênes. Ils traversèrent les bois, longèrent des routes de campagne, accompagnés par le seul chuintement des pneus sur la chaussée trempée. Quand Jordan tourna sur le chemin de terre qui descendait aux Trois Arches, Lillie ne s'étonna pas. Les branches mouillées des buissons grinçaient sur la carrosserie, tandis que la voiture descendait la route en cahotant jusqu'à la clairière. Ils regardèrent la

masse trapue que formaient le pont de pierre et la longue frondaison humide du saule pleureur devant lui. L'étroite rivière faisait une entaille sombre dans la terre. Jordan coupa le moteur et ils restèrent là sans rien dire, Lillie serrant toujours l'album contre elle.

Dans la voiture, l'odeur du linge et des cheveux mouillés se mêlait à celle de l'after-shave de Jordan et de l'eau de Cologne de Lillie. Leurs yeux se croisèrent, presque furtivement, et ils regardèrent ailleurs.

— Que sommes-nous venus faire ici ? demanda Lillie.

— Réfléchir.

Lillie hocha la tête et son regard se perdit au-delà du pont. Elle frissonna. Jordan enleva sa veste, et, malgré ses protestations, en couvrit Lillie. Puis ils reprirent leur contemplation silencieuse.

— Le problème, dit-il enfin, c'est que tout cela tient debout.

— Je sais, murmura Lillie.

— Seul le motif nous échappe, mais tout le reste colle parfaitement.

Lillie se tourna vers lui.

— Merci d'être venu, Jordan.

Il haussa les épaules sans la regarder.

— Il était temps que je sois là, dit-il.

— J'ai essayé de parler à Pink, poursuivit Lillie, mais il fait comme si j'étais folle à lier, me répète qu'il faut laisser le shérif s'occuper de tout ça. Seulement, si c'est son fils, c'est impossible. Je sais que Royce est un type bien, mais quand il s'agit de nos enfants-

Jordan fronça les sourcils.

— Peut-être que Pink sait que c'est Tyler et que le shérif le force à se taire.

— Ne sois pas ridicule, dit Lillie. C'est impossible.

Mais tout en disant ces mots, elle se souvint de la réaction qu'avait eue Pink quand elle avait parlé de Tyler.

— Pourquoi ? demanda Jordan. Royce peut très bien l'avoir menacé.

— Réfléchis, Jordan. Aurais-tu gardé le silence, même sous la menace ? Non. c'est impossible.

— D'accord, répondit-il. Tu as raison.

— Tu ne sais pas combien Pink aimait Michèle. Il l'adorait. Tu n'as pas le droit d'imaginer une chose pareille.

— Ne te fâche pas, Lillie. Je ne disais pas du mal de Pink. Je pensais tout simplement que le shérif l'avait peut-être menacé de mort ou je ne sais pas, moi...

— Royce ne ferait pas ça.

— Oui sait ? demanda Jordan pensivement.

Tandis que Jordan ouvrait sa portière et descendait

de voiture, Lillie s'appuya contre le dossier de son siège. Il regarda un instant le ciel brumeux puis, mains dans les poches et tête basse, il se dirigea vers le pont. Une fois à côté du saule, il s'arrêta, les yeux fixés sur la rive où Michèle avait trouvé la mort.

Lillie le regarda un moment comme si elle l'avait soudain surpris là, seul au bord de l'eau. Pendant des années, après son mariage avec Pink, chaque fois qu'on lui parlait de Jordan, elle répondait : « Je ne le hais pas. Je le plains. » C'était une bonne réponse. Elle montrait que tout allait bien dans la vie de Lillie, et que c'était Jordan qui avait le plus perdu à leur séparation. C'était en

partie vrai. Elle ne le haïssait pas. Elle n'avait pas le temps de le haïr. Elle avait dû s'occuper de Michèle, puis de Pink et de Grayson. Cela ne lui laissait pas le temps de regretter Jordan. Mais quand elle pensait à lui, chaque fois, comme maintenant en le voyant là-bas les épaules voûtées sous la pluie, elle se disait la même chose : Comment as-tu pu me quitter ? Nous étions tout l'un pour l'autre.

Il releva les yeux, comme s'il avait perçu ses pensées, la regarda d'un air solennel. Elle descendit à son tour,

marcha vers l'arche de pierre, hésita un instant puis alla le rejoindre.

Le dos tourné vers le saule, Jordan plissait les yeux.

— Que s'est-il passé ici cette nuit-là ? demanda-t-il.

Lillie serra frileusement sa veste autour d'elle.

— Tu crois que le révérend a menti ? Qu'il a reconnu Tyler ?

Jordan secoua la tête.

— Non, je pense qu'il ne veut tout simplement pas commettre d'erreur.

Ils laissèrent leurs regards errer sur ce lieu désolé, les pierres grises du pont, l'eau boueuse de la rivière.

— Elle ne serait jamais venue ici toute seule. Elle ne pouvait qu'être allée le rejoindre, reprit Jordan en se balançant d'un pied sur l'autre. Il n'y a qu'une chose à faire.

— Laquelle ? demanda Lillie.

— Je vais aller voir Tyler.

Les yeux de Lillie s'agrandirent.

— Et ensuite ?

— S'il couvre son fils depuis le début, parler à Royce ne sert à rien. Mais si j'arrive à prendre Tyler par surprise, en faisant semblant d'en savoir plus que nous n'en savons, je réussirai peut-être à lui faire dire quelque chose.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

— Nous devons avant tout prendre soin que Royce n'en sache rien. S'il avertit Tyler, c'est foutu.

— Ne t'en fais pas, dit Lillie, personne n'ira le lui dire. Quand pars-tu ?

— Le plus tôt possible. Cet après-midi. Ce n'est pas la peine que toute la ville soit au courant de ma présence ici. Et il y a bien cinq heures de route jusque là-bas. Il est à la Sentinelle, hein ?

Lillie hocha la tête.

— Je te raccompagne et j'y vais. Je pense que je ne passerai même pas voir ma mère. Ça évitera les questions.

— Et s'il avoue ? demanda Lillie. Qu'est-ce que tu feras ?

Ils se regardèrent, comme s'ils avaient soudain peur d'affronter le meurtrier de leur fille.

— Je l'emmènerai chez les flics là-bas. Royce ne pourra pas intervenir, dit Jordan d'un ton ferme.

Lillie se mordit la lèvre.

— C'est une accusation terrible, dit-elle. Il est si jeune... Et peut-être n'a-t-il rien à voir avec tout ça.

— Dans ce cas, répondre à quelques questions ne le dérangera pas, Lillie. Viens, je te ramène.

Quand ils arrivèrent devant sa maison, Lillie regarda autour d'elle pour s'assurer que personne ne la voyait revenir avec Jordan. Elle enleva sa veste

et la lui rendit en frissonnant.

— Appelle-moi vite, dit-elle, et sois prudent.

— Rentre, lui dit-il. Tu vas prendre froid.

17

Lillie alla enfiler un chandail chaud et un pantalon. Elle avait choisi une robe de jersey pour voir le révérend, comme pour aller à l'église. Elle mit ses vêtements mouillés par la pluie à sécher puis se regarda dans la glace. Ses cheveux humides frisaient en mèches rebelles autour de son visage.

Elle se sentait soulagée, maintenant, étrangement calme. Jordan était parti voir Tyler, peut-être allaient-ils enfin savoir la vérité. Elle aurait voulu l'accompagner, mais en la voyant, Tyler se serait tenu sur ses gardes. Et Pink ne lui aurait jamais permis de partir où que ce soit avec Jordan. Après toutes ces années, il se montrait encore jaloux de Jordan. Comprendrait-il maintenant que ce dernier n'avait que d'honnêtes intentions ?

Elle repensa à la façon dont Pink avait réagi quand Jordan l'avait recontactée pour la première fois. Michèle avait alors six ans, et Jordan avait demandé qu'elle l'autorise à lui rendre visite de temps en temps. Sur le moment, Lillie n'avait elle-même pas beaucoup apprécié cette idée. Mais Bessie, la mère de Jordan, qui n'avait jamais failli à son rôle de grand-mère auprès de Michèle, avait plaidé pour son fils, et Lillie avait cédé. Pendant des années, chaque fois que Jordan devait venir chercher Michèle, Pink passait la journée muré dans un silence désapprobateur, et Lillie savait que Michèle se sentait coupable d'aimer son « nouveau » papa. Mais elle l'aimait, aussi Lillie avait-elle demandé à Pink de faire un effort. Et Pink avait appris à vivre avec les absences de Michèle. Comme eux tous.

Il ne s'était laissé aller qu'une seule fois à sa colère. C'était plusieurs années après que Jordan avait renoué avec sa fille. Comme elle avait maintenant douze ans, Jordan avait demandé à ce que Michèle vienne le voir à New York. Il lui avait envoyé un billet d'avion et quand ils avaient accompagné Michèle à l'aéroport de Nashville, Grayson avait sangloté pendant des heures

parce qu'il n'allait pas lui aussi à New York. Michèle l'avait raconté à son père, et la fois suivante, Jordan avait proposé de prendre les deux enfants chez lui.

Lillie frissonna en se rappelant la scène que Pink avait faite. Quand Michèle avait annoncé la bonne nouvelle à son petit frère, Pink avait bondi au plafond. Quelques instants plus tard, dans leur chambre, alors que Lillie suppliait son mari de se calmer, Pink avait cogné si fort dans le mur que son poing y avait laissé un trou. « Il n'aurait qu'à claquer des doigts pour te récupérer ! criait-il. Il a pris ma fille, et maintenant tu veux lui donner mon fils ! Il n'aura jamais mon fils, jamais, tu m'entends ? »

Lillie était certaine que les voisins l'avaient entendu et que toute la ville était au courant, mais les gens étaient trop discrets pour y faire la moindre allusion. Quant à Grayson, il savait que cette fois, mieux valait ne pas pleurer, quelle que fût sa déception. La question était réglée, une fois pour toutes.

Et maintenant, pensa Lillie mal à l'aise, Pink va m'en vouloir de ce qui se passe. Il aura l'impression que c'est lui qui aurait dû aller à la Sentinelle. Tout en réfléchissant à ce qu'elle lui dirait, elle sentit que ses tempes se mettaient à battre douloureusement. Mais il n'avait pas le droit de lui en vouloir. Il n'avait même pas voulu l'écouter, quand elle lui avait parlé de Tyler. Puisqu'il s'entêtait à faire aveuglément confiance au shérif, il fallait bien que quelqu'un d'autre agisse. Et si Jordan voulait s'occuper lui-même d'une affaire dans laquelle sa fille avait trouvé la mort, qui pourrait l'en blâmer ?

Lillie soupira. Elle savait que Pink donnerait tort à Jordan. Pourtant, elle ne pouvait pas ne pas l'avertir. Il avait le droit de savoir. Peut-être pourrait-elle trouver les mots qui lui permettraient de comprendre. Ils n'étaient plus des gamins, ils n'avaient plus besoin de rivaliser pour montrer à quel point ils étaient attachés à leurs enfants. Ils tendaient tous vers quelque chose de plus important.

Pleine d'espoir, Lillie décida d'aller voir Pink sur-le-champ. Elle enfila son manteau et partit.

Le bureau de Pink se trouvait au premier étage d'un immeuble qui donnait sur la grand-place, au-dessus d'un magasin de chaussures destinées à une clientèle déjà âgée. Les jeunes allaient chercher leurs baskets ou leurs talons aiguilles dans les boutiques du nouveau centre commercial. Lillie regarda la vitrine qui exhibait des chaussures confortables et solides, étrangères à toute mode par leur manque de style. Elle fit un signe de la main à Ben Duvall, le propriétaire, et poussa la porte latérale qui donnait sur l'escalier intérieur. Il y avait en haut des marches un long couloir recouvert de vieux linoléum marbré de brun. Les premiers bureaux appartenaient à l'avocat Alvin Bickers. Aucune lumière ne brillait derrière le verre dépoli. Il doit être au tribunal, se dit Lillie. Ou il travaille chez lui. Alvin n'était plus tout jeune, et ne venait plus en ville tous les jours, comme autrefois, qu'il pleuve ou qu'il vente. Lillie passa devant les toilettes et se dirigea vers la porte où une plaque de bronze annonçait : PINK BURDETTE, AGENT IMMOBILIER CERTIFIE. Ses semelles souples grinçaient doucement sur le sol. Elle ouvrit et entra. Il n'y avait personne à la réception. Reba Nunley, qui, une fois ses enfants élevés, avait décidé de se lancer dans les affaires immobilières et venait d'obtenir sa licence d'agent, était généralement là pour répondre au téléphone et accueillir les clients, en échange de quoi Pink lui prêtait un espace de travail. Son bureau à lui était installé derrière une cloison. Lillie frappa.

— Il y a quelqu'un ?

Pink apparut sur le seuil de la pièce. Il avait l'air surpris de voir sa femme.

— Bonjour, chéri, lui dit-elle.

— Bonjour, répondit-il.

— Reba n'est pas là ?

— Elle avait des courses à faire.

— Il faut que je te parle, Pink.

— Tiens, tiens, quelle bonne surprise ! Madame passe la nuit enfermée à double tour dans la chambre de Michèle et arrive le lendemain la bouche en

cœur, comme s'il ne s'était rien passé !

— Je n'ai pas fait exprès, Pink. J'ai pratiquement perdu conscience, expliqua Lillie. Honnêtement, ce n'était pas un geste de provocation.

— En tout cas, tu as l'air de t'être calmée. C'est déjà ça.

— Si on veut, murmura Lillie en haussant les épaules.

— Tu aurais dû rester à Briar Hill, hier soir. Les éloges dont Grayson a fait l'objet valaient la peine d'être entendus.

— Il les mérite, dit Lillie.

— Il aimerait tellement que tu sois fière de lui, que tu penses à lui.

— Je *pense* à lui, Pink, tu le sais très bien.

— Eh bien, on ne peut pas dire que tu réussisses toujours à le montrer. Excuse-moi une seconde, demanda-t-il comme le téléphone sonnait.

— Burdette à l'appareil, en quoi puis-je vous être utile ?

Lillie traversa la pièce et alla regarder la liste des propriétés qui venaient d'arriver sur le marché. Il n'y avait pas grand-chose à vendre.

— C'est votre jour de chance, disait Pink à son interlocuteur. J'ai exactement ce qu'il vous faut. Je pourrai vous recevoir vers quatre heures. Et nous parlerons de la maison de vos rêves. C'est ça, quatre heures.

Il revint vers la réception et Lillie se retourna vers lui.

— J'ai quelque chose à te dire, Pink. C'est pour ça que je suis venue.

— Eh bien dis-le, répondit-il en croisant les bras.

— J'ai vu Jordan, ce matin.

Le visage rond de Pink se creusa.

— Ah oui ? Ça, pour une nouvelle, c'est une nouvelle !

— Il a téléphoné hier soir au moment où je rentrais. Je lui ai parlé de mes soupçons. Il a dû les prendre au sérieux. Et il a décidé de venir.

Pink sourit tristement.

— Madame siffle. Médor arrive !

Lillie passa outre ses sarcasmes.

— Nous sommes allés voir le révérend Davis ce matin, et nous lui avons montré une photo de Tyler.

Pink se raidit.

— Il n'a pas pu affirmer de façon certaine que c'est bien Tyler qu'il a aperçu près du pont.

— Formidable ! s'exclama Pink en faisant passer d'une main dans l'autre le trousseau de clés qu'il venait de ramasser sur le bureau. Une fine équipe de détectives !

— Je voulais te le dire pour que tu ne l'apprennes pas par d'autres, au cas où quelqu'un nous aurait vus.

— Oh, plus rien ne me surprend, désormais, dit Pink en faisant tinter les clés dans sa main. Jordan ferait n'importe quoi pour te récupérer et tu adores ça.

— Il est parti à la Sentinelle parler à Tyler. Nous pensons toujours que c'est peut-être lui.

Pink lança les clés sur la table d'un geste violent.

— Quoi ? Mais bon sang qu'est-ce que...

— Pink, l'interrompit Lillie, nous nous sommes dit

que si Jordan pouvait le prendre par surprise, Tyler lui dirait peut-être quelque chose. Ça vaut la peine, non ?

— Ecoutez-moi ça ! s'exclama Pink. « *Nous* nous sommes dit » ! C'est trop mignon ! Mais réfléchis un peu, nom d'un chien. Et Royce Ansley, tu as pensé à lui ? C'est son fils, que vous accusez de meurtre ! Qu'est-ce que tu as dans le crâne, en dehors de Jordan Hill ? Du coton hydrophile ?

— Jordan se demandait justement si Royce Ansley ne faisait pas pression sur toi.

Le visage écarlate et furieux de Pink devint livide. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes étroites.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda-t-il d'une voix sourde.

Elle se sentit alors affreusement coupable et souhaita ne jamais avoir prononcé ces mots.

— Il cherchait une explication, voilà tout, dit-elle. Royce ne fait rien pour que l'affaire avance, c'est évident. Et pense à la façon dont il a soudain envoyé Tyler à la Sentinelle. Il n'en avait jamais été question, avant. Jordan pensait que tu t'étais peut-être douté de quelque chose, ou même que tu en avais parlé au shérif. Essaie de comprendre, il est obligé de tout envisager. Nous y sommes tous forcés.

Pink se mit à arpenter la pièce comme un lion en cage.

— Jordan dirait n'importe quoi pour obtenir ce qu'il veut ! s'exclama-t-il. Il m'accuse, moi, pour se faire mousser, et tu marches. Cette histoire est la chance de sa vie. Merveilleux, non ?

Son rire s'étrangla dans sa gorge.

— Il ne s'agit pas de Jordan, Pink. Tout cela n'a rien à voir avec lui.

Pink se retourna, le visage déformé par la rage.

— Il ne s'agit que de lui. Il est revenu pour t'arracher à moi et tu l'acceptes. Tu dois avoir oublié comment il vous a abandonnées, toi et Michèle. Alors qu'elle était si malade.

— Je n'ai rien oublié, dit Lillie. Je suis venue te dire ce que nous essayons de faire, mais je vois qu'une fois de plus, tu ne veux même pas m'écouter.

— Tu crois que je devrais rester assis dans un fauteuil et le regarder détruire ma famille ? Le laisser se servir de la mort de ma fille contre moi ? Oui, *ma* fille. Pas la sienne. C'est moi qui ai payé les factures. C'est moi qui suis resté à la veiller nuit après nuit. Qui me suis sacrifié pour elle. C'est moi. Et soudain sire Galaad revient et il s'agit de *sa* fille.

— Arrêtons ça, Pink. C'est minable. Nous n'avons pas de temps à perdre ainsi.

— Oh, oh ! On joue les grandes dames, maintenant ? Il t'a laissée tomber autrefois et tu t'es mise avec moi. N'as-tu donc pas assez de fierté pour ne pas aller lui lécher les bottes à l'instant où il passe ta porte ?

— Va au diable ! cria-t-elle en s'éloignant à grands pas.

Elle claqua la porte derrière elle et longea le couloir en maudissant intérieurement son mari. Quand elle descendit l'escalier, elle tremblait de rage, mais une fois sur le palier, elle se força à s'arrêter.

Elle s'appuya contre le mur et reprit sa respiration. Pink voyait les choses sous un jour si laid, si malsain, qu'il lui donnait envie de vomir. Pourtant, elle comprenait. Elle pouvait comprendre. Il avait l'impression qu'elle se tournait vers Jordan. Or c'était ce qu'il redoutait depuis longtemps. Il avait toujours été jaloux de Jordan. Et avait-il complètement tort ? se demanda-t-elle déchirée par le remords. Il ne pouvait l'accuser d'aucun méfait, et ses craintes de la voir le quitter pour Jordan n'étaient pas fondées. Elle avait sa vie. Jordan faisait seulement partie de son passé. Mais il avait été son grand amour, cela laissait des traces, comme un parfum fugitif qui flottait encore autour d'elle.

Pink n'était pas stupide. Il sentait ce parfum et il avait peur. Pourtant, quand Jordan serait reparti à New York, sa vie à elle, celle qu'elle avait, avec Pink, continuerait. Et maintenant, c'était à elle de s'excuser, pas à lui.

Elle se retourna et remonta lentement les marches usées de l'escalier. Cela ne servait à rien de fuir. Elle longea le couloir. La porte du bureau était entrouverte. Elle allait la pousser quand elle se dit qu'il avait peut-être essayé de la rattraper tout à l'heure. Qu'il avait voulu l'appeler, mais que les mots étaient restés coincés dans sa gorge. Elle se sentit envahie d'une vague de tendresse pour son mari et entra. Il était au téléphone, dans la pièce du fond. Elle attendit.

— Quand va-t-il rentrer ? demandait Pink. Bon, dites au shérif que Pink Burdette a cherché à le joindre, que c'est très important et qu'il me rappelle. Merci, Francis.

Lui aussi, il s'inquiète, pensa Lillie. Il s'inquiète plus qu'il ne le dira jamais. Il prend les choses en main. Il va montrer au shérif de quel bois il se chauffe. Très bien. Il est temps qu'il s'occupe de tout cela. Elle retrouva toute la tendresse qui la liait à son mari, cet homme qui travaillait si dur pour eux, sans jamais se plaindre, qui leur avait donné le meilleur de lui-même. Elle allait s'excuser, il verrait qu'elle était sincère. Qu'elle l'aimait. Il avait tant fait pour elle.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de prononcer son nom, elle l'entendit composer un autre numéro.

— Allô, dit-il. Je voudrais parler au cadet Tyler Ansley. Oui, je m'en doute, mais faites-lui part immédiatement de mon message. C'est très important. Très important, vous comprenez ? Dites-lui de rappeler tout de suite Mr. Burdette au numéro suivant.

Pink donna le numéro de son bureau.

— Et précisez-lui de ne pas appeler chez moi, mais ici, à mon bureau. C'est ça, à mon bureau. Immédiatement, c'est urgent. Merci, au revoir.

Pink raccrocha. Il frotta ses mains moites l'une contre l'autre puis y appuya son visage. Un instant plus tard, il se redressa et fit tourner son fauteuil vers la porte.

Debout contre la cloison, blanche comme un linge, Lillie le regardait fixement.

— Oh non ! s'exclama Pink.

Il lança un regard coupable à Lillie puis détourna les yeux. Un silence de mort régnait dans le bureau.

— Ne me regarde pas comme ça, murmura-t-il. Je croyais que tu étais partie. Pourquoi es-tu revenue, bon sang ?

Lillie sentit son ventre se tordre, se déchirer. Elle cligna des paupières, comme si elle n'arrivait pas à voir nettement le visage de Pink. Un visage qu'elle connaissait, qu'elle croyait connaître.

Pink appuya les mains sur son bureau et se leva, tandis que son fauteuil tournait sur lui-même et cognait un meuble à tiroirs. Lillie sursauta et cria. Il passa à côté d'elle pour fermer la porte.

— Epargne-moi les hurlements hystériques, Lillie, dit-il en soupirant. Dis-moi ce que tu as à me dire.

— Tu as appelé Tyler ? dit-elle lentement, et presque comme une question, comme si elle espérait encore avoir mal compris.

— Oui, répondit Pink.

— Pour l'avertir, cria Lillie. Pour l'avertir !

— Oui, dit Pink.

Lillie fit un pas vers lui, pour l'obliger à la regarder en face. Elle parlait les mâchoires serrées.

— Arrête de me répondre par monosyllabes. Dis-moi ce qui se passe. Tout de suite.

Les épaules de Pink s'affaissèrent, il s'agrippa à son fauteuil.

— J'ai mes raisons, Lillie, dit-il.

Lillie avait l'impression que le souffle lui manquait, qu'elle ne pouvait se permettre de prononcer un seul mot inutile.

— Lesquelles ? demanda-t-elle.

Pink fouilla des yeux les recoins de la pièce.

— Ne mens pas, Pink. Assez de mensonges. Je connais ce regard, tu l'as eu si souvent ces dernières semaines. Et moi qui croyais me faire des idées !

— D'accord, dit-il. D'accord. Allons parler à la maison.

— Non, ici et tout de suite. Pourquoi as-tu appelé Tyler ? Il l'a tuée, c'est ça, hein ? As-tu perdu la tête ? Pourquoi l'as-tu appelé ?

Pink se rassit lentement et plongea son visage pâle et moite dans ses mains. Le téléphone se mit à sonner. Il sursauta, tendit le bras, décrocha. Lillie se pencha en avant, lui arracha l'appareil et raccrocha brutalement. Quand Pink leva les yeux vers elle pour protester, elle le fixa avec un regard sauvage.

Pink secoua la tête.

— Je ne sais pas comment te dire ça, Lillie. J'espérais que tu ne l'apprendrais jamais.

Il posa ses mains tremblantes à plat sur la table devant lui. Ses doigts laissèrent des marques sombres sur le buvard.

— Oui, dit-il, c'est vrai. Tu as deviné, c'est lui qui l'a tuée.

Qu'elle l'ait déjà deviné ne l'aida pas. Ni tous ces jours à réfléchir, à essayer

de comprendre, de mettre en place les pièces du puzzle. Les mots de Pink la transpercèrent comme si cette idée ne lui avait jamais traversé l'esprit. Elle tira une chaise et s'assit.

— Tu le savais ? murmura-t-elle.

— Je l'ai toujours su.

— Et tu ne l'as jamais dit. Mais c'est dégueulasse !

— Ecoute, Lillie, quand je t'aurai raconté...

— Salaud ! lança-t-elle. Tu le savais et tu l'as laissé s'en tirer ? Et maintenant... tu l'appelles pour le prévenir ?

Pink se leva et resta debout devant elle, impuissant.

— Ecoute-moi, Lillie, écoute-moi jusqu'au bout.

Lillie rejeta sa tête en arrière et ferma les yeux.

— Non, souffla-t-elle. Non, non, non.

Il la prit par les épaules et la secoua. Ses paupières s'ouvrirent, ses yeux roulèrent, elle était molle comme une poupée de chiffon.

— Ta propre fille, murmura-t-elle incrédule. Sale menteur. Tu ne trouveras aucune excuse.

— Ça ne s'est pas passé comme tu le crois, Lillie. Ce n'était pas un meurtre, pas vraiment. Plutôt un accident. Ils faisaient les idiots, comme tous les gosses de cet âge. Ils avaient bu.

— « Ils » ? Tu veux dire Tyler ?

— J'y arrive.

— Michèle ne buvait pas.

— Si. Elle aussi, elle avait bu. Michèle n'était pas parfaite, tu sais, ajouta-t-il sur la défensive.

— Je n'en crois pas un mot !

Lillie se releva d'un bond.

— Assieds-toi, je vais te raconter, commença Pink.

— Laisse-moi tranquille, je crois que je vais vomir, cria-t-elle. Ce garçon assassine froidement ta fille et tout ce que tu trouves à dire, c'est qu'elle avait bu ?

— Ne rends pas les choses pires qu'elles ne le sont déjà. Je te l'ai dit, il n'a pas fait exprès. Ce n'est qu'un gamin, après tout.

— Le coroner a dit qu'elle avait reçu trois coups violents à la base du crâne. Tu te souviens, Pink ?

Mais il continua comme s'il ne l'avait pas entendue.

— Ils étaient en bas près du pont après la fête. Ils avaient du whisky. Et Tyler s'est soûlé. Tu sais comment il est. Un jeune alcoolique. Il avait gardé avec lui sa batte de base-ball. Et Michèle le taquinait. Pour s'amuser, simplement, mais elle l'a énervé et il lui a donné un coup de batte.

— Tu veux dire qu'il l'a tuée à coups de batte. Qu'il a tapé sur elle jusqu'à ce qu'elle meure.

— Ça s'est passé en une seconde. Avant qu'ils aient eu le temps de comprendre...

— Et tu as accepté de le couvrir ? cria Lillie. Comme Royce, et avec lui ? Tu es fou, ou quoi ?

— Il le fallait ! cria Pink à son tour.

— Il le fallait ?

— C'était un accident, plaïda Pink.

— Tu parles ! dit Lillie en frottant ses mains l'une contre l'autre comme si elle avait affreusement froid. Tu parles !

— Il le fallait, répéta Pink.

Il suait maintenant à grosses gouttes et son front semblait plissé sous l'effet d'une terrible douleur.

— C'est que... tu comprends, Grayson était avec eux.

Lillie écarquilla les yeux. La respiration coupée, elle

ne put que murmurer :

— Grayson ?

— Ils étaient descendus tous les trois aux Arches, répondit Pink très vite. Grayson avait bu lui aussi, et Tyler est un animal enragé. Grayson n'a pas pu l'arrêter.

— Grayson, répéta Lillie. *Notre* Grayson ?

— Arrête, Lillie. Pour l'amour de Dieu, arrête. Comme s'il était responsable de quoi que ce soit. Puisque je te dis qu'ils avaient bu ! Je sais que c'est horrible, mais ce genre de choses arrive. Ça aurait pu arriver à n'importe qui.

Pink s'interrompit et regarda sa femme d'un air inquiet.

— Lillie, tu te sens mal ? Je savais que ce serait un choc terrible. C'est pour ça que je ne voulais pas te le dire.

Il tendit la main vers elle.

— Rassieds-toi, tu ne tiens pas debout. Tu vas t'évanouir.

Lillie secoua violemment son bras pour se dégager. Il avait raison, un instant

elle avait failli sombrer dans l'inconscience. Mais la colère l'emportait.

— Ne me touche pas, gronda-t-elle. Comment oses-tu ?

— Je le savais, dit Pink. C'est exactement ce que je craignais.

— Je veux être certaine de bien avoir compris, dit-elle en faisant un terrible effort pour prononcer clairement chacune de ses paroles. Tyler Ansley a tué ma fille sous les yeux de Grayson, et toi tu les as couverts tous les deux, tu as accepté qu'ils s'en sortent, comme s'il ne s'était rien passé ?

Pink transpirait abondamment. Des demi-cercles humides se dessinaient sous les manches de sa chemise.

— Non, ce n'est pas ça. Royce et moi... C'est lui qui les a trouvés. Je ne sais pas, moi. Il m'a semblé que c'était la meilleure solution. Ce n'était pas que je ne voulais pas qu'ils soient punis, mais à quoi bon gâcher leur vie à tous les deux ? Cela n'aurait pas fait revivre Michèle. Et ils étaient effondrés. Crois-moi. Tu n'as jamais vu personne d'aussi désespéré qu'eux à ce moment. Ce n'était qu'un affreux accident.

— Gâcher *leur* vie ! s'exclama Lillie.

— Crois-moi, Lillie, je sais ce que tu ressens, dit Pink d'une voix sincère. J'aurais pu les tuer de mes mains quand j'ai su. Mais il fallait essayer d'être raisonnable. Il fallait penser à ce qui se passerait ensuite. C'est pour ça que je ne te l'ai pas dit. Je savais que tu serais trop bouleversée pour réfléchir calmement. Alors Royce a pensé à la Sentinelle. Et honnêtement, ces écoles militaires sont pires que des prisons. Crois-moi, ils sont capables de remettre Tyler sur le droit chemin, ces vieux durs à cuire de sous-off...

— Arrête, Pink, arrête, dit-elle rageusement. C'est un assassin. Il a tué notre fille. Et tu l'as laissé s'en tirer uniquement pour sauver la face à Grayson. Ne me raconte pas d'histoires. Je ne suis pas stupide. Tu as fait ça pour que personne ne sache qu'il a regardé sa sœur mourir sans rien faire. Pour que personne ne sache que Grayson est un lâche.

Pink blêmit à nouveau.

— Ne dis pas ça de lui, Lillie, en la menaçant d'un doigt accusateur. Il est déjà assez malheureux comme ça. Ne le traite pas de lâche.

— Ben voyons ! cria Lillie en baissant les bras dans un geste impuissant. Il ne faut surtout pas le blesser, le pauvre petit ! Même si Michèle est morte devant lui sans qu'il tente de la défendre.

Les paupières mi-closes, Pink la regarda, tandis qu'elle réfléchissait à toute vitesse, tremblante de rage.

— Eh bien, c'est ce que nous allons voir !

Elle se retourna pour partir, mais Pink se mit en travers de son chemin et quand elle tendit la main vers la porte, il l'attrapa par le poignet.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

Les larmes aux yeux, Lillie lui lança un regard plein de défi.

— Le chercher, dit-elle. Il répondra à mes questions. Comment as-tu pu, Pink ? Mentir ainsi, toi ? Et vous tous ?

— Lillie, tu n'as pas le droit d'en parler à qui que ce soit.

— Pourquoi ? cria-t-elle. Pour être une menteuse, moi aussi ?

Le visage de Pink n'était plus qu'un masque dur, il y avait dans ses yeux une expression étrangement lointaine.

— Je savais que tu réagirais comme ça, dit-il en resserrant ses doigts sur elle. Mais maintenant tu vas m'écouter. Je me suis assez excusé comme ça. Grayson n'est qu'un gamin. Il a toute sa vie devant lui. Je ne te laisserai pas le détruire.

Les yeux de Lillie s'enflammèrent et elle repoussa Pink de la main qu'il essayait de retenir.

— Grayson est un lâche et un... un traître, cria-t-elle, et qu'on le sache m'est bien égal.

Ils restèrent ainsi un instant à se regarder, agrippés l'un à l'autre, un instant seulement, mais qui sembla une éternité à Lillie. Quand elle tenta de se libérer, elle eut l'impression que les os de son poignet étaient brisés, tant ils lui faisaient mal. Sans y croire, elle vit Pink lever le poing vers elle et le temps qu'elle comprenne, il était déjà trop tard pour qu'elle protège son visage. Le coup l'atteignit à la tempe, ses dents claquèrent, du sang coula dans sa bouche. Elle sentit ses genoux se dérober sous elle. Pink la repoussa et elle alla s'effondrer contre le mur.

Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et pendant un moment elle resta là, incapable de bouger. Mais lorsque Pink se pencha au-dessus d'elle, elle se releva.

— Je ne te laisserai pas faire ! cria Pink, puis sa voix se brisa. Je suis désolé, Lillie, mais je ne peux pas te laisser faire.

— Hou-hou ! fit une voix dans le couloir tandis que quelqu'un tournait la poignée de la porte. Pink, tu es là ? C'est moi, Reba.

Pink et Lillie s'immobilisèrent, paralysés, et écoutèrent Reba chercher ses clés dans son sac.

— Oh zut, soupira-t-elle. Où sont-elles ?

Avec des gestes d'automate, Pink alla ouvrir. Il hésita un instant, puis tira la porte, et regarda Reba d'un air absent.

— A quoi penses-tu, Pink ? Ce n'est pas en fermant la porte à clé pendant les seules heures où la clientèle risque de passer que tu vas nous faire faire des affaires !

Tout en continuant à fouiller dans son sac, Reba passa devant Pink, les bras chargés de paquets. Elle lui sourit avec indulgence, puis aperçut Lillie, qui, tournée vers le mur, se tenait le visage d'une main. Une marque jaune se

dessinait déjà sur sa pommette et son œil commençait à enfler. Le sourire de Reba s'évanouit.

— Oh, excusez-moi, murmura-t-elle comme si elle avait été en partie responsable du conflit qu'elle venait d'interrompre.

Les yeux baissés, elle alla se réfugier derrière son bureau. Pink essaya d'accrocher son regard, prêt à lui offrir, sur le ton de la plaisanterie, une explication quelconque, mais Reba gardait une expression sévère et ne releva pas la tête.

— Je prends les papiers et les clés dont j'ai besoin et je m'en vais, dit-elle. Mais qu'est-ce que j'ai encore fait de ces clés ?

Le téléphone sonna et Reba décrocha, soulagée.

— Burdette et Associés, lança-t-elle d'une voix faussement enjouée. C'est de la part... ? Un instant, s'il vous plaît.

Elle hocha la tête et tendit l'appareil à Pink.

— C'est pour toi, dit-elle. Tyler Ansley, le fils du shérif.

Pink se tourna automatiquement vers Lillie, mais devant son regard accusateur, ses yeux se détournèrent.

— Je le prends, dit-il à Reba.

La main sur l'appareil, il attendit que son associée ait ramassé ses affaires. Reba se glissa vers la porte, adressant à Lillie un bref sourire gêné.

— Je ferme la porte, dit-elle.

— Merci Reba, répondit Pink.

Il tourna délibérément le dos à Lillie et se mit à parler.

— Bonjour Tyler... Oui, je t'ai appelé.

Lillie pensa un instant à débrancher la prise murale. Mais à quoi bon ? Pink trouverait un autre téléphone. Rien ne l'arrêterait. La douleur qu'elle ressentait sur sa joue le prouvait.

— Oui, disait-il. Il y a quelqu'un qui met son nez là où il ne faudrait pas. C'est l'ex-mari de ma femme, et il te soupçonne. Il est parti à la Sentinelle pour essayer de te faire parler. Alors, méfie-toi de lui.

Pink écouta un moment, l'air exaspéré.

— Tout ce qu'on te demande, c'est de la fermer. En fait le mieux serait que tu ne le voies même pas. Parce que si tu laisses échapper quoi que ce soit, il en profitera pour aller jusqu'au bout. Il veut venger sa fille.

Pink se tut un instant, puis interrompit Tyler en criant presque.

— Mais non, voyons ! Ecoute-moi, je te dis ça pour ton bien. Ce type te cherche. Quoi ?... Jordan Hill. Il vient de partir et ne sera pas à la Sentinelle avant cinq ou six heures... Je ne sais pas... Débrouille-toi. A vrai dire, il pourrait te donner une bonne rouste, que ça ne me dérangerait pas, mais nous avons décidé de tenir cette affaire sous silence, et tu as intérêt à ne pas lâcher le morceau, maintenant.

Pink raccrocha. Il se retourna pour affronter Lillie, un air de défi sur le visage, mais trop tard. La porte se referma sur elle. Lillie était partie. Ses épaules s'affaissèrent, il avait l'impression qu'un étau se resserrait inexorablement sur sa poitrine. Il aurait voulu pleurer, mais au lieu de cela, il redécrocha le téléphone. Il était trop tard pour les larmes. Il devait prévenir Grayson et Royce. Grayson, d'abord. Pourtant, il craignait de l'appeler. Il lui avait promis de le protéger et avait tout gâché. Dans l'état où était Lillie, nul ne pouvait dire de quoi elle était capable. Il fallait essayer de lui faire entendre raison alors qu'il était encore temps.

19

Elle descendit l'escalier presque en courant. Lorsqu'elle arriva dehors, l'air froid lui fit l'effet d'une gifle et la tête lui tourna. Son cœur battait à grands

coups irréguliers. Elle n'arrivait pas à se rappeler où elle s'était garée. Des passants la dévisagèrent et leurs regards l'effrayèrent, comme s'ils avaient tous déjà su depuis longtemps, et avaient du mal à croire qu'elle venait à peine de comprendre. Ses yeux affolés se posèrent enfin sur les couleurs familières de sa voiture. Les jambes molles, elle se dirigea vers elle, mais une fois assise, elle ne démarra pas. Ses mains tremblaient trop pour qu'elle puisse seulement allumer le contact. Elle aurait voulu être face à Grayson, sauter sur lui comme un chat sauvage, le secouer comme s'il n'avait été qu'une poupée de chiffon et lui crier : « Pourquoi ? » Mais ses doigts gourds refusaient tout mouvement, aussi resta-t-elle là, frissonnante, en essayant de réfléchir.

Grayson. Son bébé. Son fils. De ses deux enfants, le plus indépendant. Celui qui l'avait écartée de son chemin, depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvint. Qui voulait tout faire tout seul. Le contraire de Michèle, qui s'était tournée vers elle, avait besoin d'elle, de son amour. Un bébé, Grayson ? Non. Il était le plus jeune, mais aussi le plus résistant, le plus fort, le plus heureux. Toujours dehors, toujours occupé, tandis que Michèle le regardait, béate, accumuler les succès. Elle l'idolâtrait. Et il l'avait laissée mourir.

Lillie posa les mains sur le volant et ses paumes, dans lesquelles elle avait enfoncé ses ongles en serrant les poings, y laissèrent des traces de sang. Peu à peu elle retrouvait ses esprits. Où allait-elle chercher son fils ? Il y avait un match de football la semaine suivante et Grayson devait être en train de s'entraîner avec son équipe. Il en était le capitaine, comme il était le vice-président du conseil des élèves, le gagnant du prix de la chambre de Commerce. Et il avait assisté à tout. Il avait laissé Tyler Ansley assassiner Michèle, l'avait regardé faire. Puis il y avait eu les mensonges. Oui, les mensonges. Toute cette horreur qui écrasait maintenant Lillie. Il fallait qu'elle le trouve. C'était tout ce qu'elle savait. Il ne lui avait jamais demandé conseil, et chaque fois qu'elle avait voulu lui donner son avis, il l'avait regardée avec cet air buté, exaspéré, comme pressé de retourner à ses sacro-saintes occupations.

Elle attendit encore quelques minutes, jusqu'à ce qu'elle se sente assez bien pour conduire, puis prit le chemin du lycée et tourna dans l'allée qui menait

au stade. L'équipe du comté de Cress était sur le terrain, comme elle l'avait prévu. Le sol était trempé et les maillots rouge et blanc des joueurs étaient tachés de boue. L'entraîneur donna un coup de sifflet puis cria quelque chose qu'elle ne comprit pas, tandis que les jeunes gens se regroupaient pour la mêlée.

Serrant ses clés dans sa main qui saignait toujours, Lillie se dirigea vers les gradins d'où elle chercha à repérer le dossard numéro 5, mais en vain. La silhouette souple, dégagée de Grayson n'apparaissait nulle part.

Quelqu'un appela Lillie. Elle se retourna. Tout en haut des gradins, seule et recroquevillée sur elle-même dans le vent glacé, une jeune fille en veste rose et bottes de cow-boy lui fit timidement signe. Lillie reconnut la chevelure flamboyante d'Allene Starnes. Son cœur bondit. Elle sentit une colère irraisonnée l'envahir.

— Grayson vient d'être appelé au téléphone, lui cria Aliéné. Un appel urgent.

Lillie savait de qui il s'agissait. Pink. Qui le prévenait.

— Qu'est-ce que tu fais là, Aliéné ? demanda-t-elle d'un ton sévère, car, elle en était certaine, cette frêle et instable jeune fille attendait son fils.

— Je dois retrouver Grayson après l'entraînement, reconnut Aliéné en baissant la tête.

D'habitude, Lillie ne se mêlait pas de leurs histoires. D'habitude, elle faisait confiance à Grayson. Mais ce jour-là n'était pas un jour comme les autres. Son fils ne méritait pas qu'on lui fit confiance. Il ne méritait pas qu'une fille l'attende. Et surtout pas celle-là, si fragile, si vulnérable.

— Aliéné, appela Lillie d'un ton sec. Descends ici immédiatement.

La mine contrite, Aliéné ramassa lentement ses affaires et descendit les gradins. Les talons de ses bottes de cow-boy claquèrent sur les planches et tandis qu'elle s'approchait, Lillie lança un coup d'œil vers le terrain. Toujours aucun signe de Grayson. Il devait encore être en train de discuter avec Pink

de leurs secrets, en train de chercher comment il pourrait éviter la colère de sa mère. Mais cette fois, Grayson ne s'en sortirait pas aussi facilement.

Quand Aliéné arriva, elle lui tendit la main pour l'aider à sauter au-dessus du premier rang. En sentant dans la sienne la main maigre et glacée de la jeune fille, Lillie eut l'impression qu'elle l'aidait à se dégager d'un piège dans lequel elle était tombée elle-même.

Oh non ! pensa Lillie rageusement. Grayson n'aurait plus l'occasion de traiter cette fille par-dessous la jambe. Ni elle ni aucune autre. Non, elle ne le laisserait pas faire. Lui qui n'avait même pas eu le courage de défendre sa propre sœur. Il n'était pas digne d'avoir une petite amie. Il ne blesserait plus jamais personne. Plus jamais. Elle y veillerait.

— Aliéné, dit Lillie gravement, est-ce que tes parents savent que tu revois Grayson ?

Aliéné secoua la tête tristement.

— Eh bien, tu ferais mieux de ne plus le voir, ou je le leur dirai. Je suis sérieuse, Aliéné. Oublie Grayson. Ne perds pas ton temps avec lui. Il te fera souffrir, c'est tout. Il ne tient pas assez à toi.

Lillie s'était attendue à voir la jeune fille se rebiffer.

Mais au lieu de cela, Aliéné haussa les épaules et enfonça ses mains dans ses poches.

— Je sais, dit-elle. Je m'excuse.

— Ne t'excuse pas, dit Lillie. Va-t'en.

— Grayson sera furieux, répondit Aliéné d'un ton inquiet.

— Je m'occupe de Grayson, dit Lillie sombrement.

— S'il vous plaît, Miz Burdette, ne le dites pas à maman.

— Promis, à condition que je ne te revoie plus jamais traîner avec lui. Et maintenant, file.

La jeune fille mit son sac en bandoulière et lui dit au revoir. Lillie la regarda disparaître derrière la tribune. Puis elle se retourna vers le terrain. Grayson sortait des vestiaires.

Il avait dû chercher Aliéné dans les gradins et ayant vu sa mère, se dirigeait vers elle d'un pas nonchalant, son beau visage empreint d'une expression de feinte innocence.

— Où est Aliéné ? demanda-t-il sans saluer Lillie.

— Je l'ai renvoyée chez elle. Viens avec moi, siffla Lillie.

Tandis qu'elle se retournait pour s'éloigner du terrain, elle sentit son cœur battre contre sa poitrine.

— Il faut que je reprenne l'entraînement, m'man.

Lillie lui fit face, ses yeux lançaient des éclairs.

— Ne fais pas comme si tu ne savais pas pourquoi je suis ici. Je sais que c'est ton père qui vient de t'appeler. Maintenant, obéis, lança-t-elle d'une voix impérieuse. Je suis encore ta mère.

Ce ton sans réplique le réduisit au silence. Il baissa les yeux. Une tache rouge apparut à la base de son cou. Puis il la regarda furtivement et aperçut le bleu qui se formait sur sa joue.

— Qui est-ce qui t'a fait ça, m'man ? s'exclama-t-il.

— Ça ne te regarde pas, répondit-elle d'un ton sec.

— Excuse-moi, dit-il en haussant les épaules.

Il la suivit docilement derrière les gradins. Tremblante de rage, Lillie ne se retourna que lorsqu'elle fut certaine qu'ils étaient à l'abri des regards. Elle

voulait lui dire sa révolte, son dégoût. Lui faire honte. Déverser sur lui un torrent de reproches, l'anéantir par sa colère. Elle voulait le blesser, l'humilier, l'accuser. Mais quand elle se retourna et le vit là, debout, obéissant, derrière elle, son casque sur la hanche, ses cheveux blonds en désordre comme s'il sortait du lit, ses grands yeux bleus fixés sur elle, comme s'il n'avait voulu que l'aider à retrouver la paix, elle sentit sa colère fondre pour ne laisser place qu'à la confusion et l'incrédulité. Il était son fils. Son petit garçon. Pink devait s'être trompé. Grayson n'aurait jamais abandonné sa sœur ainsi. Peut-être n'avait-il même pas été là. Peut-être que Tyler avait inventé tout ça. Il y avait sûrement une explication.

— Grayson, commença-t-elle d'un ton sévère, bien que sa voix tremblât, comme je suis certaine que ton père te l'a dit, j'ai appris ce qui s'était passé. Que Tyler avait tué ta sœur devant toi et que tu étais resté là sans rien faire.

Grayson resserra ses doigts autour de son casque et la regarda, les yeux écarquillés. Sa rougeur avait disparu, il était très pâle.

Devant son silence, Lillie hésita. Ça ne s'est pas passé comme ça, se dit-elle, envahie par un fol espoir. Il va me dire que ça ne s'est pas passé comme ça. Qu'il n'était pas là quand c'est arrivé. Que Tyler a menti à son père.

— C'est vrai ? demanda-t-elle.

Grayson secoua la tête.

— Je suis désolé, m'man, dit-il d'une petite voix. J'espérais que tu ne le saurais jamais.

Elle fut surprise du choc qu'elle ressentit à cet aveu, là aussi, comme si c'était la première fois qu'elle entendait parler de tout ça.

— Grayson... murmura-t-elle. Oh ! mon Dieu !...

— Je t'en prie, m'man, supplia-t-il. Je suis désolé... C'était juste... un truc horrible...

Lillie fit un effort pour se reprendre, mais sentit le souffle lui manquer.

— Tu vas me raconter ce qui s'est passé, dit-elle, et les mots qu'elle voulait prononcer s'étranglèrent dans sa gorge. Je ne peux pas croire... qu'il n'y ait rien d'autre... que ce que ton père m'a dit. Que tu aies laissé Tyler... tuer ta sœur. Grayson, il faut que je sache - Comment est-ce possible ?

Le visage de Grayson se crispa et de grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Je sais que tu es furieuse contre moi, m'man... commença-t-il.

— Furieuse ? cria-t-elle, sentant qu'elle aurait presque pu éclater de rire tant ce mot était incongru, inadéquat. Regarde-moi, Grayson. Je te connais. Tu es mon fils. Tu n'aurais... tu n'aurais pas pu faire ça. La laisser comme ça. Mourir. Toi et Michèle, vous étiez si proches l'un de l'autre. Tu l'aimais...

Elle avait une voix trop aiguë, suppliante.

— Oui, dit-il, tu sais bien que je l'aimais. Et je te jure, m'man, je te jure que je n'ai pas pensé une seconde que Tyler en arriverait là. Je croyais qu'il faisait l'idiot, pour rigoler.

Il la regarda d'un air malheureux, attendant qu'elle lui réponde. Mais Lillie resta silencieuse.

— On avait bu, dit Grayson. Je sais que c'est mal, m'man, mais tout le monde le fait.

Elle le dévisageait comme si elle était en train de faire un terrible effort pour comprendre ce qu'il lui disait. Comme s'il lui avait parlé dans une langue étrangère.

Grayson se balançait d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, puis il continua, haletant :

— En fait, Michèle... Michèle n'aurait pas dû être là. Tu comprends, elle nous avait entendus dire qu'on allait aux Trois Arches, et elle avait insisté pour

nous suivre. J'ai essayé de lui expliquer qu'elle ferait mieux de rentrer mais... Je crois qu'elle avait un faible pour lui. Elle a dû penser que c'était l'occasion d'être avec lui... Enfin, on buvait, elle le taquinait, il faisait tournoyer sa batte en l'air et Michèle riait, et tout d'un coup, avant que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait, il l'a frappée. Et elle est tombée.

— Arrête ! cria Lillie en couvrant ses oreilles de ses mains.

Elle ne pouvait supporter de l'entendre. Elle ne voulait pas imaginer sa petite fille tombant sous les coups. Ni voir son fils le lui raconter comme un simple incident auquel il aurait assisté dans un couloir du lycée.

— Ecoute, m'man, lui dit-il. Comment aurais-je pu savoir qu'il allait la frapper ?

— Il fallait... il fallait la protéger ! cria Lillie.

— Mais je n'ai pas pu, m'man. (Il fit un pas vers elle.) Je t'en supplie, m'man.

Elle recula devant lui en levant une main lasse, comme pour lui demander de ne pas l'approcher. Elle se cogna aux gradins, se retint à la rambarde, de nouveau aveuglée par les larmes. Elle s'essuya les yeux d'un geste rageur.

— Ainsi, déclara-t-elle d'une voix froide, cruelle, Tyler a tué ta sœur devant toi, et tu es resté là comme un lâche, sans rien faire. Si ce n'est mentir pour le couvrir.

— Non, cria-t-il. Non. J'ai sauté sur lui. Je l'ai frappé. Mais c'était trop tard. Tu n'étais pas là, m'man. Il faut me croire. Personne n'aurait pu empêcher que ça arrive.

— C'est tout ce que tu as à dire ? Que tu ne pouvais rien faire ?

— Ecoute, m'man, tu ne crois pas que j'aurais fait quelque chose, si j'avais pu ?

Les yeux brillants de larmes, il s'essuya avec la manche pleine de boue de son

maillot, laissant des traces brunes sur ses joues.

Lillie secoua la tête violemment, étouffée par les sanglots.

— Je ne sais pas, dit-elle. Je ne saurai jamais. Tu es là devant moi, et tu me dis ça. Comme si tu n'avais pas conscience de l'avoir trahie. Tu as trahi Michèle. Et moi. Tu nous as tous trahis. N'en as-tu donc pas honte ?

Cette fois\*, il eut l'air touché au vif. Son visage se durcit.

— Ecoute, dit-il, il n'y a pas que moi qui...

— Je ne peux pas comprendre, dit-elle, je ne pourrai jamais. Comment as-tu pu rester là sans rien faire ?

Comment arrives-tu à dormir après ça ? Comment peux-tu continuer à vivre comme si rien n'était arrivé ?

— Je t'ai dit que j'étais désolé, gronda-t-il d'une voix rauque. Qu'est-ce que tu veux de plus ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Dis-le-moi et je le ferai.

Lillie se détourna et regarda le ciel gris sombre. Il avait raison. Que pouvait-il ajouter ? Michèle était morte. Il était désolé. Il ne pouvait pas l'exprimer de trente-six manières. Ses larmes le montraient. Même si ça ne servait à rien, il était aussi désolé qu'on pouvait l'être.

Lillie secoua la tête et se laissa tomber sur un banc, les yeux perdus dans le vide.

— Je ne veux pas te torturer avec ça, dit-elle doucement. Tu es mon fils. Je sais que tu t'en veux. Et que tu as souffert, toi aussi. Mais je ne peux pas permettre ça. Ces mensonges. Elle secoua la tête. Et Michèle ? reprit-elle. Quand vous avez accepté de mentir, de vous taire, avez-vous pensé à elle ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-il prudemment.

— Tu le sais très bien, répondit-elle. Ta sœur est assassinée et vous vous abritez tous derrière le silence, en faisant comme si de rien n'était.

— Ecoute, m'man, nous ne pouvions rien dire. Tu comprends, il aurait fallu alors expliquer que j'étais là...

— Je sais, l'interrompit-elle. Tu ne veux pas affronter cette humiliation. Et encore moins un procès. Ce n'est pas non plus ce que je souhaite pour toi, Dieu m'en est témoin. Et maintenant, ton père est mouillé lui aussi. Ainsi que le shérif. Mais, dis-moi une chose, Grayson, penses-tu que ce garçon qui a tué ta sœur ait le droit de rester libre ? D'échapper au châtiment ? Comment pouvons-nous vivre en sachant ça ?

Grayson resta muet, debout devant elle. Il se mordit les lèvres en regardant le terrain de sport d'un air absent. Puis, lentement, précautionneusement, il s'assit à côté d'elle.

— Il y a autre chose, m'man, dit-il alors. Je ne sais pas comment te le dire... c'est difficile...

Lillie fronça les sourcils.

— Quoi ?

Grayson passa sa langue sur ses lèvres, fit tourner son casque dans ses mains, évitant son regard.

— Même papa n'est pas au courant.

— Depuis quand me dis-tu des choses que tu caches à ton père ? demanda-t-elle en se raidissant.

Grayson soupira.

— Je n'en ai pas parlé à papa parce que... c'est à propos de Michèle. Je ne voulais pas qu'il le sache. Tu sais comment il était, avec elle. Pour lui, elle n'était que... qu'une petite fille.

— Qu'es-tu en train de me dire, Grayson ? Je ne suis pas sûre de pouvoir en entendre plus.

— Voilà, tu crois que je suis un lâche, et que c'est pour ça que j'ai voulu que personne ne soit au courant, mais c'est aussi pour protéger Michèle que je l'ai fait. Pour que l'on ne sache pas ce qu'elle a fait cette nuit-là.

— Arrête-toi, Grayson, cria Lillie. Ne t'imagines pas pouvoir retourner la situation et rendre ta sœur responsable de ce qui s'est passé. Ne me raconte pas qu'elle avait bu et que c'est elle qui l'a frappé la première. N'essaie pas de me dire que tout est de sa faute.

— Ce n'est pas seulement qu'elle avait bu, m'man. On avait tous bu.

— Et tu es resté là à les regarder sans rien faire. Aie au moins maintenant le courage de le reconnaître, Grayson.

— Je ne suis pas resté là. En fait... je suis parti, dit Grayson. J'étais en train de partir.

— Tu fuyais, Grayson, nous le savons tous les deux.

— J'étais obligé.

— Non. Tu as choisi de fuir.

— J'étais obligé, répéta-t-il. Elle... elle avait enlevé son chemisier.

Lillie le regarda fixement. Une rougeur envahissait de nouveau le cou de Grayson, remontant sur ses joues.

Il détourna les yeux. Elle sentit que son visage aussi s'empourprait.

— Ce n'est pas vrai, dit-elle d'une voix tremblante.

— Si, m'man, je t'assure. Elle tenait à lui. Elle était amoureuse de lui. Elle a dû vouloir se rendre intéressante... Je ne sais pas, moi. Elle a dit qu'il faisait trop chaud et s'est déboutonnée. Je ne pouvais pas rester là, j'étais gêné. Il fallait que je parte.

Lillie secouait la tête. Non, pas Michèle, se disait-elle, les joues brûlantes de honte. Pas mon bébé. Mais Michèle n'était plus un bébé.

— Elle a dû penser que cela lui plairait, mais il a probablement cru qu'elle se moquait de lui, ou quelque chose comme ça. (Grayson soupira.) Et moi je parlais, quand j'ai entendu. Et quand je me suis retourné...

Lillie se cacha le visage dans les mains, honteuse, terrifiée, comme si elle était en train de revivre les derniers instants de sa fille.

— Je lui ai remis sa chemise, ensuite, dit Grayson. Je ne pouvais rien faire d'autre. Je ne voulais pas qu'on la trouve comme ça.

Lillie serra très fort ses paupières fermées, mais elle ne réussit pas à effacer l'image de sa timide Michèle, ivre d'amour, de whisky et de clair de lune, essayant de se montrer provocante. Sans se douter un instant... victime de sa propre innocence.

Grayson interrompit le cours de ses pensées.

— Ne le dis pas à papa, d'accord, m'man ? demanda-t-il. Je ne veux pas qu'il le sache.

Lillie hocha la tête d'un mouvement gourd.

— Réponds-moi, m'man. Tu vas le lui dire ?

Elle posa sur son fils un regard vide.

— Je n'ai pas pour l'instant l'intention de parler à ton père.

— Il faut que cela reste entre toi et moi, m'man, dit Grayson. Les autres se feraient des idées fausses. Elle n'était pas du tout comme ça, d'habitude. Plutôt timide avec les garçons. Je me demande encore ce qu'il lui a pris, pourquoi elle a fait ça...

Pourquoi ? s'interrogea Lillie intérieurement, maintenant plus perdue qu'en colère. Michèle avait-elle cru, comme cela arrive quelquefois aux jeunes

filles, que personne ne voudrait jamais d'elle ? Elle aurait dû se confier à moi, pensa-t-elle amèrement. J'aurais pu lui faire comprendre qu'elle n'aurait jamais besoin de se montrer provocante. Qu'un jour elle serait aimée, courtisée. Lillie avait l'impression que le monde basculait. Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ? faillit-elle hurler. Nous étions si proches l'une de l'autre. Elle avait la nausée.

— Je voulais la protéger, m'man, plaida encore Grayson.

Lillie regarda son fils telle une somnambule qui s'éveille et elle sentit son cœur fondre. Elle chercha son regard puis hocha la tête.

— Je comprends, dit-elle en lui serrant le bras.

Malgré la nouvelle angoisse qu'avaient fait naître en

elle ses révélations, malgré la douleur qu'elle ressentait en imaginant cette pauvre scène de séduction et ses conséquences dramatiques, elle était contente qu'il lui ait tout raconté. C'était comme s'il avait rétabli entre eux un pont, fragile, certes, mais qui les reliait. Comme si après que son cœur s'était arrêté complètement, il recommençait à battre faiblement.

— Merci d'avoir fait ça pour elle, dit-elle.

— Je voudrais tellement l'avoir sauvée, m'man.

— Moi aussi, Grayson, murmura Lillie en secouant la tête.

Lentement, elle se leva, passa une main absente sur ses vêtements.

— Quand tu rentreras à la maison... commença-t-il.

— Je ne rentre pas à la maison, l'interrompit Lillie.

— Où vas-tu ? demanda-t-il.

Lillie regarda autour d'elle, le terrain de sport, maintenant désert, les nuages bas et brumeux, le soir qui tombait.

— Chez Brenda. Je vais passer la nuit là-bas, si elle veut de moi.

Il regarda son œil qui enflait.

— C'est à cause de ça ?

— De ça et de tout le reste. Je ne peux pas rentrer à la maison, Grayson. Je ne peux pas. Il faut que je réfléchisse. Je ne sais pas ce que je vais faire, maintenant. J'ai besoin d'être seule et de réfléchir à tout ça.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu voudrais faire ? demanda-t-il d'une voix anxieuse.

— Je ne sais pas, répéta-t-elle. Tout ce que je peux te dire, c'est que je ne me suis jamais sentie aussi perdue de toute ma vie.

— Il faut du temps pour arriver à vivre avec ça, répondit-il, mais je crois que tu ferais mieux de rentrer à la maison, pour l'instant.

— Ne t'inquiète pas pour moi, Grayson. Va te changer maintenant. Il ne m'arrivera rien.

Grayson la regarda, les yeux plissés.

— Tu n'en parleras pas à tante Brenda, hein ? demanda-t-il.

— Je ne dirai rien à personne, ce soir, tu peux me croire. Je vais chez elle pour être seule. Pour pouvoir respirer.

Sa réponse sembla le rassurer.

— Ecoute, m'man, j'ai beaucoup réfléchi, moi aussi, lui dit-il. Et je regrette vraiment ce qui s'est passé.

— Je sais, dit-elle.

— Mais il est trop tard pour remuer tout ça en public. Cela ferait du mal à tout le monde.

— Ça déjà fait du mal à tout le monde.

— Oui, mais maintenant nous devons penser à l'avenir. Que gagnerions-nous à revenir sur le passé ?

— Il faut que je m'en aille, Grayson, soupira-t-elle. Dis à ton père où je suis, s'il te plaît.

Elle n'attendit pas sa réponse. Elle avait besoin de s'éloigner de lui. De tout cela. Elle se sentait vidée. Elle avait cru que le meurtre de Michèle était le pire des cauchemars. Elle sourit amèrement de sa naïveté. Il lui semblait maintenant que la mort de sa fille n'était que le début de l'horreur. Que tout ce qui avait maintenu son monde en place s'écroulait.

Elle marcha à pas lourds vers le parking. Arrivée à sa voiture elle se retourna, regarda derrière elle. Son fils était toujours là, dans l'ombre du crépuscule, debout jambes écartées, les poings serrés, les yeux braqués sur elle. Sa silhouette carrée se découpait contre le ciel gris comme une grande sculpture, image trop idéale d'un homme.

## 20

Dans la triste grisaille de la soirée, les bâtiments mal éclairés de l'école militaire s'élevaient comme une forteresse construite à flanc de colline. Jordan passa devant un panneau indiquant que la Sentinelle avait été fondée en 1887, et remonta la route jusqu'à l'allée qui menait au parking, sur le côté de la cour d'honneur.

Il était presque sept heures, le voyage l'avait épuisé, mais il voulait accomplir sa mission immédiatement. Il se sentait mal à l'aise et anxieux à l'idée de cette confrontation, aussi valait-il mieux en finir le plus vite possible. Il y avait un drapeau américain et un canon de la Première Guerre mondiale au milieu de l'îlot de verdure qui s'étendait devant le bâtiment central, où Jordan pensait qu'il trouverait le directeur. Il croisa deux cadets en uniforme qui marchaient à grands pas, tête baissée, et le vent soulevait les feuilles mortes sur la pelouse, mais en dehors de ça, tout était silencieux. Il grimpa les marches du perron, entra et regarda autour de lui.

Malgré le manque d'éclairage, les boiseries d'acajou luisaient comme les chaussures d'un officier. Le hall était désert. Jordan suivit une flèche indiquant le bureau du commandant et fut soulagé de voir de la lumière briller derrière la porte. Il n'y avait pas de réceptionniste dans l'antichambre. Des plaques commémoratives et des étagères remplies de livres d'histoire militaire et d'albums de la Sentinelle des années 30 couvraient les murs. Sur la porte entrouverte une plaque annonçait : COLONEL JAMES PREAVETTE. Il frappa. Une voix bourrue lui répondit d'entrer et quand il s'avança, il vit un homme sec, à la peau tannée par les intempéries, qui portait une chemise à manches courtes et des lunettes dont la monture argentée avait exactement les mêmes reflets que ses cheveux gris coiffés en arrière. Lorsqu'il releva la tête, une lueur dansa sur ses verres.

— Désolé de vous déranger, colonel Preavette, dit Jordan.

— Aucun problème, entrez. J'essaie seulement de rattraper le retard accumulé dans nos paperasses.

Tout en se présentant, Jordan sourit intérieurement. A l'exception de deux dossiers soigneusement fermés et d'un cadre contenant une photo de famille, rien ne traînait sur le bureau du colonel.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda Preavette.

— Je suis venu voir un de vos élèves.

Le colonel fronça les sourcils.

— Je regrette, mais il vous faudra attendre demain. Les cadets n'ont le droit de recevoir des visites que le dimanche. Etes-vous un membre de sa famille ?

Jordan hésita.

— Un ami de sa famille, colonel, répondit-il. Il s'agit d'une chose importante. Je vous serais reconnaissant de me laisser lui parler dès ce soir.

— Quelqu'un de malade, un accident ? demanda le colonel d'une voix sévère.

Jordan se sentit comme un soldat rappelé à l'ordre. Il n'essaya pas de mentir.

— Non. Mais cela pourrait me permettre de résoudre un sérieux problème. Je crois que ce garçon est en possession d'informations concernant un crime grave...

— Vous êtes de la police ?

— Non, colonel, reconnut Jordan, soudain conscient de sa tenue, de ses cheveux longs, et de sa veste de sport encore imprégnée du parfum de Lillie.

— Le règlement et la discipline sont ce qui permet à notre institution de vivre, monsieur Hill. L'exemple que nous donnons aux cadets est fondamental. Il y a non loin d'ici un motel très agréable où descendent les familles qui viennent rendre visite à nos élèves. Revenez demain.

Jordan comprit qu'insister ne servirait à rien, car il ne pouvait offrir au colonel aucune explication. Il regretta un instant de ne pas avoir pensé à contourner les voies officielles.

— A quelle heure ? demanda-t-il d'un ton froid.

— A partir de neuf heures. Lequel de nos cadets voulez-vous voir ?

Tiens, tiens, se dit Jordan, aurais-je éveillé sa curiosité en parlant de crime ?

— Il s'agit de Tyler Ansley, colonel.

Les sourcils de Preavette se rejoignirent derrière les montures argentées. Il prit le paquet de Camel qui était sur son bureau, en sortit une cigarette d'un geste sec. Jordan attendit patiemment qu'il l'ait allumée. Le colonel hocha la tête.

— Je savais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, chez ce garçon. Je reconnais à des kilomètres ceux qui se sont mis dans de mauvais draps.

Jordan ne répondit pas. Si le colonel voulait en savoir plus, il devrait faire une entorse au règlement. Preavette comprit immédiatement les termes

silencieux du contrat et prit le temps d'y réfléchir. Puis il hocha de nouveau la tête.

— Revenez demain, monsieur Hill.

Jordan le remercia brièvement et sortit. De retour dans la cour, il regarda, furieux, les murs des bâtiments qui l'entouraient. L'un d'eux abritait peut-être l'assassin de sa fille. Mais s'il tentait de découvrir lequel sans l'autorisation du colonel, il se ferait mettre à la porte et perdrait toute chance de revenir le lendemain.

La fatigue s'abattit sur lui d'un seul coup. L'idée d'aller se reposer au motel lui parut soudain tentante. Il avait du mal à croire que le matin même il était encore dans sa maison des montagnes. Il lui semblait que c'était un mois tout entier — et non moins de vingt-quatre heures — qui s'était écoulé depuis qu'il avait appelé Lillie puis décidé de descendre dans le Sud.

Résigné, il reprit sa voiture et suivit la route jusqu'au motel. On lui donna une chambre dont la moquette turquoise jurait avec le couvre-lit à carreaux marron. Il sortit sa trousse de toilette et alla dans la salle de bains, où il resta un long moment à contempler dans le miroir son visage hagard.

Il ne souhaitait plus que dormir. Mais il se dit qu'il ferait mieux d'aller manger quelque chose avant que le restaurant ne ferme. Tout en se dirigeant vers la grande salle, il repensa à son entrevue avec le colonel. Le vieil officier n'avait pas paru surpris d'apprendre que c'était Tyler qu'il cherchait. Cela avait au contraire semblé confirmer ses propres soupçons. Et merde ! se dit Jordan. On verra ça demain. En attendant il n'y avait rien à faire. Dès neuf heures il irait voir Tyler et apprendrait ce qu'il voulait savoir.

Il poussa une porte à double battant et passa dans le hall du restaurant. Il entendit, venant du bar, le son assourdi d'un orchestre de *country* et se demanda si les musiciens jouaient devant une salle vide. Il n'avait vu que quelques voitures dans le parking.

Il alla s'asseoir à un coin de table sur une chaise en bois à haut dossier et regarda autour de lui. Il y avait très peu de monde, des jeunes parents

apparemment épuisés, avec leur bébé, deux autres couples, d'âge moyen, qui finissaient leurs cafés et riaient des plaisanteries lancées par les hommes aux serveuses. Deux tables plus loin, un homme et une femme plus âgés étudiaient le menu en discutant gravement. Quand la serveuse s'approcha de leur table, Jordan comprit à leur conversation qu'il s'agissait d'une soirée spéciale pour le troisième âge. Pour trois dollars et un coupon découpé dans le journal local, ils pouvaient commander le menu fixe, poisson frit et macaronis.

La serveuse s'excusa poliment et vint près de Jordan. Il lui demanda un Jack Daniels avec de la glace et un steak. Tandis qu'elle s'éloignait pour apporter sa commande en cuisine, la vieille dame la rappela, le visage plissé par un sourire timide.

— J'aimerais aussi une soupe à la tomate, ce soir, lui dit-elle.

— C'est en supplément, répondit la serveuse.

La vieille dame regarda son mari d'un air inquiet et fronça les sourcils.

— Elle n'est pas au menu, d'habitude ? demanda le vieil homme.

— Quelquefois, mais pas cette semaine, dit la serveuse. Ça fera un dollar de plus.

Et ils ne peuvent pas se le permettre, pensa Jordan.

Le vieil homme releva la tête d'un geste fier.

— Apportez à ma femme une assiette de soupe, dit-il.

Mais la femme secoua la tête.

— Non, chéri, non. Finalement je n'en veux pas. Je mange toujours trop quand nous venons ici. Si je prends de la soupe, je n'aurai plus faim pour le dessert.

— Tu es sûre ? demanda le mari, l'air soulagé.

— Certaine, répondit-elle.

Jordan se beurra une tartine et fit semblant de ne pas avoir écouté. Il ne voulait pas que le vieil homme lise de la pitié dans ses yeux. Tu lui as probablement promis la lune, autrefois, pensa-t-il. Et voilà où tu en es. Tu ne peux même pas lui offrir une assiette de soupe. Il regarda d'un air coupable le verre de bourbon que la serveuse déposait devant lui. Puis il entendit la vieille dame rire et quand il les regarda, il la vit donner une petite tape sur le bras maigre de son mari, comme pour le gronder gentiment d'une plaisanterie osée.

Jordan buvait à petites gorgées, pensif. Et voilà, se dit-il. Tu les plains parce qu'ils sont pauvres. Mais ils vont rentrer ensemble, heureux de leur soirée en ville. Ils s'assiéront à la table de leur cuisine, parleront de leurs petits-enfants et s'endormiront côte à côte dans leur grand lit.

La serveuse lui apporta son steak. Il n'avait pas très faim ; pourtant, il se força à manger. Lorsqu'il quitta la salle, l'orchestre swinguait toujours. Un des couples d'âge moyen qu'il avait vus à table sortit après un bref séjour au bar. En temps ordinaire, il y serait peut-être allé boire un verre, histoire de passer le temps, mais ce soir il n'avait pas envie d'assister aux tristes efforts d'un orchestre local. Il savait qu'ils joueraient le mieux possible, en rêvant de quitter Beauville et la Caroline du Nord pour devenir célèbres. Il connaissait trop bien ce genre de rêves.

Il retourna dans sa chambre. Le vide qu'il y trouva lui rappela son appartement new-yorkais. Où personne ne l'attendait jamais, même pas un chien. Il avait pensé quelquefois à en acheter un, mais avait toujours préféré éviter cette responsabilité. Comme un nouveau mariage. L'idée en elle-même ne lui déplaisait pas, mais faire de la place dans sa vie pour quelqu'un d'autre ne lui paraissait pas en valoir la chandelle.

C'était un sujet que Michèle remettait tout le temps sur le tapis quand elle venait le voir. Chaque fois, elle lui demandait pourquoi il ne se remariait pas.

Et en ces rares occasions où il avait invité une amie à se joindre à eux pour aller dans un restaurant de Chinatown ou au cinéma, Michèle n'avait pas arrêté de couvrir de compliments la pauvre jeune femme, puis, quand ils étaient rentrés, elle avait posé à son père d'innombrables questions sur son amie. Jordan sourit à ces souvenirs. Il lui semblait parfois que c'était elle l'adulte, et lui, l'adolescent troublé. Elle avait alors ce regard de ceux qui connaissent la vie et lui assurait qu'un jour il trouverait celle qu'il lui fallait. « Pourquoi tiens-tu tant à me marier ? » lui avait-il demandé un jour. « Parce que je n'aime pas te savoir seul quand je ne suis pas là », avait-elle répondu.

Le sourire de Jordan s'évanouit, il sentit des larmes lui piquer les yeux.

— Je ne peux pas penser à elle, dit-il à haute voix dans le vide.

Il alluma la télévision et passa d'une chaîne à l'autre. Puis il éteignit. Il était épuisé, mais ne tenait pas en place. Il avait été pratiquement toute la journée sur la route. De sa maison des montagnes à Kennedy Airport, de Nashville à Felton, et de là jusqu'à la Sentinelle. Il comprit qu'il avait usé toute son énergie et ne tenait que sur les nerfs. Mais il savait qu'il dormirait mal, hanté par l'idée du face à face qui l'attendait le lendemain.

Il regarda le téléphone et pensa à Lillie. Elle devait être en train de dîner avec Pink et Grayson, de chercher à s'occuper en attendant qu'il lui donne des nouvelles. Il n'avait aucune raison de ne pas l'appeler. Assis au bord du lit, les yeux fixés sur le téléphone, il la revit telle qu'il l'avait vue le matin même, ses cheveux mouillés et frisés par la pluie, emmitouflée dans la veste de sport qu'il lui avait prêtée. Il s'était toujours étonné de la trouver aussi préservée. Comme si la vie ne l'avait pas blessée.

En y repensant, il ne comprenait pas comment il avait pu décider aussi facilement de les quitter, autrefois. Un agent de Nashville avait remarqué une photo de lui, il lui avait demandé de chanter et lui avait trouvé une audition pour une comédie musicale qui passait à New York. L'amour, c'était bien joli, mais aussi bien banal, à côté d'une telle occasion.

Il s'était dit qu'il fallait partir. Tout simplement partir, trancher dans le vif, souffrir une bonne fois pour toutes, s'il ne voulait pas passer sa vie à regretter

de ne pas l'avoir fait. Il était allé à New York, avait décroché le rôle et très vite s'était retrouvé en Californie pour tourner des séries télévisées. Pourtant la douleur, car il *avait* souffert, avait résisté au temps. Il avait essayé d'autres femmes, mais avec elles il se sentait vide. La nuit, il rêvait de Lillie et de son bébé. Et malgré le soleil californien, il se réveillait avec la sensation d'être étouffé par un épais brouillard. Un matin, après une nuit particulièrement angoissée, il avait compris ce qu'il voulait : une seconde chance.

Une fois l'idée énoncée, il lui avait semblé que telle avait toujours été son intention. Il passa en revue les sessions de tournage, organisa son retour au bercail et commença à imaginer leurs retrouvailles. Il ne pensait plus qu'à ça, et à la façon dont il allait veiller sur elles désormais. Et trois semaines plus tard, exactement deux jours avant la date prévue pour son départ, une lettre de sa mère était arrivée, lui apprenant que Lillie s'était remariée. Qu'elle était désormais la femme de Pink Burdette.

Jordan décrocha et attendit un instant. Bientôt, se dit-il, tu n'auras plus aucune raison de l'appeler. Michèle n'est plus là. L'affaire sera réglée, et nous nous retrouverons à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, sans rien à partager. Sans plus rien à nous dire. Ce soir, au moins avait-il encore une raison valable de l'appeler. Il appuya sur la touche de la liste extérieure, fit le numéro.

Pink répondit dès la première sonnerie.

— C'est Jordan, Pink.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il se demanda si Lillie lui avait reparlé de Tyler et si elle l'avait mis au courant de son départ pour la Sentinelle. Oui, certainement. Mais de toute évidence, Pink n'était pas d'humeur à en discuter avec lui.

— Heu... Je peux parler à Lillie ?

— Elle n'est pas là, répondit Pink, sans plus d'explications.

— Bon, tant pis. Dis-lui que j'ai appelé, s'il te plaît.

Pink resta un instant silencieux, comme s'il hésitait,

mais finalement il se contenta de répondre :

— D'accord, au revoir.

— Au revoir.

Jordan raccrocha. Sans savoir pourquoi, il était heureux qu'elle n'ait pas été là. C'était peut-être idiot, mais c'était exactement ce qu'il ressentait. Une idée invraisemblable lui passa par l'esprit. Peut-être était-elle partie le rejoindre. Il regarda la porte, comme s'il s'attendait à l'entendre frapper d'une minute à l'autre. Puis il secoua la tête, étonné lui-même de sa folle imagination.

Alors il se leva et ralluma la télévision.

Si Brenda Daniels n'avait jamais épousé un homme pour son argent, elle avait toujours fait en sorte de recevoir la juste compensation financière de tous ses chagrins d'amour qui s'étaient soldés par un divorce. C'est ainsi qu'elle possédait à trente-quatre ans une des plus somptueuses maisons du comté de Cress.

Tandis que sa Lincoln avançait en ronronnant dans l'allée bordée d'arbres qui menait au garage, elle éprouva le plaisir qu'elle avait toujours à retrouver l'élégante demeure de stuc blanc et sa façade à colonnes. Elle avait passé la journée à Nashville, à l'hôtel Opryland, où se tenait le Salon des gourmets, et avait pensé appeler son guitariste marié pour une petite séance de jambes en l'air, mais au dernier moment, elle avait opté pour une confortable soirée chez elle.

Elle savait que les commères de la ville la traitaient de femme légère, mais elle était certaine que beaucoup lui enviaient sa liberté et sa belle maison. Elles eussent été surprises d'apprendre quelle vie calme elle menait la plupart du temps. Ce n'était pas qu'elle manquât de soupirants. Elle était toujours aussi jolie qu'elle avait pu l'être. Et si elle le voulait, elle pouvait s'installer

d'un jour à l'autre dans une de ces résidences avec piscine, club de tennis et facilités d'accès aux meilleurs restaurants et bars de la ville, résidences qui faisaient maintenant ressembler les alentours de Nashville à la ceinture de Las Vegas. Mais elle aimait sa maison, sa campagne, et n'avait pas pour l'instant l'intention de se remettre sur les rangs des femmes à épouser.

L'envie qui la prenait par moments de fonder une famille, comme tout le monde, ne durait jamais très longtemps. Une fois marié, un homme devenait très vite popote, et avant qu'on ait eu le temps de s'apercevoir de ce qui se passait, il laissait tout traîner derrière lui, buvait trop, et refusait de vous emmener dîner dehors. Elle ne pouvait supporter le désordre et la saleté, les cendriers pleins et les ronds que laissaient les verres sur le vernis de ses meubles importés de France. Elle se croyait compréhensive, mais les mauvaises habitudes de la gent masculine lui donnaient souvent la nausée. Les chaussettes sales enfoncées dans les chaussures et les paquets de cigarettes vides glissés entre les sièges en cuir de la voiture l'exaspéraient. Elle aimait que les choses soient faites d'une certaine manière et les hommes ne semblaient jamais arriver à le comprendre.

Malgré tout, cette soirée s'annonçait bien solitaire, et elle fut ravie de voir la voiture de Lillie garée dans son allée. Elle appuya sur la commande à distance qui ouvrait la porte du garage et arrêta la Lincoln à côté du van dont elles se servaient pour leurs livraisons. Elle avait depuis longtemps confié une clé à Lillie et savait qu'elle l'attendait à l'intérieur. Elle sortit ses paquets du coffre en se réjouissant à l'idée de montrer ses emplettes à quelqu'un qui s'y connaissait, ouvrit et appela Lillie, mais aucune réponse ne vint troubler le silence de la maison. Elle posa ses courses sur le bar de la cuisine et regarda autour d'elle. Sa femme de ménage veillait chaque jour à tout laisser absolument impeccable. La tasse qui séchait à côté de l'évier et la goutte de liquide brun qui tachait la surface du bar étaient autant de traces du passage de Lillie. Sur la table en marbre un magazine était posé à côté de la pile où il aurait dû être rangé. Lillie avait lu en prenant son thé. Brenda alla dans la salle de bains, vit qu'une des serviettes de toilette avait servi. Dans la chambre d'ami, une lampe de chevet en porcelaine de Chine était allumée. Brenda passa la main sur le lit, d'un geste automatique, et repartit vers l'autre côté de la maison. Il n'y avait personne dans le bureau. La télévision était

éteinte. Elle ressortit et remarqua alors qu'une des lumières extérieures brillait à l'arrière de la maison.

Il fait trop froid pour rester dans le patio, pensa-t-elle. Pourtant, quand elle s'approcha de la baie vitrée pour regarder dehors, elle aperçut une forme recroquevillée sur le banc de fer forgé blanc. Elle ouvrit et sortit.

— Lillie ?

Lillie releva la tête et se retourna, son petit visage pointu caché dans l'ombre.

— Qu'est-ce que tu fais dehors, ma chérie ? demanda Brenda. On n'est plus en été, voyons. Il y a longtemps que tu es là ?

— Quelques heures, dit Lillie. J'ai besoin de ton aide, Brenda.

La voix de Lillie tremblait, Brenda comprit tout de suite que c'était grave. Malgré la nuit, elle savait que les yeux de son amie étaient pleins de larmes.

— Tu sais bien que tu peux tout me demander, ma chérie. Qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que ça allait mieux ?

— Je voudrais rester ici quelque temps, dit Lillie.

— Oh, souffla Brenda, bien sûr.

Elle s'était toujours doutée que le mariage de Lillie n'était pas aussi heureux que cette dernière aurait voulu le laisser croire, mais c'était la première fois qu'elle voyait Lillie claquer la porte, ne fût-ce que le temps d'une soirée.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'est l'autre chose que je dois te demander, Brenda, répondit Lillie, fouillant des yeux l'ombre de la cour. Je t'en prie, ne me pose pas de questions. Je ne peux rien te dire, ce soir. Je ne peux pas en parler. Pas avant de savoir...

— Comme tu voudras, dit Brenda en essayant sans succès de ne pas paraître

offensée.

Elle s'avança vers un des fauteuils, et frissonna en sentant à travers le tissu de ses vêtements le fer humide et froid.

— Ça fait des semaines que j'ai rentré les coussins, dit-elle. Il faudra que je te montre où ils sont au cas où tu voudrais t'asseoir dehors pendant ton séjour.

— Tout ce que je peux te dire, Brenda, c'est que j'ai l'impression que ma vie s'écroule. Tu ne peux pas savoir comme j'aimerais pouvoir en parler avec toi.

— Mais tu n'as pas assez confiance...

— Oh Brenda !

. — Excuse-moi, je suis injuste, reconnut Brenda.

— Si tu ne veux pas de moi, je peux aller dans un motel.

— Ça va pas, non ? Tu peux rester ici aussi longtemps que tu veux.

— Je savais que je pouvais compter sur toi.

— Oui, bien sûr que tu peux, dit Brenda. Et quand tu auras envie de me raconter... Après tout, tu sais tout ce par quoi je suis passée avec les hommes, et ce n'était pas toujours très joli.

Lillie secoua la tête.

— Je ne peux pas.

— Bon, bon, dit Brenda en se levant. Mais rentrons. Il fait trop froid, ici. Tu vas attraper la crève.

— Je suis bien, dit Lillie.

— Allez viens, insista Brenda. Tu ne veux quand même pas rester là toute la nuit, non ? J'ai envie de te montrer ce que j'ai acheté au Salon des gourmets.

Il faudrait que tu voies cet hôtel. C'est immense ! Je me suis perdue deux fois. Vraiment, je ne savais plus où j'étais.

Lillie se leva à son tour et suivit d'un pas engourdi Brenda dans la cuisine dont le carrelage importé était peint à la main.

— Je boirais bien quelque chose, annonça Brenda en se dirigeant vers le bar pour prendre la bouteille de Southern Comfort. Fouille dans les sacs, pendant que je nous sers. Qu'est-ce que tu veux ?

Quand Lillie releva la tête pour répondre : « Rien », Brenda aperçut en pleine lumière son visage tuméfié. Elle reposa brutalement la bouteille sur le comptoir et regarda son amie ébahie.

Lillie soutint un instant son regard sans comprendre, puis porta la main à sa joue.

— Bon sang, mais qu'est-ce qu'il t'a fait ? demanda Brenda en contournant le bar pour venir vers elle.

Lillie recula.

— Le salaud ! s'exclama Brenda. Laisse-moi voir.

Lillie baissa le bras et découvrit sa pommette marbrée de bleu et son œil enflé.

— Je comprends que tu sois partie, dit Brenda. Tu as mis de la glace ?

Lillie secoua la tête mollement.

— Ecoute, Lillie, rien ne peut excuser ça. Je ne veux même pas savoir pourquoi vous vous êtes disputés ! C'est trop facile !

— Je sais, dit Lillie.

— Non, mais je te jure !

Brenda remplit son verre de glace, se versa une bonne rasade de bourbon, ajouta un zeste de citron et but une gorgée.

— Divorce. Crois-moi, Lillie, quand ils commencent à faire ça, on ne sait jamais où ça va s'arrêter. Il y a toujours une prochaine fois.

— Il n'y en aura pas, dit Lillie.

— Je l'espère bien. Quel salaud ! Je ne l'ai jamais aimé, Lillie. Je regretterai peut-être un jour de t'avoir dit ça, mais tant pis. Je sais qu'il a été un bon père pour tes enfants, qu'il s'est occupé de vous et tout et tout. Mais regarde comme il t'a amochée, aujourd'hui !

Lillie se dirigea vers le miroir accroché derrière le bar et passa doucement sa main sur sa joue. Elle inspecta son visage, impassible, comme s'il s'était agi de celui de quelqu'un d'autre. A ce moment-là la sonnerie de la porte retentit. Les deux femmes sursautèrent, se regardèrent.

— C'est sûrement Pink, dit Lillie calmement. Peux-tu le renvoyer ? Je ne veux ni le voir ni lui parler.

Brenda reposa son verre sur le comptoir d'un geste brusque et jeta vers la porte un regard plein de furie vengeresse.

— Le renvoyer ? Tu vas voir, oui !

Elle ouvrit un buffet de chêne ancien et fouilla une minute, puis sortit un Smith et Wesson, calibre 38.

— Brenda ! cria Lillie. Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais le virer d'ici !

— Il est chargé ?

— Heureusement, encore, dit Brenda. Crois-moi, ce genre de joujou est très utile quand on vit seule dans une grande maison.

— Range-le, supplia Lillie.

— Il va nous falloir t'en trouver un, fit Brenda comme si elle ne l'avait pas entendue.

Elle se dirigea vers l'entrée, le menton relevé, tenant le revolver dans sa petite main soignée et baguée de diamants, aussi naturellement qu'un vieux desperado.

Leur visiteur tapait maintenant contre la porte avec insistance, un bruit que Brenda connaissait bien. Le mari furieux. Eh bien, je vais le calmer, se dit-elle. Elle arriva dans le hall, appuya sur un interrupteur, inondant de lumière le devant de la maison, et ouvrit la porte, le canon baissé.

Quand Pink vit le revolver, il fit un bond en arrière.

Brenda le regarda d'un air glacial.

— Elle ne veut pas te voir.

— Il faut que je lui parle, insista Pink en jetant un coup d'œil inquiet au Smith et Wesson. Ça ne peut pas attendre.

— Va te faire voir, Pink.

— Ça suffit, Brenda. Baisse cette arme et laisse-moi passer.

— Pour que tu la battes encore ?

Le visage de Pink se renfrognait, mais une expression penaude passa dans ses yeux.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, Brenda, et écarte-toi de mon chemin.

— N'avance pas, Pink. Je vais tirer.

D'un air exaspéré, Pink regarda tour à tour le revolver et le visage décidé de Brenda.

— Tu en serais bien capable. Et tu ne serais même pas condamnée.

— Je compte jusqu'à trois, dit Brenda.

— Tout le monde sait que tu hais les hommes.

— Surtout ceux qui battent leur femme, répliqua Brenda. Un...

— Je veux voir Lillie ! cria Pink.

— Va-t'en, gronda Lillie en s'avançant.

— Lillie ! cria Pink tout en descendant à reculons entre les colonnes blanches que les lampes illuminaient. Viens, Lillie !

Brenda le suivit, le canon braqué. Pink murmura quelque chose qu'elle ne comprit pas et se dirigea vers l'Oldsmobile qu'il avait garée près de l'épaisse pelouse qui s'étendait devant la maison.

— Et ne reviens pas, lança Brenda.

Ses talons claquèrent sur les marches et elle referma la porte derrière elle d'un geste rageur. Elle se retourna vers Lillie qui s'agrippait à une commode ancienne sur laquelle était posé le téléphone.

— Je crois qu'il a compris.

— Merci, dit Lillie avec un petit sourire amer.

Brenda souffla dans le canon du revolver comme si

elle avait tiré, et sourit, elle, de toutes ses dents.

— Je me suis bien amusée.

— Tu devrais faire plus attention à ces trucs-là, dit Lillie. Range-le maintenant, je t'en prie.

— Tu devrais le prendre, au cas où Pink chercherait à recommencer. Tu sais t'en servir ?

— Bien sûr. Mais je n'en veux pas. Je n'ai pas peur de Pink.

Brenda fronça les sourcils et fixa la joue tuméfiée de Lillie d'un air insistant.

— Peut-être le devrais-tu.

— Si tu savais, Brenda, dit Lillie. C'est le cadet de mes soucis.

— Bon sang, Lillie, pourquoi ne m'expliques-tu pas ?

— Il faut d'abord que je mette un peu d'ordre dans ma tête. Que je comprenne ce qui n'allait pas dans notre vie et ce qu'il faut faire.

— Bon. J'espère que ça ne prendra pas toute la nuit. Il faut aussi que tu dormes.

— Une nuit n'y suffirait sûrement pas.

— Alors, va te coucher. Et essaie de te reposer un peu.

— Oui, dit Lillie.

Brenda se mordit la lèvre et regarda d'un air furieux la silhouette fragile de Lillie qui s'éloignait dans le couloir.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit...

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit Lillie en se retournant.

Brenda tapota du bout de ses ongles vernis sur le dessus de la commode et regarda Lillie disparaître dans la chambre d'ami. Puis elle baissa les yeux vers le revolver qu'elle tenait encore à la main et le soupesa pensivement. Après avoir relevé la tête d'un air décidé, elle retourna dans la cuisine où Lillie avait laissé le grand cartable en cuir qui lui servait de sac. Elle s'assura que le cran de sûreté était bien mis, puis glissa le Smith et Wesson dans le sac. Tu es trop

confiante, Lillie, se dit-elle. Une fois qu'ils ont fait le premier pas vers la violence, ils y prennent vite goût. Et ils recommencent toujours. Elle referma la fermeture à glissière et partit dans sa chambre, soulagée de ce qu'aucun homme ne laisserait s'amonceler des serviettes humides dans sa salle de bains ce soir-là.

## 22

Depuis sa plus tendre enfance, Lillie avait toujours aimé les cloches du dimanche matin qui faisaient résonner à travers la ville leur hymne ancestral. Cela lui avait toujours donné l'impression qu'elle vivait dans l'endroit le plus paisible, le plus protégé du monde. Mais elle s'était tournée et retournée dans le lit d'ami de Brenda jusqu'à l'aube, et ce jour-là l'appel des cloches la réveilla en sursaut.

Elle se leva, se lava, s'habilla avec des gestes d'automate. Une fois dans le couloir, elle jeta un coup d'oeil dans la chambre Marie-Antoinette aux teintes crème de son amie, et vit que Brenda dormait profondément. Elle était allongée immobile, les yeux cachés par un masque noir. Lillie aurait tant voulu, elle aussi, arrêter le jour qui arrivait. Mais elle ne pouvait qu'y faire face.

Elle avait longuement réfléchi. A son mariage, à ses enfants, à la situation impossible dans laquelle elle se retrouvait. Et quand le premier rayon de soleil avait éclairé la chambre, elle s'était sentie fiévreuse. Elle savait maintenant qu'elle n'avait qu'une chose à faire, et qu'elle devait la faire immédiatement. Elle alla dans la cuisine, mit son manteau, prit son sac à bandoulière. Il lui sembla peser lourdement sur son épaule et elle se dit qu'elle était à bout de forces. Puis elle ramassa ses clés sur le comptoir, regarda une dernière fois autour d'elle et sortit.

C'était un matin frais et humide, les arbres nus semblaient frissonner sous la brise, l'air était clair et seuls quelques chants d'oiseaux troublaient le silence. Quand elle s'avança dans l'allée vers sa voiture, elle vit l'Oldsmobile noire garée devant la maison. Pink était écroulé sur le volant, le visage entre les bras.

Lillie hésita un instant, avec la vague sensation qu'elle aurait dû lui parler, mais la douleur cuisante de sa joue lui rappela qu'elle ne le voulait pas. Arrivée à sa voiture, elle ouvrit la portière le plus doucement possible, espérant qu'il ne l'entendrait pas. Mais Pink se redressa brusquement, comme si ce simple chuintement avait résonné à ses oreilles tel un coup de feu. Il la regarda et vint vers elle.

— Lillie ! Attends !

— Chut ! dit Lillie. Brenda dort encore.

— Il faut que nous parlions, dit Pink.

Il était décoiffé et bouffi d'avoir dormi dans la voiture. Lillie se dit qu'il devait aussi avoir bu.

— Pas maintenant, dit-elle.

— Oh, je t'en prie, ma chérie, murmura-t-il en s'approchant pour la prendre dans ses bras.

Lillie se recroquevilla.

— Ne me touche pas, dit-elle.

— Ecoute, chérie, je veux seulement m'excuser. Je suis désolé. Je ne comprends pas ce qui m'a pris, insista-t-il. Je n'avais jamais fait ça, tu le sais bien.

— Tu crois que c'est une excuse ?

— Non, dit Pink d'un ton sincère. Je sais que j'ai eu tort. Et je te promets que ça n'arrivera plus jamais. Plus

jamais. Ne t'enfuis pas si vite, ma chérie, j'ai des tas de choses à te dire. D'ailleurs, où vas-tu ?

— Je dois voir quelqu'un.

— Alors laisse-moi t'emmener.

— Merci, j'ai ma voiture.

Quand Pink lui prit la main, elle la retira très vite.

— Je ne souhaite qu'une chose, continua-t-il. Que nous soyons réunis de nouveau. Toi, Grayson et moi. Tous les trois. Comme nous devons l'être. Comme Michèle voudrait que nous le soyons.

En l'entendant évoquer sa fille, Lillie se raidit.

— Comment oses-tu ? siffla-t-elle. Ne prononce plus jamais son nom devant moi. Que doit-elle penser de nous, mon Dieu ? Laisse-moi tranquille, Pink.

Pink la regarda ébahi, puis furieux de voir que ses excuses n'avaient pas produit l'effet escompté.

— Je t'ai dit que j'étais *désolé*.

— J'ai entendu.

— Ce n'est jamais qu'un bleu, après tout. Pour te faire taire. Et maintenant dis-moi où tu vas.

Lillie le regarda les yeux brûlants.

— Je vais voir Royce. Son fils a tué ma fille, tu te souviens ?

— Ecoute, Royce ne peut plus rien faire, maintenant. Nous avons déjà choisi. Pourquoi remuer tout ça ?

— *Vous* avez choisi. Pas moi. Moi, je n'ai eu droit qu'à des mensonges.

Pink la regarda d'un air incrédule puis tapa du plat de la main sur le capot.

— Rien de ce que je fais n'est jamais assez bien pour toi. J'ai passé ma vie à essayer de te satisfaire, pourquoi ? Pour que tu te retournes maintenant contre

moi ? Et contre notre fils ?

— Je ne me retourne pas contre vous, Pink. Vous êtes ma famille... Toi et Grayson, tout ce que j'ai au monde. Mais il s'agit d'un *meurtre*, Pink. Pas d'une bêtise d'enfant. Vous faites tous comme si rien n'était arrivé, alors que notre fille a été assassinée !

— Tu ne cherches qu'à te venger, dit Pink. Parce que

nous ne t'avons pas demandé ton avis. Tu vas tout crier sur les toits, et c'est exactement pour ça que je ne te l'avais pas dit.

— Tu as raison, Pink, répondit Lillie d'un ton sarcastique. On ne pouvait pas me faire confiance dans un cas comme celui-là. Alors tu as pris tout seul cette décision cruciale et tu m'as menti. En fait, je devrais te dire merci, t'en être reconnaissante !

Pink la fixait, le visage fermé.

— Ne méjugé pas si vite, Lillie. J'ai pensé à Grayson, à son avenir. D fallait bien que quelqu'un y pense. Que crois-tu qu'il deviendrait si tout cela s'apprenait ?

— Je ne sais pas, dit Lillie.

— Non, tu ne sais pas. Et tu t'en fiches. Tu te moques bien de gâcher sa vie pour te venger de Tyler. Même alors que Michèle est morte et que rien ne nous la ramènera. Tu l'as toujours plus aimée que Grayson, voilà tout.

Lillie aurait voulu protester, trouver une réplique cinglante, mais les mots lui manquèrent. Les paroles de Pink lui avaient coupé le souffle, comme un coup de poing dans le ventre. Où était la vérité ? Michèle avait toujours été la plus faible, la plus vulnérable. Celle qui dépendait d'elle. Grayson avait refusé qu'elle l'aide dès qu'il avait su marcher. Et peut-être en avait-elle souffert. Peut-être s'était-elle alors rapprochée encore de celle qui avait besoin d'elle. Mais il était injuste de dire qu'elle l'avait plus aimée. Elle les aimait tous les deux, bien que de manière différente. Ils étaient ses enfants, ses petits. Elle

n'avait pas à défendre son amour devant qui que ce fût. Pourtant, les paroles de Pink la faisaient se sentir coupable. Et elle ne voulait pas qu'il le sût.

— Je regrette que tu voies les choses comme ça, Pink, répondit-elle froidement.

Mais quand elle tendit la main vers la poignée, Pink la poussa de côté.

Lillie lui fit face.

— Laisse-moi partir, Pink, gronda-t-elle sourdement.

Il la lâcha et elle s'assit dans la voiture. Tremblante, elle mit le contact. Pink hésita une seconde, puis avança le bras vers les clés. Lillie cria et appuya sur le bouton qui commandait la fermeture de la fenêtre. Pink eut à peine le temps de retirer sa main, mais quand Lillie démarra et passa la marche arrière, elle le vit debout derrière elle.

Elle baissa de nouveau sa fenêtre et passa la tête dehors.

— Sors-toi de là, Pink, cria-t-elle.

— Tu ne peux pas faire ça, répondit-il. Tu ne peux pas t'en aller comme ça et tout détruire.

— Je ne vais rien détruire, lui dit-elle. Je veux seulement parler à Royce Ansley, et tout de suite.

Elle mit la marche arrière, appuya sur l'accélérateur. La voiture recula de quelques centimètres.

— Vas-y, écrase moi ! cria-t-il. Qu'est-ce que tu attends ?

Elle klaxonna, mais il resta là, lui barrant la route de son corps empâté d'homme vieillissant.

Elle le regarda, incrédule.

— Pousse-toi, dit-elle. Je m'en vais.

— Vas-y ! Fonce ! Je m'en fous !

Et elle comprit que c'était vrai. Il ne bougerait pas. Parce qu'il croyait ainsi protéger Grayson, il était prêt à se laisser écraser. Elle sentit son cœur se serrer, sans savoir si c'était de pitié, de dégoût ou bien par sympathie.

Elle mit le levier de vitesse en position « marche » et la voiture bondit en avant. Elle tourna le volant, repassa en marche arrière et dérapa sur la pelouse, arrachant des mottes d'herbes sur son passage. Pink lui cria quelque chose, mais elle remonta sa vitre pour ne pas l'entendre.

Royce Ansley habitait dans une rue tranquille une maison de pierre qu'un ancien combattant de la Première Guerre mondiale avait fait construire sur le modèle d'une ferme française. Tout en se garant, Lillie se rappela à quoi ressemblait du vivant de Lulene cette façade maintenant délabrée. Un rosier grimpait autour de la porte et le jardin n'avait pas son pareil dans tout Felton.

Après la longue maladie et la mort de sa femme, les cheveux bruns de Royce semblaient avoir blanchi en une nuit. Il ne s'était jamais remis de son chagrin. Il s'était marié tard et quand, le temps ayant passé, quelqu'un lui parlait de remariage, il répondait : « J'ai eu ma femme », comme s'il avait voulu dire « ma vie ».

Lillie fit taire la sympathie qu'elle avait toujours ressentie pour lui. Elle alla à la porte, laissa retomber le vieux heurtoir de fer et attendit. Elle entendit des pas, la porte s'ouvrit. Royce Ansley, encore en robe de chambre, posa sur elle des yeux fatigués. Il ne semblait pas surpris de la voir.

— Je pensais bien que c'était toi, lui dit-il. Entre.

Lillie referma la porte et le suivit dans le salon.

— Ça ne t'ennuie pats, si je vais m'habiller ? lui demanda-t-il.

Elle fut tentée de refuser. Une part d'elle-même aurait voulu l'humilier,

l'obliger à l'affronter dans cette tenue qui aurait rendu n'importe qui vulnérable. Il n'était pas l'homme qu'elle avait respecté si longtemps. Il avait menti, et contrevenu à la loi. Mais, sans savoir pourquoi, elle décida de se montrer bonne joueuse.

— Vas-y, dit-elle d'un ton sec.

— Merci. En m'attendant, fais comme chez toi.

Lillie hocha la tête et regarda autour d'elle, tandis

que Royce quittait la pièce. Comment se sentir chez soi, dans une telle maison ? se demanda-t-elle. La pièce était propre, parfaitement rangée. Mais les rideaux jaunes semblaient être restés fermés depuis des années. Lillie savait que Royce n'avait rien changé de place, pas même un cendrier, depuis la mort de Lulene. Elle se souvint du jour où elle était venue avec Jordan, quand il jouait dans *Notre ville*. Lulene leur avait offert du thé et leur avait parlé des spectacles qu'elle avait vus à Broadway. Jordan l'écoutait les yeux brillants, et Lillie n'avait pas su reconnaître le danger que représentait pour elle cette lueur. Elle n'avait ressenti que du plaisir à le voir si apprécié par son professeur, et si heureux de l'être. Lulene attendait Tyler, à cette époque. La maison était aussi impeccable qu'aujourd'hui, mais si gaie, avec les bouquets de fleurs et les porcelaines de Lulene. Lillie ne put s'empêcher de penser à quel point il avait dû être triste pour Tyler de grandir là après la mort de sa mère. Car cette maison n'en était plus une, mais seulement un mausolée.

— Voilà, dit Royce qui revenait en serrant la boucle de sa ceinture. Je suis prêt, Lillie.

. — Est-ce que Pink t'a appelé ? demanda-t-elle sans détour.

— Oui.

Elle comprit qu'il s'était préparé à l'attaque. Eh bien, elle ne le décevrait pas.

— Depuis aussi longtemps que je me souviens, Royce, j'ai toujours eu pour toi le plus profond respect, la plus haute estime. Si quelqu'un m'avait dit que

tu étais capable d'une chose pareille...

Il n'essaya pas de se montrer agressif. Il se laissa tomber dans un fauteuil usé, et regarda la photo de son mariage qui était posée sur une table à côté de lui. Un homme et une femme qui souriaient, plus très jeunes, mais encore innocents.

— Je ne sais pas comment t'expliquer, murmura-t-il.

— Il n'y a rien à expliquer, répondit Lillie. Je ne suis pas venue chercher des explications, et encore moins des excuses. J'en ai jusque-là, des excuses.

Royce la regarda d'un air sombre porter la main à sa gorge. Puis il secoua la tête.

— C'est Pink qui n'a pas voulu que nous t'en parlions. Il a dit que tu serais tellement bouleversée que tu n'arriverais pas à réfléchir calmement. Je n'étais pas d'accord, mais je n'avais rien de mieux à proposer. Ça été horrible pour moi de te mentir, Lillie. Je ne te demande pas de comprendre, mais il faut que ça, au moins, tu le croies.

Lillie n'avait pas l'intention de le rassurer.

— Ainsi, dit-elle en ignorant volontairement sa supplique, vous avez, Pink et toi, continué à mentir, et vous êtes pris dans ce sac de nœuds. Ce qui m'intéresse, c'est ce que nous allons faire, maintenant.

Je ne sais pas, dit Royce.

Il se leva et se dirigea vers le coin où était son bureau. Lillie remarqua alors le holster qui y était posé. Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

— Royce, non ! s'exclama-t-elle.

Quand il vit ce qu'elle regardait, Royce fronça les sourcils. Puis il tourna vers elle des yeux pleins de tristesse.

— Oh ! Lillie, tu penses que je serais capable de ça ?

— Je ne sais que penser, dit-elle d'une voix calme.

Il prit un cadre qui contenait une photo de Tyler,

l'étudia un moment et se rassit derrière le bureau.

— Comment as-tu pu, Royce ? demanda Lillie. Tu as servi la police toute ta vie. Crois-tu être au-dessus de la loi, maintenant ?

Royce soupira.

— Aimes-tu ton fils, Lillie ?

— Ah non, pas ça ! s'exclama-t-elle exaspérée. Pink m'a déjà servi ce refrain. Bien sûr que je ne veux pas voir mon fils arrêté ou publiquement humilié, Dieu m'en est témoin. Je suis sa mère. Je veux le protéger. Comme tu veux protéger Tyler. Mais il ne s'agit pas d'une vitre brisée, cette fois. Ni d'une voiture volée. Il s'agit d'un meurtre. Ma fille est morte. Alors ne viens pas me débiter la litanie du père qui aime son fils. Nous aimons tous nos enfants. Mais où est leur bien, dans tout cela ? Voilà la question qu'il nous faut résoudre, maintenant.

— Tu te trompes, dit-il. Je ne suis pas certain de cet amour. Je ne sais pas ce qu'un père doit ressentir pour son fils. Quand je pense à Tyler... Je vais être honnête avec toi, Lillie...

— Il serait temps, dit-elle.

— Je ne voulais pas vraiment d'enfant. Je n'ai jamais été très attiré par les enfants. Leurs jeux et tout le reste. Et en plus, j'étais déjà vieux. Mais elle était si heureuse d'avoir Tyler. (Il tendit la main vers sa photo de mariage.) Elle l'a couvé. Je me tenais plutôt à l'écart, le punissais quand il le fallait. Quand il a eu l'âge d'aller à la chasse, de faire du sport, de toutes ces choses que j'aurais pu partager avec lui, ça ne l'a jamais intéressé. Sa mère n'était plus là, et je ne savais pas comment m'y prendre. Il était secret, maussade, révolté. Nous n'avons jamais réussi à nous parler sans nous disputer. Il avait

toujours des problèmes, à l'école, partout. Il buvait, je le savais. Et ce n'était pas tout... Il y a un an, de l'argent a commencé à disparaître de mon portefeuille. Je savais qu'il me volait. Je l'ai averti... l'ai menacé... ça n'a servi à rien. Il représentait tout ce que je méprise.

Lillie le regardait, silencieuse. Royce s'appuya contre son dossier et soutint son regard.

— Quand j'ai vu Michèle, cette nuit-là, avec la batte de base-ball... Cette enfant si douce... Et puis je les ai trouvés, eux, et ils m'ont raconté ce qui s'était passé. J'aurais voulu étrangler Tyler de mes propres mains, tu dois me croire, Lillie. Couvrir Tyler était contraire à tout ce que je suis. A tout ce que j'ai toujours pensé, à tout ce que, en moi, j'ai pu croire. Si Pink n'était pas arrivé à ce moment-là... Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je ne veux pas lui faire porter le poids de mes responsabilités. Mais je peux te dire une chose. Je ne l'ai pas fait pour Tyler. Ni pour moi. Je l'ai fait pour elle. Parce qu'elle l'aimait.

— Je vois, dit Lillie froidement. Et l'histoire s'arrête là, hein ? Tyler part pour la Sentinelle. Quant à Michèle, on n'en parle plus. Et si une autre jeune fille innocente le met un jour en colère ?

— Je crois que la Sentinelle était la meilleure solution. J'espère qu'ils sauront le remettre sur le droit chemin.

Lillie avait du mal à croire qu'elle ressentait ce qu'elle ressentait à cet instant. C'était comme si Michèle était encore vivante, comme si elle avait combattu pour la sauver de nouveau.

— Il a tué ma fille, dit-elle. Il devrait être en prison.

— Jugé, corrigea Royce.

— Oui, d'accord, dit Lillie.

— Œil pour œil, dit Royce.

— Arrêtons ce petit jeu, Royce. J'ai autant à y perdre que toi. Tu crois que c'est facile, pour moi ? Que l'idée de voir mon mari, et mon fils, à la barre d'un tribunal ne me pose pas de problème ? Je ne sais pas quoi faire. Mais comment puis-je laisser Tyler impuni ?

— Voudrais-tu qu'il le paie de sa vie, Lillie ?

— Ne sois pas mélodramatique, Royce. Aucun jury ne condamnera à mort un gamin de dix-sept ans parce qu'il a, en état d'ivresse, tué... je ne veux pas dire accidentellement. Non, ce n'était pas un accident. Mais il n'y avait pas préméditation, et même dans un État tel que le Tennessee, il ne risque que la prison. Et je pense qu'il doit aller en prison. L'école militaire n'est pas un châtiment.

— Je sais, dit Royce, mais il y a une chose que toi aussi, tu dois savoir. Si Tyler va en prison, il y sera tué. Par les autres détenus. Ils le tueront parce qu'il est mon fils. Parce que c'est moi qui ai envoyé là-bas beaucoup d'entre eux. Il faudra le mettre en isolement, tout le temps, mais cela ne servira à rien. Les autres finiront par l'avoir. Ils ont des tas de façons d'y arriver.

Lillie s'agrippa aux bras de son fauteuil.

— Voilà pourquoi j'ai accepté de me taire, dit Royce. Parce que je savais qu'il mourrait, en prison, et que ce serait à cause de moi. Tu penses peut-être qu'il mérite la mort, mais moi, je ne pouvais pas condamner à mort mon propre fils.

C'est injuste, pensa Lillie. Je ne veux pas entendre ça. Mais elle savait que Royce lui disait la vérité.

— Tu comprends, maintenant ? demanda Royce.

Oui, elle comprenait. Elle tenait entre ses mains la

vie de Tyler. Et c'était ça qu'elle trouvait injuste, qu'elle voulait refuser.

— Lillie, reprit Royce, je ne sais pas ce qu'il aurait fallu faire. Mais je te

demande d'avoir pitié de mon fils, d'épargner sa vie, bien qu'il n'ait pas épargné celle de ta fille et que tu n'aies aucune raison d'avoir pitié de lui.

— Peut-être qu'ils ne l'enverraient pas en prison, insista faiblement Lillie.

— Pour quelle raison ? Nous sommes dans le Tennessee, ne l'oublie pas. Un Etat où on prend vingt ans pour possession de marijuana. Et il mérite la prison, tu l'as dit toi-même. N'importe qui serait d'accord. Malheureusement, toi, tu dois décider s'il mérite ou non la mort.

Lillie leva les yeux.

— Tu connais mon choix, reprit Royce. Mais encore une fois, il est, malgré tout, la chair de ma chair.

Elle regarda les cheveux gris du shérif et se sentit envahie par une vague d'impuissance. Ce n'était pas juste de devoir porter seule une telle responsabilité. Envoyer un jeune homme en prison était une chose, le condamner à mort en était une autre. D'autant qu'elle briserait en même temps sa propre famille. Dieu savait ce qu'il adviendrait de Grayson et de Pink, si elle parlait. Peut-être se retrouveraient-ils eux aussi en prison. Ils avaient menti. Ils avaient couvert un crime. Grayson avait seize ans. Il était juste assez vieux pour relever de la justice. Elle ne pouvait pas supporter l'idée de le voir passer par tout cela. Et pour quelle raison ? Parce qu'il avait à sa manière voulu protéger la mémoire de sa sœur ?

Mais elle, Michèle ? Qui prendrait son parti, si ce n'était sa propre mère ? Ce meurtre pouvait-il devenir une affaire classée, et rester impuni, comme si elle n'avait été qu'un animal écrasé par une voiture sur l'autoroute ? Oh ! ma petite fille, appela-t-elle dans le secret de son cœur, que veux-tu que je fasse ?

Alors elle se souvint de Michèle, portant le brassard de ceux qui manifestaient contre la peine capitale. Une âme sensible, disait Pink. Lillie ne l'avait jamais prise trop au sérieux. Michèle était jeune et privilégiée, que savait-elle des criminels et des assassins, et de leurs victimes qui criaient vengeance ? Pourtant, en y repensant, elle se dit que Michèle avait compris très jeune le sens de la peine de mort. D'hôpital en hôpital, pendant presque

toute son enfance, n'avait-elle pas elle-même continuellement affronté le mot fin ? Cette menace n'avait-elle pas constamment pesé sur elle ?

Lillie avait l'impression que son cœur pesait des tonnes. Ce n'était pas normal qu'elle eût à choisir. Entre sa

filles assassinées et son fils et le fils de Royce. A qui devait-on penser en premier ? Aux vivants ou aux morts ? Et si elle gardait le secret, s'ils continuaient tous à se taire, leur conscience les torturerait-elle jusqu'au dernier jour ?

— Acceptes-tu d'y réfléchir encore ? demanda Royce.

Lillie se leva, tout engourdie.

— Je ne vois pas de solution, dit-elle.

Royce hocha la tête, il comprenait.

— Je sais, dit-il. Il semble que quoi que nous choisissons, nous ne puissions gagner.

Ils échangèrent un regard effrayé.

23

Jordan avait demandé à la réception qu'on le réveille, mais il était debout bien avant qu'on l'appelle, et presque prêt à partir quand le téléphone sonna. Il alla décrocher, pour remercier brièvement la réceptionniste, quand une voix mâle et autoritaire aboya son nom à l'autre bout du fil.

Jordan fronça les sourcils.

— Oui ?

— Colonel Preavette à l'appareil.

— Bonjour, colonel, répondit Jordan.

— Le cadet Ansley est-il avec vous ? demanda le colonel d'un ton accusateur.

— Avec moi ? dit Jordan. Non, bien sûr que non.

— Vous êtes venu le chercher ici, hier soir, insista Preavette.

— Oui, et vous m'avez dit de revenir ce matin. J'allais justement partir.

Il y eut un bref silence.

— On vient de m'apprendre que le cadet Ansley n'a

pas rejoint ses quartiers hier soir. Savez-vous où il se trouve ?

— Nom de Dieu ! explosa Jordan, puis il s'excusa. Lui avez-vous dit que j'étais là, colonel ?

— Non. Je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours.

Où peut-il être, bon sang ? se demanda Jordan. Ce

n'est pas une simple coïncidence. Qui l'a prévenu ?

— Monsieur Hill ! demanda Preavette.

— J'arrive, dit Jordan. J'en ai pour dix minutes.

Il raccrocha, prit ses affaires et régla sa note en un temps record. Tout au long de la route, il réfléchit intensément.

La Sentinelle avait moins fière apparence et semblait moins sévère dans la lumière pâle du matin. Même dans le Sud, les écoles militaires ne jouissaient plus de la faveur et de la prospérité qu'elles avaient connues autrefois. Jordan se gara puis se dirigea à grands pas vers le bâtiment administratif, sans accorder la moindre attention aux jeunes gens en uniforme qu'il croisait. Peut-être est-ce le vieux pasteur, se dit-il. Peut-être a-t-il raconté au shérif notre visite d'hier matin. Et le shérif a appelé Tyler pour lui dire de se cacher jusqu'à ce que je reparte. Peut-être ; pourtant Jordan n'arrivait pas à imaginer

le pasteur en train de faire ça. Dès le début le vieil homme avait hésité à se mêler de cette histoire. Pourquoi, maintenant qu'il avait fait ce qu'il considérait comme son devoir, aurait-il appelé ? Non, ça ne tenait pas debout.

Quand Jordan arriva, presque à bout de souffle, le colonel Preavette était au téléphone. Il lui fit signe d'entrer et de s'asseoir.

Jordan prit une chaise et tambourina impatiemment sur la table tandis que Preavette discutait tranquillement de la fête de la Sentinelle avec son interlocuteur. Enfin il raccrocha et regarda Jordan.

— Eh bien ? demanda ce dernier.

— Apparemment, il a quitté le campus, répondit le colonel d'un ton calme, comme s'il avait oublié l'inquiétude qu'avait trahie son coup de téléphone quelques minutes plus tôt.

Jordan étouffa un juron.

— Quand ? demanda-t-il.

— Selon son camarade de chambrée, il n'est pas rentré après le mess, hier soir. Son camarade a pensé qu'il avait une autorisation de sortie. Il prétend que Tyler était bouleversé par un coup de téléphone qu'il avait reçu dans l'après-midi. Bon, puisque vous m'assurez que le cadet Ansley n'est pas avec vous...

— Il n'est pas avec moi, dit Jordan furieux. Et je veux parler à son camarade de chambrée.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire, répondit le colonel. Le cadet Ansley a très bien pu passer la nuit en ville avec une fille. Ce genre de choses arrive. Nous n'avons pas de raisons de nous inquiéter inutilement.

— Comment s'appelle son camarade de chambrée ? insista Jordan. Où puis-je le trouver ?

— Ecoutez, monsieur Hill. Nous sommes face à un problème de discipline qui ne regarde que l'école et la famille du cadet. Je regrette de vous y avoir mêlé. Je ne vous aurais pas appelé, si je n'avais pas pensé que l'absence de Tyler Ansley avait peut-être un rapport avec votre visite d'hier soir.

Derrière ses lunettes, les yeux du colonel semblaient aussi froids et gris qu'un ciel d'hiver.

— Il y en a un, colonel, vous pouvez parier vos galons là-dessus, dit Jordan sèchement. Maintenant, il faut que je voie ce garçon et qu'il me dise ce qu'il sait de ce qui s'est passé hier.

— Je ne peux vous permettre d'importuner mes étudiants, monsieur, dit le colonel. C'est clair, non ? Nous nous occuperons de le retrouver.

Jordan regarda le colonel et comprit qu'il lui fallait jouer serré. Preavette n'était pas homme à se laisser impressionner par un accès de colère, et encore moins par des menaces. Il était un soldat, qui suivait le règlement, croyait au respect de l'autorité et de la loi. Mais malgré son apparence bourrue, il donnait à Jordan l'impression d'être aussi un homme bon, conscient de son devoir. Il s'inquiétait pour Tyler, même s'il ne voulait rien en laisser paraître. Pourquoi autrement aurait-il été dans son bureau, un dimanche matin ? Jordan avait envie de cogner sur la table, mais il savait que c'était la dernière des choses à faire s'il voulait arriver à ses fins.

— Je comprends parfaitement votre position, colonel, dit-il. Et je ne veux pas importuner ce jeune homme. Mais je dois absolument trouver Tyler Ansley... Colonel, puis-je me confier à vous ?

Comme la veille, une lueur de curiosité passa dans les yeux de Preavette. Il y avait quelque chose de vraiment très humain, derrière la carapace du vieux militaire.

— Cela nous fera peut-être avancer, dit le colonel.

— Ma fille, mon unique enfant, a été récemment assassinée... commença Jordan.

Un instant, il laissa sa phrase en suspens, comme attendant qu'elle fasse son chemin dans l'esprit de son interlocuteur. Le colonel cligna des yeux. Jordan tourna la tête vers la photo qui trônait sur le bureau de Preavette.

— Je vois que vous êtes un père de famille, vous aussi, reprit-il. Vous pouvez donc imaginer quel choc cela a été pour moi.

Le colonel hocha la tête.

— C'est une chose terrible, dit-il.

— J'ai des raisons de croire, dit Jordan, en pesant chacun de ses mots, que Tyler Ansley sait quelque chose à propos de ce crime. Voilà pourquoi il est si important pour moi de lui parler.

— Une telle affaire relève de la police, dit Preavette.

— Tout à fait d'accord, colonel. Ma... femme et moi avons à plusieurs reprises essayé de pousser le shérif à relancer l'enquête. Mais comme vous le savez, le shérif de Felton est le père de Tyler Ansley.

— Je vois.

Le visage du colonel resta impassible, pourtant Jordan crut voir ses mâchoires se serrer. Preavette prit son paquet de Camel et alluma une cigarette. De toute évidence, il réfléchissait à ce que Jordan venait de lui dire. Il soupira.

— Je connais Royce Ansley depuis des années, monsieur Hill. Il a servi sous mes ordres en Corée.

Jordan sentit tous ses espoirs s'évanouir.

— Je n'ai accepté de prendre Tyler ici qu'à contrecœur, et uniquement par amitié pour son père. J'ai tout de suite compris que ce garçon avait des problèmes. Et j'ai senti la tension qui existait entre eux. Mais j'ai confiance en nos méthodes, je crois que nous pouvons vraiment aider ceux qui cherchent à

s'en sortir.

Le colonel aspira longuement la fumée de sa cigarette et regarda d'un air pensif la photo de sa famille.

— Pourtant, quand un garçon a un père tel que Royce Ansley qui représente... la loi et est très sévère... eh bien, comment dire... un tel père est particulièrement vulnérable.

Jordan hocha la tête sans répondre. Il se demandait où ce discours allait les mener. Le colonel tira encore sur sa cigarette puis l'éteignit avec soin.

— Très bien, dit-il. Vous allez parler à ce garçon, mais je vais venir avec vous pour m'assurer que vous n'abuserez pas de ce privilège.

— Merci, colonel.

Ils traversèrent le campus en silence, jusqu'à la porte du bâtiment où se trouvait la chambre de Tyler. Le cadet de garde salua le colonel, qui lui rendit son salut. Un homme et une femme d'âge moyen, en costume du dimanche, arrivaient dans le hall accompagnés de leur fils qui marchait entre eux d'un pas raide. La mère se tapotait les yeux avec son mouchoir. Le fils salua le colonel et le père s'inclina.

— Par ici, dit Preavette à Jordan en se dirigeant vers la cage d'escalier.

Leurs pas résonnèrent sur les marches métalliques, tandis qu'ils grimpaient jusqu'au troisième. Malgré son âge et les cigarettes, le colonel ne semblait pas le moins du monde essoufflé. Dans le couloir recouvert d'un fin linoléum, le bruit de leur approche sembla emplir l'espace d'un véritable brouhaha. Le colonel tapa à la porte d'une chambre.

— C'est le colonel Preavette, cadet Fredericks, annonça-t-il. Ouvrez.

La porte s'ouvrit immédiatement devant un jeune garçon aux cheveux ras dont les yeux brillaient d'une lueur inquiète.

— Cadet Fredericks, voici Mr. Jordan Hill. Le colonel prononça « Jerdan », comme on le faisait autrefois dans le Sud. Monsieur Hill, cadet Fredericks.

Jordan serra la main moite du garçon.

— Mr. Hill a quelques questions à vous poser à propos du cadet Ansley. Montrez-vous coopératif et dites-lui tout ce qu'il aura besoin de savoir.

— A vos ordres, mon colonel.

Jordan entra dans ce qui lui parut ressembler plus à une cellule qu'à une chambre. Il se mit de côté pour faire de la place à Preavette, mais le colonel secoua la tête.

— Je vais en profiter pour inspecter les quartiers des cadets, dit-il à Jordan avec un regard entendu. Je serai de retour dans quelques minutes.

— Merci, colonel.

Jordan se retourna vers le cadet, qui se tenait sur le pas de la porte, raide comme un piquet.

— Ce n'est pas la peine de rester au garde-à-vous, dit-il. Asseyez-vous donc.

Sans le quitter des yeux, le jeune homme s'exécuta, l'air soulagé. De son côté, la chambre était parfaitement rangée et propre, tandis que le désordre le plus absolu régnait autour du lit de Tyler. Des papiers s'amoncelaient sur sa table, des vêtements dépassaient du placard. Jordan ailla s'asseoir au bureau, face au cadet Fredericks.

— Le colonel m'a appris que Tyler n'était pas rentré cette nuit, commença-t-il.

— C'est vrai, répondit le jeune homme.

— Cela ne vous a pas étonné ?

Fredericks haussa les épaules.

— Je me suis dit qu'il avait eu une autorisation de sortie.

— Il avait reçu un coup de téléphone, à ce qu'on m'a dit?

— Vous êtes de la police ?

— Non, répondit Jordan. Je suis un... un ami de sa famille. Pourquoi ?  
Croyez-vous qu'il ait peur de la police ?

— Son père est shérif, non ?

— Oui. Mais revenons à ce coup de téléphone.

— Quand nous sommes rentrés, après l'exercice, un message urgent l'attendait. Il fallait qu'il rappelle quelqu'un. Je ne sais pas qui. J'ai pensé qu'il s'était passé quelque chose dans sa famille et qu'il devait y aller.

— Il ne vous a pas dit qui l'avait appelé ?

— Il ne m'a rien dit. Nous ne nous parlons pas beaucoup. Et ça ne me dérange pas.

— Vous ne l'aimez pas ?

Le jeune homme haussa de nouveau les épaules et scruta le visage de Jordan, comme s'il essayait de savoir si ce dernier allait prendre la défense de Tyler.

— Il est bizarre, c'est tout.

— Comment ça, bizarre ? demanda Jordan.

— Je ne sais pas, moi. Bizarre, dit le jeune homme en évitant son regard.

Il aurait pu en dire plus, Jordan le savait. Mais il préférait se taire.

— Donc il ne vous a pas dit qui l'avait appelé, ni pourquoi ? Ni où il allait ?

Le garçon secoua la tête.

— Non.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre à qui il aurait pu se confier ? demanda Jordan. Peut-être a-t-il une petite amie en ville ? Lui est-il déjà arrivé de passer la nuit dehors ?

Fredericks ricana.

— Qu'est-ce que ça a de drôle ? demanda Jordan.

— Rien, dit le garçon. Tyler est très secret. Personne ne s'est lié avec lui, ici. Regardez sur son bureau, suggéra-t-il. Le message y est peut-être encore. Avec le nom de la personne qu'il devait rappeler.

— On lui a laissé un mot ici ? demanda Jordan.

Il se tourna vers la table. Peut-être allait-il enfin découvrir ce qu'il cherchait.

— Si quelqu'un nous appelle, ils le marquent sur une feuille qu'ils nous donnent en bas quand on rentre, expliqua Fredericks. Jordan continua à fouiller dans les papiers, mais il n'y avait que des notes de cours, le menu plein de taches grasses d'un grill-room local et quelques gribouillages. Il aurait aimé prendre le temps de tout examiner, au cas où Tyler aurait laissé derrière lui un indice concernant Michèle, mais il était pressé. Le colonel allait bientôt revenir. Il secoua les livres empilés les uns sur les autres. Aucun message, là non plus.

Tout en ouvrant le tiroir du bureau, il se retourna vers Fredericks.

— A-t-il jamais évoqué quelqu'un du nom de Michèle devant vous ?

— Une fille ?

Le cadet grimaça un sourire et secoua la tête. Jordan inspecta le contenu du tiroir.

— Les filles ne l'intéressent pas vraiment, vous savez, lança Fredericks.

A cet instant, Jordan souleva une enveloppe ouverte dont tomba une photo. Elle était pleine de marques de doigts et avait les bords tout écornés. Un cliché usé, que Tyler semblait avoir souvent regardé, d'un jeune homme. La tête blonde relevée en arrière, les yeux brillants, il souriait d'un air satisfait.

Jordan examina la photo de plus près. Grayson. Il regarda Fredericks, qui leva les yeux au ciel en haussant de nouveau les épaules.

— Il y en a une autre collée à l'intérieur de son placard, dit-il. Jordan fixait la photo. Ce que lui disait Fredericks était clair, pourtant il n'arrivait pas à comprendre. Devant son air interloqué, le jeune homme expliqua :

— Il la met dans un livre et fait semblant de lire, mais il ne tourne pas les pages. Il passe son doigt sur la photo qu'il fixe les yeux perdus dans le vague. Ça me

donne la chair de poule de dormir dans la même chambre que lui. Depuis que j'ai compris qu'il est comme ça, j'ai peur qu'il me fasse des avances.

Jordan était stupéfait. Tyler et Grayson. C'était possible. Tout était possible. Mais Michèle, dans tout ça ? Quelque chose ne collait pas, et pourtant, il savait que Fredericks n'avait aucune raison de lui mentir. Aucune. Il regarda encore la photo, puis la glissa dans sa poche. Il se leva, les jambes molles.

— Il a des ennuis ? voulut savoir le cadet.

Jordan ignora sa question.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où il aurait pu aller ? demanda-t-il.

— A mon avis, s'il avait des ennuis, il a dû chercher à partir le plus loin possible d'ici.

— Oui, probablement, dit Jordan d'un air absent.

— J'espère que je ne vous ai pas choqué, dit gentiment Fredericks. Au début, je ne m'en serais jamais douté. Il fait plutôt macho.

Jordan plongea son regard dans les yeux du jeune homme.

— Est-ce qu'ils consignent les messages dans un livre, en bas ?

Fredericks secoua la tête.

— Aucune idée. Vous pouvez toujours demander.

Jordan s'avança vers la porte.

— Si le colonel revient, soyez gentil de lui dire que je suis au bureau.

— Très bien.

— Merci de votre aide.

— Il n'y a pas de quoi. J'espère que vous le retrouverez. Mais ne le ramenez pas ici.

Jordan fouilla le couloir du regard. Le colonel n'était pas là. Il dévala l'escalier et s'approcha du cadet de garde. Le jeune homme, qui l'avait vu tout à l'heure arriver avec le colonel, lui sourit.

— Peut-être pourriez-vous m'aider, commença Jordan en faisant un effort pour répondre à son sourire.

— Avec plaisir, répondit le cadet.

— Consignez-vous les messages téléphoniques que reçoivent les cadets ?

Le jeune homme le regarda un peu inquiet mais désireux de bien faire, puisque cet homme était l'invité du colonel.

— Oui, pourquoi ?

— J'ai besoin de savoir qui a appelé un de vos camarades, hier, et le colonel m'a suggéré de m'adresser à vous.

Il aurait préféré ne pas se servir ainsi du colonel, qui s'était finalement montré compréhensif, mais l'heure n'était pas aux scrupules.

Le cadet le regardait, attendant de savoir ce qu'on voulait de lui.

— C'était hier, dit Jordan, quelqu'un a demandé que le cadet Tyler Ansley le rappelle d'urgence. Pouvez-vous me dire de qui il s'agissait ?

Le jeune homme sortit un grand livre et suivit les signes du doigt. Jordan jeta un coup d'oeil derrière lui pour s'assurer que le colonel n'était toujours pas dans le hall. Puis il se pencha à côté du cadet et essaya de lire.

— Je ne trouve pas, dit le jeune homme.

— C'était probablement assez tard dans l'après-midi, dit Jordan. Vous ne voyez rien ?

Un bruit de pas résonna dans la cage d'escalier. Jordan sentit la sueur perler sur son front.

— Ça y est ! s'exclama fièrement le cadet. « Appelez Mr. Burdette. A son bureau, pas chez lui. » Et il y a le numéro.

Le garçon leva les yeux vers Jordan.

— Vous voulez que je note le numéro ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que vous faites là, monsieur Hill ?

Le colonel se dirigeait vers le bureau les sourcils froncés.

Le cadet regarda tour à tour le colonel et Jordan, de nouveau inquiet.

— Vous ne voulez pas le numéro ? demanda-t-il en refermant le livre.

— Non merci, répondit Jordan. Ce ne sera pas nécessaire.

Pour se remettre des cinquante minutes de stretching qu'elle venait de faire avec une vidéo, Brenda mangeait un yaourt en écoutant Crystal Gayle dans son walkman. Assise à la table de la cuisine, elle chantait à tue-tête, quand elle releva les yeux et vit un homme qui l'observait de derrière la baie vitrée. Elle fit un bond, éclaboussa de yaourt son justaucorps et hurla. Puis elle reconnut son visiteur, et sur son visage, la peur fit place à la colère.

Elle marcha vers la porte-fenêtre d'un pas décidé, ouvrit.

— Jordan Hill ! A quoi crois-tu que sert une sonnette ? J'ai failli mourir de peur !

— J'ai sonné, lui répondit-il, et tu n'as pas répondu. Mais j'avais vu ta voiture.

— Bon, eh bien, maintenant que tu es là, entre, dit-elle sèchement. Qu'est-ce qui t'amène ?

— Je cherche Lillie. Il n'y a personne, chez elle, et j'ai pensé qu'elle serait peut-être ici. Tu ne l'as pas vue ?

— Elle est venue et repartie. Ne me demande pas où elle est allée, je n'en sais rien. Qu'est-ce qui se passe entre vous ? Vous allez vous remettre ensemble ? Elle n'a rien voulu me dire.

— Ecoute, Brenda, il faut que je lui parle le plus vite possible, lui dit-il.

— Je suis désolée, mais elle s'est levée tôt et elle est partie sans...

— Elle a passé la nuit ici ? demanda Jordan.

— Allez, ne fais pas l'innocent, dit Brenda. Oui, elle a dormi ici. Elle s'est disputée avec Pink, hier soir, ç'avait l'air sérieux. Et tout ça à cause de toi, je suppose, ajouta-t-elle en tendant vers lui un doigt accusateur.

— Non, sûrement pas, murmura-t-il.

Lillie avait dû découvrir que Pink avait prévenu Tyler. C'était certain. Pourquoi autrement se seraient-ils disputés comme ça ? Qu'est-ce qui se passe

ici ? se demanda-t-il pour la centième fois depuis qu'il avait quitté la Sentinelle.

— Quand es-tu arrivé à Felton ? voulut savoir Brenda.

— Je ne peux pas te raconter, Brenda. As-tu la moindre idée de...

— Personne ne veut rien me dire ! Non, je n'en ai aucune idée. Elle est revenue il y a déjà un bon moment. Elle arpentait la pièce comme un lion en cage, puis elle m'a expliqué qu'il fallait qu'elle parte, qu'elle se retrouve seule pour réfléchir. Voilà.

— Elle ne t'a pas dit où ?

— Non. Mais elle était dans un drôle d'état, ça, je peux te le dire.

Jordan fronça les sourcils, perdu dans ses pensées.

— Bon, dit-il au bout d'un moment. Merci, Brenda.

— Il n'y a vraiment pas de quoi. Mais avant de partir, écoute-moi, Jordan. Ne va pas te mêler de tout ça si tu dois ensuite lui faire mal. Elle a suffisamment souffert.

— Ne t'inquiète pas, je le sais, et je ne l'oublierai pas.

Quand elle était arrivée au lac Crystal et qu'elle avait marché jusqu'au bout du ponton, Lillie avait tout de suite remarqué la famille de campeurs installée dans la clairière un peu plus loin sur la rive. Elle était venue là, comme elle l'avait fait si souvent dans le passé, pour essayer de démêler la situation. Mais dès l'instant où elle s'était assise, ç'avait été comme si rien d'autre au monde n'existait que ces campeurs dans la clairière. Son esprit refusait de se concentrer sur quoi que ce soit d'autre que sur ces gens réunis autour d'un feu de camp au bord de l'eau.

Ce n'était plus vraiment la saison du camping. La plupart des gens y avaient renoncé depuis des mois.

Mais ceux-là semblaient indifférents à l'inclémence du temps. Ils avaient leur feu, le père et le fils aîné avaient passé l'après-midi à pêcher tandis que la mère, vêtue d'un gilet et d'un gros chandail, avait fait de la couture assise sur une chaise pliante en surveillant les petits, des jumeaux, qui s'inventaient des jeux dans la clairière. Maintenant ils étaient tous autour du feu où ils faisaient cuire les poissons et leurs voix résonnaient sur l'eau comme des cloches qui tintent dans l'air du soir. A l'odeur de la nourriture, Lillie sentit son estomac se crisper. Bien que le feu fût trop loin d'elle, elle voulut croire que c'était la fumée qui lui brûlait les yeux. Et tandis qu'elle les regardait, des larmes perlèrent au bord de ses paupières. Elle avait l'impression de rêver éveillée devant cette famille. Elle ne pouvait entendre distinctement les paroles qu'ils échangeaient, mais à les voir vivre ainsi, d'une façon qui était somme toute la plus naturelle du monde, elle se sentit le cœur brisé. La fatigue accumulée depuis la veille fondit soudain sur elle et ses paupières se fermèrent.

Non, se dit-elle en secouant la tête. Il faut que tu réfléchisses. Tu as des décisions à prendre.

Mais il n'y avait rien à faire. Elle sentit son corps s'engourdir et s'allongea sur le ponton, les derniers rayons du pâle soleil d'automne tièdes sur son visage. Un instant plus tard, elle dormait. La dureté des planches sous elle et l'air qui se rafraîchissait ne lui permirent qu'un sommeil léger dans lequel revenait un rêve obsédant. Elle rêvait que les campeurs partaient, qu'ils ramassaient leurs affaires pour s'en aller. Ils grimpaient dans leur van, le moteur tournait, pourtant un des jumeaux n'était pas là et Lillie voulait crier pour avertir la mère, qui semblait ne pas s'en être aperçue. Dans son rêve, Lillie ne comprenait pas ce départ précipité. Ils avaient eu l'air si bien dans la clairière. Elle marcha le long de la rive et vit, affolée, qu'ils avaient laissé des tas de choses derrière eux, des choses qui n'avaient ni rime ni raison d'être là, des objets comme on n'en a que dans une maison, pas en camping.

Lillie se retourna sur le côté, mal à l'aise, tandis que les eaux du lac clapotaient sous le ponton, la berçant de leur rythme trompeusement paisible. Lorsque les planches vibrèrent sous elle, elle ne se réveilla pas mais mêla à son rêve ce mouvement, ces pas qui s'approchaient. Maintenant elle était seule, elle avait chaviré, et s'accrochait à une poutre au milieu des eaux

turbulentes. Le tonnerre gronda. Voilà pourquoi ils sont partis, se dit-elle dans son rêve. Ils savaient que l'orage arrivait.

Une main se referma sur son épaule. Elle s'éveilla dans un sursaut, laissa échapper un cri. Puis elle s'assit et plongea son regard dans les yeux sombres de Jordan.

— Dieu que tu m'as fait peur ! murmura-t-elle.

Jordan s'accroupit sur le ponton à côté d'elle. Elle

remit de l'ordre dans ses vêtements, se passa la main dans les cheveux, et jeta un coup d'oeil de l'autre côté du lac. Les campeurs étaient toujours là, assis autour du feu.

— Quand es-tu revenu ? demanda-t-elle en se relevant maladroitement. Comment m'as-tu trouvée ?

Son cœur battait trop vite. Elle n'était pas prête pour lui. Elle n'avait pas encore décidé de ce qu'elle lui dirait. En fait, elle l'avait presque oublié, ainsi que le danger qu'il représentait.

Jordan se mit debout lui aussi.

— Je suis allé chez Brenda et elle m'a dit que tu étais partie réfléchir seule. Je me suis tout de suite douté que tu étais ici.

— Je vois, dit Lillie.

Elle avait beau se sentir menacée et troublée par sa présence, elle était étrangement émue de ce qu'il se souvînt de l'endroit où elle aimait se réfugier.

— Il est tard, dit-elle en regardant sa montre. Il faut que je rentre.

Jordan la prit par le poignet et la retint. Le ponton était trop étroit pour qu'elle s'écarte. La gorge serrée, elle regarda l'eau.

— Il est peut-être tard, mais nous devons parler, dit-il. Qu'est-ce qui se passe,

Lillie ? (Il remarqua alors sa joue bleuie.) C'est Pink, qui t'a fait ça, ajouta-t-il, et ce n'était pas une question.

— Pourquoi est-ce que tout le monde croit ça ? demanda Lillie sur la défensive.

Jordan leva la main et écarta doucement la mèche brune qui cachait la vilaine marque, comme si le contact de ses cheveux sur son bleu avait pu faire mal à Lillie. Elle frémit en sentant sur elle la main de Jordan, si douce, rougit, mais se laissa faire sans protester, lui permettant de la toucher avec la délicatesse que provoque la fragilité qu'on croit voir chez les autres, tandis qu'intérieurement, elle s'armait contre lui, contre ses questions.

— Tu as trouvé Tyler ? demanda-t-elle d'un ton léger.

— Non, il était déjà parti. Il doit être maintenant en route pour New York ou même le Canada.

Lillie feignit la surprise. En fait, elle était encore chez Royce, ce matin-là, quand on avait téléphoné de la Sentinelle pour annoncer au shérif la disparition de son fils.

— Alors tu ne l'as pas vu ? dit-elle prudemment.

— Non, répondit-il.

Elle essaya de ne pas trahir son soulagement. Il ne savait toujours rien. Elle pouvait lui faire croire qu'ils s'étaient probablement trompés. Lui conseiller de repartir en lui promettant de le tenir au courant dès qu'il y aurait du nouveau. Elle se rappela combien son arrivée impromptue lui avait fait du bien, la veille. Et maintenant elle souhaitait qu'il ne se fût jamais occupé de tout ça.

— C'est bizarre, dit-elle.

— Pas vraiment, répondit-il. Pink l'a prévenu bien à temps.

— Pink ! protesta-t-elle, mais leurs yeux se croisèrent et Jordan plongea son regard dans le sien.

Elle se détourna, le visage brûlant, de honte cette fois. Et de peur. Il savait.

— N'essaie pas de me mentir, Lillie. Tu ne sais pas mentir. Tu es au courant. Et c'est pour ça qu'il t'a fait ça, hein ? demanda-t-il en regardant sa joue meurtrie. Pourquoi est-ce que Pink couvre Tyler ?

Lillie continua à fixer le lac d'un air buté.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Je t'ai posé une question. Pourquoi est-ce que Pink protège l'assassin de notre fille ?

— *Notre* fille ? siffla Lillie. Tu es bien possessif, tout d'un coup. Je ne me rappelle pas que tu aies été là quand elle en avait vraiment besoin !

— Ne te fatigue pas, dit Jordan. Le coup de la culpabilité ne marchera pas. Laisse-moi te dire une chose : je suis maintenant certain que tu avais raison à propos de Tyler. Ce que je ne sais pas, c'est comment Pink est mêlé à tout ça. Tu peux me le dire ou non. Seulement si tu crois que je vais laisser tomber parce que Tyler s'est enfui, tu te trompes. Je passerai par-dessus Royce Ansley. Ce garçon ne peut pas aller loin.

Elle laissa ses yeux se perdre dans le lointain. De nouveau, son cœur pesait des tonnes.

— Tu as de la chance, dit-elle tristement. C'est tellement simple, pour toi. Ça doit être formidable.

Jordan la regarda exaspéré.

— Je sais que tu aimerais me voir disparaître, Lillie. Mais je suis là, et concerné, que je le veuille ou non. Et que tu le croies ou non, je veux t'aider.

— M'aider ! s'exclama-t-elle avec un rire amer.

— Tu étais contente que je t'aide, hier, lui rappela-t-il.

Lillie se retourna vers lui. Oui, pensa-t-elle. Et aujourd'hui je suis prise au piège. Si je ne te dis rien, tu iras voir les journalistes ou le procureur et tout le monde saura. Et si je te raconte...

— Je ne t'ai pas demandé de venir, protesta-t-elle faiblement.

— Mais bon sang, toi aussi tu le protèges, maintenant ? Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que Royce Ansley a des moyens de faire pression sur Pink ? Depuis quand son fils a-t-il le droit de tuer sans être puni ? Tu ne crois plus qu'il mérite au moins d'être jugé ? Tu as oublié ce qui est arrivé à Michèle ?

— Non, bien sûr que non.

Elle avait presque crié.

— Alors pourquoi est-ce que je dois te dire tout ça ?

Elle soupira et secoua la tête en regardant ses mains.

— Tu n'as pas besoin de me le dire, murmura-t-elle.

— Dans ce cas, qu'est-ce qu'il y a ? Raconte-moi, supplia-t-il. Aie confiance en moi.

Elle scruta le visage de Jordan, y lut une inquiétude presque enfantine. Il voyait tout noir sur blanc, tandis que son monde à elle était noyé dans la grisaille. Elle n'avait à la vérité d'autre choix que de tout lui dire. Elle l'avait involontairement entraîné derrière elle. Et maintenant il ne s'arrêterait pas. Elle ne pouvait plus qu'implorer sa clémence. Elle regarda ses yeux, bordés de rides, marqués par le temps, et se souvint qu'autrefois elle avait cru en lui de toutes ses forces. Elle était jeune alors, et pensait que lorsqu'on aimait quelqu'un qui vous aimait aussi, on pouvait lui faire confiance. Après tant d'années, elle payait encore pour apprendre qu'il fallait être fou pour croire ça. Elle allait tout lui dire, mais pas parce qu'elle avait confiance en lui. Parce qu'elle ne pouvait pas faire autrement, voilà tout.

Il soutint patiemment son regard et attendit.

Enfin elle parla.

— Tu as raison, dit-elle. Tyler a tué Michèle.

D'en avoir déjà eu la certitude n'empêcha pas Jordan de tressaillir. Tout en laissant l'idée faire son chemin en lui, il hocha la tête. Puis il regarda Lillie.

— Tu trembles, lui dit-il. Asseyons-nous.

Elle s'installa à côté de lui, soumise.

— Comment l'as-tu appris ? demanda-t-il. Qu'est-ce que Pink a à voir là-dedans ?

Lillie prit sa respiration. Elle ne pouvait supporter d'avoir à dire ce qu'elle devait dire. C'était comme admettre une terrible faute, comme si elle avait été la coupable.

— Grayson était avec eux.

— Grayson ! s'exclama-t-il.

Son visage blêmit et Lillie vit qu'il faisait un terrible effort sur lui-même pour se contrôler. Il s'agrippa au rebord du ponton et ses doigts se serrèrent sur les planches comme des étaux.

— Je n'arrive pas à y croire. Oh, mon Dieu ! Et c'est pour ça que tu...

— Non. Tais-toi maintenant. Laisse-moi te raconter. Alors elle lui dit très vite tout ce qui s'était passé aux Trois Arches : la mort de Michèle, la conspiration des deux pères et de leurs fils, sa dispute avec Pink et sa conversation avec Royce. Jordan écoutait, les muscles de son visage tendus de colère. Il ne l'interrompit pas une seule fois. Lorsqu'elle se tut, il secoua la tête, comme pour détendre ses mâchoires crispées et pouvoir parler à son tour.

— Comment a-t-il pu la laisser là ? Sa propre sœur ?

Lillie rougit violemment comme si ç'avait été sa faute

à elle, mais elle prit immédiatement la défense de son fils.

— Je te l'ai dit, répondit-elle. Ils avaient bu. Et elle a enlevé son chemisier. Il voulait sauver son honneur...

— Quoi ? En la laissant le visage dans la boue ? Allons, Lillie ! Et de toute façon Michèle n'aurait pas fait ça.

— Si. Puisqu'il me l'a dit ! cria-t-elle. Il a dû s'affoler.

— Mon œil, oui. Il ment pour se donner le beau rôle.

— Il n'aurait pas menti là-dessus ! dit Lillie, furieuse.

— Il a bien menti sur tout le reste, rétorqua Jordan.

— Je t'interdis de parler comme ça de mon fils ! s'exclama Lillie. Je te l'interdis, tu m'entends ? Il a commis une terrible erreur qu'il regrettera toute sa vie. Il aurait dû la sauver. Il n'aurait jamais dû permettre que ça arrive. Tu ne crois pas que je le sais ? Et que lui aussi ?

— Heureusement, encore ! cria Jordan. Et j'espère que ça l'empêche de dormir !

— Et Tyler ? Hein ? C'est lui qui l'a tuée ! Pourquoi t'en prends-tu à Grayson ?

Elle tremblait de colère.

Jordan fit un effort pour se calmer. Il savait que c'était contre Tyler qu'il aurait dû s'emporter. Pourtant l'idée de Grayson abandonnant Michèle alors qu'elle avait plus que jamais besoin de lui lui donnait envie de vomir. C'était peut-être la seule fois où elle n'avait eu que lui pour la défendre, et il s'était enfui. Il avait fait ça, puis il avait menti à sa mère, il l'avait laissée se torturer et souffrir... Ne lui rends pas les choses plus difficiles, se dit-il. Ne remue pas le couteau dans la plaie. Il retint sa rage et essaya de ne penser qu'à Lillie.

— Je suis désolé, dit-il sans réussir à faire disparaître toute amertume de sa voix. Ça a dû être l'enfer, pour toi.

— Ça l'est toujours, dit-elle.

Jordan la regarda, malheureux de la sentir si vulnérable. Il se demanda combien elle pourrait encore en supporter. C'était déjà assez horrible de perdre un enfant, sans qu'on ait besoin d'avoir en plus à affronter les mensonges d'un mari et d'un fils. Sa propre colère lui sembla facile, comparée à la situation de Lillie. Elle voulait punir l'assassin de sa fille. Quelle mère ne

l'aurait pas voulu ? Mais pour faire comparaître Tyler devant la justice, elle devrait exposer Pink et Grayson au mépris général et peut-être même leur faire risquer la prison. C'est-à-dire détruire ce qu'il restait de sa vie. Il avait beau essayer, il n'arrivait pas à se mettre à sa place. Qu'ils aillent au diable, tous ! N'étaient-ils pas tous mêlés au meurtre de sa fille à lui, et ne cherchaient-ils pas tous à couvrir son assassin ? Pourtant, à voir Lillie ainsi déchirée, il avait envie de la prendre dans ses bras, de la protéger, mais il lui dit seulement :

— Que vas-tu faire, maintenant ?

Lillie le regarda interloquée.

— Comment ça, qu'est-ce que je vais faire ? demanda-t-elle. C'est plutôt toi qui vas faire quelque chose, non ? J'allais justement te poser cette question.

— Je ferai ce que tu voudras, dit-il.

— Pourquoi ? demanda-t-elle incrédule. Pourquoi me laisserais-tu décider ?

Jordan soupira.

— Je ne mentirai pas, Lillie. Je voudrais voir Tyler arrêté et enfermé pour le restant de ses jours. Et s'il mourait en prison, ce n'est pas ça qui m'empêcherait de dormir. Le fait qu'il soit le fils d'un shérif ne justifie pas qu'on lui accorde un traitement de faveur. Sinon, bien des enfants de policiers deviendraient des criminels. Je suis peut-être sans pitié, mais c'est comme ça que je vois les choses. Il a tué ma fille. Je veux qu'il soit puni, c'est tout.

Lillie l'écoutait sans protester, le visage creux, livide.

— Pourtant, continua-t-il, je sais que si Tyler passe en justice, Pink et Grayson devront comparaître eux aussi. On découvrira le pot aux roses, et ils risqueront la prison. Ils ont dissimulé un crime, pour le moins. Et je te mentirais si je te disais que ça m'embête pour eux. Je crois au contraire que ça leur ferait le plus grand bien.

Sa raison disait à Lillie qu'il n'était pas injuste. Mais son cœur ne pouvait le supporter ; elle le haïssait pour ce qu'il disait, et se sentait coupable elle aussi.

Jordan lui prit la main et la serra dans la sienne.

— Lillie, reprit-il, s'il ne tenait qu'à moi, je te dirais : « Laisse-les tomber. Ils ne te méritent pas. Viens avec moi. » Pourtant je ne te mérite pas non plus.

Alors il osa la regarder, heureux de le lui avoir dit. Les yeux de Lillie croisèrent les siens. Il y lut un profond étonnement, et de l'inquiétude.

— Mais cela ne dépend pas de moi, dit-il. Il s'agit de ta vie. De ta famille. Il n'y a que toi qui puisses décider. Je m'en remets à ta décision.

Pendant une minute le silence plana entre eux, et il espéra contre tout espoir, puis les yeux de Lillie s'emplirent de larmes et elle prononça les paroles qu'il craignait.

— Merci, Jordan. Je ne te remercierai jamais assez.

Il lui tapota maladroitement la main puis la lâcha.

Lillie se la massa d'un air absent, comme s'il l'avait serrée si fort que le sang n'y circulait plus bien.

— Quel cauchemar ! soupira-t-elle en essuyant vite ses yeux. Crois-le ou non, une part de moi-même voudrait faire exactement ce que tu as dit. Pour que Tyler soit pris et puni, quelles que soient les conséquences que nous aurions à subir. Il y a une terrible colère, au fond de moi. Parfois, quand je pense à tous ces mensonges, à la complicité de Pink et Grayson contre moi... ça me coupe le souffle. Puis je me dis : c'est ma famille. Tout ce que j'ai au monde, mon mari, mon fils. Depuis si longtemps ils sont tout ce qui m'importe. Eux et Michèle. J'ai des milliers de souvenirs d'eux. J'ai l'impression qu'hier encore Grayson faisait ses premiers pas vers moi, avec Pink derrière lui qui l'encourageait. Je pense à ça et à la façon dont je les ai laissés tomber, par moments. J'étais tellement préoccupée par la maladie de Michèle. Je les ai négligés trop souvent. Et ensuite je me suis mise à travailler

avec Brenda, contre la volonté de Pink. Je savais qu'il n'était pas d'accord. Pourtant je l'ai fait. Je n'étais pas avec eux comme j'aurais dû l'être. Et je ne peux m'empêcher de penser que s'ils ne m'ont pas crue capable d'affronter la vérité, c'est peut-être parce qu'ils avaient de bonnes raisons de le penser. Peut-être qu'ils méritent plus que je ne leur ai donné. Peut-être que c'est à moi de faire amende honorable.

Ça m'étonnerait, pensa Jordan furieux, mais il garda pour lui sa colère.

— Un tel secret sera un terrible fardeau à porter, dit-il enfin.

— Je sais, dit Lillie. Et que tu le portes pour nous est injuste. Je le sais, Jordan. Je n'aurais jamais demandé cela à qui que ce soit. Je te suis profondément reconnaissante.

— Bof, je vais rentrer à New York, dit-il. Je ne les aurai pas devant moi tous les jours, comme toi, pour me rappeler ce qui s'est passé.

Les mots se formaient sur ses lèvres, aussi froids que le froid qu'il sentait en lui.

Lillie ne protesta pas.

— Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi, Jordan.

— Nous sommes quittes, dit-il du ton le plus naturel possible. Je te devais bien ça.

Un silence gêné s'installa entre eux.

— Quand j'étais à la Sentinelle, j'ai appris quelque chose d'étrange à propos de Tyler, reprit Jordan quelques instants plus tard.

— Ah bon, quoi ?

— Eh bien, notre fille était peut-être aux Trois Arches cette nuit-là pour passer un moment avec Tyler, mais lui, c'était à cause de Grayson qu'il s'y trouvait.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Lillie.

Jordan sortit de sa poche la photo qu'il avait trouvée dans le tiroir de Tyler.

— Apparemment, le fils du shérif était amoureux de Grayson. Il avait une photo de lui collée à la porte de son placard, et celle-là dans son bureau. (Il la tendit à Lillie.) Son camarade de chambrée m'a dit qu'il passait des heures à rêver en la contemplant.

Lillie regarda la photo écornée, stupéfaite.

— Oh mon Dieu ! Je suis sûre que Grayson ne se doutait de rien.

Jordan hocha la tête. Pourtant, il n'en était pas aussi sûr qu'elle. Grayson n'était pas le genre de garçon à ne pas remarquer les sentiments qu'il éveillait chez les autres. Mais Jordan préféra se taire. Son antipathie pour Grayson était maintenant proche de la haine, et comme gravée dans la pierre. Or Lillie ne pouvait pas voir les choses sous le même angle. Elle était la mère de Grayson.

L'image de Michèle abandonnée dans la boue hantait Jordan. Personne ne lui ferait croire que Grayson avait essayé de l'aider, ou lui avait remis son chemisier. Il s'était enfui comme un lâche et l'avait laissée là. Point. Lillie croyait ce que lui racontait son fils parce qu'elle avait besoin de le croire. Si Jordan essayait de lui ouvrir les yeux, de lui montrer quel petit salaud égoïste et prétentieux était Grayson, ce serait lui qu'elle haïrait.

Lillie frissonna et remarqua que la lumière du jour pâlisait dans le ciel.

— Il faut que je rentre, maintenant, dit-elle.

Jordan détesta le son de ces mots, mais il baissa la

tête sans rien dire. Il se mit debout et lui tendit la main. Elle se leva à son tour.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda-t-elle.

— Je vais passer dire bonjour à ma mère et je rentre, dit-il. J'aurai peut-être un avion ce soir à Nashville. J'enregistre, demain matin.

Lillie hocha la tête. Elle tremblait. De froid, crut-elle. Jordan faillit passer son bras autour de ses épaules, puis se retint. Ce n'était pas la peine de faire comme si elle avait encore besoin de lui. Désormais, il n'y aurait plus de liens entre eux. Pour elle il ne serait plus que celui qui pouvait lui rappeler ce qu'elle essaierait d'oublier.

— Je t'accompagne à ta voiture, lui dit-il.

— Jordan... commença-t-elle.

Elle serra les mâchoires et regarda au loin, de l'autre côté du lac.

— Ne me hais pas, pour ça.

— Jamais, dit-il. Et ne te hais pas toi-même. Viens. Allons-nous-en, maintenant.

25

Lillie avait l'estomac noué quand elle se gara dans l'allée. Elle resta dans la voiture, essayant de reprendre contenance, et regarda sa maison. Quand ils l'avaient achetée, elle ne lui avait pas tellement plu, mais elle était à l'époque si préoccupée par la maladie de Michèle que lorsque Pink avait insisté, lui expliquant que c'était une excellente affaire, elle l'avait laissé décider. Elle n'avait pas le temps de chercher la villa de ses rêves. Alors elle avait accepté cette maison. Mais avec les années, elle avait fait ce qu'elle pouvait pour la rendre confortable et accueillante. Et tout ce qu'elle voyait maintenant traduisait ses efforts. Les buissons qu'elle avait plantés le long du chemin, les vieux fauteuils à bascule de sa grand-mère sous la véranda, les rideaux qu'elle avait cousus. Oui, elle en avait fait un foyer.

Elle descendit de voiture, se dirigea vers la porte de devant et hésita. Elle avait l'impression qu'une fois entrée, elle ne pourrait plus revenir en arrière. Elle rejoindrait les rangs de ceux qui avaient trahi sa fille pour protéger ce qui restait de leur vie. Jamais elle n'avait eu plus envie de faire demi-tour pour s'enfuir. Elle ne pourrait pas prétendre ne pas avoir compris ce que Jordan lui avait dit, ni l'oublier. Après toutes ces années, après tout ce qui était arrivé, il tenait encore à elle. Et cela lui faisait presque mal de le savoir. Quelle ironie ! Elle avait dans le passé si souvent imaginé qu'il prononcerait ces mots, et chaque fois, elle s'était dit qu'elle l'enverrait au diable. Mais la nuit, ses rêves la trahissaient, elle revoyait la même scène, et au lieu de se moquer de lui, elle se laissait emporter par son amour. Et tout cela semblait si peu important désormais. Quand il s'était enfin décidé à lui dévoiler ses sentiments, elle n'avait pensé qu'à sa famille, et au désir qu'elle avait de pouvoir donner une autre chance aux siens. Elle ne pouvait exiger de lui qu'il comprit, lui qui les avait abandonnées du jour au lendemain, Michèle et elle. Même quand elle avait essayé de lui expliquer, elle savait que c'était en vain. Mais maintenant qu'elle avait fait son choix, maintenant qu'elle l'avait repoussé, elle se sentait rejetée dans une solitude qu'elle n'avait jamais connue. Avance, se dit-elle. Ne regarde pas derrière toi. Elle posa la main sur la poignée, respira à fond, ouvrit la porte et entra.

Pink était assis dans son fauteuil, un verre à la main. Il fixait l'écran vide de la télévision. Lillie vit qu'il avait déjà pas mal bu, mais qu'il n'était pas encore soûl. En l'entendant, il tourna la tête d'un mouvement brusque et la regarda. Il avait les yeux injectés de sang. Était-ce l'alcool ou les larmes, elle n'aurait pu le dire. Son visage, toujours rouge, l'était encore plus qu'à l'ordinaire, et elle se demanda s'il n'avait pas de la tension, soucieuse de sa santé par habitude.

— Lillie ? demanda-t-il d'une voix rauque. Tu es revenue ?

Lillie referma la porte derrière elle.

— Bonjour, Pink.

Elle pendit sa veste dans le placard et traversa la pièce. Pink la suivit d'un regard inquiet.

— Est-ce que Grayson est là ? demanda-t-elle.

— Non.

— Où est-il ?

Pink reprit son verre.

— Je ne sais pas. Je suis allé au bureau, ce matin, après t'avoir vue. J'avais besoin de m'occuper. De penser à autre chose. Il n'était pas là quand je suis rentré, je ne l'ai pas vu de l'après-midi.

— Je veux vous parler à tous les deux, dit Lillie.

— Eh bien, tu devras te contenter de moi, répondit Pink. Ça ne devrait pas te poser trop de problèmes, tu l'as déjà fait, non ?

Il leva son verre vers elle.

Lillie ne releva pas. Elle s'assit en face de lui :

— J'ai parlé à Royce, annonça-t-elle.

— Je sais, dit Pink.

— Et j'ai vu Jordan. Il est revenu de la Sentinelle.

Pink pâlit.

— Formidable, dit-il. Et je suppose que tu lui as tout raconté.

— Il savait déjà, Pink. Il savait que c'était toi qui avais averti Tyler. Et il a compris le reste.

Pink reposa son verre sur la table d'un geste brusque et se frotta le visage.

— Alors ça y est, dit-il. Nous sommes tous foutus. Vous allez nous mettre au pilori, Jordan et toi.

Il se leva d'un bond, heurta la table, et son verre se renversa.

— J'aurais dû le savoir, continua-t-il. Tu n'attendais qu'une bonne excuse.

— Arrête, Pink, cria Lillie. Tais-toi et écoute-moi. Personne ne mettra personne au pilori.

— Allons, dit Pink en se penchant au-dessus d'elle, si près qu'elle sentit son haleine empestée par le bourbon. Tu me prends pour un idiot ? Tu crois que je suis né de la dernière pluie ? Qu'est-ce que vous avez projeté, tous les deux ? Vous ne pouviez rêver d'une situation

plus parfaite ! Je suis certain que tu es ravie. Tu vas enfin pouvoir crier sur les toits quel imbécile je suis. Parce que j'ai voulu protéger mon fils. Oh ! j'imagine déjà ta juste colère. Madame va se venger. De toutes ces années qu'elle a passées avec moi. Alors que tout le monde sait que tu ne m'as épousé que pour mon argent et pour donner un toit à ta morveuse de fille.

Lillie s'écarta de lui, de sa hargne. Elle tremblait de tout son corps. Elle se força à parler calmement. Mais elle avait une voix dure, amère.

— Je suis désolée que tu prennes les choses comme ça, Pink. Nous avons tous les deux eu nos déceptions.

Pink fit la grimace. La honte et le remords se mêlaient dans ses yeux. Il se rassit lourdement et plongea son visage dans ses mains.

— Je regrette d'avoir dit ça de Michèle, dit-il d'un ton malheureux. C'était la plus gentille petite fille du monde. Ma petite fille. Elle pensait que son papa était formidable. Et j'aurais tant voulu que toi aussi tu le penses.

Lillie entendit la supplique qu'il lui adressait, mais elle ne voulut pas y répondre.

— Calme-toi, Pink, dit-elle. Je ne suis pas revenue pour te persécuter. Si tu m'avais laissée parler, je t'aurais déjà dit que je comprends ce que tu as fait. Pour un certain nombre de raisons, tu as cru qu'on ne pouvait me confier la

vérité...

— Ce n'est pas ça, l'interrompit Pink. Je voulais t'épargner, Lillie. Et il fallait que je pense à Grayson. A son avenir.

— Eh bien, crois-le ou non, moi aussi, j'aime mon fils. Je ne veux pas lui faire de mal. Et à toi non plus.

Pink émit un son à mi-chemin entre le rire et le sanglot.

— Mais... commença-t-il, comme s'il savait déjà ce qu'elle allait dire.

— Mais rien, dit-elle doucement. Il n'y a pas de mais. Je suis revenue pour de bon, et tout cela restera entre nous. Jordan m'a donné sa parole qu'il n'interviendrait pas, et qu'il n'en parlerait à personne.

Pink la regarda ébahi, et ses yeux se rétrécirent.

— A d'autres, Lillie. Pourquoi se tairait-il ? Il serait tellement heureux de pouvoir me démolir !

Lillie soutint son regard sans ciller.

— Il le fera parce que je le lui ai demandé et qu'il pense avoir une dette envers moi. Pour le mal qu'il m'a fait autrefois.

Alors elle vit qu'il commençait à la croire.

— Il va rentrer à New York, continua-t-elle, gênée de la note de tristesse que sa voix trahissait. Il est probablement déjà parti.

— Comment être sûrs que nous pouvons lui faire confiance ? demanda Pink.

Lillie leva les sourcils, stupéfaite de sa question.

— On ne peut jamais être sûr de pouvoir faire confiance à qui que ce soit, dit-elle. Mais nous n'avons pas le choix.

Pink secoua la tête.

— Oh mon Dieu ! soupira-t-il. Je ne sais plus que penser, Lillie.

— Nous n'avons pas le choix, je te le répète. Et maintenant il faut continuer à vivre.

Pink releva la tête. Une lueur d'espoir éclairait son visage.

— Tu ne changeras pas d'avis ?

— Non, je te l'ai dit.

— Oui, je sais que tu me l'as dit. C'est drôle, mais je regrette de ne pas tout t'avoir raconté dès le début. Si je l'avais fait, Jordan n'aurait pas été mêlé à tout ça, dit-il en essayant de prendre un ton sarcastique pour prononcer le nom de Jordan.

— Oui, répondit Lillie en soupirant. Je crois que nous devrions essayer de nous dire la vérité, dorénavant. J'ai entendu assez de mensonges pour le restant de mes jours.

— Tu as raison, dit Pink. Plus de mensonges, à partir d'aujourd'hui.

Il s'approcha d'elle et posa une main boursouflée sur le genou de Lillie.

— Je m'excuse de t'avoir fait ça, dit-il en regardant son visage bleui. Je ne recommencerai jamais. Je te le jure. Tout ira bien, maintenant. Pour nous tous.

Lillie regarda tristement le visage sincère de son mari, puis releva la tête en entendant s'ouvrir la porte de devant. Grayson entra, les joues roses, les yeux brillants, presque fiévreux. En voyant ses parents, il recula, tendu, comme un animal pris au piège. Pink se redressa et tendit les bras vers lui.

— Regarde qui est là, Grayson ! s'exclama-t-il.

— Maman ! dit Grayson à la fois surpris et un peu inquiet.

— Ta mère a enfin compris que nous avons fait ce qu'il fallait, fiston. A propos de Tyler, et de tout le reste. Alors elle est revenue avec nous, et tout est arrangé.

— Formidable, dit Grayson.

Lillie sentit en elle quelque chose se révolter à la façon dont Pink s'était exprimé, mais elle ne le releva pas. Son mari semblait si heureux, maintenant, si optimiste, qu'elle ne voulait pas gâcher sa joie.

— Et Jordan Hill dans tout ça ? demanda Grayson.

— Il est définitivement sorti de notre vie, exulta Pink avant d'ajouter, plus calmement : il a reconnu qu'il n'avait pas à se mêler de nos affaires, et accepté de se taire. D'ailleurs, il est rentré à New York.

— Mieux vaut tard que jamais, dit Grayson gaiement et apparemment soulagé. Bien joué, maman.

Lillie essaya de sourire, mais elle était blessée de leur plaisir évident.

— Je ne crois pas qu'il y ait là de quoi se réjouir, dit-elle. Jordan n'était pas d'accord pour étouffer cette affaire. Il a seulement compris que nous avons assez souffert comme ça.

— C'est la moindre des choses, quand on sait à quel point cette famille a déjà souffert à cause de lui, siffla Pink.

— Si tu recommences, Pink, je te jure que...

— Oh ! arrêtez, tous les deux. Il est parti, ne parlons plus de lui, réjouissons-nous, c'est tout.

— Tu as raison, dit Pink. Et réjouissons-nous surtout du retour de ta mère, et de la nouvelle vie qui va commencer pour nous.

Lillie allait protester quand le téléphone sonna. Il sursautèrent tous les trois. Puis Grayson, qui était le plus près du téléphone, alla décrocher.

— Allô ? Ne quittez pas, dit-il, en tendant l'appareil à Pink. C'est pour toi : Miz Nunley.

— Qu'est-ce qu'elle veut, encore ! s'exclama Pink en prenant le téléphone pour parler à Reba.

Lillie et Grayson échangèrent un regard, les yeux de Grayson étaient sereins, ceux de Lillie encore tristes. Puis le jeune homme détourna les siens.

— Bon, d'accord, disait Pink, furieux. Mais ils ont intérêt à ce que ce soit sérieux. Me faire sortir à cette heure-ci un dimanche... J'étais au bureau presque toute la journée, ils auraient pu venir plus tôt... D'accord, d'accord.

Pink raccrocha brusquement et se dirigea vers le placard de l'entrée. Il prit son blouson et l'enfila par-dessus sa chemise de velours.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Lillie.

— Ce sont ces gens à qui j'ai fait visiter une propriété, l'autre jour. Ils viennent d'arriver au bureau et demandent à retourner là-bas. Il fait presque nuit, on n'y verra plus rien. En temps normal, je ne me serais pas déplacé, mais quand les clients demandent à revisiter une maison, c'est généralement qu'ils sont prêts à acheter. Et nous allons avoir besoin d'argent pour envoyer Grayson à Harvard ! Je reviens le plus vite possible.

— Prends ton temps, dit Lillie.

— J'aurais aimé fêter tranquillement nos retrouvailles, répondit Pink.

— Nous t'attendrons, dit Lillie.

— A tout à l'heure. Grayson, aide ta mère à préparer le dîner.

La porte claqua derrière lui et Lillie l'entendit siffloter gaiement. Elle se tourna vers Grayson.

— J'ai quelque chose à te dire, annonça-t-elle brusquement.

Grayson la regarda avec cet air étonné, enfantin, qu'il avait si souvent. Elle ne pouvait nier qu'elle avait envie de le punir. Il ne pouvait pourtant passer le restant de ses jours à regretter. Mais elle se demanda combien de temps il faudrait pour qu'elle puisse le regarder sans ressentiment.

— Ecoute, Grayson, commença-t-elle. Il s'est passé beaucoup de choses, et je n'ai pas encore tout digéré.

Il étudia attentivement le poignet de sa chemise et roula sa manche soigneusement.

— Je sais, dit-il d'un air sérieux.

— Ce n'est pas parce que j'ai décidé que tout cela allait rester entre nous qu'il faut oublier, écarter de nos pensées le passé. Tu comprends ?

Grayson fronça les sourcils et la regarda interloqué.

— Je croyais que tu avais dit que tout était arrangé.

— Oui, si on veut... Officiellement tout est arrangé. C'est-à-dire en ce qui concerne la justice. Mais cela ne change rien au fait que ta sœur a été assassinée. Ce n'est pas une chose qu'on peut accepter comme ça. Notre famille ne sera plus jamais ce qu'elle a été, maintenant.

Grayson releva le menton et écarta de son front ses cheveux blonds.

— Je le sais, dit-il.

— Viens t'asseoir avec moi, Grayson, je voudrais te parler.

Lillie s'installa sur le sofa. Après un instant d'hésitation, Grayson vint la rejoindre. Mais il resta assis tout au bord du coussin. Lillie lui tapota le genou, puis serra ses mains l'une contre l'autre.

— Sais-tu que Tyler s'est enfui de la Sentinelle ? demanda-t-elle.

Grayson passa ses doigts dans ses cheveux.

— Oui, dit-il. Le shérif a appelé ce matin.

— Est-ce que ça t'inquiète ? demanda-t-elle.

Grayson la regarda d'un air déconcerté.

— Non, pourquoi ?

Lillie essaya de choisir ses mots soigneusement.

— Je sais que ces derniers mois ont été une dure épreuve pour toi, Grayson. Peut-être encore plus pour toi que pour n'importe qui d'autre. Tu as été obligé de taire beaucoup de choses. Il y a probablement encore en toi beaucoup de douleur qui n'a pas pu s'exprimer. Et de culpabilité. C'est normal. Il ne sert à rien de faire comme si ça n'existait pas. Tu ne peux pas continuer à agir comme s'il ne s'était rien passé. Personne ne le peut. Sinon, un jour ou l'autre, le passé nous rattrapera.

Grayson changea de position, regardant droit devant lui d'un air pensif. Lillie étudia attentivement le visage de son fils et se demanda ce qui se passait en lui. Elle était parfois étonnée de si mal le connaître.

— J'ai l'impression que c'est arrivé il y a très longtemps, dit-il enfin. J'essaie de ne pas trop y penser.

— C'est exactement ce que je veux dire, Grayson. Je crois qu'il vaudrait mieux que nous y pensions. Et que nous en parlions. Entre nous, bien entendu.

Grayson lui jeta un regard soupçonneux.

— Écoute, maman, nous savons tous ce qui s'est passé. A quoi bon revenir là-dessus ? Ça ne changera rien. Je croyais que nous allions repartir à zéro.

— Oui, dit Lillie, c'est vrai.

— Si tu as envie d'en parler, maman, je veux bien, continua-t-il. Mais j'ai du travail pour demain. Est-ce que je peux... ?

Lillie hocha la tête.

— Oui, vas-y, dit-elle.

Quand il sortit, elle s'enfonça dans les coussins du sofa. De nouveau, elle se sentait rejetée dans une terrible solitude. Arrête, se dit-elle. Arrête de pleurer sur ton sort. Tu as ce que tu as voulu, et maintenant essaie d'en tirer le meilleur parti possible. Les choses ne vont pas changer du jour au lendemain. Il faut être patiente avec Grayson, conquérir sa confiance petit à petit. Attendre qu'il parle quand le moment sera venu pour lui de le faire. Il a reçu un choc terrible, et n'a pas l'habitude de se laisser aller devant toi.

Mais pour l'instant, elle se sentait encore faible, instable. Elle avait l'impression qu'on l'avait écorchée vive et que tout la blessait. Elle ne put s'empêcher de repenser à Jordan, à ses yeux graves posés sur elle, à sa main chaude contre la sienne. Oublie le passé, se dit-elle. Seul l'avenir doit compter. Pourtant, ses yeux pleuraient. Quand elle sentit une larme couler de son cou à l'intérieur de son col, elle se pencha pour prendre un mouchoir dans son sac.

Alors qu'elle fouillait à tâtons, le contact d'un objet dur, froid, la fit sursauter. Elle referma ses doigts dessus et sortit un petit revolver qu'elle regarda un instant ébahie. Que faisait-il là ? Puis elle se souvint. Elle revit Brenda lui expliquer qu'elle aurait besoin d'une arme. C'était hier, et cela lui semblait si loin.

Lillie essuya ses larmes avec ses doigts et sourit tristement. Elle n'avait pas besoin d'arme. Pink était désolé. Ça n'arriverait plus jamais. Pourtant, l'espace de quelques secondes, elle se sentit rassérénée, un peu moins solitaire. Elle imagina Brenda en train de cacher le revolver dans son sac d'un air têtù, décidée à la protéger. Elle n'était pas si seule, finalement, et ceux qu'elle aimait l'aimaient aussi.

Elle se leva en soupirant et alla poser le revolver sur la cheminée, à côté des photos. Comme si elle avait voulu le mettre hors de portée des enfants, bien qu'il n'y eût plus de jeunes enfants dans la maison. Je le lui rendrai demain, se

dit-elle. Elle va me faire la leçon, c'est sûr, pensa-t-elle en souriant. Mais à quoi d'autre servent les amis ?

## 26

— Laisse ça, mon chéri, protesta Bessie Hill quand Jordan prit un torchon pour essuyer la vaisselle. Détends-toi un moment, tu as eu une dure journée.

— Il y en a pour cinq minutes, et ensuite nous pourrons nous détendre ensemble, répondit-il.

Il n'avait pratiquement rien raconté à sa mère mais s'était contenté de lui dire que Lillie lui avait demandé

de l'aider parce qu'elle croyait avoir découvert quelque chose, et qu'ils n'avaient abouti à rien. Bessie savait qu'il lui cachait le principal ; pourtant elle ne lui avait pas posé de questions, et il lui en était reconnaissant.

Bessie posa sa main mouillée sur l'avant-bras de Jordan, lui serra le poignet.

— C'est dommage que tu repartes ce soir, dit-elle. J'aurais aimé que tu passes la nuit ici. Tu es sûr que tu ne peux pas prendre un avion demain matin ?

Jordan lui sourit.

— Moi aussi, j'aurais préféré rester. Mais j'ai rendez-vous de bonne heure.

Bessie reprit sa vaisselle en silence tandis que Jordan rangeait les assiettes et les tasses.

— Ne sois pas triste, dit-il. Je reviendrai bientôt.

— Oui, malheureusement nous ne semblons pas avoir tous les deux la même notion du temps, dit-elle sur un ton de reproche.

Il savait que c'était vrai. Il n'était jamais venu la voir régulièrement. Ce n'était que depuis quelques années, depuis qu'il avait lui-même ressenti le besoin de voir sa fille plus souvent, qu'il avait changé d'attitude et était devenu un fils

un peu plus attentif.

— Je sais, maman, dit-il. Mais j'ai toujours de bonnes intentions.

— Seulement voilà, soupira-t-elle, tu es terriblement occupé. C'est comme ça.

— Ne sois pas si compréhensive, plaisanta-t-il.

— Je sais que tu n'y peux rien, répondit-elle, en passant une assiette sous le robinet pour la rincer.

Jordan essuya une tache sur la paillasse et jeta un regard en biais à sa mère.

— Tu m'as toujours accordé le bénéfice du doute, dit-il.

— Oui, j'ai essayé.

— Ça n'a pas dû être toujours facile, murmura-t-il.

Bessie hocha la tête.

— Non, à certains moments pas du tout.

— Quand j'ai quitté Lillie et Michèle, par exemple.

Bessie s'immobilisa et pencha la tête sur le côté, soudain perdue dans ses souvenirs.

— Je crois que c'est là que je t'en ai voulu le plus. Oui, je peux te dire que j'ai terriblement souffert, alors. Que tu m'as terriblement déçue.

— Je sais, dit-il. Mais quand je suis arrivé à New York, tu m'as envoyé de l'argent et des colis. Et tu me téléphonais.

— Bien sûr, dit Bessie. Je t'aime. Je m'inquiétais pour toi. Ce qui s'était passé avec Lillie n'y changeait rien. Et j'ai pensé que tu avais probablement une bonne raison d'agir ainsi. Je me suis dit qu'elles seraient mieux si tu partais que si tu étais resté en le leur reprochant continuellement. Chacun doit

accomplir son destin.

— Et si je n'avais agi ainsi que pour lui faire mal ?

— Non, ce n'était pas possible. Je te connais.

Bessie prit le torchon et s'essuya les mains.

— J'ai toujours trouvé ça triste, parce que je savais qu'elle était celle qu'il te fallait. Et c'est rare de retrouver ça.

Leurs regards se croisèrent et Jordan reconnut qu'elle avait raison.

— Oui, dit-il, c'est vrai.

— Brr, il fait frais ce soir. Je vais mettre un chandail, dit-elle.

— Veux-tu que j'aie te le chercher ?

— Non, tu es gentil, mais tu ne saurais lequel choisir, dit-elle en l'écartant gentiment.

Jordan lui sourit puis se dirigea vers la véranda. La nuit était tombée, silencieuse et étoilée, et il s'émerveilla de la paix qui régnait sur leur petite ville. Il se souvint qu'il avait eu l'impression d'y étouffer, autrefois. Qu'il avait cru que le monde serait un endroit merveilleux, au-delà de Felton. Et le reste du monde était beau, mais pas meilleur.

Bessie revint, s'assit sur le sofa et prit ses lunettes sur la table basse pour lire le journal.

Jordan s'écarta de la porte.

— J'ai encore quelqu'un à voir avant mon départ, annonça-t-il.

Bessie lui lança un regard curieux, mais il ne répondit pas à sa question muette.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-il. Il faut que je parte à huit heures pour Nashville.

Jordan s'étonna de trouver si facilement la maison de Royce Ansley. Dix-huit ans s'étaient écoulés depuis sa dernière visite à Lulene, et encore n'y était-il allé que deux ou trois fois. Mais le souvenir de ces moments était gravé dans sa mémoire. C'était là, dans cette maison, qu'il avait compris qu'il avait un don, quelque chose de différent des autres, et qu'il trouverait gloire et fortune de par le monde. Et il en était ressorti des étoiles plein les yeux.

Quand il cogna à la porte de bois, une écharde s'enfonça sous sa peau.

Personne ne lui répondit. Aucune lumière ne brillait à l'intérieur. La voiture de Royce n'était pas dans l'allée. Pourtant, Jordan resta un moment sur le perron. Puis il remonta en voiture et se dirigea vers le centre. Il semblait peu probable que le shérif fût à son bureau un dimanche soir, mais on ne savait jamais. Les gens ne contrevenaient pas à la loi aux seules heures ouvrables du lundi au vendredi. Les lourdes portes d'entrée étaient fermées à double tour. Il fit le tour du bâtiment. Là non plus, nul signe de vie.

Il pensa alors aller à la prison du comté, qui, au moins, ne fermait jamais et où on lui apprendrait sûrement où il pourrait trouver le shérif. Alors qu'il traversait la place, il vit Bomar Flood qui refermait sa pharmacie, tandis qu'une cliente le remerciait de l'avoir servie à cette heure.

— Quand on a besoin d'insuline, on ne peut attendre, répondit le pharmacien.

— Bonsoir, Bomar, dit Jordan.

Le vieil homme le regarda, incapable de cacher sa surprise.

— Tiens, bonjour Jordan. Qu'est-ce qui t'amène en ville?

— Je cherche Royce Ansley. Il n'est ni chez lui ni à son bureau. Je vais aller demander à la prison s'ils savent où je peux le trouver.

Bomar essaya de taire sa curiosité, mais on voyait bien qu'il grillait de savoir

pourquoi Jordan voulait voir le shérif.

— On est dimanche soir, réfléchit-il à haute voix. Royce est probablement à l'hôtel Winchester. Il y dîne tous les dimanches soir. Depuis des années.

— Merci, dit Jordan.

— Tu sais où c'est ?

— Bien sûr. Merci encore.

Jordan repartit vers sa voiture et démarra, conscient du regard de Bomar qui le suivait. Il pensa que le pharmacien et sa femme auraient maintenant de quoi bavarder toute la soirée et se perdre en conjectures. Il traversa la ville, grimpa la côte qui menait, juste après le passage à niveau, au Winchester. C'était un grand hôtel comme il y en avait autrefois dans le Sud, qui avait périclité après la guerre. Le bâtiment en brique de deux étages, avec sa balustrade blanche et son porche à colonnes, était tombé à l'abandon jusqu'à ce qu'un jeune couple d'Atlanta le rachète et lui redonne son charme d'autrefois. Jordan n'y avait jamais mangé, mais sa mère lui avait assuré qu'on y dégustait les meilleures tartes au potiron du comté.

Parmi les voitures garées sur le parking, Jordan vit celle du shérif. Le hall de l'hôtel était décoré de lourdes tentures de dentelles et de meubles victoriens comme au temps de sa gloire. Derrière un massif bureau d'acajou, des casiers attendaient les messages ou le courrier destinés aux clients. Au petit nombre de ceux qui ne portaient pas de clés, Jordan comprit que peu de gens passeraient cette nuit-là à l'hôtel. Pourtant, le restaurant semblait faire de bonnes affaires.

Jordan se dirigeait vers la réception pour demander le shérif, quand il aperçut une silhouette solitaire assise à une table dans un coin de la salle. Dans la lumière tamisée par un abat-jour à franges il reconnut le visage de Royce Ansley.

— Je suis avec le shérif, expliqua-t-il à l'hôtesse avant de traverser la salle.

Au moment où il arrivait à la table de Royce, une serveuse s'approcha avec un panier plein de beignets de maïs. Royce remercia la jeune femme et jeta un regard agacé à Jordan.

— Je peux m'asseoir ? demanda celui-ci.

Royce le regarda sans broncher.

— Je ne vois pas comment je pourrais t'en empêcher.

Jordan prit une chaise et s'assit en face du shérif. Le

pied de la table était celui d'une ancienne machine à coudre. Il posa ses pieds sur la pédale en fer forgé.

— J'ai un certain nombre de choses à te dire.

Royce mangea un beignet de maïs et s'essuya tranquillement les doigts.

— Eh bien, vas-y.

— Je vais être franc, Royce, commença Jordan. Tu sais que je suis allé à la Sentinelle. J'ai découvert que Pink avait prévenu Tyler. Et Lillie m'a expliqué le reste. Ce que vous avez fait, Pink et toi, quand ma fille est morte.

Royce était très pâle, mais il ne répondit rien.

— Malgré le plaisir que j'aurais à vous voir tous souffrir à votre tour, autant te dire tout de suite que j'ai accepté de me taire et de vous laisser régler ça entre vous.

— C'est une très bonne idée, dit Royce d'un ton calme. C'est nous que ça regarde, après tout.

— Non, cela me regarde aussi, Royce. C'est de ma fille que nous parlons. Je n'ai accepté de me taire que parce que Lillie me l'a demandé.

— Malgré le zèle que tu as déployé ces derniers temps, j'ai peur de ne pas te

considérer comme le père de Michèle, répondit le shérif.

Jordan tapa sur la table et les beignets de maïs sautèrent dans leur panier.

— Que tu le veuilles ou non, je *suis* son père. Et toi, tu es un menteur. Alors maintenant ne me pousse pas à changer d'avis.

Les gens se retournèrent pour les regarder.

— Ne te fatigue pas, Jordan, dit Royce à voix basse quand le brouhaha des conversations eut repris son cours. Quoi qu'il arrive, je ne vais pas me laisser intimider par un type comme toi.

Les deux hommes échangèrent un regard de défi. Puis Royce leva son verre de thé glacé, en but une longue gorgée et le reposa devant lui.

— Grâce à ton intervention, mon fils a quitté la Sentinelle et s'est enfui je ne sais où, reprit-il.

Jordan ne cilla pas.

— Je suppose que j'aurais dû rester dans mon coin et te laisser, toi, notre shérif, faire ton devoir comme tu l'entendais.

— Oui, dit Royce. Tu n'aurais pas dû intervenir. Je sais pourquoi tu es ici. Qu'est-ce que tu crois ? Tu es venu pour pouvoir m'humilier. Pour avoir enfin le beau rôle. Eh bien, laisse-moi te dire une chose, cela ne change en rien ce que je pense de toi. Tu as réapparu dans cette ville en père vengeur, tu as mis ton nez dans les affaires des autres, et ensuite tu joues les généreux et tu repars. Cela ne m'impressionne pas le moins du monde, vois-tu. Tu n'as jamais su faire que ça, partir ! Et tu n'as pas la moindre idée de ce que c'est que d'être un père. Alors ne me menace pas d'aller tout raconter. Tu ne diras rien. Tu serais incapable de rester ici assez longtemps pour assumer les conséquences de ta vengeance.

— Une minute ! s'exclama Jordan, puis, comme les gens se retournaient à nouveau vers eux, il baissa la voix. Depuis quand est-ce moi qui suis sur la

sellette, là-dedans ? C'est toi, qui as profité de ta position. C'est toi dont le fils est un assassin, murmura-t-il les dents serrées.

Les yeux de Royce étaient de pierre. Il détourna son regard et chercha à repérer la serveuse. Un instant plus tard, il regardait de nouveau Jordan.

— Je ne te dois aucune explication, dit-il. Tu peux rester là aussi longtemps que tu voudras, tu n'obtiendras rien de moi. Je n'ai qu'une chose à te dire : à cause de toi, mon fils est en cavale quelque part. Dieu seul sait

où. Peut-être a-t-il quitté le pays. Et si je ne le retrouve pas, c'est toi que j'en tiendrai pour responsable.

Jordan s'appuya contre son dossier.

— Tu es incroyable ! dit-il. Je sais qu'une bonne attaque constitue la meilleure défense, mais tu ne crois pas que tu vas un peu trop loin ? Alors comme ça, c'est de ma faute, si Tyler a disparu ?

— Oui, répondit Royce d'un air sinistre.

Tandis que la serveuse déposait une assiette de poisson frit et de légumes devant Royce, les deux hommes se turent.

— Et pour vous, ce sera ? demanda-t-elle.

— Il ne mange pas, dit le shérif.

A cet instant, Wallace Reynolds apparut sur le pas de la porte, l'air très agité, et se précipita vers la table du shérif.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Royce, irrité.

— On vient de m'appeler à la prison, shérif, répondit le jeune policier. Il y a une femme qui a vu un corps au fond du puits de la ferme des Millraney. Il faut que nous y envoyions une équipe de sauvetage. Pour le remonter.

— Il est vivant ? demanda le shérif.

— Je ne sais pas. Il fait trop sombre pour y voir. Mais il ne répond pas.

Le shérif soupira et posa sa serviette sur la table.

— Bon. Appelle Estes Conroy. Il a un treuil sur sa jeep. Et une ambulance.

— C'est fait, répondit Wallace.

Royce regarda son assiette.

— C'est aussi bien comme ça, dit-il. Je n'avais plus faim.

Il regarda Jordan d'un air sombre.

— Ne devais-tu pas quitter la ville ? demanda-t-il.

— Ce soir même, répondit Jordan. Le plus tôt sera le mieux.

Pink revint vers le puits et regarda par-dessus la margelle, attiré par ce spectacle horrible comme par un aimant. Il faisait nuit maintenant, et la lampe de poche qu'il avait trouvée dans la boîte à gants de sa voiture n'éclairait pas grand-chose, mais quand il la dirigeait selon l'angle approprié, il arrivait à distinguer des jambes repliées et un torse coincé dans une étrange position. Il y avait des taches sombres sur les vêtements, probablement du sang. Le pauvre bougre n'avait plus qu'une chaussure. L'autre avait dû tomber sous lui. Pink n'arrivait pas à distinguer son visage, ni même sa tête. Il lui vint à l'esprit une idée atroce. Pourvu, se dit-il, que la tête soit encore attachée au corps.

Les DuPres, ce jeune couple qui avait insisté pour aller visiter la propriété ce soir-là, étaient assis, blottis l'un contre l'autre, sur les marches de la porte de derrière. Pink les avaient invités, en attendant la police, à s'installer plus confortablement à l'intérieur, puisqu'il restait encore dans la vieille ferme tous les meubles des Millraney, mais la femme avait refusé tout net. Elle lui avait répondu qu'elle ne remettrait jamais les pieds dans cette maison.

Une vente foutue, pensa Pink qui faisait maintenant les cent pas près du puits, l'oreille aux aguets. Heureusement, le téléphone de la ferme marchait encore,

et il avait pu l'utiliser pour demander du secours. On ne savait jamais, ce pauvre type était peut-être encore vivant. Mais Pink en doutait. Il l'avait appelé encore et encore avec les DuPres, mais ils n'avaient entendu pour toute réponse que l'écho de leurs voix anxieuses contre les parois du puits.

La jeune femme se plaignait à son mari. « Je veux m'en aller d'ici », murmurait-elle. Il la calmait, lui promettait qu'ils partiraient dès qu'ils auraient parlé à la police.

— J'ai froid, dit-elle.

Eh bien, va t'asseoir à l'intérieur, pensa Pink. Personne ne t'a demandé de rester sur ces marches. C'est toi qui l'as voulu. En fait, il se sentait injustement furieux contre elle. Il avait fait un gros effort pour les amener ici. Il était épuisé et voulait passer une soirée tranquille chez lui avec Grayson et Lillie, puisqu'elle était revenue. Mais il s'était quand même déplacé, et, tout d'abord, cela lui avait semblé en valoir la peine. DuPres était vraiment intéressé, et sa femme appréciait certainement beaucoup plus la ferme qu'elle ne l'avait fait la première fois. Elle disait qu'elle en aimait ceci, et cela, que les travaux ne seraient pas si importants, et Pink la laissait parler, bien qu'il n'en pensât pas moins. Il savait que son mari l'avait presque convaincue que cette maison était celle qu'il leur fallait, et il sentait que l'affaire était dans le sac, quand elle l'avait interrogé à propos du puits.

— Peut-on encore s'en servir ? avait-elle demandé, comme si elle avait toute sa vie tiré de l'eau au puits.

Pink n'en avait aucune idée. Personne n'avait jamais cherché à en savoir autant sur la ferme des Millraney. D'habitude, les gens qu'il amenait là repartaient très vite, en lui expliquant que non, cette maison ne leur plaisait pas. Il avait même eu une cliente qui avait refusé de descendre de voiture, à la grande gêne de son mari.

C'étaient toujours les femmes qui faisaient des histoires. Les hommes soulignaient les points positifs de ce qu'ils voyaient et agissaient comme s'ils avaient voulu s'excuser de faire perdre son temps à Pink. Mais les femmes s'arrêtaient sur tous les détails. Elles voyaient tout en noir, critiquaient le goût

des anciens propriétaires et se comportaient avec défiance, comme si elles avaient constamment peur qu'on les roule.

Lillie elle-même n'avait pas agi autrement, quand ils avaient acheté leur maison. Elle avait eu cet air insatisfait qui donnait à Pink une sensation de douleur au creux de l'estomac. Il lui avait expliqué mille et une fois qu'ils ne retrouveraient pas une aussi bonne affaire, mais il savait qu'elle était loin d'en être ravie. Depuis aussi longtemps qu'il s'en souvienne, il en avait toujours été ainsi avec Lillie. Quoi qu'il fit pour la satisfaire, il avait toujours l'impression que ce n'était pas assez bien pour elle, et cela le blessait.

Pink regarda de nouveau la route. Mais qu'est-ce qu'ils fichaient, bon sang ? Il avait du mal à croire que cette journée pût se terminer ainsi. Lillie était revenue, elle avait compris ; cela seul était important pour lui. Seuls comptaient le retour de Lillie et le fait que l'avenir de Grayson n'était plus menacé. Il s'était plutôt senti bien quand il était arrivé à la ferme avec les Du Prés. Il avait eu l'impression que la chance lui souriait sur tous les tableaux. Comment se serait-il attendu à ce nouveau coup du sort ? La femme s'était penchée au bord du puits, éclairant l'intérieur avec sa lampe de poche et, avant même de se relever en se cognant la tête au seau, elle s'était mise à hurler. Alors il avait su qu'il ne vendrait pas la ferme ce jour-là.

Le seau s'était balancé violemment sur sa chaîne. Pink l'avait attrapé à deux mains pour l'arrêter et les deux hommes avaient regardé eux aussi dans le puits. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que la femme eût hurlé. Pink lui-même avait eu du mal à retenir un cri.

Le hurlement d'une sirène et le bruit de voitures qui cahotaient sur le chemin de terre lui firent relever la tête. Il se précipita vers l'entrée de la propriété et commença à agiter sa lampe torche d'un air important.

L'ambulance arriva la première, son gyrophare barbouillant de rouge le ciel nocturne. Pink lui fit signe de se garer près de son Oldsmobile, tandis que les DuPres se levaient d'un bond et couraient accueillir les sauveteurs. Deux hommes en blouse blanche descendirent et il y eut un moment de confusion totale, car Pink et les DuPres parlaient tous les trois en même temps. Pendant

ce temps, d'autres voitures arrivaient. Les ambulanciers préparèrent leur matériel. Pink se précipita à la rencontre d'Estes Conroy.

Tandis que Pink dirigeait la jeep à travers le champ jusqu'au puits, deux voitures de police s'arrêtèrent dans l'allée.

Le shérif, encore vêtu de ses habits du dimanche,

s'approcha, suivi de ses deux adjoints, Wallace Reynolds et Floyd Peterson. Les DuPres s'avancèrent vers lui, comme des réfugiés vers un feu par une nuit glacée. Pink et Royce échangèrent un signe de tête.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Royce.

— Nous étions en train de visiter la propriété, commença très vite la femme, et j'ai voulu regarder s'il y avait encore de l'eau dans le puits. Alors je l'ai vu.

Le chauffeur de l'ambulance, un roux en uniforme bleu marine, vint les rejoindre.

— Il est encore vivant ? demanda-t-il.

Un de ses collègues, dont la blouse blanche semblait luire dans l'ombre, tourna la tête vers eux pour entendre la réponse.

— J'en doute, dit Pink.

— Nous l'avons appelé à plusieurs reprises, mais il n'a pas répondu, ajouta DuPres.

— Comment allez-vous le sortir de là ? demanda la femme d'une voix trop aiguë.

Royce fit quelques pas vers le puits et se pencha lentement. Il vit des jambes repliées sur elles-mêmes, mais rien d'autre. Il se retourna et appela Estes Conroy qui était en train d'enrouler une corde autour de son treuil.

— Ça y est Estes ?

— Voilà, shérif.

Royce se retourna vers ses adjoints.

— A toi l'honneur, Floyd, dit-il.

Le jeune policier hocha la tête d'un air sombre.

— O.K., shérif.

Estes, un homme trapu coiffé d'une casquette, s'approcha, une cigarette pendant au coin des lèvres, la corde à la main.

— Qui va descendre ? demanda-t-il.

Floyd fit un pas vers lui et Wallace aida Estes à mettre la corde en place. Le chauffeur de l'ambulance vérifia qu'elle était bien attachée autour de la poitrine du jeune homme puis fit un nœud coulant au bout d'une autre corde qu'il tendit à Floyd.

— S'il est vivant, dit un des collègues, essaie d'abord de voir où il est blessé. Il faudra faire très attention pour le remonter.

Floyd hocha la tête, impatient d'en terminer avec sa mission.

— C'est sûrement très glissant, à l'intérieur, le prévint Royce. Assure-toi d'avoir de bonnes prises sur les parois. Wallace, tu tiens la seconde corde.

Wallace hocha la tête et prit position près du puits, tandis que la silhouette athlétique de Floyd, éclairée par la lumière des phares, disparaissait à l'intérieur. Estes retourna vers la jeep, prêt à actionner le treuil.

Il y eut un moment de silence, puis les uns et les autres se remirent à parler, comme pour cacher leur anxiété.

A côté de Royce, Pink se balançait sur ses talons.

— Dure soirée, pour un dimanche, dit-il.

Le shérif s'écarta. Pink le suivit. Les autres ne pouvaient plus les entendre...

— Lillie est rentrée à la maison, dit Pink. Elle a décidé que nous avons raison.

— Je sais. Je viens de voir son ex-mari.

— Ce minable ! s'exclama Pink, et comme Royce le regardait fixement, il baissa la voix. Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il est venu me trouver au Winchester, soupira Royce. Simplement histoire de me menacer un peu.

— Quel salaud ! gronda Pink. Il a promis à Lillie de la fermer. Quel salaud !

— Ça va ? cria Wallace d'un ton inquiet au-dessus du puits.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Royce en se rapprochant.

— Il a glissé contre la paroi. Mais il s'est rattrapé.

Mrs. DuPres s'accrocha au bras de son mari qui murmura des paroles rassurantes à son oreille. Ils ne voulaient pas voir ce qui allait ressortir du puits, mais ils ne pouvaient en détourner les yeux, comme tout le monde.

Pink ne lâchait pas Royce d'une semelle. Il aurait voulu continuer à parler avec lui de Jordan, mais le shérif semblait maintenant totalement absorbé par le sauvetage. Pink tapa sur le bras du shérif avec insistance. Royce se retourna et le regarda, le visage creusé et gris dans la lumière des phares.

— Je croyais qu'il était parti, souffla Pink d'un ton amer. Comment se fait-il qu'il soit encore là ?

— Ça l'amuse, répondit Royce d'une voix lasse. Mais ne t'en fais pas, il s'en va ce soir. Et il m'a assuré qu'il ne dirait rien.

— Il a intérêt, fulmina Pink. Je te jure que s'il revient et qu'il recommence à nous emmerder...

Penchés au-dessus de la margelle, les autres encourageaient Floyd qui était arrivé en bas.

— Il est vivant ? demanda le chauffeur de l'ambulance.

La voix de Floyd remonta jusqu'à eux, assourdie :

— Il est couvert de sang. Mort.

Un lourd silence s'abattit sur l'assistance. Puis chacun y alla de ses conseils pour aider Floyd à passer la corde autour du cadavre et le remonter.

Royce les regardait sans les voir, les yeux perdus dans le vide.

— Je ne crois pas qu'il cherchera à nous faire des ennuis, dit-il. Ça l'a amusé un moment, c'est tout. Il s'est probablement dit qu'il pourrait en tirer quelque publicité.

— En tout cas, il a réussi à mettre Lillie dans tous ses états. Heureusement que je suis arrivé à la calmer. Il faut oublier, maintenant.

A l'intérieur du puits, Floyd poussa un cri étouffé, qui fut tout de suite couvert par les voix de ceux qui cherchaient à l'aider.

— Vas-y, Estes, cria Wallace à Estes Conroy, quand Floyd lui fit signe qu'il était prêt.

— Prévenez le shérif, dit la voix étouffée de Floyd.

— Le prévenir de quoi ? demanda le chauffeur de ambulance.

Mais le bruit du moteur qui actionnait le treuil couvrit la réponse du jeune policier.

— Ce salaud de Jordan Hill ! continua Pink. Tout ça par sa faute.

— Nous sommes tous responsables, dit Royce d'une voix lointaine.

La corde grinça sur le treuil, le moteur vrombit, les autres sauveteurs encouragèrent Floyd, dont le visage livide et moite apparut enfin au bord du puits. Il chercha Royce des yeux, et le regarda fixement.

— Allons-y, cria Wallace. Aide-le à descendre. On va prendre l'autre corde maintenant, Estes.

Floyd vacilla puis s'écroula à côté du puits, le visage enfoui dans ses mains. Les autres le détachèrent et allèrent mettre en place la seconde corde, puis Estes remit le treuil en marche pour remonter le cadavre. Royce se libéra de la main de Pink, qui le retenait toujours par le bras, et se dirigea vers l'endroit où Floyd s'était effondré, haletant.

— Je suis désolé, shérif, gémit Floyd.

— C'était une dure mission, répondit Royce en se penchant pour poser une main rassurante sur l'épaule de son adjoint.

— Ça y est, cria Wallace. Il est là. Tire encore un peu.

Le corps inerte et ensanglanté émergea lentement de

l'ombre. A sa vue, Mrs. DuPres hurla et se blottit contre la poitrine de son mari. Puis le silence fit place aux murmures atterrés, tandis que les uns après les autres, ils reconnaissaient le cadavre.

— Oh mon Dieu ! souffla Wallace Reynolds.

Alors le shérif se retourna pour voir ce qu'ils regardaient tous, ce corps brisé avec sa tête qui se balançait mollement, son visage ensanglanté.

Pink, qui était resté en retrait, ne comprit pas, tout d'abord. Il aperçut les noires traînées que le sang avait laissées sur la figure du mort. Oui, il est mort, et bien mort, pensa-t-il. L'ambulance peut s'en aller.

Pourtant, tous semblaient frappés de stupeur, comme si la vue de ce cadavre les avait réduits au silence et changés en statues de sel. Et effectivement,

c'était un triste spectacle. Mais pourquoi les autres regardaient-ils ainsi le shérif, comme s'ils avaient eu peur de sa réaction ? Pink trouva cela étrange. Royce Ansley n'en était pas à son premier mort. Il en avait certainement vu plus qu'aucun d'entre eux.

Non, il ne comprit pas, jusqu'à ce que l'on détache le corps pour l'allonger doucement sur le sol. Puis, quand il vit Royce s'agenouiller près du mort et le prendre tendrement dans ses bras, il sut.

## 28

Lillie passa de pièce en pièce, allumant toutes les lampes de la maison, comme si la lumière pouvait faire disparaître le froid qu'elle sentait autour d'elle. Tu es chez toi, se dit-elle. Rien n'a changé. Pourtant rien ne semblait plus pareil. La dernière fois qu'elle avait été là, elle était encore innocente, encore à la recherche de la vérité. Pink et Grayson partageaient seuls leur secret et la laissaient se débattre avec son chagrin.

Arrête, se répéta-t-elle. Il ne faut plus penser ainsi. Il faut agir, normalement. Préparer le dîner. Un dîner de retrouvailles. Le début d'une ère nouvelle.

Cette idée aurait dû la rasséréner, pourtant il n'en était rien. Tout le monde autour d'elle semblait croire que le temps du deuil était passé, que des jours meilleurs arrivaient. Mais Lillie ressentait plus que jamais le manque que laissait en elle la disparition de Michèle. En sera-t-il jamais autrement ? se demanda-t-elle. Retrouverai-je jamais une vie normale ?

Elle marchait dans la cuisine silencieuse, sortait assiettes, bols et plats, retrouvait les gestes automatiques d'une activité quotidienne. Elle prit dans le réfrigérateur un poulet cuit, prépara une salade, mit de l'eau à bouillir pour le riz. Mais elle avait toujours l'impression d'un poids qui l'étouffait et qu'elle ne pouvait soulever de sa poitrine. Elle pensa allumer la radio, puis elle comprit qu'elle ne supporterait pas le bruit de la musique, et préféra le silence.

Quand la salade fut prête, elle alla dans l'entrée et appela Grayson.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Tu viens mettre le couvert ?

— Voilà, répondit-il gentiment. Où sont les sets de table ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

— On voit que les tâches ménagères ne sont pas ton fort, dit-elle. Et Michèle qui prétendait que tu l'aidais toujours !

Le sourire de Grayson disparut, et la remarque de Lillie flotta un instant entre eux. Comme si Grayson ne voulait à aucun prix qu'on lui rappelle le souvenir de sa sœur.

— Dans le tiroir de gauche, dit Lillie.

Grayson ouvrit le tiroir. Quelques jours plus tôt, jamais Lillie n'aurait insisté. Mais elle avait décidé d'être honnête et de mettre fin aux silences gênés qui s'abattaient trop souvent entre eux. Il fallait bien commencer un jour.

— Ecoute, Grayson, dit-elle, je ne comprends pas. On dirait que... toi et ton père... vous ne voulez même pas qu'on prononce le nom de Michèle dans cette maison. Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que ça vous met si mal à l'aise d'entendre son nom ?

Grayson posa les sets sur la table et les aplatit de la main. Puis il réfléchit un instant.

— Non, dit-il enfin. Ça ne me dérange pas que tu parles d'elle. Plus maintenant. Puisque tu sais. C'est juste une habitude que j'ai prise ces derniers temps. Je ne voulais pas qu'on en parle, pour que tu n'apprennes pas ce qui s'était passé.

Lillie soupira, soulagée. Elle avait l'impression d'avoir fait un pas en avant.

— C'est bien, dit-elle. Je n'ai pas envie de voir tout le monde sursauter dès qu'on évoque son nom. Nous nous souviendrons toujours d'elle. Tout, dans cette maison, nous la rappelle.

Sa voix s'enroua, mais elle se racla la gorge.

Grayson regarda la table.

— Il faut des cuillères ? demanda-t-il en la regardant de ses yeux implacables.

— Est-ce que tu me comprends, Grayson ? insista Lillie.

— Oui, dit-il, un peu exaspéré. Tu veux pouvoir parler de Michèle de temps en temps. Je suis tout à fait d'accord.

— Toi et ton père aussi, vous pouvez en avoir envie, insista Lillie.

— C'est vrai, dit Grayson. Bon, et ces cuillères ?

Lillie sentit son cœur se serrer. Ça ne devrait pas

t'étonner, pensa-t-elle. Il est exactement comme son père. Il faut éviter les discussions, tout garder pour soi. Il ne fait que suivre l'exemple de Pink. « Ne sois pas comme ça, Grayson, eut-elle envie de crier. Partage ta douleur avec moi. » Mais elle savait que cela ne servirait à rien. Qu'elle ne ferait que l'effrayer davantage, l'éloigner encore plus.

— Oui, il faut des cuillères, dit-elle seulement. Il y a du pudding à la banane.

— Super ! dit Grayson, j'adore ça.

Tandis que Grayson finissait de mettre la table, Lillie se servit un verre de vin en regardant son fils du coin de l'œil. Peut-être que je lui en demande trop en voulant qu'il revienne sur ces moments horribles, se dit-elle. Il vient de passer ces derniers mois à tenter de vivre avec tout ça, ou plutôt à oublier, et maintenant, cette histoire de Tyler revient sur le tapis. Tout en suivant les mouvements souples du magnifique jeune homme qu'était son fils, elle ne put s'empêcher de repenser à ce que Jordan lui avait raconté de Tyler dans l'après-midi. Elle imaginait le fils du shérif rêvassant devant la photo de Grayson, l'emportant avec lui, même après ce qui s'était passé. Comment

Tyler pouvait-il encore croire qu'il aimait Grayson après avoir tué sa sœur ? Elle savait que dire ce qu'elle avait envie de dire serait comme arracher la croûte d'une blessure ; pourtant elle ne put s'en empêcher.

— On m'a raconté quelque chose d'étrange à propos de Tyler, aujourd'hui, commença-t-elle.

Grayson s'immobilisa, mais ne la regarda pas.

— Je suis au courant, dit-il. Il s'est enfui. Tu m'en as déjà parlé.

— Non, c'est autre chose, dit Lillie en buvant une gorgée de vin. Est-ce que tu as jamais entendu dire que Tyler... s'intéressait peut-être plus aux garçons qu'aux filles ?

Grayson la regarda, très calme.

— Evidemment. Il était pédé comme un phoque. Tout le monde le savait. On m'a même raconté qu'il payait des types du lycée pour s'envoyer en l'air. Et il payait bien, même. Avec l'argent qu'il volait à son père.

Lillie le regarda, stupéfaite.

— Tu le savais ?

— Mais oui, dit-il, puisque je te dis que *tout le monde* le savait ! Et puis après ?

— Eh bien, je ne sais pas, moi, tu ne nous en as jamais rien dit. Et Michèle, elle, ne devait pas s'en douter.

— Non, répondit-il d'un ton plus grave. Elle se faisait des illusions à propos de Tyler.

— Et je suis certaine que Royce n'a jamais été au courant. En y repensant, je me souviens maintenant qu'il m'a avoué que Tyler lui volait de l'argent et qu'il ne savait pas ce qu'il en faisait...

— Dis m'man, l'interrompit Grayson, est-ce que nous devons vraiment attendre papa ? Je meurs de faim.

— J'avais pensé qu'on mangerait tous ensemble. Un dîner de retrouvailles, en quelque sorte.

— Ecoute, tu sais comment il est quand il s'y met. Si ça se trouve, il en a pour des heures. Je ne me sens vraiment pas de l'attendre.

Et voilà pour les retrouvailles ! pensa Lillie, l'estomac noué.

— Bon, dit-elle. Si tu as vraiment faim.

— Je peux emmener mon assiette dans ma chambre ?

— Non, Grayson, dit-elle sèchement, blessée de sentir qu'il cherchait à la fuir. Mange ici. Ce n'est pas la peine de faire des miettes dans toute la maison.

Grayson haussa les épaules, prit une assiette et alla se servir. Lillie ne bougea pas.

— Je vais attendre ton père, dit-elle.

Le jeune homme s'assit en face d'elle et se mit à manger.

Lillie faisait tourner son vin dans son verre, le regardait pensivement. Au bout d'un moment, elle se remit à parler, d'un ton légèrement vindicatif :

— Si tu savais que Tyler était comme ça, comment se fait-il que tu sois allé avec lui aux Trois Arches cette nuit-là ?

Grayson leva les yeux au ciel et lança à sa mère un regard las.

— Il avait du whisky. Je t'ai déjà raconté, dit-il. Nous sommes allés là-bas pour boire un coup.

— Et qui a demandé à Michèle de venir ? Toi ou lui ?

Grayson se remit à manger.

— Ni l'un ni l'autre, répondit-il la bouche pleine. Elle nous a suivis, c'est tout.

— Mais le révérend Davis l'a vue toute seule sur la route.

— Le révérend Davis ! s'exclama-t-il d'un ton plein de mépris. Ecoute, on avait rendez-vous en bas, je ne me rappelle pas qui est arrivé quand.

— Grayson, ne fait pas le malin, s'il te plaît. C'est peut-être une vieille affaire, pour toi, mais moi, je n'ai découvert ce qui s'était passé qu'il y a vingt-quatre heures. Et je me pose encore beaucoup de questions, insista Lillie.

Une expression étrange passa sur le visage de Grayson, et Lillie crut un instant avoir touché un point sensible. Puis il releva la tête et dit :

— Il y a du concombre dans la salade, m'man, et tu sais que je n'aime pas ça.

Lillie le regarda fixement.

— Pourquoi me parles-tu de concombre ?

— Je t'ai toujours dit que je n'aimais pas ça, maugréa-t-il en soulevant une tranche de concombre du bout de sa fourchette avec un air dégoûté.

Lillie se leva et alla à la fenêtre, le dos tourné à Grayson, qui en profita pour débarrasser son assiette de tous les morceaux de concombre qu'il pouvait y trouver.

— Le reste est délicieux, reprit-il d'un ton conciliant.

Elle se retourna et le regarda. Elle avait assez lu

d'articles dans les journaux, assez vu d'émissions à la télévision et assez vécu pour savoir que les gens étouffaient souvent leurs sentiments, les cachaient derrière une façade de normalité, et que seule l'aide d'un psychiatre pouvait les soulager. Elle ne put s'empêcher de se demander si ce n'était pas ce dont son fils avait besoin. Vu de l'extérieur, tout semblait aller bien pour lui, mais

elle était sa mère, et elle n'avait pas le droit de jouer avec la santé mentale de son fils. Il y avait les gens qu'il fallait dans le comté de Cress. Peut-être pourrait-elle demander à Mary Dean, qui travaillait à l'hôpital, de lui donner une adresse.

— Arrête de me regarder comme ça, m'man, je mange, se plaignit-il.

— Ecoute, Grayson, dit-elle, j'étais simplement en train de me demander si nous ne pourrions pas trouver quelqu'un à qui tu puisses parler ; je veux dire : seul à seul. Un professionnel..., qui t'aiderait.

Les yeux de Grayson s'étrécirent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Un psy ?

— Tu as vécu une expérience terrible, mon chéri...

Grayson serra le poing.

— Tout va bien, dit-il d'un ton neutre. Je n'ai besoin de parler à personne. Tu imagines des problèmes là où il n'y en a pas.

Lillie alla se rasseoir.

— Ce que tu as vécu, Grayson... voir ta sœur tuée, et vivre ensuite en gardant secret ce que tu savais... C'est une chose terrible.

Ses yeux se remplirent de larmes.

— Ce jour de la fête des Pères Fondateurs a été le plus horrible de ta vie. De nos vies à tous...

Grayson sourit et lui tapota le bras.

— Allons, dit-il, cette journée a eu aussi ses bons côtés. J'ai gagné le match, non ?

Lillie écarta son bras d'un mouvement brusque.

— Voyons, m'man, je plaisantais, reprit-il en voyant l'expression abasourdie de sa mère. Ne prends pas tout mal.

A cet instant, le téléphone sonna. Lillie se retourna et regarda le combiné dans l'entrée, vaguement consciente de désirer le réduire au silence, d'arrêter la sonnerie qui résonnait dans sa tête. Elle se sentait tout engourdie, nauséuse, comme si elle avait ouvert un tiroir et vu un rat qui la regardait fixement. Le rat pourrait s'enfuir et disparaître en un clin d'oeil, mais elle, elle ne pourrait jamais prétendre ne pas l'avoir vu.

— Allons, maman, je ne voulais pas dire ça.

— Alors pourquoi l'as-tu dit ? cria-t-elle d'une voix tremblante.

Mais elle alla décrocher sans lui laisser le temps de répondre, soulagée d'avoir à penser à autre chose.

A l'autre bout du fil, Pink semblait au bord de la crise de nerfs. Elle reconnut sa voix, mais ne comprit pas un traître mot de ce qu'il disait.

— Qu'est-ce qui se passe, Pink ? Je n'entends rien !

— C'est Tyler, cria Pink. Il est mort. On vient de le trouver.

— Tyler Ansley ?

Lillie sentit ses jambes flageoler et elle se laissa tomber sur la chaise qui était à côté du téléphone.

— Ce n'est pas possible... Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Littéralement en état de choc, elle vit, comme de très loin, que Grayson se tenait sur le pas de la porte, le corps tendu, attentif.

Elle le regarda, sentant sa colère contre lui disparaître pour ne laisser place qu'à un immense soulagement. Il était là, et vivant. Ce n'était pas son fils qui était mort.

— On l'a trouvé à la ferme des Millraney, cria Pink. Je faisais visiter la propriété. Il a été assassiné, Lillie. Quelqu'un lui a défoncé la tête à coups de marteau.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Lillie. Oh, mon Dieu !

Est-ce que Royce est au courant ? A la ferme des Millraney ? Mais qu'est-ce qu'il faisait là-bas ? Jordan m'avait dit qu'il s'était enfui.

— Royce était là. C'est lui qui l'a trouvé. Lillie, il faut que je raccroche. Je voulais seulement vous avertir, Grayson et toi. Il est avec toi, hein ?

Lillie regarda son fils. Il avait l'air inquiet, impatient. Il semblait si jeune, si vulnérable, à attendre qu'elle lui explique.

— Oui, il est là, dit-elle faiblement. Oh, mon Dieu ! C'est horrible. Mais qui a pu...

— Le tuer ? continua Pink. Enfin, Lillie, c'est évident !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Jordan Hill, voyons. Qui veux-tu que ce soit ? Il va à la Sentinelle, Tyler disparaît et on le retrouve mort. Il voulait sa peau, je te dis !

— Arrête, Pink, c'est ridicule ! cria à son tour Lillie. Jordan ne ferait jamais une chose pareille...

— Ecoute, Lillie, il faut que je raccroche.

— C'est impossible, Pink. Dis-le à Royce.

Pink gloussa bizarrement.

— Je ne dirai rien du tout à Royce. De toute façon il est déjà parti. Il est parti il y a un moment, fou furieux.

— Non, dit Lillie alors qu'il raccrochait. Non, pas Jordan.

Elle s'assit, le téléphone à la main, puis le laissa tomber sur ses genoux. Son cœur battait à coups violents. Tyler mort. Assassiné. C'était impossible. Elle avait les mains glacées. Elle raccrocha enfin, d'un geste aveugle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Grayson. Qu'est-ce qui se passe ?

Lillie le regarda, hébétée, terrifiée.

— C'est Tyler. Il est mort. On l'a assassiné, dit-elle d'une voix incrédule.

— Ça, j'avais compris.

Lillie le fixa droit dans les yeux.

— J'ai peur que Royce ne pense que ce soit Jordan.

— Et alors répondit Grayson en haussant les épaules. Bon débarras. Tyler n'a eu que ce qu'il méritait.

— Grayson ! cria Lillie.

— Ecoute, m'man, il a tué Michèle, non ? Quoi d'étonnant à ce qu'on l'ait tué lui aussi ? Chacun son tour ! De toute façon, il ne faisait que des conneries. Il buvait, traînait avec des types pas nets. N'importe qui aurait pu le tuer. Il y a peut-être une histoire de drogue, ou je ne sais pas quoi.

Lillie hocha la tête, rassurée.

— Tu as raison, dit-elle. C'est ridicule d'accuser Jordan. Royce est bouleversé, c'est tout. Il vient de perdre son fils unique.

Elle alla à la fenêtre et regarda dehors. Il n'y avait personne. Seuls venaient jusqu'à elle les bruits de la nuit, les arbres qui frémissaient sous le vent, le sifflement lointain d'un train, les rares voitures qui passaient à cette heure.

— Pauvre Royce.

— Ça risque de foutre la pagaille, dit Grayson. Si Royce s'attaque à Jordan, Jordan pourrait bien changer d'avis et tout raconter. Œil pour œil.

— Il m'a promis, dit Lillie.

— Oui, mais s'il veut nous faire des ennuis, il le peut.

— Il a promis, il tiendra sa promesse. Tu ne penses qu'à toi ! dit Lillie, exaspérée. Tyler est mort. Je n'arrive pas encore à y croire. Et ce n'est pas Jordan qui l'a tué. Il ne risque rien. Mais Royce doit avoir besoin d'un coupable.

Malgré son ton calme, elle connaissait la douleur que Royce devait ressentir, et elle priait le Ciel pour qu'il ne trouve pas Jordan alors qu'il était dans cet état.

— Quel choc ça a dû être pour lui, de trouver son enfant comme ça !

— Où l'ont-ils trouvé ? demanda Grayson. Je t'ai entendue parler de la ferme des Millraney.

— Oui, dit Lillie. Ton père faisait visiter la propriété à des clients, et c'est eux qui l'ont vu.

— Papa n'en fera jamais d'autres ! s'exclama Grayson.

— Il n'y est pour rien...

— Je sais. Mais il ne pouvait pas se contenter de leur montrer la maison. Il a fallu qu'il leur montre le puits, aussi. Comme si ce puits pouvait leur donner envie d'acheter la maison !

Lillie se retourna et regarda son fils fixement.

Il la regarda à son tour, les sourcils relevés.

Elle pâlit d'un seul coup, plissa les yeux, comme si sa vision s'était troublée. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit.

— Quoi ? cria Grayson. Tu ne veux quand même pas que je fasse semblant d'avoir de la peine, non ? C'était un malade. Il n'a eu que ce qu'il méritait !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de puits ?

Leurs regards se croisèrent, les yeux de Grayson

s'agrandirent, puis se détournèrent, fouillèrent le reste de la pièce.

— Au téléphone ! s'exclama-t-il triomphant. Tu l'as dit au téléphone quand tu parlais avec papa. Tu ne t'en souviens pas ?

— Non, je ne l'ai pas dit, répondit-elle lentement. Ton père n'a pas parlé de puits. Je ne savais pas qu'il y en avait un.

— Alors je ne comprends pas, dit Grayson, agacé. Peut-être que j'ai cru l'entendre. Mais non, je suis sûr que tu l'as dit.

La pièce tournoya autour d'elle. Elle voulut faire le vide dans sa tête, mais ne put rien contre l'idée qui germait en elle. Une main glacée étreignait son cœur.

— Grayson, murmura-t-elle, dis-moi la vérité. Tu n'as rien à voir avec tout ça, hein ?

Grayson la regarda comme il aurait regardé un enfant idiot.

— Bien sûr que non. Tu ne vas pas te mettre à m'embêter avec ça, maintenant ?

— Si tu sais quelque chose, dis-le-moi.

— Je ne sais rien, je te l'ai dit. Combien de fois faudra-t-il te le répéter ?

— Je... je voudrais te croire, mon petit. Mais alors, pourquoi as-tu parlé du puits ?

Grayson la regarda, imperturbable.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai jamais parlé de puits. Tu te fais des idées.

Lillie faillit se mettre à hurler, mais elle se maîtrisa.

— Très bien, dit-elle d'une voix tremblante. Nous allons régler ça. Je vais appeler le bureau du shérif et leur demander où ils ont trouvé le corps.

— Non, pas question, aboya Grayson en s'avançant vers elle. Ecarte-toi du téléphone.

Il se mit en travers de son chemin, et elle prit soudain conscience, pour la première fois, de la taille et de la force de son fils. C'était un homme. Un homme en colère. Capable de lui faire du mal s'il le fallait. Elle écarta cette affreuse idée. Il était son fils.

— Je fais ce que je veux, dit-elle. Pousse-toi.

Grayson hésita, puis, à la grande surprise de Lillie, la

laissa passer. Il regardait au loin, comme préoccupé.

Lillie lui jeta un dernier coup d'œil et s'avança d'un pas incertain vers le téléphone. Elle tremblait intérieurement, mais elle essaya d'avoir l'air calme, décidée. Grayson s'était détourné et frappait de son poing dans la paume de son autre main.

— D'accord, dit-il d'un ton exaspéré. D'accord. Raccroche. Ce n'est pas la peine de les appeler.

Les doigts de Lillie se serrèrent sur le combiné.

— Pourquoi ? demanda-t-elle faiblement sans oser le regarder.

— Parce que... parce qu'il était dans le puits.

Un grondement résonna dans la tête de Lillie.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-elle.

— A ton avis ? dit-il.

— Oh, mon Dieu !

— Tu as voulu que je te le dise, alors je te le dis, répondit-il furieux.

— Oh, mon Dieu ! Non ! murmura Lillie.

Grayson s'approcha d'elle, la força à le regarder.

— Ecoute, m'man, ne fais pas comme si c'était une catastrophe, bon sang ! Il s'agit de Tyler. C'est ce que tu voulais que je fasse, non ?

Il lui jeta un regard suppliant.

— C'est ce que tu voulais, m'man ?

Elle le regarda. Son cœur tapait à coups redoublés dans sa poitrine, ses joues étaient brûlantes.

— J'ai vengé Michèle ! cria-t-il. C'est ce que tu voulais ! Tu m'as presque reproché de ne pas l'avoir fait avant. C'est ce que tu voulais, ne le nie pas. Si je l'ai fait, c'est pour toi. Et pour papa.

Lillie vacilla et se raccrocha au dossier du fauteuil de Pink pour ne pas tomber. Aidez-moi, mon Dieu, se répétait-elle. Est-ce à cause de moi ? Est-ce que je lui ai fait croire ça ? Ses yeux s'emplirent de larmes, et elle secoua la tête.

— Non, mon petit, non.

Grayson se mit à arpenter la pièce.

— Ce matin, après le départ de papa, commença-t-il, Tyler m'a appelé. Il voulait me voir. D'abord, je ne voulais pas, puis je me suis dit : si, peut-être qu'il le faut. C'est peut-être la seule chance qui me sera donnée de le faire. Je

vais le faire. Je vais faire ce qu'ils attendent de moi. Pour qu'ils soient fiers de moi de nouveau. Pour que Michèle soit vengée.

— Tu l'as tué, souffla Lillie.

— Il a tué Michèle ! cria-t-il.

— Oh, mon petit, je sais qu'il devait être puni, murmura Lillie. Mais je ne voulais pas dire... qu'il devait mourir. Non, je n'ai jamais voulu dire ça.

— Ah non, m'man ! protesta Grayson. Tu ne vas pas me raconter ça maintenant. Œil pour œil, dent pour dent, c'est ça que tu voulais. Tu ne me faisais que des reproches, tu me traitais de lâche, alors j'ai voulu te montrer. Et quand il est revenu, j'ai décidé de le faire payer, une fois pour toutes.

Les tempes de Lillie battaient à grands coups. Sa bouche était si sèche qu'elle avait du mal à parler.

— Oh mon Dieu, mon chéri ! J'étais en colère et je t'ai grondé. Je t'ai peut-être alors dit certaines choses... mais jamais... jamais je n'ai voulu que tu le tues. Seigneur, pour rien au monde.

Elle essayait d'arrêter l'image qui se formait devant ses yeux, celle de Grayson en train de frapper.

— Ne reviens pas sur ce que tu as dit, m'man, lança Grayson. C'est trop tard maintenant.

Lillie secoua la tête, impuissante, et tendit la main vers lui, mais il s'écarta.

— Tu as raison, Grayson, lui dit-elle. Je me sens aussi coupable que si je l'avais tué moi-même. Je ne le nie pas, mon petit, crois-moi.

Elle avait le souffle court, et son cœur battait si douloureusement qu'elle se demanda un instant si elle n'allait pas avoir une crise cardiaque.

— Très bien, dit-il.

— Ce que j'ai dit importe peu. Tu as fait ce que tu croyais que je voulais que tu fasses.

— Exactement ! s'exclama-t-il.

— Je le leur dirai, Grayson. Tout est de notre faute, à ton père et à moi. Et crois-moi, ils comprendront. Après tout ce que tu as souffert, ils comprendront ce qui est arrivé.

Je prierai pour cela, se dit-elle, bien qu'elle ne fût plus certaine que Dieu entendît encore ses prières.

Grayson la regarda, un éclat dur comme du silex dans les yeux.

— Attends un peu, m'man, dit-il. Tu ne vas rien dire à personne. Je ne t'ai pas raconté ça pour que tu me livres aux loups. Tu es responsable, tu dois garder le secret.

— Oh, mon fils, supplia Lillie d'une voix étranglée. Tu dois croire que je t'aime et qu'il n'y a rien au monde que je ne ferais pour toi. Mais nous ne pouvons nous taire. C'est trop grave. Il nous faut avouer la vérité. D'autres que nous sont concernés.

— Qui ? Jordan Hill, par exemple ? Nous nous sommes tus, pour Michèle ! cria-t-il. Et tu as trouvé ça très bien.

— Ce n'était pas la même chose, répondit Lillie, bien qu'elle ne sût d'abord pas très bien pourquoi. Michèle était des nôtres. Nous étions les victimes, réussit-elle enfin à expliquer. Mais le problème n'est pas là. Cette fois, nous n'avons pas le choix.

— Le problème, c'est que j'ai fait ça pour toi et que tu dois me protéger.

— Tu ne comprends donc pas ? demanda-t-elle. C'est exactement ce que j'essaie de faire, te protéger. Qu'est-ce qui va se passer, maintenant, Grayson ? Hein, qu'est-ce que tu crois qu'il va se passer ? Nous sommes allés trop loin. Penses-tu que Royce Ansley ne découvrira pas un jour ou l'autre que c'est toi

? Et alors ? Un après-midi tu rentreras du lycée, tu te feras renverser par une voiture, et personne ne sera arrêté. Alors Royce sera vengé à son tour. Et ensuite ? Il n'y a pas de raison que ça s'arrête. J'essaie de te protéger de la seule façon possible. Il faut en finir.

Ses larmes l'aveuglaient.

— Tu perds les pédales, m'man. Tu ne sais pas ce que tu dis. Ecoute, papa va bientôt rentrer. Il saura ce qu'il faut faire. Nous lui raconterons tout, et il décidera.

Lillie secoua la tête tristement.

— Oh, je sais, dit-elle. Je sais ce que ton père décidera. Il pensera qu'il faut mentir encore. C'est pour ça que je ne vais pas l'attendre. Nous ne pouvons pas continuer à vivre comme ça. Tu te dis que ce serait plus facile de mentir encore, mais il faut que tu me croies, mon petit. Ces mensonges finiront par nous détruire complètement. Il n'y a pas d'autre solution.

Elle se retourna et se dirigea vers le placard, ouvrit la porte, prit son manteau.

— Où crois-tu aller ? demanda Grayson d'un ton dur.

— Au bureau du shérif. Et tu vas venir avec moi.

— Tu es folle ? cria-t-il. Je n'irai pas. Pourquoi me fais-tu ça ? Tu as dit que tu m'aimais, non ? ajouta-t-il d'un ton sarcastique.

— Je t'aime, dit-elle. C'est pour ça que nous devons y aller. C'est la seule chose qui me permettra d'être certaine que tu ne risques plus rien.

Elle sortit du placard la veste de Grayson.

— Mets-la, dit-elle. Tu en auras besoin, il fait froid, ce soir.

— Non, dit-il. Non, sûrement pas.

Elle se retourna pour lui tendre sa veste, et le vit en face d'elle, les yeux

brillants de haine. Il tenait à la main le revolver de Brenda, pointé vers elle.

— Tu n'iras rien dire à personne, dit-il.

Elle n'arrivait pas à croire ce que ses yeux voyaient.

— Pour l'amour de Dieu, Grayson...

Il fit sauter le cran de sécurité. Ses yeux étaient froids, assassins. Les yeux de son enfant. Elle voulut crier, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Trop tard, put-elle seulement penser.

— Ecarte-toi de la porte, ordonna-t-il. Fais ce que je te dis, ou je tire.

29

Jordan s'écarta légèrement de sa mère et embrassa sa joue ridée.

— Je t'appelle bientôt, promit-il avant de monter en voiture.

Debout sur les marches du perron, tenant les pans de son manteau serrés contre sa poitrine, elle le regarda partir.

Il jeta son sac de voyage sur la banquette arrière et démarra. Il avait une dernière visite à rendre avant de quitter la ville. Et c'était presque sur sa route.

Il tourna en direction du cimetière, s'arrêta en face des grilles et grimpa le chemin de terre. Grâce au clair de lune, il y voyait suffisamment ; pourtant il ne se sentait pas très tranquille, seul dans un tel lieu en pleine nuit. Il hésita un instant avant de continuer jusqu'à la tombe de sa fille. Puis il pensa à sa petite Michèle, enterrée là pour l'éternité, seule, et il eut honte de ses craintes ataviques.

Les feuilles mortes crissaient sous ses pas. Les branches noires des arbres nus semblaient se tendre vers les tombes et au loin, les champs moissonnés brillaient,

presque comme de la neige sous la lune. Jordan soupira et baissa les yeux

vers la pierre tombale. Il récita une prière silencieuse, puis secoua la tête. Il n'arrivait pas à oublier les mots du shérif : « Tu n'as jamais su faire que ça, partir. »

Il entendit grincer la grille et se retourna. Quand il vit la silhouette sombre qui s'avançait entre les tombes, il crut tout d'abord que ses sens le trompaient, que la fatigue lui donnait des hallucinations. Puis il frissonna.

Quelqu'un était entré dans le cimetière et marchait vers lui. Jordan fouilla la nuit du regard, le cœur battant. Lorsque l'intrus se rapprocha et que Jordan reconnut l'allure familière de Royce Ansley, il poussa un soupir de soulagement, aussi discrètement que possible. Mais quand il vit le visage du shérif, sa peur le reprit immédiatement.

— Royce ! s'exclama-t-il d'une voix trop cordiale. Qu'est-ce que tu fais là ?

Les yeux du shérif étaient noirs comme du charbon, profondément enfoncés dans leurs orbites, sa peau parcheminée comme celle d'un vieillard, et son visage avait une expression calme, sévère.

— J'avais l'intention d'aller te cueillir chez ta mère, quand je t'ai vu te garer ici, dit-il.

Les mots du shérif résonnèrent aux oreilles de Jordan comme une menace, mais il voulut en savoir plus.

— Oui, j'ai voulu m'arrêter ici avant de partir, dit-il. Juste pour dire au revoir.

Royce baissa la tête vers la tombe de Michèle.

— Tu avais envie de faire le fier, hein ? De lui dire que tu t'étais occupé de Tyler ?

Jordan scruta le visage du shérif.

— Je croyais que nous avions réglé tout ça, dit-il.

— Oui, tu croyais t'en sortir facilement, répondit Royce. Et tu as failli y

arriver.

— Ecoute, Royce, dit Jordan maintenant impatient d'en finir. Nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire tout à l'heure — il regarda sa montre, dont les chiffres verts luisaient faiblement dans l'ombre. Je sais que tu es furieux, et peut-être voulais-tu

continuer cette conversation en privé. Mais j'ai un avion à prendre.

Royce lui lança un sourire sans gaieté.

— Tu croyais avoir choisi l'endroit idéal pour le cacher, hein ? Tu n'imaginais pas qu'on le trouverait si vite ? Ça a dû te faire un sacré choc, quand Wallace est arrivé au Winchester ?

Cette fois, Jordan n'y comprenait plus rien.

— De quoi parles-tu ? Trouver qui ?

Les yeux de Royce reprurent soudain vie, dans un éclair rageur.

— Je devrais te tuer de mes propres mains, dit-il en s'avançant vers Jordan.

Jordan recula d'un bond, essayant de comprendre. Puis, d'un seul coup, les paroles de Royce prirent un sens. Il regarda le shérif.

— Oh, mon Dieu, Royce. C'est Tyler que vous avez trouvé ? demanda-t-il d'une voix rauque. Que lui est-il arrivé ? Comment est-il ?

— Epargne-moi ton cinéma, gronda Royce. Garde ça pour ceux qui seront assez bêtes pour y croire. Des jurés, par exemple. Allez, viens. Je t'arrête.

Tout en parlant, Royce avait sorti une paire de menottes de sa ceinture. D'un geste rapide, il les passa aux poignets de Jordan, lui tordant brutalement les bras dans le dos.

— M'arrêter ? protesta Jordan. Attends. Explique-moi. Royce, est-ce que Tyler est... mort ?

Royce le poussa en avant et Jordan trébucha, mais il ne pouvait qu'avancer.

— Oh oui, il est mort, et bien mort, gronda le shérif. Tu crois que c'est pour lui apprendre à vivre que tu lui as défoncé la tête avant de le jeter dans le puits ?

Malgré sa rage, la voix de Royce s'enroua sur ces derniers mots.

Ils étaient arrivés à la grille, et sous une nouvelle poussée de Royce, Jordan tomba face contre terre. Il roula sur le côté et réussit à se mettre à genoux, pendant que Royce ouvrait la portière arrière de sa voiture. Le shérif le tira par le bras puis l'envoya valdinguer de

toutes ses forces à l'intérieur. La joue de Jordan s'ouvrit contre la poignée de l'autre portière, et il s'effondra sur la banquette.

Tandis que Royce allait s'installer à l'avant, Jordan réussit à s'asseoir. Il sentit le sang couler sur son visage.

— Royce ! cria-t-il.

— Ta gueule ! lança le shérif qui démarra sur les chapeaux de roues, abandonnant devant le cimetière la voiture de location de Jordan.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui est arrivé à Tyler ? Bon Dieu ! Je t'ai dit que je ne l'avais pas vu, non ?

— Oui, c'est ce que tu prétends, répondit amèrement le shérif.

— Je le jure, dit Jordan. Il s'était déjà enfui, quand je suis retourné à la Sentinelle pour le voir. Le colonel t'a appelé, il a dû te le dire.

— C'est toi qui as dit qu'il s'était enfui, corrigea Royce. Tu avais dû le tuer avant. Ensuite, tu l'as ramené ici pour cacher son corps dans un endroit où tu croyais qu'on n'irait jamais le chercher. Eh bien c'est raté, monsieur l'acteur !

Jordan se laissa tomber en arrière et lécha le sang qui coulait sur ses lèvres. Il ferma les yeux, essayant de réfléchir. Il fallait qu'il se fasse entendre de

Royce, d'une manière ou d'une autre. Calme-toi, se dit-il. Sers-toi de ta tête. C'est normal qu'il te soupçonne. C'est toi qui es allé chercher Tyler à la Sentinelle. Et jusque-là, tout allait bien pour Tyler.

Tyler était mort. Jordan sursauta encore à cette idée.

C'était incroyable. La veille, il était allé le voir, et maintenant il était mort. Ce n'était pas la peine de se faire des illusions, personne ne pourrait croire que c'était une simple coïncidence. Toi, tu connais la vérité, se rappela-t-il. Tu sais que Tyler s'est enfui. Le jeune homme avait donc dû revenir seul à Felton. Et il avait certainement une raison de le faire.

Alors Jordan se redressa et ouvrit les yeux. Tu sais pourquoi il est revenu, se dit-il. Tu sais quelque chose que Royce ne sait pas.

Il se pencha vers la grille qui le séparait de l'avant de la voiture.

— Royce, appela-t-il.

Le shérif l'ignora.

— Je suis désolé pour ton fils, Royce, dit-il. Vraiment désolé, crois-moi. Mais je n'ai rien à voir avec sa mort.

— Cette petite visite que tu es venu me faire, ce soir. Un geste charmant ! persifla Royce. Tu voulais voir si j'allais te lécher les bottes alors que tu avais déjà tué mon fils, hein ? J'aimerais t'écorcher vif, quoi qu'il m'en coûte ensuite. Quelle importance, du moment que j'aurais vengé Tyler ?

— Qu'est-ce que tu veux, Royce, me faire peur ou découvrir avec moi la vérité ? cria Jordan. Je n'ai pas ramené ton fils ici, ni mort ni vif. Il est revenu tout seul pour voir quelqu'un, et je sais qui.

A travers la grille, Jordan vit que Royce enfonçait sa tête dans ses épaules, comme pour ne pas entendre ce qu'il lui disait. Il se pencha encore, le plus près possible de la grille.

— Il est revenu voir Grayson Burdette, cria-t-il. Je le sais !

Royce secoua la tête et poursuivit sa route, puis, comme s'il manquait soudain de carburant, lui et non la voiture, il ralentit et s'arrêta sur le talus. Il resta assis là, sans se retourner, sans plus bouger.

Jordan se sentait la bouche si sèche, qu'il avait du mal à parler. Il ne pouvait voir le visage du shérif et se demandait ce qui était en train de lui passer par la tête. Cet arrêt au bord d'une route déserte l'effrayait un peu. Mais tout au fond de lui, il ressentait un grand calme, une certitude qui le rassurait. Il commençait à démêler les mensonges.

Quand il regarda par la vitre de la voiture, il reconnut soudain l'endroit où ils s'étaient arrêtés.

— Ecoute, Royce, dit-il à cet homme qui lui tournait résolument le dos, enfermé dans son mutisme. Nous sommes au chemin des Trois Arches. Descendons. Je veux revoir une dernière fois l'endroit où Michèle est morte.

Il attendit anxieusement, s'attendant presque à voir le shérif braquer soudain sur lui son revolver. Mais au lieu de cela, un instant plus tard, Royce descendit de voiture, puis ouvrit la portière de Jordan. Il continuait à se taire, et Jordan n'arriva pas à voir ce qu'il y avait dans ses yeux. Quand Jordan eut réussi à se glisser dehors, les deux hommes partirent côte à côte vers le chemin qui menait au vieux pont de pierre. Tandis qu'ils marchaient vers la rive, Jordan commença à sentir de douloureux élancements dans ses bras, mais il ne se plaignit pas. Il réfléchissait intensément. Tyler était en sécurité à la Sentinelle, et il n'y avait qu'une seule personne au monde qu'il pouvait avoir assez envie de voir pour mettre en jeu cette sécurité : Grayson. Grayson, le seul témoin de la mort de Michèle. Le seul qui sût exactement ce qui s'était passé aux Trois Arches. Et donc le seul qui pouvait avoir une raison de tuer Tyler.

Au pas lourd du shérif, à son front préoccupé, Jordan devina que des pensées similaires, quoique certainement sous une forme différente, devaient maintenant le hanter. Mais une pièce du puzzle manquait au shérif. Une pièce dont il ne voudrait pas entendre parler.

Une branche basse gifla le visage de Jordan et il laissa échapper un cri. Le shérif s'arrêta, le regarda. Jordan calcula la portée de ce qu'il allait dire. Il avait les menottes aux mains et ne pourrait jamais se défendre si Royce fonçait sur lui. Alors il parla très vite, sans laisser à Royce le temps de réagir.

— Tyler est revenu voir Grayson Burdette parce qu'il l'aimait, dit-il d'une voix basse mais décidée.

Royce se pencha en avant, prêt à bondir sur son prisonnier. Même dans l'ombre, Jordan le vit rougir de rage. Pourtant il s'arrêta.

— Espèce d'ordure ! cria-t-il.

Jordan sentit le souffle du shérif contre son visage, mais il ne recula pas.

— J'ai découvert ça à la Sentinelle. Tyler aimait Grayson. Il aurait fait n'importe quoi pour lui. Je crois que, depuis le début, il a couvert Grayson.

Il regarda les yeux furieux et tourmentés de Royce.

— Je crois qu'il a pris sur lui le meurtre que Grayson avait commis, continua-t-il.

— Que Dieu te maudisse ! gronda Royce, maintenant écarlate.

Mais Jordan perçut dans sa voix ce qu'il attendait. Une note inespérée de doute.

— Tu sais que j'ai raison, dit Jordan. Tu sais qu'il n'était pas comme les autres.

Royce s'avança devant lui et descendit le chemin en trébuchant comme un ours blessé. Jordan le suivit, il fallait qu'il saisisse cette chance. Il se mit à dire tout haut ce à quoi il avait réfléchi dans la voiture.

— Ne t'es-tu jamais demandé, commença-t-il, pourquoi Grayson n'a jamais pris aucune responsabilité dans la mort de Michèle ? Pourquoi, s'il était là,

n'a-t-il pas essayé d'arrêter ton fils ? C'était sa sœur. Est-ce que ça s'est vraiment passé si vite que ça ? Je ne peux pas le croire.

— C'est ce qu'ils ont dit, murmura le shérif. C'est ce que Tyler a dit. •

— Il y a autre chose, reprit doucement Jordan. Grayson prétend que sa sœur avait enlevé sa blouse, et qu'il la lui a remise, après.

Royce s'arrêta net.

— Il a dit ça ?

Jordan hocha la tête.

— C'est ce qu'il a raconté à Lillie.

Royce se remit à marcher. Il arriva au bord de l'eau et s'immobilisa, regardant au-delà des arches.

Jordan vint à côté de lui.

— C'est toi qui as trouvé Michèle, dit-il d'une voix insistante. Elle était allongée le visage dans la boue. Il l'aurait donc laissée comme ça ? A mon avis, elle n'a jamais enlevé sa blouse. C'est encore un mensonge de Grayson. Qui laisserait ainsi sa propre sœur ?

Les deux hommes regardèrent la rive, l'un se rappelant ce qu'il y avait vu, l'autre imaginant la scène avec ce sentiment d'horreur maintenant familier.

— Pourquoi s'est-il enfui ? continua Jordan. Pourquoi a-t-il accepté aussi facilement de couvrir un garçon qui avait tué sa sœur ? Je ne marche pas. Et toi ? Pourquoi étais-tu si prêt à croire que ton fils était coupable ? Ça t'était plus facile de le croire que d'admettre qu'il protégeait un autre garçon, un assassin, parce qu'il l'aimait. C'est ça, hein ?

— Tu es un vrai salaud, murmura Royce.

— Seul Tyler savait qui avait vraiment tué Michèle. Tant qu'il se taisait,

Grayson ne risquait rien. Mais quand il a su que j'avais essayé de voir Tyler, Grayson s'est dit que ce dernier allait peut-être craquer, cria presque Jordan. Et à ce moment-là, Tyler a joué le jeu de Grayson. Il est revenu ici, probablement pour demander à Grayson de l'aider, et Grayson s'est dit qu'il fallait profiter de l'occasion pour le réduire au silence. Pour se protéger.

— Non, lança Royce furieux, en se retournant vers lui.

— Si, dit Jordan. Réfléchis.

— Non, ça voudrait dire que Grayson a tué Michèle. Sa propre sœur. Elle n'était qu'une petite fille douce, sans défense. Pourquoi l'aurait-il tuée ?

— Parce qu'elle a découvert la vérité ce soir-là. Je vais te dire ce que je crois, ajouta Jordan avec un regard de défi. Je crois que ton fils a menti par amour. Mais Grayson... Grayson ferait *n'importe quoi* pour éviter une humiliation. N'importe quoi.

30

Lillie serra la veste de Grayson contre sa poitrine comme un bouclier, et regarda son fils.

— Va t'asseoir sur cette chaise, lui dit-il. Elle ne bougea pas d'un centimètre.

— Grayson, murmura-t-elle d'une voix tremblante. Remets immédiatement ce revolver là où tu l'as trouvé, et j'essaierai d'oublier ce qui s'est passé. Immédiatement.

Grayson sourit, mais ses yeux gardaient un éclat cruel.

— Désolé, m'man, dit-il. Mais tu n'aurais jamais dû le laisser là.

Une rage noire s'empara d'elle et elle s'avança vers son fils. Grayson pointa froidement le canon du revolver vers sa poitrine.

— Recule ! cria-t-il. Tu crois que je plaisante ?

Elle sut tout de suite qu'il était sérieux. Il n'y avait

aucune incertitude dans ses yeux, rien qui permît à Lillie de penser qu'il pouvait faire marche arrière et prétendre que tout ça n'était qu'une mauvaise plaisanterie.

— C'est de ta faute si nous en sommes arrivés là, dit-il. Oui, de ta faute. Tu reviens ici en racontant que tout ira bien, que tout rentre dans l'ordre. Mais en fait, tu ne voulais que me créer des problèmes. Reconnais-le, demanda-t-il d'un ton impérieux. Tu cherchais un prétexte pour te venger de moi. Et à la première occasion, qu'est-ce que tu fais ? Tu veux m'emmener chez les flics, me traîner dans la boue.

— Te traîner dans la boue ? répéta Lillie incrédule. Grayson, j'avais peur pour toi. Tu risques ta vie, mon petit. Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit. Allez, range ce revolver, et parlons tranquillement. S'il te plaît.

— Parler ! s'exclama Grayson. C'est ce que tu as fait toute la soirée. Tu me donnes des leçons. Tu m'interroges. Michèle ceci. Michèle cela. Où étais-tu ? Qui était où ? Combien de fois Tyler l'a-t-il frappée ? Mais quelle importance ? Quelle différence cela fait-il ? C'est fini. Oublié. Seulement toi, il faut que tu en parles, encore et encore. Seigneur ! Et maintenant tu veux parler de Tyler, hein ? De ce qui est arrivé au pauvre Tyler. Tu veux que le monde entier soit au courant. Qu'est-ce que ce méchant Grayson a fait au pauvre petit Tyler ? On dirait que c'était lui, ton fils, et non pas moi.

Mon fils, se répétait-elle, comme un mantra qui l'aurait protégée de la pluie de mots qu'il lançait contre elle pour la lapider. Mon fils. Elle secoua la tête, désespérée.

— C'est pour toi que je m'inquiète, dit-elle. Pour toi et pour personne d'autre. Je voulais te protéger. Je sais que tu ne le comprends pas, pourtant c'est la vérité.

— Mentreuse ! lança-t-il. Je savais que nous ne pouvions pas te faire confiance. Je l'ai dit à papa dès le début. Il voulait tout te raconter. Il voulait rentrer et tout te raconter. Dans l'état où il était, il était incapable de réfléchir.

J'ai été obligé de le prévenir. Je savais que tu prendrais le parti de Michèle contre moi, parce que c'est ce que tu as toujours fait. Elle était comme un petit chien avec toi, un petit chien qui aboyait à tes pieds. Eh bien, moi je ne suis pas un petit chien. Je ne me laisse pas attacher, ni dicter ma conduite par des gens moins intelligents que moi. Des gens qui n'ont pas une once de la classe et de la beauté que mon petit doigt a à lui tout seul. Des gens que je n'ai aucune raison d'écouter.

Lillie regarda son fils, les yeux écarquillés. A ces mots, elle se recroquevilla intérieurement sur elle-même. Elle aurait voulu fermer ses oreilles à cette tirade impitoyable. D'où venaient ces mots ? Avaient-ils toujours été là ?

Il vit son désespoir et hocha la tête, méprisant.

— Je sais ce que tu penses. Tu penses que je suis prétentieux, hein ? Evidemment, c'est ce que tu te dis, parce que tu es trop limitée pour admettre que c'est peut-être la vérité. En y réfléchissant, je comprends maintenant pourquoi tu préfères Michèle. Elle était plus ordinaire, moins intelligente. Elle te ressemblait plus.

Il agitait le revolver tout en parlant, et Lillie suivait ses mouvements comme ceux d'un serpent. Il prenait plaisir au contact de l'arme dans sa main, à la tenir prisonnière et à la tourmenter. Elle ne devait pas le laisser la blesser, il fallait qu'elle se contrôle. Qu'elle soit adulte. Qu'elle essaie de l'apaiser.

— Grayson, dit-elle aussi calmement que possible, je regrette de t'avoir donné l'impression de préférer

Michèle. C'est seulement parce qu'elle était malade. Je vous aimais tous les deux plus que tu ne peux l'imaginer et maintenant tu es tout ce qu'il me reste...

— Oh, ce n'est pas grave, l'interrompit-il. Je ne pense pas qu'être ton préféré ait jamais constitué un grand avantage. Ça devait être plutôt pesant.

— Me hais-tu à ce point ? s'exclama-t-elle, en comprenant immédiatement que la réponse à cette question n'était que trop évidente.

Il pointait une arme vers elle, menaçait de la tuer.

Une lueur de surprise passa dans les yeux de Grayson.

— Non, dit-il, comme s'il voulait sincèrement la rassurer. Tu as plutôt été une bonne mère dans l'ensemble. Je n'irais pas jusqu'à dire une excellente mère mais pas épouvantable non plus. Disons que tu as fait correctement ton boulot. On mange bien, la maison est propre, et tu fais plutôt jeune pour ton âge.

Une telle indifférence l'atteignit en plein cœur, comme une lame glacée. Elle aurait préféré la haine. Bien qu'elle ne pût le comprendre, il lui devenait évident qu'elle ne pouvait faire appel à ses sentiments. Il agissait comme si elle avait été pour lui une parfaite étrangère.

Elle frissonna et respira profondément.

— Que veux-tu de moi, Grayson ? demanda-t-elle.

Grayson serra les lèvres et secoua la tête tristement.

— Quelque chose que je ne pourrai probablement jamais avoir. Ta loyauté. J'ai besoin de savoir que je peux te faire confiance. Mais je vois que ce n'est pas possible.

Malgré elle, Lillie se mit à pleurer. Elle essuya ses larmes, furieuse.

— Comment oses-tu ? cria-t-elle. J'essayais seulement de faire ce que je croyais être le mieux pour toi, parce que je t'aime.

— Voilà, dit-il. C'est là le problème. Nous ne voyons jamais les choses de la même manière. Tu te mets toujours en travers de mon chemin. Tu essaies toujours de m'abaisser, au nom de ton amour maternel. Il faut que je me débarrasse de toi.

« Que je me débarrasse de toi. » La froideur de cette déclaration lui fit l'effet d'une décharge électrique, mais très vite, la peur fit place à la honte, et à la

pitié. C'est ton fils, se dit-elle. Et il est fou.

Une part d'elle-même se refusait à vivre un instant de plus en sachant cela, mais son instinct de conservation prit le dessus. La peur revint, la mit sur ses gardes. Dis-lui quelque chose, se dit-elle. Continue à le faire parler jusqu'à ce que Pink arrive.

— Ton père va rentrer d'une minute à l'autre, murmura-t-elle.

— C'est ce que j'attends, répondit-il calmement. Comme ça je pourrai dire que c'est lui qui t'a tuée.

Lillie le regarda fixement.

— Tout le monde sait que vous vous êtes disputés, continua-t-il. Tout Felton a vu qu'il t'avait battue. Nous dirons que c'était un accident, en quelque sorte. J'expliquerai que j'ai essayé de l'arrêter, et je m'en sortirai avec les honneurs de la guerre. Papa acceptera, ajouta-t-il. Il ferait n'importe quoi pour moi.

Elle ne pouvait plus le regarder. Un grondement résonnait dans sa tête, comme celui de l'océan en colère. Elle regarda le revolver. Avance, se dit-elle, prends-le-lui. Et s'il te tue, quelle importance ? A quoi bon continuer à vivre, maintenant ?

Mais elle était paralysée, incapable de décider elle-même de son dernier instant. Grayson regardait par la fenêtre.

— **Devine qui arrive, fit-il.**

Il entrouvrit la porte et baissa son arme.

— Entre, dit-il en ouvrant complètement cette fois.

Pink s'avança dans la pièce.

— Ferme la porte, lui ordonna Grayson.

Pink s'exécuta, se retourna et vit Grayson revolver au poing. Son visage se

creusa, ses yeux s'écarquillèrent et il fit un bond en arrière. Mais il se reprit immédiatement et adopta une attitude calme, un peu lasse. Comme s'il venait de rentrer chez lui après une journée de travail et que le fait de trouver son fils une arme pointée contre sa mère était la chose la plus naturelle du monde. Seule la sueur qui se mit à perler sur son front trahit son inquiétude.

Lillie vit qu'il faisait un terrible effort pour se contrôler, et elle l'en admira. En même temps, elle ne pouvait oublier les mots de Grayson : « Papa ferait n'importe quoi pour moi. »

— Qu'est-ce qui se passe, encore ? demanda Pink à son fils. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est elle. qui a commencé, dit Grayson. Demande-le-lui.

— Je t'ai posé une question, répondit Pink d'un ton exaspéré. Où as-tu trouvé ce revolver ?

— Il était là, dit Grayson en tendant le menton vers la cheminée.

— Et qu'est-ce qu'il faisait là ? demanda encore Pink, comme si c'était le revolver qu'il accusait.

— Je ne sais pas, dit Grayson.

— C'est celui de Brenda, murmura Lillie. Elle l'avait mis dans mon sac.

Pink secoua la tête et soupira.

— Brenda ! s'exclama-t-il. J'aurais dû m'en douter. Bon, ça va, Grayson. Donne-le-moi maintenant, et raconte-moi ce qui se passe.

Lillie vit passer une lueur de colère méprisante dans les yeux de son fils, une sourde révolte contre l'autorité dont Pink essayait de faire preuve. Puis il sembla revenir sur cette impulsion. Pink était son allié, son ami.

— Elle croit que j'ai tué Tyler. Elle m'a menacé d'aller chez les flics pour me dénoncer.

— Quoi ? cria Pink. (Il se retourna vers Lillie.) Tu es devenue folle ?

— Il me l'a avoué, dit Lillie. Je l'ai surpris en train de mentir, et il a avoué que c'était lui.

— Ce n'est pas vrai ! cria Grayson. Elle a tout inventé !

— Tu as probablement mal compris, Lillie. C'est complètement ridicule. Tout le monde sait qui a fait ça, dit-il en regardant sa femme l'air profondément déçu.

Pourquoi recommences-tu, Lillie ? Nous venons à peine de nous retrouver, et tu gâches tout à nouveau. Pourquoi faut-il toujours que tu penses tant de mal de cet enfant ?

Le léger espoir qu'avait éveillé en elle l'arrivée de son mari s'évanouit immédiatement. Il lui faisait déjà des reproches, à elle, et acceptait que son fils la menace d'une arme. Elle leva vers Pink des yeux désespérés. C'était presque comme s'il avait été ensorcelé par Grayson. Il préférait croire que sa femme mentait plutôt que de troubler l'aura magique qu'avait pour lui son fils.

— Pink, s'entêta-t-elle, il savait que Tyler était dans le puits avant que tu ne téléphones. Et quand je l'ai interrogé, il m'a avoué qu'il avait tué Tyler pour venger Michèle.

Pink fronça les sourcils, se mordit la lèvre.

— Pour venger Michèle... Oui, je comprends ça, dit-il, en se tournant vers Grayson. C'est vrai, fiston ?

— Non, répondit Grayson après un instant d'hésitation. Elle a tout inventé.

Les yeux de Pink passaient de l'un à l'autre.

— Il y en a un de vous deux qui ment. Tu es sûre de ce que tu dis, Lillie ? Sûre d'avoir bien compris ?

— Par pitié, Pink ! cria Lillie en se détournant.

— Ne fais pas comme si c'était de ma faute, maintenant, dit Pink. J'arrive ici, et chacun me donne une version différente de ce qui s'est passé. J'essaie de comprendre, c'est tout.

— Mais tu ne vois pas ce qu'il est en train de faire ? cria Lillie.

— Il se défend, c'est tout, répondit Pink. Ecoute, Lillie, sors d'ici, va te promener ou n'importe quoi. Je vais parler à Grayson.

— Non, p'pa, intervint Grayson. Elle n'ira nulle part.

— Pourquoi ? demanda Pink. Nous n'avons pas besoin d'elle. On va réfléchir ensemble, tous les deux. Résoudre ce problème.

C'était une tentative héroïque qui aurait pu la sauver, et qui aurait peut-être marché avec un autre, mais pas avec Grayson. Pink voulait la libérer en prenant sur lui le poids de toutes les responsabilités. Mais elle savait qu'il n'avait aucune chance. Plus maintenant. Parce que c'était un schéma que tous trois connaissaient trop bien. Elle étudia le visage de son mari en se demandant d'où pouvait venir un tel aveuglement et en se disant qu'au fond, il avait de la chance. Pourtant, une chose était claire. Grayson n'était pas prêt à accepter son plan.

— Non, dit ce dernier. Elle reste là.

— Ecoute, fiston, reprit patiemment Pink. Je comprends que tu sois bouleversé. C'est une accusation terrible. Qui ne tient pas debout. Mais on ne menace pas quelqu'un comme ça avec un revolver. Et d'une, c'est dangereux, et de deux, ça peut faire croire ce qui n'est pas.

— Je ne peux pas la laisser partir, papa. Elle irait droit chez le shérif lui dire que j'ai tué Tyler et qu'ensuite je l'ai menacée de lui régler son compte à elle aussi.

— Elle ne le fera pas, je te le promets, dit Pink. Ça ne concerne que nous, et

ça restera entre nous, n'est-ce pas, Lillie ?

Elle avait peur de répondre, peur de défier ce revolver chargé, mais elle ne pouvait se défilier.

— Non, plus maintenant, dit-elle.

— Tu vois ? s'exclama Grayson.

— Bon sang, Lillie ! Notre famille n'a-t-elle pas assez souffert comme ça ? Faut-il que tu en rajoutes ? Je croyais que tu étais d'accord pour que nous réglions désormais nos problèmes entre nous ?

— Oui, mais la situation n'est plus la même, maintenant, dit-elle d'une voix faible.

Ils s'alliaient contre elle, se préparaient à l'abattre. Et au fond, cela n'avait plus d'importance.

— Hé là, dit soudain Pink, dont les yeux s'étrécirent. Je crois que je commence à comprendre quelque chose.

Il jeta à sa femme un regard sombre.

— Dis-moi que je me trompe. Dis-moi que ce n'est pas vrai. Oh, mon Dieu... Oui, je comprends... C'est à cause de Jordan Hill, hein ? Tu crois qu'ils vont l'arrêter, et tu n'as trouvé que ça pour les en empêcher. Seigneur ! Et tu t'étonnes de ce que Grayson réagisse comme ça ?

— Pour l'amour du Ciel, Pink, cria Lillie, crois-tu que j'accuserais mon propre fils... pour défendre n'importe qui d'autre ?

— Ecoute, Lillie, dit Pink en posant ses mains contre sa poitrine. Je ne sais pas ce que tu es capable de faire. Tu es un mystère pour moi. D'accord ? Mais ce garçon est mon fils. Mon fils à moi. Et je ne laisserai ni toi ni personne d'autre le calomnier et l'accuser injustement. Si tu ne l'aimes pas, eh bien, tant pis pour toi.

— Ce n'est pas une question d'amour... commença Lillie, mais déjà il lui tournait le dos et agitait la main vers Grayson, comme un agent de la circulation, pour faire avancer une voiture.

— Allez, fiston. Donne-moi le revolver. Tout ira bien.

— Elle va leur dire que c'est moi, s'entêta Grayson, elle va raconter au shérif que j'ai tué Tyler.

— Ne t'inquiète pas, fiston. Elle n'ira rien dire à personne, crois-moi.

Grayson secoua la tête.

— Non, papa, nous ne pouvons plus lui faire confiance. Elle ira voir le shérif.

— Et nous dirons au shérif qu'elle ment, répondit Pink calmement. Il saura qu'elle ment. Quoi qu'elle dise. J'y veillerai.

— Non, papa, dit Grayson, presque gentiment, nous ne pouvons pas prendre ce risque. Ce sera elle et Jordan Hill contre toi et moi. Il est connu. Tu n'es qu'un minable petit agent immobilier. Qui penses-tu que les gens croiront ? Lui, bien sûr. Et il dira tout ce qu'elle voudra qu'il dise. Tu sais qu'ils n'attendent que la première occasion pour nous baiser tous les deux.

— Quand même, se rebella Pink, on ne m'a peut-être jamais vu à la télé, mais je suis quelqu'un qui compte dans cette ville. De toute façon, je ne vois pas ce que nous pouvons faire d'autre.

— Moi je crois que nous ne pouvons pas les laisser s'en tirer comme ça. A mon avis la meilleure solution serait qu'elle soit tuée, comme par accident.

Lillie était presque heureuse qu'il l'ait enfin dit. Elle releva la tête lentement et regarda Pink comme pour lui dire : « Voilà. Tu comprends maintenant ? »

Ebahi, Pink regarda tour à tour son fils et sa femme. Il serra les mâchoires et cligna des yeux, comme s'il se réveillait brutalement. Puis il regarda de nouveau Grayson, le visage empreint de l'expression la plus malheureuse que

Lillie eût jamais vue. Elle sentit des larmes de pitié lui monter aux yeux. Pauvre Pink. Il avait tout misé sur cet enfant. Il lui fallait maintenant faire coller les mots meurtriers de Grayson à ses rêves et ses espoirs faits homme, son fils.

— Grayson, dit Pink d'une voix tremblante. Je sais que tu ne penses pas ce que tu viens de dire. Tu es bouleversé, c'est tout.

— Mais enfin, papa ! répondit Grayson. Je t'assure que j'y ai réfléchi. Ça ne serait pas si difficile que ça. D'abord, c'est le revolver de Brenda, donc Brenda sera obligée de déclarer que maman l'avait.

Pink fixait Grayson, atterré, éperdu.

— N'en dis pas plus, mon petit.

— Vas-tu m'écouter, à la fin ? insista Grayson. C'est un bon plan. Nous dirons que vous vous êtes disputés, qu'elle t'a menacé et que, quand tu as essayé de la désarmer, le coup est parti. Alors on serait tranquilles. Elle... elle ne serait plus là, quoi.

Pink tremblait, et son visage habituellement rouge était livide. Lillie se cacha des mains le visage. Voilà comment son enfant imaginait qu'il l'exécuterait.

Pink s'éclaircit la gorge.

— Nous nous laissons tous emporter à certains moments, Grayson. Nous croyons parfois vouloir faire du mal à ceux qui nous ont en fait. Ce n'est pas grave, non, pas grave du tout. Cela arrive à tout le monde. Cela ne veut rien dire.

— Je t'assure que c'est jouable, papa, dit Grayson d'un ton calme. Nous y arriverons, tous les deux. Personne n'en saura jamais rien.

— Ça suffit, coupa Pink. Assez d'idioties, maintenant. Donne-moi ce revolver. Personne ne va tirer sur personne.

— Ça alors ! s'exclama Grayson. Je croyais qu'on se tenait les coudes, tous les deux ? C'est ce que tu as toujours dit, non ?

— Oui, fiston, on se tient les coudes, répondit Pink en fuyant le regard de Grayson. Et je te promets que je m'occuperai de tout. Que personne ne touchera à un seul de tes cheveux. Je te le promets.

Grayson plissa les yeux et secoua la tête lentement.

— Qu'est-ce que tu racontes, papa ? Qu'est-ce qui te permet de croire que tu pourras réussir ? Pour qui te prends-tu ? Tu ne représentes rien, tu n'es rien, dans cette ville. Tu n'as même pas une voiture neuve ! Pourquoi te croirait-on plutôt qu'elle ?

Pink rougit à cette déclaration cruelle.

— C'est mon problème, dit-il. Je suis ton père, non ? Alors fais ce que je te dis.

— Ne discute pas avec lui, Pink, l'avertit Lillie à voix basse.

Pink la dévisagea, comme indigné qu'elle puisse se mettre de son côté.

— Ne t'en mêle pas, lui lança-t-il amèrement.

Elle vit dans ses yeux une terrible rancœur, comme s'il la rendait responsable d'avoir détruit ses rêves.

— Ne me fais pas le coup du : « Je suis ton père », reprit Grayson. Et tous nos projets ? Et mon bel avenir ? C'est toi qui m'as toujours promis de me faire une belle vie !

— Nous y arriverons ! cria Pink. Ce sera exactement comme nous l'avons imaginé.

— Non, pas si tu la laisses me livrer à eux. Tu sais, pendant toutes ces années, quoi que je fasse, tu étais toujours là, tu ramassais toujours les lauriers derrière moi. Tu m'agrippais toujours par l'épaule pour être sur la

photo du journal, tu serrais tes doigts gras sur mes trophées, comme si tu avais été derrière tous mes succès, dans tous les domaines. Quand je remportais un match, tu racontais que c'était toi qui m'entraînais.

Quand les gens disaient que j'étais beau, tu rayonnais de fierté, comme si ç'avait été grâce à toi. Et au mieux de ta forme, tu n'as jamais eu l'ombre de mon physique, dit Grayson d'un ton plein de mépris. Je vais te dire une chose, maintenant. Pendant toutes ces années, je t'ai laissé faire. Je t'ai laissé ramasser les lauriers. Mais il y a une justice. Maintenant, tu vas prendre la responsabilité de ce que je vais faire. A ton tour d'assumer.

Grayson releva le canon de son revolver et s'avança vers Lillie. Un instant, Pink sembla paralysé, comme si les paroles de Grayson l'avaient vidé de toute vie. Puis il bondit entre son fils et sa femme.

— Grayson, supplia-t-il d'une voix pleine de larmes. Tu ne penses peut-être pas grand-chose de moi. Et peut-être que tout ce que tu as dit est vrai. Je ne sais pas. J'étais fier de toi. Et on dirait que toi, tu n'étais pas très fier de moi...

La voix de Pink se brisa. Il s'arrêta, et regarda au loin, tremblant de tout son corps.

— Mais je saurai m'occuper de cette affaire, Grayson, reprit-il. Je te montrerai de quoi je suis capable. Donne-moi ce revolver, et je te le montrerai.

Il tendit vers son fils une main suppliante. Mais Grayson releva la tête, comme un animal qui sent un danger.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Lillie avait entendu, elle aussi. Ça ressemblait à un bruit de portière claquée.

— C'est le vent, dit-elle.

— Il y a quelqu'un dehors ? demanda Grayson.

Pink sembla ne rien entendre, ne pas remarquer

l'inquiétude soudaine de son fils. Il fit un pas et tira sur le bras de Grayson.

— Donne-moi ça, fiston, répéta-t-il. Il faut que tu me fasses confiance. Crois-moi, tu verras que j'avais raison. S'il te plaît, mon petit, s'il te plaît. Fais-le pour moi. Je saurai te sauver.

— Je savais que tu n'étais qu'un faible, j'aurais dû prévoir que tu craquerais, dit Grayson.

Lillie vit les yeux de son fils se remplir de dégoût, tandis que Pink essayait maladroitement d'attraper le revolver. Elle bondit de sa chaise.

— Non, Pink, non, supplia-t-elle. Ecarte-toi.

Mais Pink ne voulut pas l'entendre. Il avait une tâche à accomplir et il l'accomplirait. Son visage blessé avait maintenant une expression obstinée, tenace. Grayson le laissa faire un instant, puis il en eut assez.

— Pousse-toi de là, dit-il.

— Lâche-le, Pink ! cria Lillie, tout en sachant qu'il était trop tard.

Le bruit de sa voix fut couvert par le coup de feu qui atteignit Pink en pleine poitrine. Lillie hurla et se précipita vers son mari. Pink vacilla, les yeux élargis par une surprise enfantine. Il referma sa main sur sa poitrine ensanglantée, tandis que Grayson relevait le canon encore fumant du revolver. Pink tendit le bras vers lui et se redressa vers la silhouette rigide, inébranlable de son fils. Grayson fit la grimace et s'écarta. Pink tomba, d'abord à genoux, puis de tout son long. A cet instant, la porte claqua. Jordan Hill bondit dans la pièce et plaqua Grayson au sol. Pris de court, le jeune homme lâcha le revolver en se débattant furieusement contre son adversaire. Jordan était plus lourd, et avait appris à se battre, mais c'était à peine un avantage, face à la résistance forcenée de Grayson.

Lillie hurla, puis hurla encore quand Royce Ansley apparut sur le pas de la

porte, revolver au poing. Le shérif regarda Pink qui gisait inanimé, jeta un coup d'oeil à Lillie et se tourna lentement vers le jeune homme que Jordan avait enfin immobilisé.

Alors Lillie lut dans les yeux de Royce ce qu'il voulait faire.

Elle rampa jusqu'à son fils et le protégea de son corps.

— Non, Royce, cria-t-elle. Non, ne le tue pas. S'il te plaît.

Royce Ansley hésita, la rage au cœur. Enfin il rengaina.

— Très bien, dit-il.

Il traversa la pièce et releva Grayson. Jordan prit

Lillie par la main. Elle s'accrocha à lui, puis le lâcha et alla auprès de Pink. A genoux, elle chercha son pouls, secoua la tête, passa doucement la main sur son visage sans vie et se mit à pleurer. Jordan s'accroupit près d'elle et referma les paupières de Pink, cachant à jamais son regard incrédule.

— Allons-y, dit Royce en entraînant vers la porte Grayson, à qui il avait passé les menottes.

Le regard implacable du shérif s'adoucit quand ils passèrent près de Pink.

— Est-ce que papa est mort ? demanda Grayson, d'une voix très jeune et un peu nostalgique.

Lillie se retourna, s'essuya les yeux et releva la tête vers lui.

— Oui, Grayson, dit-elle.

Jordan l'aida à se relever. Elle ne pouvait s'empêcher de trembler.

— Je ne voulais pas tirer, dit Grayson. Il a attrapé le pistolet et le coup est parti. C'était un accident.

Elle ne se détourna pas, mais le regarda droit dans les yeux.

— Non, ce n'était pas un accident, dit-elle.

Sa voix ne se brisa pas. Elle resta ferme, patiente, la voix d'une mère qui corrige une faute de son enfant. D'un enfant qui aurait besoin qu'on lui explique, encore et encore.

## ÉPILOGUE

Le docteur Cari Lundgren termina son rapport, s'appuya contre son dossier et regarda par la fenêtre à barreaux de son bureau. C'était un après-midi morne et pluvieux. L'hiver était ici comme une longue journée humide, toujours grise. Mais cela ne le déprimait pas. Il le devait probablement à ses origines Scandinaves, à quelque gène qu'il aurait hérité de ses ancêtres et qui lui permettait d'apprécier la saison la plus triste du Tennessee.

Il poussa ses feuilles de côté et chercha un dossier dans le désordre de son bureau. Il n'avait pas vraiment besoin de relire ce dossier, il l'avait souvent étudié au cours de ces trois dernières années, et il concernait un de ses cas les plus étranges.

Son travail auprès des prisonniers, que certains trouvaient macabre, dénaturé, passionnait en fait Cari Lundgren, et lui faisait considérer les névroses de ceux dont il s'était occupé jusque-là comme de la roupie de sansonnet. C'était un père de famille, respectueux de la loi au point de ne jamais se garer devant une bouche d'incendie, mais les gens qu'il rencontrait derrière les murs le fascinaient. Et les prisonniers aimaient lui parler, car il montrait un intérêt sincère pour les vies étranges qu'ils avaient eues. Et cela ne fait de mal à personne, se dit-il gaiement.

Un gardien frappa à la porte et avertit le docteur qu'il était attendu dans la salle des visites.

— J'arrive, répondit-il.

Il ouvrit le dossier, le parcourut en quête de quelque nouvelle information. Il

savait que la mère du prisonnier lui poserait des tas de questions. Elle le faisait toujours. Et il y avait si peu de choses qu'il pouvait expliquer.

Après avoir remis le dossier dans son tiroir, Lundgren quitta le bloc des services sanitaires et passa une à une les grilles que l'on déverrouillait pour lui.

Il referma la porte à clé derrière lui, mais ne vit pas Mrs. Hill. Il y avait là deux avocats, qui discutaient avec leurs clients dans les cabines beige et gris où les prisonniers recevaient leurs visites sous le regard attentif des gardiens. Cari se dirigea vers le distributeur de café, mit une pièce et prit sa tasse. Il regarda sa montre. Ils avaient rendez-vous à deux heures et demie. Peut-être était-elle ressortie un moment. Quand il releva la tête, il la vit qui arrivait dans le hall.

Tandis qu'elle s'approchait, un sourire hésitant sur les lèvres, il pensa, comme toujours depuis la première fois, qu'elle était vraiment ravissante. Ayant déjà vu son fils, qui était si beau, il ne s'en était pas étonné. La génétique y était certainement pour quelque chose. Mais il avait été très curieux de la rencontrer, car il n'y avait pas que les apparences qui se transmettaient de parents à enfants. Il avait voulu l'étudier, découvrir les influences qui avaient pu provoquer une aberration telle que Grayson Burdette. Leurs rencontres cependant n'avaient créé en lui que de nouveaux mystères, et s'étaient finalement révélées frustrantes. Il aimait beaucoup cette femme.

— Bonjour, Lillie, dit-il en lui tendant la main.

Elle lui sourit, pourtant ses yeux inquiets ne s'éclaircissent pas totalement.

— Merci de me recevoir, docteur. C'est très important pour moi, aujourd'hui. Est-ce que vous l'avez vu ?

— Oui, tout à l'heure. Cari hocha la tête. Je suis désolé, mais il refuse toujours de vous voir.

Lillie soupira et Cari la fit entrer dans une des cabines. Elle s'assit, tripotant son alliance d'un air absent.

— Est-ce que votre mari est descendu avec vous, cette fois ?

Elle releva la tête.

— Oui. Ma meilleure amie se marie à Felton ce week-end. Nous allons rester quelques jours chez ma belle-mère.

— Voilà qui me paraît très bien.

— Oui, répondit-elle distraitement.

Cari s'assit à son tour et avala une gorgée de café.

— Oh pardon, dit-il. Voulez-vous boire quelque chose ?

Lillie secoua la tête.

— Si seulement il acceptait de me voir. Ne serait-ce qu'une seule fois... murmura-t-elle.

— Il ne veut plus que vous reveniez. Il ne le veut plus, Lillie. Je crois que vous vous torturez inutilement avec ces visites.

Elle était toujours bouleversée quand elle venait, mais il y avait ce jour-là un désespoir encore plus grand.

Le psychiatre souffla sur son café et étudia avec sympathie son visage angoissé.

— Il s'en sort très bien, vous savez.

— C'est-à-dire ? demanda Lillie.

Cari la connaissait maintenant. Parmi toutes celles qu'il avait rencontrées derrière ces murs, elle était une des rares mères à vouloir la vérité. Pourtant, il

devait la ménager. Il y avait certaines choses qu'il valait mieux pour elle ne pas savoir.

— Eh bien, il suit brillamment ses cours, il reste dans une forme physique étonnante, n'est jamais malade.

Lillie le regarda tristement, presque comme s'il l'avait injuriée.

— Il réussit, c'est ça ?

Cari soupira.

— Il est fort, Lillie. Il a appris les règles qui règnent ici. Il survivra. En fait, il s'en sortira mieux que la plupart des autres.

Les yeux de Lillie étaient brillants, comme ceux d'un animal effrayé.

— Est-ce que vous le soignez ? demanda-t-elle. Y a-t-il une amélioration ?

Cari reposa sa tasse, la regarda droit dans les yeux.

— Je le vois de temps en temps. Mais non, il n'y a aucun traitement possible. Il ne peut pas changer, Lillie. Il ne croit pas qu'il y ait quoi que ce soit qui n'aille pas en lui. Si on pouvait le soigner, il serait dans un hôpital, pas en prison. Il s'est... parfaitement adapté à ce nouvel environnement. Croyez-moi, tout ira bien pour lui.

— Je comprends ce que vous voulez me dire, murmura-t-elle. Il n'y a qu'une seule façon de réussir à s'en sortir dans un monde aussi violent que celui de la prison. Quant à y devenir meilleur...

Cari haussa les épaules.

— Oh mon Dieu ! reprit-elle. Où allons-nous comme ça ?

— Il ne sera probablement jamais libéré sur parole,

Lillie, lui annonça-t-il d'un ton solennel. Cela devrait vous soulager de le

savoir.

Les yeux de Lillie s'emplirent de larmes.

— Je suis perdue, dit-elle. Je ne sais plus qu'espérer.

Elle semblait noyée dans son angoisse intérieure.

Cari posa sur elle un regard très doux.

— C'est toujours aussi difficile, hein ?

Lillie secoua la tête.

— Bon, pourquoi ne me dites-vous pas pourquoi c'était si important pour vous de me voir aujourd'hui ? demanda-t-il.

Quand elle prit la sortie de l'autoroute vers Felton et s'engagea sur la route du comté, Lillie sentit comme chaque fois qu'elle revenait chez elle son cœur se serrer. Même en cette fin d'hiver, d'un hiver qui avait été long et triste, la campagne gardait une étrange beauté. Les champs avaient une teinte bleutée, et sous les ponts bas, la large rivière suivait paresseusement son cours sinueux vers la ville. De la fumée s'élevait des cheminées des fermes, grise contre le ciel gris, et tout était aussi paisible que toujours.

Elle passa devant le cimetière où les branches des arbres dénudés pendaient vers les tombes solitaires. Avant de repartir vers le Nord, elle viendrait apporter des fleurs à Michèle et à Pink. Bessie s'occupait des tombes quand ils n'étaient pas là. Lillie savait que c'était idiot de s'en préoccuper. Qu'il y ait ou non des fleurs ne changeait rien pour ceux qui étaient enterrés. Pourtant elle préférait savoir que la grand-mère de Michèle y venait régulièrement. On avait enterré Pink à côté d'elle, et cela aussi la rassurait. Quoi qu'il eût fait d'autre, elle n'avait jamais douté un instant de l'amour qu'il portait à sa fille.

Elle croisa la rue où elle avait habité avec eux, mais ne la prit pas. Pas plus qu'elle ne tourna dans celle où vivait autrefois Royce Ansley. Elle avait su par Bomar Flood que Royce était parti à Houston, où il avait trouvé du travail

comme vigile. Lillie avait témoigné en sa faveur, et elle était soulagée de ce qu'il n'eût pas eu à aller en prison. Il vivait dans sa prison intérieure. C'était bien assez.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Brenda lui avait demandé de passer chez elle voir sa robe de mariée, si elle rentrait à temps, mais elle n'avait pas envie de bavarder de futilités prénuptiales cet après-midi-là. Elle était ravie pour Brenda, qui épousait un restaurateur de Nashville d'environ dix ans plus jeune qu'elle. Jordan et Lillie l'avaient aimé dès leur première rencontre. Et, bien qu'elle prétendît avoir horriblement peur de passer sur les photos pour la mère de la mariée, Brenda n'avait jamais semblé aussi heureuse. Lillie sourit en pensant à son amie. J'irai la voir demain, se dit-elle. Ça ira peut-être mieux, alors.

En arrivant au croisement qui menait chez Bessie, elle ralentit, mais au dernier moment, elle prit l'autre route. Elle ne voulait pas rentrer chez sa belle-mère, affronter Jordan et les questions qu'il lui poserait sûrement. Puis elle s'aperçut qu'elle roulait vers le lac Crystal, sans l'avoir vraiment décidé.

Parce que les arbres étaient nus, elle distinguait clairement la surface de l'eau à travers les bois. On aurait dit une soie gris pâle. Les rives étaient désertes, parfaitement calmes. Lillie descendit de voiture et les feuilles mortes bruissèrent sous ses pas. L'air frais, qui passait à travers son manteau, la fit frissonner. Elle traversa le champ jusqu'à sa jetée, s'avança sur les vieilles planches usées par les intempéries et regarda au loin. Tous ses fantômes semblèrent se rassembler autour d'elle.

Après un instant d'hésitation, elle alla s'asseoir au bout de la jetée. Les planches étaient froides et humides. Elle serra son manteau autour d'elle. Tu ne devrais pas rester assise là, se dit-elle. Ce n'est pas le moment d'attraper mal. Tu es enceinte, Lillie.

Elle en était presque certaine, quand elle s'était rendue chez le médecin de Manhattan. Elle avait déjà été enceinte deux fois et savait reconnaître les premiers symptômes de la grossesse. Ce matin, en partant pour la prison, elle s'était arrêtée à une cabine téléphonique et avait appelé le cabinet médical de

New York. Le médecin avait été ravi de lui annoncer qu'elle pouvait rendre la nouvelle officielle, effaçant tout doute, tout espoir qu'elle avait pu avoir de s'être trompée.

Un faucon tournoya au-dessus du lac puis repartit à tire-d'aile, disparaissant aussi rapidement qu'il était apparu. Lillie l'envia. Elle se sentait faible, terrassée, incapable d'affronter ce qui l'attendait. Jordan serait heureux d'apprendre ce qu'elle avait à lui dire. Elle le savait. Ils étaient convenus ensemble qu'ils essaieraient d'avoir une nouvelle famille, mais bien qu'elle eût accepté, tout au fond d'elle-même une voix murmurait : non, plus jamais.

Lillie soupira et contempla découragée les eaux tranquilles et apaisantes du lac. Elle les avait toujours regardées comme une boule de cristal qui aurait détenu les réponses à toutes ses questions. Mais aujourd'hui ces eaux étaient sombres et opaques sous le ciel trop bas. « Grayson, oh, Grayson », murmura-t-elle. Elle n'avait pensé qu'à lui depuis qu'elle s'était doutée de cette nouvelle grossesse. A lui, qui vivait dans une cellule de prison, maudissant sa mère, s'il l'évoquait jamais.

Elle repensa à sa conversation avec le Dr Lundgren. Elle lui avait dit qu'elle se sentait responsable de ce qui était arrivé à Grayson. Que c'était elle qui était à blâmer. Et elle lui avait confié sa plus grande crainte, celle d'avoir un autre enfant et de provoquer le même cauchemar.

Cari lui avait parlé avec une extrême douceur.

« Vous avez un autre mari, lui avait-il dit. Et les circonstances sont tout à fait différentes. Nous sommes incapables de comprendre vraiment comment ce genre de troubles apparaissent, mais je ne pense pas que vous deviez avoir peur. Je vais vous donner le meilleur conseil que je puisse vous donner. N'essayez pas à tout prix d'être une mère parfaite avec cet autre enfant. Lorsque vos craintes vous reprendront, donnez du mou. Soufflez un moment. Tirez plaisir de cette nouvelle expérience. Rien de ce que vous ferez ne changera le cours qu'a pris la vie de Grayson maintenant. Je vais être brutal, mais je dois vous le dire. Je ne crois pas qu'il puisse être sauvé. C'est cliniquement vrai. Croyez-moi. Envoyez-lui l'argent dont il a besoin, écrivez-

lui si vous voulez. Peut-être se laissera-t-il fléchir et acceptera-t-il de vous voir un jour. Mais il n'y a pratiquement rien d'autre que vous puissiez faire pour lui, Lillie. Vivez votre vie, et n'ayez plus peur. »

Lillie soupira et secoua la tête. C'était plus facile à dire qu'à faire. Elle ne pourrait jamais expliquer au Dr Lundgren, ni à qui que ce fût, à quel point elle se sentait terrifiée. Elle ne méritait pas d'avoir un autre enfant. Elle en avait eu deux. L'un était mort, et l'autre passerait le restant de ses jours derrière les murs d'une prison. Elle n'avait pas le droit d'essayer encore une fois et aucune raison de croire qu'elle réussirait mieux, que cet enfant ne souffrirait pas de l'avoir pour mère.

Lillie frissonna, et se dit qu'elle aurait dû se lever et partir. Rentrer annoncer à Jordan qu'elle était enceinte. Qu'ils avaient leur seconde chance.

Elle ne put s'empêcher de se rappeler la première fois. Ce moment terrible, car ils étaient alors si jeunes, si naïfs. Il avait essayé d'être courageux et rassurant, lui avait dit que c'était parfait, puisque de toute façon ils voulaient se marier. Puis Michèle était née, si belle, et si malade.

Que penserait-elle de tout cela, elle, si elle savait ? se demanda Lillie. Et presque comme pour répondre à sa question, le souvenir de Michèle, le visage souriant, illuminé, transperça les ténèbres dans lesquelles Lillie était plongée, comme un arc-en-ciel au-dessus du lac. Non, pensa-t-elle furieuse, tu étais malade et tu as trop souffert. Pourtant l'image heureuse refusa de disparaître. Elle brillait d'une lueur qui réchauffa le cœur de Lillie. Elle sait, pensa-t-elle. Elle est là-haut quelque part, et elle sait. Et elle est heureuse pour nous. Lillie serra les lèvres et se retint de pleurer. Il semblait que les larmes qu'elle avait à verser sur sa fille étaient intarissables. Sa délicieuse petite fille, si douce, si aimante. Elle était ton enfant, elle aussi, se rappela-t-elle. Comment oses-tu la renier ? Tu as fait un enfant merveilleux.

L'écho d'une portière claquée résonna à la surface du lac. Lillie se retourna et vit derrière les arbres nus une Ford bleu pâle. La voiture de Bessie. Jordan était venu la chercher.

Elle se releva, se sentant un peu coupable. Il avait dû s'inquiéter. Il détestait la

voir se rendre seule à la prison, mais elle tenait à ce qu'il en fût ainsi. Et aujourd'hui, elle n'était pas rentrée directement... Elle cligna des yeux et l'aperçut sur le chemin, le col de sa veste remonté. Il la vit en même temps et lui fit signe. Elle agita la main vers lui. Sur son visage, un sourire fit place à l'inquiétude.

— Tu m'as trouvée ! cria-t-elle.

— J'ai vu la voiture, répondit-il.

Il venait vers elle le long du lac, les pans de sa veste ouverts, ses cheveux gris soulevés par la brise. Il se précipita vers elle joyeusement. Il avait toujours su où la retrouver. Toujours.

Voilà ton père, dit-elle silencieusement. Et pendant un instant, elle ne sut pas si c'était à Michèle qu'elle s'était adressée ou au bébé qu'elle portait. Leur père à tous les deux. Elle posa doucement sa main sur son ventre. Le voilà qui vient nous chercher. Il va nous ramener à la maison.

Et quand elle se mit à marcher vers lui, elle ne put que lui sourire. Il désirait si intensément la protéger, la défendre. Il allait tant aimer cet enfant. Leur seconde chance. Ils allaient tant l'aimer tous les deux. Croire que tout irait bien était déjà avoir en partie gagné la bataille.

— J'étais inquiet, dit-il. Il est tard.

— Il ne faut pas, répondit-elle en lui tendant la main. Viens, j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer mon chéri.